ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

CLASSE DE SIXIÈME

# L'ANTIQUITÉ

## ORIENT — GRÈCE — ROME

Ancien Cours d'Histoire de M. Girard

ENTIÈREMENT REFONDU ET COMPLÉTÉ

*Conformément aux Programmes officiels de 1902*

PAR

**A. SAULNIER**

SOUS-DIRECTEUR DE L'ÉCOLE SAINT-JOSEPH-DES-TUILERIES

OFFICIER D'ACADÉMIE

PARIS

Gabriel **BEAUCHESNE** & Cie

ÉDITEURS

*117, Rue de Rennes, 117*

1904

Tous droits réservés

**Dépôt à Lyon, 3, avenue de l'Archevêché**

# TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

## L'ORIENT

### PREMIÈRE LEÇON. — L'Égypte, Le Nil. — Religions. Mœurs, Monuments, Ecriture.


I. — *L'Egypte* . . . . . 1
II. — *Le Nil.* — 1° L'inondation. — 2° Le limon . . . . 2
III. — *Divisions historiques de l'Egypte* . . . . . 3
IV. — *Religion.* 1° *Dieu.* — *a*) Dieu unique . . . . . 3
*b*) Idolâtrie. . . . . 3
*c*) Le bœuf Apis . . . . . 4
2° *Culte des morts.* (*a*) L'immortalité . . 4
*b*) L'embaumement. . . . . 5
*c*) Le sarcophage. . . . . 5
*d*) Le jugement. . . . . 6
*e*) La métempsycose . . . . 6
V. — *Mœurs.* — 1° Le gouvernement . . . . . 6
— 2° Organisation sociale . . . . . 7
— 3° La justice . . . . . 8
VI. — *Monuments*. . . . . 9
VII. — *L'Ecriture* . . . . . 13


### DEUXIÈME LEÇON. — Chaldée et Assyrie. Babylone Monuments, Ecriture, Astrologie.


I. — *Chaldée et Assyrie* . . . . . 17
II. — *Babylone.* — 1° Origines . . . . . 19
2° Destruction de Ninive. . . . . 21
3° Nabuchodonosor . . . . . 22
4° Balthazar. . . . . 23
III. — *Mœurs.* — 1° Religion . . . . . 23
2° Gouvernement. — 3° Coutumes . . 24
4° Commerce. — 5° Armes . . . . . 25
6° Arts et Monuments . . . . . 25
7° Ecriture cunéiforme. . . . . 26
IV. — *Découvertes contemporaines*. . . . . 26
V. — *Au musée du Louvre* . . . . . 26

VI. — *L'astrologie.* — 1° La magie. . . . . 28
2° L'astrologie. — 3° Poids et mesures . . . . . 29

## TROISIÈME LEÇON. — Les Juifs. — Les Patriarches. Les Juges. — David et Salomon. — Le Temple. Les Prophètes.

I. — *Les Juifs.* — Noms et limites de la Palestine. . . 30
1° Les noms. — 2° Le pays de Chanaan 31
3° Limites. — 4° Le Jourdain . . . . 32
II. — *Les Patriarches.* — 1° Abraham. . . . . 33
2° Esaü et Jacob . . . . . 34
3° Moïse . . . . . 35
III. — *Les Juges.* — 1° Gédéon. — 2° Jephté. . . . . 36
3° Samson. — 4° Héli. . . . . 38
5° Samuel . . . . . 40
IV. — *Les Rois.* — 1° Saül. — 2° David . . . . . 41
3° Salomon . . . . . 42
4° Rois d'Israël et de Juda . . . . 43
V. — *Le Temple.* . . . . . 44
VI. — *Les Prophètes.* — 1° Isaïe. — 2° Jérémie . . . . . 45
3° Ezéchiel. — 4° Daniel . . . . 46

## QUATRIÈME LEÇON. — Les Phéniciens. Commerce et Colonies.

I. — *Les Phéniciens.* — 1° La Phénicie. . . . . 46
2° Sidon. — 3° Tyr. . . . . 47
II. — *Commerce.* — 1° Industrie . . . . . 48
2° Alphabet . . . . . 49
III. — *Colonies.* — 1° Premières colonies. . . . . 49
2° Carthage. . . . . 50
3° Autres colonies. . . . . 52

## CINQUIÈME LEÇON. — Les Perses. Cyrus et Darius

I. — *Les Perses.* — 1° Situation. . . . . 53
2° Cyaxare. — 3° Astyage. . . . . 55
II. — *Cyrus.* — 1° Enfance . . . . . 55
2° Conquêtes . . . . . 56
III. — *Darius.* — 1° Cambyse. . . . . 57
2° Conquêtes de Darius . . . . . 58
3° Successeurs de Darius. *a*) Gloire de Darius . . . . . 61
*b*) Xerxès. . . . . 62
*c*) Artaxerxès. — *d*) Xerxès II. . 63
*e*) Darius II. — *f*) Artaxerxès II . 64
*g*) Darius Codoman . . . . . 65

# LES GRECS

## SIXIÈME LEÇON. — La Grèce. Troie et Mycènes Les dieux et les héros.


I. — *La Grèce.* — A. La Grèce septentrionale . . . . . 66
B. La Grèce centrale ou Hellade . . 67
C. La Grèce méridionale . . . . . 69
*a*) Golfes. — *b*) Caps . . . . . 70
*c*) Montagnes. — *d*) Fleuves . . . 71
II. — *La race hellénique.* — Pélasges . . . . . 72
Mycènes . . . . . 72
III. — *Religion.* — 1° Les Dieux . . . . . 73
2° Sacrifices et prières . . . . . 75
3° Vie future et culte des morts . . . 76
IV. — *Les Héros* — 1° Légendes . . . . . 78
2° Expéditions. — Guerres . . . . 79
3° Troie . . . . . 80


## SEPTIÈME LEÇON. — Sparte et Athènes. L'éducation spartiate; Les Ilotes. Les premiers temps d'Athènes. — Solon.


I. — *Sparte.* — 1° Premiers rois de Sparte . . . . . 81
2° Les Ilotes . . . . . 82
3° Lycurgue . . . . . 82
4° Législation . . . . . 84
5° L'éducation spartiate . . . . . 85
II. — *Athènes.* — 1° Les Eupatrides . . . . . 87
2° L'archontat . . . . . 87
3° Situation . . . . . 88
III. — *Solon.* — 1° Sa vie . . . . . 89
2° Sa législation . . . . . 90
3° L'assemblée du peuple . . . . . 92
4° L'aréopage . . . . . 93


## HUITIÈME LEÇON. — Les fondations des colonies grecques.


*Les Colonies grecques.* — 1° Invasion des Doriens . . . . 94
2° Colonies. *a*) Villes grecques d'Asie . . . 94
*b*) Italie, Sicile, Afrique . . . . 95
3° Caractère des colonies grecques . . . . . 96

## NEUVIÈME LEÇON. — Guerres médiques. Marathon, Les Thermopyles, Salamine.

I. — *Les Guerres médiques.* — 1° Caractère. . . . . 97
2° Causes . . . . . 97
II. — *Marathon.* — 1° Deux armées de Darius. . . . 99
2° Bataille de Marathon . . . . . 99
3° Disgrâce de Miltiade . . . . . 100
4° Rivalité d'Aristide et de Thémistocle. . . . . 101
III. — *Les Thermopyles.* — 1° Xerxès . . . . . 101
2° Bataille des Thermopyles. . . . 102
3° Combat naval d'Artémisium . . 104
IV. — *Salamine.* — 1° Combat naval . . . . . 105
2° Batailles de Platée, Mycale. . . 106
3° Résultats des guerres médiques. 108

## DIXIÈME LEÇON. — La civilisation athénienne : La Cité, les Esclaves, les Monuments, les Théâtres et les Fêtes. Le siècle de Périclès.

I. *La civilisation athénienne.* - 1° Suprématie d'Athènes 108
2° La cité . . . . . 109
3° Religion. 4° Les Fêtes . . . . . 110
5° Les Théâtres . . . . . 111
6° La place publique . . . . . 113
7° La famille. 8° Les Ecoles. . . . . 113
9° Les habitations. 10° Le mobilier . . . . . 114
11° Le costume. 12° Les repas . . . . . 115
13° Les funérailles. . . . . 115
14° Les monuments *a*) Acropole. . . . . 115
*b*) Propylées. . . . . 117
*c*) Parthénon . . . . . 117
*d*) Erecktéion . . . . . 118
15° Constructions diverses. . . . . 118
16° Jeux publics. . . . . 119
17° Combats. . . . . 120
18° Amphictyonies . . . . . 121
II. — *Le Siècle de Périclès.* — 1° Poètes dramatiques . 122
2° Orateurs. 3° Historiens 123
4° Philosophes . . . . . 124

## ONZIÈME LEÇON. — Décadence d'Athènes. Prise d'Athènes. — Socrate

I. — *Rivalité de Sparte et d'Athènes* . . . . . 126

II. — *Guerre du Péloponèse.* 1° Causes . . . . . 127
2° Préludes. 3° Occasion . . . . . 127
4° Forces des combattants . . . . . 129
5° Phases de la guerre . . . . . 130
6° Expédition de Sicile . . . . . 131
7° Guerre décélienne . . . . . 132
8° Révolution . . . . . 132
9° Prise d'Athènes . . . . . 133
III. — *Socrate.* 1° Caractère de Socrate. . . . . 134
2° Socrate accusé . . . . . 135
3° Socrate condamné . . . . . 136
4° Jugement sur Socrate . . . . . 136

## DOUZIÈME LEÇON. — La Macédoine. — Philippe et Alexandre. — La conquête de l'Asie.

I. — *La Macédoine avant Philippe.* 1° Géographie . . 136
2° Premiers rois de Macédoine. *a*) Origine. . . 137
*b*) Premiers rois . . . . . 137
*c*) Période de troubles . . . . . 138
II. — *Règne de Philippe II.* — 1° Avènement . . . . . 139
2° Conquêtes de Philippe . . . . . 140
3° La guerre sociale . . . . . 141
4° La guerre sacrée . . . . . 141
5° Démosthènes . . . . . 141
6° Chéronée . . . . . 144
7° Paix de Démade. 8° Mort de Philippe . . . 144
III. — *Alexandre.* — 1° Son enfance. . . . . 145
2° Ses débuts . . . . . 145
3° Son expédition . . . . . 146
4° Sa mort. . . . . 148

# ROME

## TREIZIÈME LEÇON. — L'Italie. — Les Etrusques. Les Latins. — Traditions sur la Rome primitive.

I. — *Géographie.* — 1° Bornes et mers. . . . . 149
2° Montagnes . . . . . 150
3° Cours d'eau. 4° Lacs . . . . . 151
5° Le climat. 6° Divisions . . . 152
7° Iles. 8° Aspect général . . . . 153
9° Situation de Rome . . . . . 154
II. — *Anciennes populations.* — 1° Origine des peuples 155
2° Invasions . . . . . 155

III. — *Les Etrusques.* — 1° Invasion des Etrusques . . . 156
2° Leurs institutions . . . . . 156
3° Les arts Etrusques . . . . . 157
IV. — *Les Latins.* — Traditions sur la Rome primitive . 158
1° Enée. 2° Enée, roi des Latins . 158
3° Romulus et Rémus . . . . . 159
V. — *Fondation de Rome.* — 1° Meurtre de Rémus . . 159
2° Romulus, fondateur. . . . . 160
VI. — *Institutions primitives.* — 1° La cité romaine. . 161
2° Le patriciat et la clientèle. . . . . 162
3° La plèbe. 4° Le gouvernement. . . . . 163

## QUATORZIÈME LEÇON. — Religion romaine : le Culte. L'Armée : La Discipline, Les Camps, Le Triomphe.

I. — *Religion romaine.* — 1° Divinités . . . . . 164
2° Croyances religieuses . . . . . 166
3° Les prêtres. . . . . 166
II. — *Le Culte.* — *a*) Le culte privé . . . . . 168
*b*) Le culte public . . . . . 169
III. — *L'Armée.* — 1° Recrutement. 2° Légion . . . . . 169
3° Hiérarchie. 4° Ordre de bataille . 170
5° Armes. 6° Machines . . . . . 171
7° Enseignes. 8° Camps. . . . . 172
9° Marches. 10° Discipline . . . . . 173
11° Récompenses. 12° Le Triomphe. . 174

## QUINZIÈME LEÇON. — La Conquête romaine. Pyrrhus, Annibal. Les guerres puniques.

I. — *Conquête de l'Italie.* — 1° Les peuples voisins. . 176
*a*) Les étrusques . . . . . 176
*b*) Les Sabins. *c*) Les Gaulois . . . . . 176
*d*) Prise de Rome . . . . . 177
2° Guerre contre les Samnites . . . . . 178
3° Guerre contre Pyrrhus . . . . . 179
II. — *Les guerres puniques.* — 1° Première guerre . . 180
*a*) Première expédition en Sicile . . . . 182
*b*) Expédition en Afrique. . . . . 182
*c*) Seconde expédition en Sicile . . . . 183
III. — *Annibal.* — 1° Deuxième guerre punique . . . . 183
*a*) Première période. Succès d'Annibal . 185
*b*) Seconde période. Revanche de Rome . 187
*c*) Troisième période Revers d'Annibal. 187
2° Troisième guerre punique . . . . . 188
3° Conquête du bassin de la Méditerranée. . . 188
*a*) En Macédoine . . . . . 189
*b*) En Syrie. *c*) En Grèce . . . . . 190
*d*) En Haute Italie. *c*) En Espagne. 191

## SEIZIÈME LEÇON. — La vie romaine : L'habitation, Le vêtement, Les repas, Les funérailles. La Société romaine : Les esclaves, Les nobles, Le Sénat, Les comices, Les provinces.


I. — *La vie romaine.* — 1° L'habitation . . . . . 193
2° Le vêtement . . . . . 194
3° Les repas. 4° Les médecins 195
5° Les funérailles. . . . . 196
II. — *La société romaine.* — 1° Les esclaves. . . . . 197
2° Les nobles. . . . . 200
3° Le Sénat. . . . . 201
4° Les Comices. 5° Le forum. 203
6° Les provinces . . . . . 205


## DIX-SEPTIÈME LEÇON. — Les troubles civils. Les Gracques, Marius, Sylla, Pompée. César.


I. — *Les troubles civils.* — 1° Les Gracques : Tibérius. 208
2° Caïus Gracchus. . . . . 210
II. — *Marius et Sylla.* — 1° Marius. . . . . 211
2° Sylla. *a*) Portrait. . . . 213
*b*) Mithridate . . . . . 214
*c*) Guerre sociale . . . . . 215
*d*) Guerre civile. . . . . 215
*e*) Proscriptions. *f*) Lois. . 216
*g*) Mort de Sylla . . . . . 217
III. — *Pompée.* . . . . . 217
IV. — *César.* — 1° Premier triumvirat. . . . . 218
2° Guerre civile . . . . . 221
3° La dictature . . . . . 222
4° Second triumvirat . . . . . 223


## DIX-HUITIÈME LEÇON. — La Conquête des Gaules. Vercingétorix.


I. — *La Conquête des Gaules.* — 1° Etat de la Gaule . 226
2° Expédition de César 228
II. — *Vercingétorix.* — 1° Sa bravoure . . . . . 230
2° Insurrection de la Gaule . . 232
3° Défaite des Gaulois . . . . . 232
4° Mort de Vercingétorix . . . 233
5° Huitième campagne . . . . 233

# L'EMPIRE

## DIX-NEUVIÈME LEÇON. - Etablissement de l'Empire. Auguste, Tibère, Néron, Vespasien, Trajan, Marc-Aurèle.

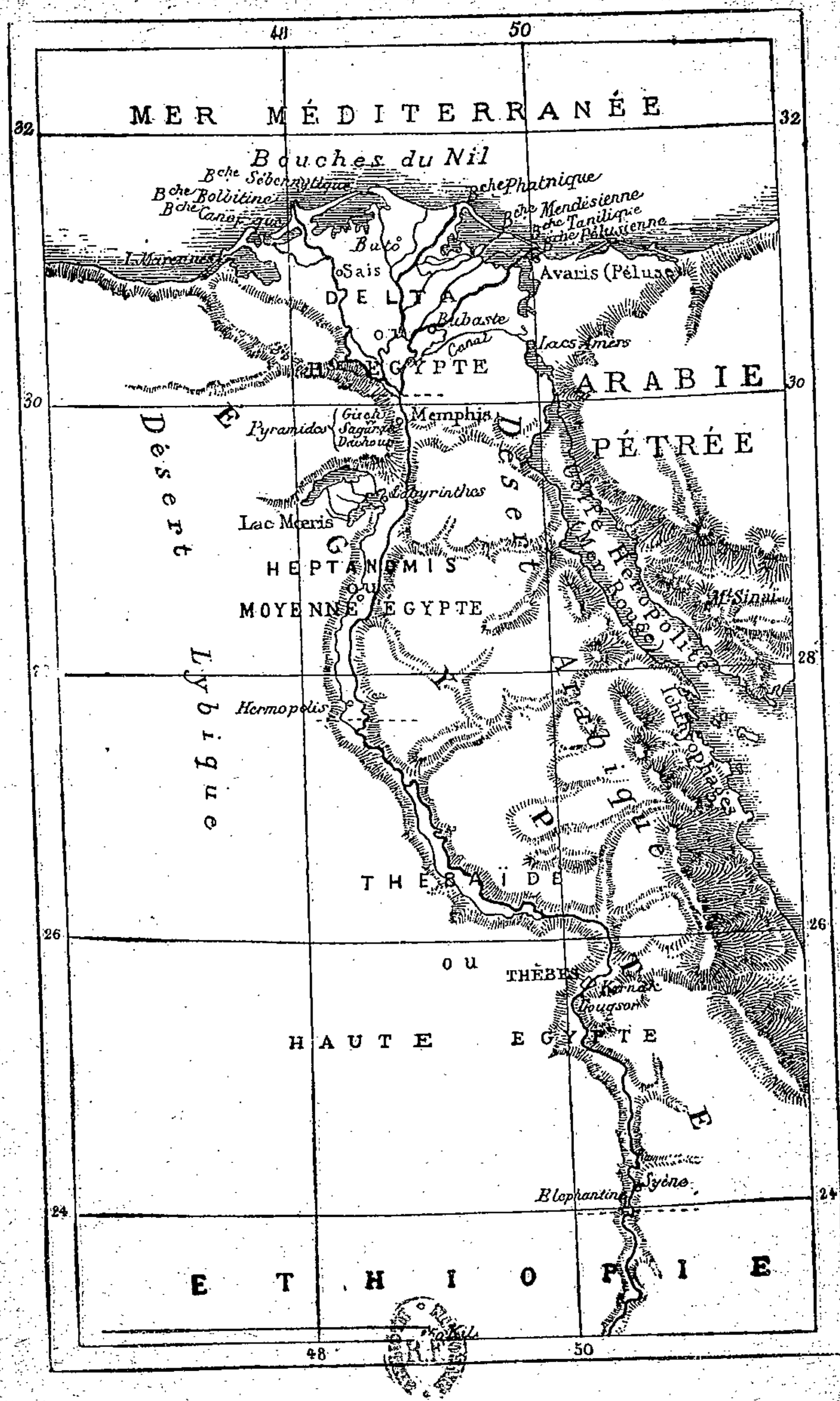

I. — *Etablissement de l'Empire* . . . . . 234
II. — *Auguste.* — 1° Ses pouvoirs. . . . . 235
2° Administration de Rome. . . . . 235
3° Lutte contre les Germains . . . . 236
4° Dernières années et mort d'Auguste 237
III. — *Tibère.* — *a*) Son règne . . . . . 239
*b*) Caligula. *c*) Claude. . . . . 240
IV. — *Néron.* . . . . . 241
V. — *Vespasien.* *a*) Ruine de Jérusalem. . . . . 242
*b*) Titus. *c*) Domitien . . . . . 244
VI. — *Trajan.* — 1° Nerva. . . . . 244
2° Trajan. *a*) Son administration . . . 245
*b*) Ses guerres. . . . . 246
*c*) Hadrien. . . . . 246
*d*) Antonin le Pieux . . . . 248
VII. — *Marc-Aurèle.* — *a*) Son caractère . . . . . 248
*b*) Ses guerres . . . . . 249
*c*) Son administration. . . . . 249
*d*) Commode . . . . . 250


## VINGTIÈME LEÇON. — L'Empire (suite) La défense des Frontières, Les Monuments, les Routes; les Mœurs, les Spectacles, Pompéï.


I. — *La défense des Frontières.* . . . . . 250
II. — *Monuments* — *a*) Caractères. . . . . 251
*b*) Monuments du forum . . . . . 252
*c*) Le Colisée. *d*) Le Capitole . . . 254
*e*) Le Panthéon. . . . . 255
*f*) La colonne Trajane . . . . . 256
*g*) Mausolée d'Hadrien . . . . . 256
*h*) Autres monuments . . . . . 257
III. — *Pompéï.* . . . . . 258
IV. — *Routes et Postes.* . . . . . 259
V. — *Les Mœurs.* — *a*) Les héritages. *b*) Le luxe. . . 261
*c*) Exemple d'Auguste. *d*) Les visites 262
*e*) La Journée. *f*) Les Lectures publiques . . . . . 263
*g*) Les Cabarets. . . . . 263
VI. — *Les Spectacles.* *a*) Au Cirque. *b*) A l'Amphithéâtre 264
*c*) Au Théâtre. *d*) Au Stade. . . . 265

## VINGT-ET-UNIÈME LEÇON. — L'Eglise primitive. Les Martyrs. Anarchie et Invasions ; Dioclétien, Constantin. Le Christianisme religion d'Etat ; Théodose.


I. — *L'Eglise primitive.* — *a*) Naissance de Jésus-Christ 266
*b*) Doctrine de Jésus-Christ. 267
*c*) Dispersion des Apôtres 267
*d*) Saint-Paul . . . . . 268
*e*) Le Christianisme. . . . 268
*f*) Les Persécutions . . . . 269
II. — *Les Martyrs.* . . . . . 270
III. — *Anarchie.* — 1° Septime Sévère. . . . . 271
2° Caracalla . . . . . 272
IV. — *Invasions.* . . . . . 273
V. — *Dioclétien* — *a*) Partage du Pouvoir . . . . . 274
*b*) Tétrarchie. — *c*) Monarchie. . . 274
*d*) Abdication et Mort . . . . . 275
VI. — *Constantin* — *a*) Triomphe du Christianisme . . . 276
*b*) Arianisme . . . . . 278
*c*) Symbole de Nicée . . . . . 278
*d*) Fondation de Constantinople. . . 279
*e*) Gouvernement. . . . . 279
*f*) Organisation de l'Empire . . . . 280
*g*) Dernières années de Constantin . 280
VII. — *Le Christianisme religion d'Etat.* . . . . 281
VIII. — *Théodose* . . . . . 281


MER MÉDITERRANÉE
Bouches du Nil
Bche Sébennytique
Bche Bolbitine
Bche Canopique
Bche Phatnique
Bche Mendésienne
Bche Tanitique
Bche Péluusienne
Buto
Sais
Avaris (Péluse)
DELTA
Bubaste
Canal
Lacs Amers
BASSE EGYPTE
ARABIE
PÉTRÉE
Pyramides
Giseh
Sagarah
Dashour
Memphis
Désert
Désert
Lac Moeris
Labyrinthes
HEPTANOMIS
ou
MOYENNE EGYPTE
Mt Sinaï
Hermopolis
Libyque
Arabique
Ichnophages
THEBAÏDE
ou
THÈBES
Karnak
Louqsor
HAUTE EGYPTE
Syène
Elephantine
ETHIOPIE
32
30
28
26
24
48
50

# L'ANTIQUITÉ

## I
## L'ORIENT

PREMIÈRE LEÇON

PROGRAMME OFFICIEL

### L'ÉGYPTE

### Le Nil. — Religions, Mœurs, Monuments, Écriture.

### I. — L'Égypte

L'Egypte est une contrée de l'est de l'Afrique. Elle a pour limites : au nord, la Méditerranée ; à l'ouest, le désert de Lybie ; au sud, les montagnes de la Nubie ; à l'est, le golfe arabique ou mer Rouge.

L'Egypte est une vallée longue de deux cent quarante lieues ; la largeur de la vallée ne dépasse pas quatre ou cinq lieues, sauf vers l'extrémité inférieure où elle atteint une largeur de deux cents lieues.

Cette vallée est resserrée par les montagnes arabiques à l'est, et à l'ouest par les montagnes lybiques. C'est au milieu de cette vallée que le Nil coule du sud au nord.

### II. — Le Nil

Ce fleuve a plus de seize cents lieues depuis la contrée de l'Equateur où l'on vient de découvrir ses sources dans les grands lacs, jusqu'à la Méditerranée où il se jette après avoir franchi quatre cataractes. Le cours du Nil se partage en trois parties : le *Haut-Nil* ou l'Ethiopie, contrée où le fleuve se forme et reçoit tous ses affluents ; le *Nil-Moyen* qui va jusqu'à la cataracte de Syène ; le *Nil-Inférieur*, qui va jusqu'à la Méditerranée.

Avant d'arriver à la mer, le fleuve se partage en plusieurs branches dont les deux principales, celle de Rosette

et celle de Damiette, forment un triangle semblable à la quatrième lettre de l'alphabet grec Δ (delta) qui a donné son nom à cette contrée. Le Nil moyen est coupé par des cataractes qui entravaient autrefois la navigation pour remonter le fleuve; aujourd'hui, avec la vapeur, on les franchit facilement.

Avant d'entrer en Egypte, le Nil se divise en deux cours d'eau : le *Nil-Blanc* dont on cherche toujours la source, et qui doit son nom à la couleur blanche qu'il prend en traversant des terres argileuses ; le *Nil-Bleu* qui prend sa source en Abyssinie, et qui est ainsi appelé à cause de la limpidité de ses eaux.

1° **L'inondation.** — Sans le Nil, l'Egypte ne serait qu'un désert aride et inhabitable ; c'est le fleuve qui a couvert les sables du désert d'un limon épais et fécond qui forme une terre noire. Chaque année, à la suite des pluies abondantes qui tombent en Ethiopie d'avril en septembre, la crue du Nil augmente de sept à huit mètres et parfois même de dix mètres. Vers la fin de juin, le fleuve se gonfle tout à coup jusqu'à la fin de septembre; il diminue pendant les mois d'octobre et de novembre et reprend son cours ordinaire au mois de janvier.

2° **Le limon.** — Pendant l'inondation, l'eau épaisse et fangeuse pénètre dans les canaux qui sillonnent la vallée en tous sens et se répand sur les champs. Quand elle se retire, elle laisse sur le sol une *boue grasse* qui se durcit et forme une terre végétale d'une fécondité extraordinaire. Il faut que la crue soit de sept mètres ou de sept mètres et demi pour que l'eau couvre toute la terre labourable et que la récolte soit bonne. Si elle n'arrive pas à sept mètres, une partie du sol seulement est arrosée et peut être ensemencée. Quand la crue dépasse huit mètres, elle est nuisible parce que les eaux restant trop longtemps dans la plaine, on ne peut cultiver la terre au moment voulu et le limon trop abondant devient pestilentiel.

Le Nil ne donne pas seulement le sol et les productions de l'Egypte ; il en détermine aussi le climat et les saisons. Si ce fleuve ne rafraîchissait pas l'atmosphère et le sol, l'Egypte, avec son soleil ardent et sans pluie, serait un désert. La pluie y est extrêmement rare, et le ciel presque toujours pur et sans nuage.

Il n'y a que *trois saisons* de quatre mois en Egypte : la saison de l'inondation pendant les mois de juillet, août, septembre, octobre ; la saison des semailles et de la culture pendant les mois de novembre, décembre, janvier et

février ; la saison des récoltes pendant les mois de mars, avril, mai, juin ; époque de la sécheresse.

## III. — Divisions historiques de l'Egypte

L'Egypte ancienne se divisait en trois parties : la Basse-Egypte ou Delta, capitale Thaïs; l'Egypte-Moyenne ou Heptanomide, capitale Memphis, et la Haute-Egypte ou Thébaïde, actuellement Saïd, avec Thèbes, ou ville aux cent portes, pour capitale, Teutyrée, Lycopolis, Syène, Eléphantines, Philes et This pour villes principales.

L'histoire de l'Egypte depuis son origine jusqu'à sa conquête par les Romains, comprend cinq époques.

1° *L'ancien empire* qui comprend les dix premières dynasties.

2° *Le moyen empire* qui comprend les six dynasties suivantes avec l'invasion des Hycksos.

3° *Le nouvel empire* qui s'étend de la XVIIIe dynastie à la conquête de l'Egypte par les Perses.

4° Sous la domination des *Perses*, cinq dynasties régnèrent en Egypte.

5° Avec les Grecs régna la XXXIIe dynastie qui est celle des Lagides ou Ptolémées qui laissèrent les Romains s'emparer de l'Egypte trente ans avant Jésus-Christ.

## IV. — Religion

Ce qui frappe le plus dans le peuple égyptien, c'est son caractère religieux. *Les Egyptiens*, dit Hérodote, *sont excessivement religieux et plus que le reste des hommes.* Les Egyptiens, dit aussi M. Pélissier, voyaient Dieu partout : ils vivaient en lui et par lui. Chaque mois et chaque jour du mois étaient consacrés à une divinité.

1° **Dieu.** — *a)* DIEU UNIQUE. — La religion primitive de l'Egypte fut la croyance au *Dieu unique* qui existe par essence, dit une inscription égyptienne, qui vit en substance, créateur du ciel et de la terre, le seul Dieu vivant en vérité. Dans la suite, cette croyance à un seul Dieu s'altéra, et les Egyptiens, comme les autres peuples de l'antiquité, devinrent idolâtres. Nul peuple ne dégrada autant l'idée de la divinité et on peut dire que l'Egypte fut la terre classique des superstitions. Les prêtres et les savants avaient une religion et un culte pur et élevé, mais le peuple fut grossièrement idolâtre.

*b)* IDOLATRIE. — Le soleil adoré sous les noms d'*Ammon* et d'*Osiris* à Phtah fut la plus haute divinité. *Isis* ou la

lune, son épouse, et *Horus*, le soleil levant, leur fils, venaient après. Toutes les divinités égyptiennes furent groupées par triades ou séries de trois, descendant les unes des autres et formant une hiérarchie. Les prêtres voyant le peuple porté à l'idolâtrie lui persuadèrent que Dieu, qui avait au commencement vécu en personne avec les hommes pour les instruire, était toujours présent au milieu d'eux; mais caché dans les corps afin de ne pas être reconnu.

Les Egyptiens s'empressèrent alors d'adorer la divinité dans les animaux qui les entouraient ou qui leur étaient le plus utiles, et dans les plantes qui les nourrissaient : le Nil lui-même était déifié ; le crocodile, le bœuf, le chien, l'ichneumon, le bouc, l'hippopotame, l'épervier, l'ibis, et d'autres animaux eurent des temples, un culte et des prêtres : *tout était Dieu, excepté Dieu lui-même.*

*c*) Le Bœuf Apis. — Le plus célèbre de ces cultes fut celui du *bœuf Apis* à Memphis. On croyait que l'âme d'Osiris animait cet animal. Il fallait que ce bœuf fût noir avec une marque blanche triangulaire sur le front : la figure d'un aigle sur le dos et sous la langue celle d'un scarabée.

Dès que ce bœuf merveilleux avait été découvert, toute l'Egypte se livrait à des transports de joie : on le menait au palais ou temple qui lui était consacré. S'il arrivait à sa vingt-cinquième année, les prêtres le noyaient solennellement dans le Nil ; on l'embaumait ensuite, et on le pleurait jusqu'à ce que son successeur fût trouvé.

Tout retard dans la découverte du nouveau bœuf Apis était considéré comme un signe de la colère d'Osiris.

Le cadavre du bœuf Apis était déposé dans les caveaux somptueux d'un temple appelé le *Sérapium* qui vient d'être découvert à Memphis par M. Mariette.

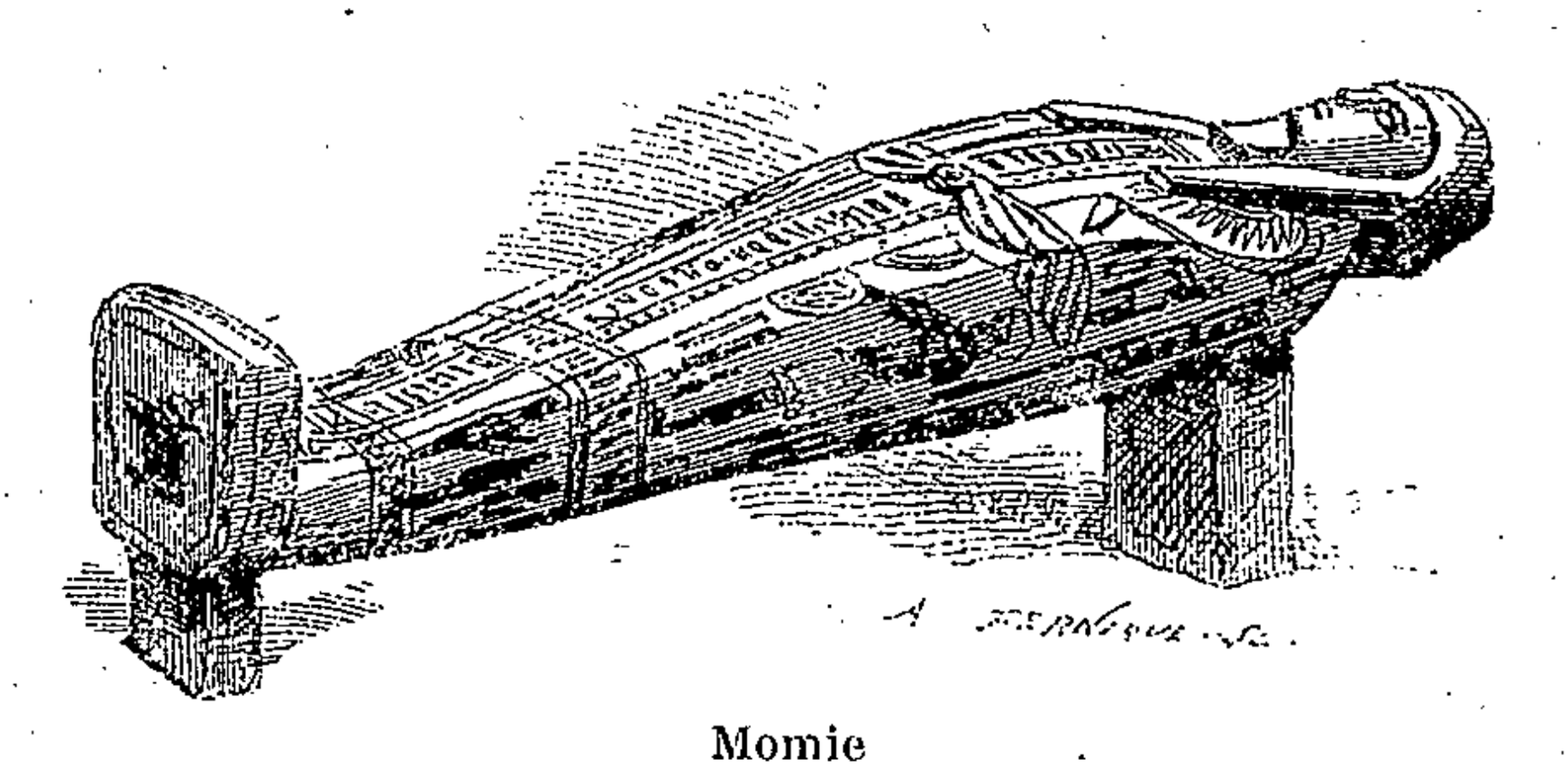
Les cérémonies consistaient en prières, en sacrifices d'animaux et quelquefois d'hommes, et en offrandes de parfums. Aujourd'hui, la religion d'Etat en Egypte est le mahométisme ; les autres cultes sont tolérés.

2° **Culte des morts.** — *a*) La croyance à l'immortalité de l'âme et à la résurrection des corps excita de tout temps chez les Egyptiens un grand zèle pour le culte des morts. La mort, pour eux, n'était qu'un changement de vie. « Après la mort, le corps, disaient-ils, devient inerte, mais son *double*, c'est-à-dire un second exemplaire de lui et qui le représente trait pour trait, lui survit. »

Cette survivance du double dépendait de la conserva-

tion du corps. C'est pourquoi il ne fallait rien négliger pour préserver de la corruption et de la destruction ; d'où nécessité de l'embaumement et des sépultures magnifiques et solides, nommées Hypogées ou souterrains. On a retrouvé, et nous possédons dans les musées, des corps embaumés conservés intacts, auxquels on donne le nom de *momies*.

*b)* Les embaumeurs formaient une classe inférieure dans l'ordre des prêtres. Le mode d'EMBAUMEMENT différait selon la dépense que voulaient faire les parents du défunt. Le procédé le moins dispendieux consistait à purifier l'intérieur du cadavre avec des drogues à vil prix, à dessécher le corps à l'aide du natron, à l'envelopper ensuite d'une toile grossière et à le déposer dans une nécropole publique.



Momie

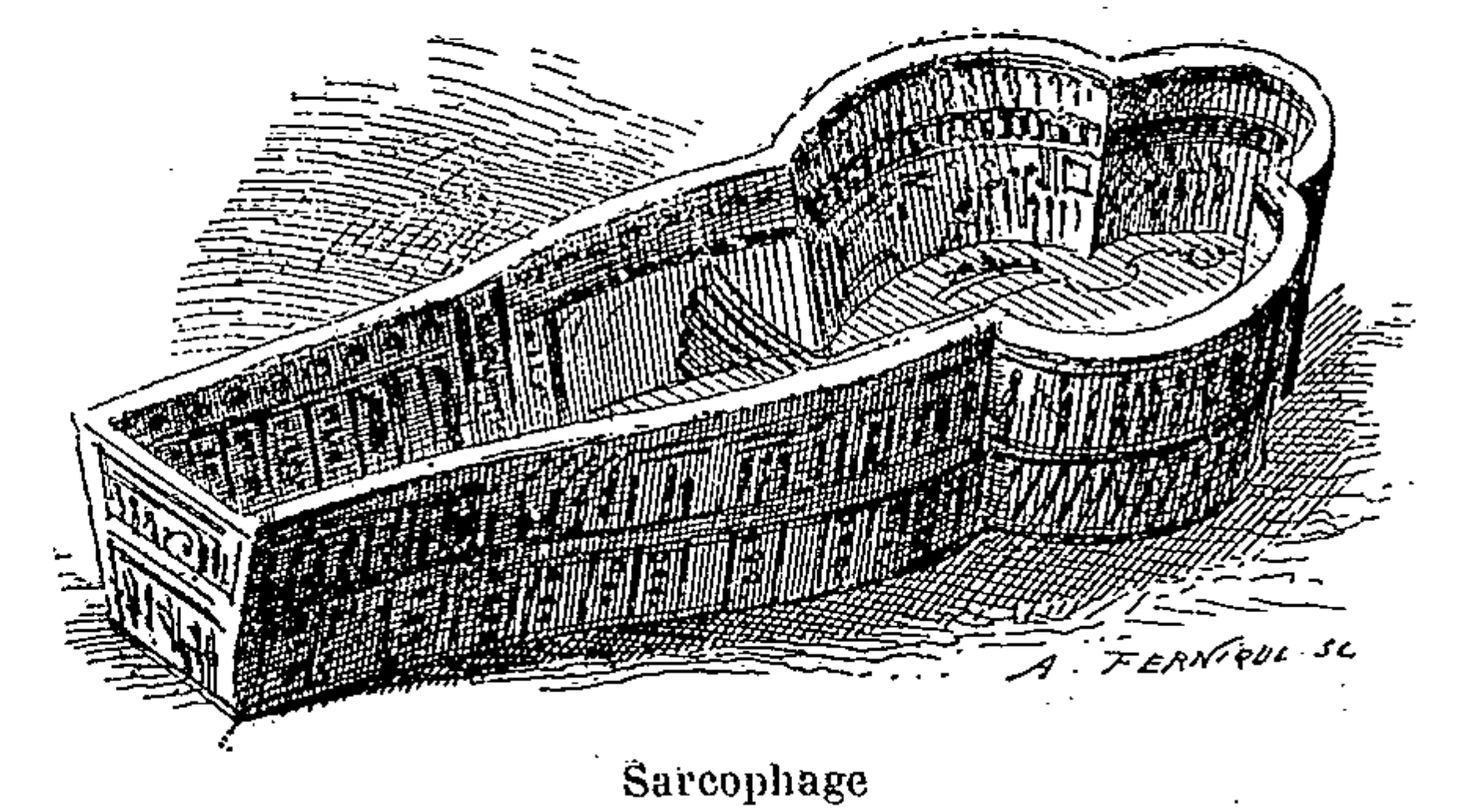
Pour les riches, l'opération se compliquait. On extrayait d'abord le cerveau par les narines au moyen d'un crochet et l'on remplissait les cavités cérébrales par une injection de bitume. On remplaçait les yeux par des yeux en émail ; les cavités de l'abdomen et de l'estomac vidées, soigneusement lavées, étaient remplies de myrrhe, de laudanum et autres parfums auxquels on mêlait des bijoux et des figurines religieuses.

On plongeait le corps ainsi préparé pendant soixante-dix jours dans le natron qui en dévorait la chair et les muscles au point qu'il ne restait plus que la peau noircie collée sur les os. Enfin on enveloppait le cadavre dans la toile la plus fine. La quantité d'étoffe employée pour un seul cadavre était énorme. M. Mariette a retrouvé une riche momie dont les bandelettes mesuraient cinq mille mètres.

*c)* Quand les momies étaient complètement préparées, on les plaçait dans un SARCOPHAGE en bois de sycomore

ou en granit. Les personnes de distinction étaient renfermées dans trois ou quatre cercueils emboîtés l'un dans l'autre. On déposait un exemplaire du livre des morts ou Rituel funèbre et autres objets symboliques dans chaque tombeau.

*d)* Après l'embaumement avait lieu le JUGEMENT public qui contribua puissamment en Egypte à maintenir les mœurs pures. Quarante-deux juges examinaient la vie du




Sarcophage

mort, même celle des rois qui ne pouvaient recevoir les honneurs funèbres qu'après ce jugement. Si l'accusateur public prouvait que la conduite du mort avait été mauvaise, on condamnait sa mémoire ; si on rendait un jugement favorable, on faisait publiquement son éloge.

*e)* Ce jugement figurait celui que subissait l'âme en paraissant devant Dieu, qui pesait les âmes. L'âme juste entrait aussitôt dans le séjour du bonheur, l'âme coupable au contraire revenait sur la terre dans le corps d'un animal pour se purifier et se rendre digne de la récompense céleste. C'est l'erreur de la MÉTEMPSYCOSE.

## V. — Mœurs

Les Egyptiens avaient les mœurs douces et simples. Chez eux, la vie humaine, même celle des esclaves, et la vieillesse étaient très respectées. Ils punissaient de mort le parjure ; et le calomniateur, de la peine méritée par le crime dont il accusait sa victime.

Les excès dans la nourriture et la boisson étaient très rares ; ils prenaient comme aliments ordinaires le pain, les poissons, les légumes, les volailles ; leurs vêtements étaient de lin et de laine. Ils aimaient la musique, le jeu, les fêtes.

1° **Le gouvernement.** — Le gouvernement égyptien ne varia jamais et fut toujours une monarchie théocratique absolue en principe. Aux rois considérés comme des dieux, les sujets obéissaient aveuglément. Néanmoins, le pouvoir royal était limité en fait : 1° par la puissance des prêtres qui imposaient aux monarques leurs ordres, comme des ordres divins, réglant leur vie heure par heure ; 2° par le jugement auquel on soumettait publiquement chaque roi après sa mort. Si le peuple, après avoir entendu les accusateurs, trouvait le roi coupable, il le privait de la sépulture, son nom était effacé de tous les monuments.

La monarchie égyptienne fut héréditaire et compta vingt-six dynasties. Quand une dynastie s'éteignait, les prêtres choisissaient un roi parmi les guerriers. Ce roi passait aussitôt et par le fait dans la tribu sacerdotale. Il était le chef direct des armées, administrait le pays par des fonctionnaires. Le revenu annuel des Pharaons, avec les tributs levés sur les peuplades voisines, se montait à six ou sept millions de notre monnaie.

2° **Organisation sociale.** — Les Egyptiens étaient divisés en *castes* ou corporations non exclusives les unes des autres puisque les membres d'une même famille pouvaient entrer dans des castes différentes.

Les *prêtres*, les *guerriers* et le *peuple* formaient les trois castes. Le peuple comprenait les artisans, commerçants et laboureurs et les pasteurs qui se divisèrent encore en *bouviers* et en *porchers* ou *impurs*. Plus tard les marins et les interprètes formèrent deux autres castes. Les deux tiers du sol appartenaient à la caste sacerdotale et à celle des guerriers, le reste était la propriété du roi. Les agriculteurs semblables aux serfs cultivaient la terre moyennant une redevance minime.

Les guerriers ne payaient pas d'impôts ; ils devaient défendre les frontières ; il n'y avait pas de cavalerie chez les Egyptiens ; on la remplaçait par des chars armés.

Les prêtres durent leur puissance à la crainte et au respect qu'ils inspiraient comme ministres des dieux ; à leurs grandes richesses ; au privilège de s'instruire dans toutes les sciences divines et humaines qu'ils avaient bien soin de dérober au public ; à l'influence que donne l'exercice des fonctions publiques, des finances, de la justice et de l'administration. Ils se divisaient en plusieurs classes selon leurs ministères.

Le territoire égyptien fut partagé en trente-six districts ou nômes par Sésostris ; vingt-six situés dans l'Egypte méridionale qui se nommait alors le Maris, et dix dans

l'Egypte septentrionale ou Isahet. Un gouverneur, aidé de plusieurs fonctionnaires, administrait chaque nôme.

3° **La justice.** — La justice se rendait par les tribunaux dont les dix juges étaient choisis dans les collèges sacerdotaux de Thèbes, de Memphis et d'Héliopolis, villes de la Basse-Egypte. On traitait les affaires par écrit pour éviter les entraînements de l'éloquence. Le roi jugeait les affaires politiques. Le président du tribunal portait suspendue à son cou une petite statue représentant la Vérité qu'il tournait vers la partie qui gagnait la cause.

Les lois égyptiennes étaient remarquables par leur sagesse. *L'Egypte*, dit Bossuet, *était la source de toute bonne police*. C'est en Egypte que les sages de la Grèce, Lycurgue et Solon, allèrent étudier la législation dont ils rapportèrent l'esprit dans leur pays.

Aucun ouvrage ne donne la *législation* complète des Egyptiens, on trouve seulement dans les historiens l'exposé de quelques lois particulières.

Le meurtre d'un esclave était puni de mort ; on condamnait les parents qui avaient tué leur enfant à tenir embrassé le cadavre de cet enfant pendant trois jours et trois nuits.

Le parjure et la calomnie étaient aussi punis de mort. Quiconque ne portait pas secours à son semblable en danger de mort passait pour un assassin. Les faussaires et les faux monnayeurs étaient condamnés à avoir les mains coupées.

Les dettes n'entraînaient pas la perte de la liberté ; ceux qui empruntaient de l'argent donnaient comme gage la momie de leur père ; si, avant leur mort, ils n'avaient pas dégagé cette momie, ils perdaient toute considération.

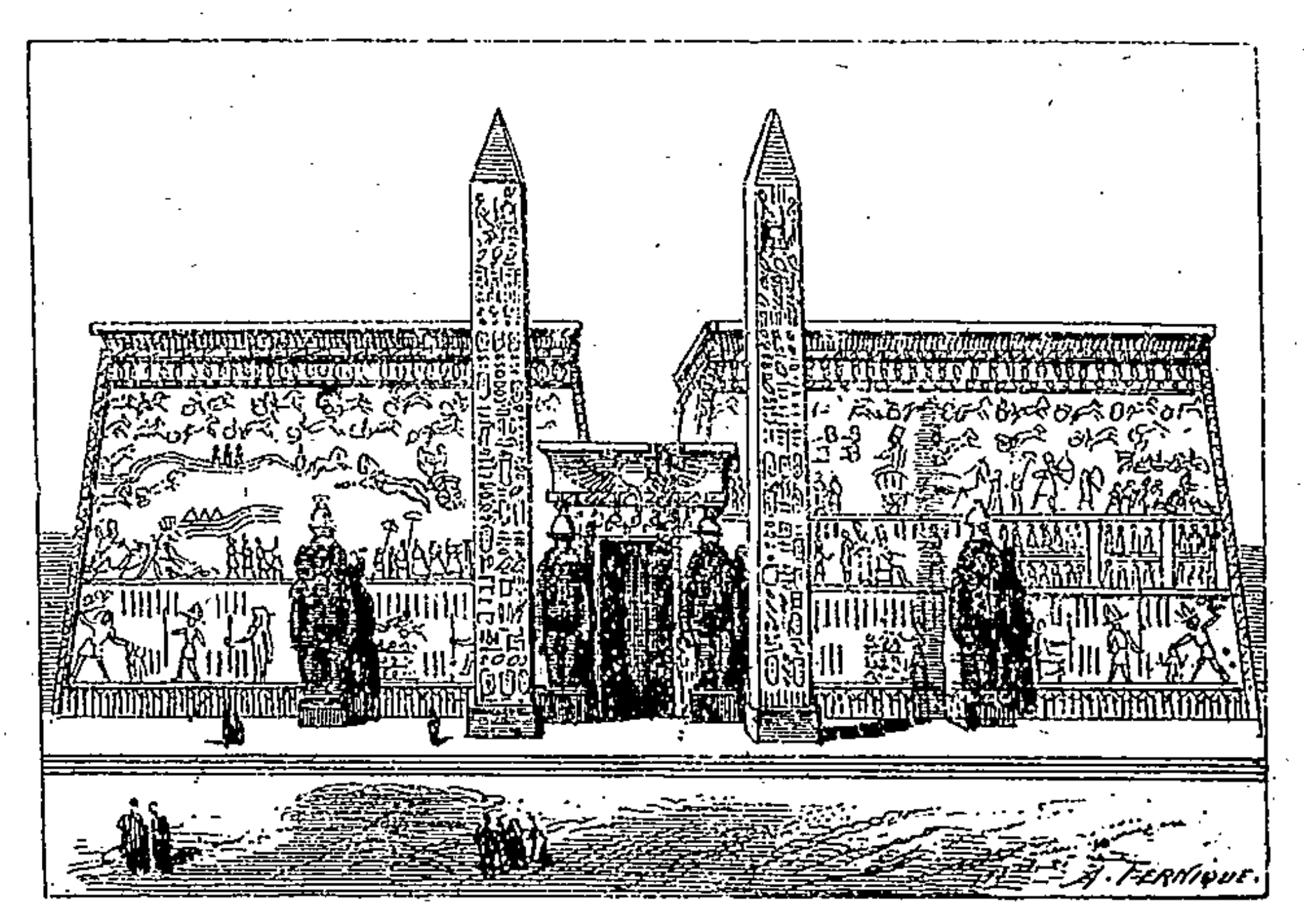
Le vol et le pillage étaient très fréquents chez les Egyptiens ; pour y remédier, Amasis ordonna que chaque Egyptien devait justifier de ses moyens de subsistance ; les voleurs pouvaient être tués en flagrant délit et l'Etat rendait aux victimes d'un vol la moitié de la valeur des objets dérobés.

Un roi absolu, participant à tous les honneurs de la divinité, deux classes dirigeantes, les guerriers et les prêtres, se transmettant leurs fonctions par hérédité, une sorte de tiers-état, jouissant de la vie civile mais sans droits politiques, et de nombreux esclaves sur lesquels retombait tout le poids de la société, telle était l'organisation politique de l'Egypte (1).

(1) Gaffarel, *Histoire ancienne*.

## VI. — Les Monuments.

*Les ouvrages des Egyptiens*, dit Bossuet, *étaient faits pour tenir contre le temps; l'Egypte savait donner le caractère d'immortalité à ses œuvres.* Les monuments égyptiens forment deux groupes principaux dans la Thébaïde. Sur la rive droite du Nil se trouvent les monuments de Karnak et de Louqsor réunis par une longue allée de sphinx. Sur la rive gauche, on voit ceux de Gournak et de Medenet-Kabou.



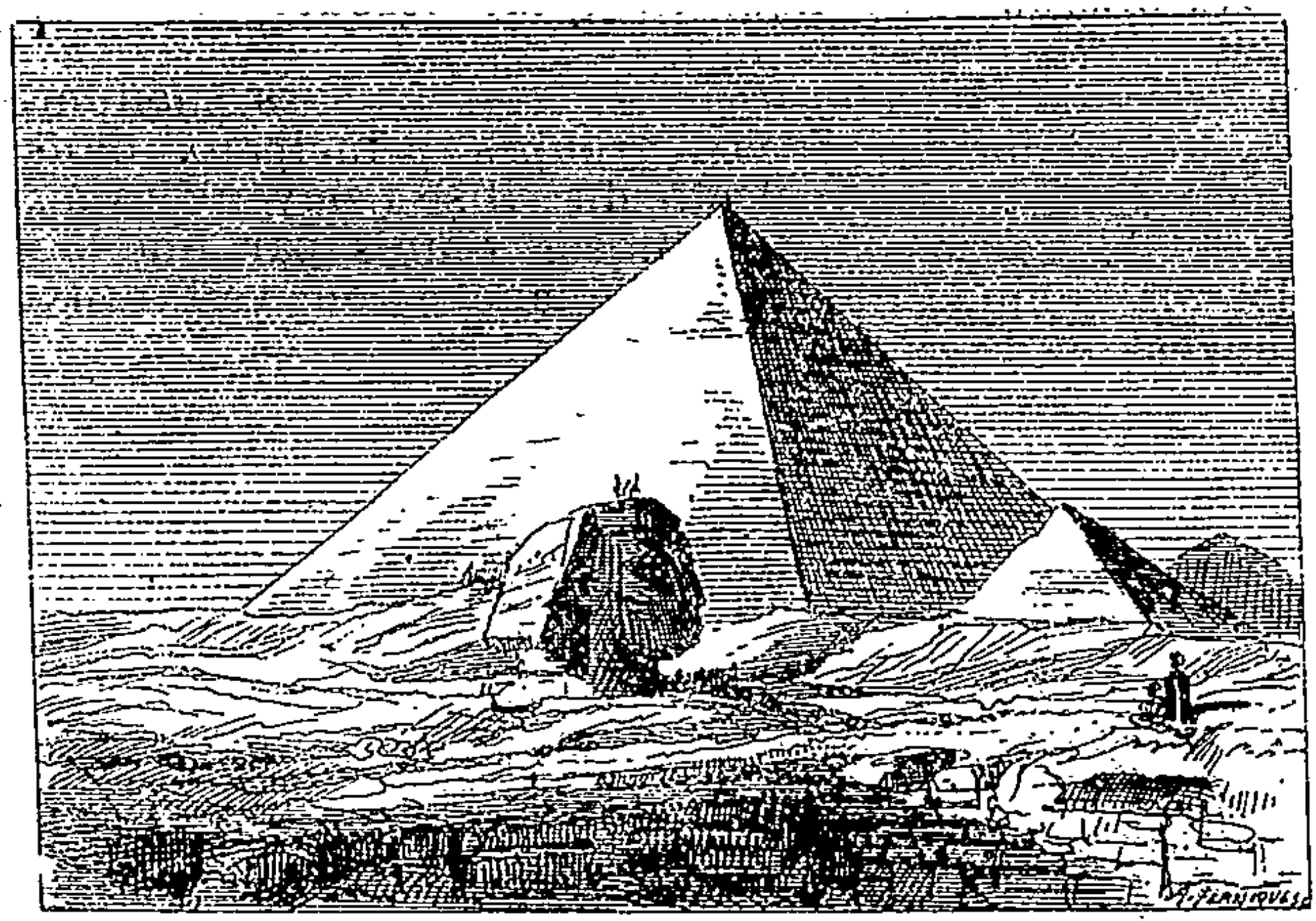
Le Temple de Louqsor

Les principaux monuments égyptiens sont les *temples*, les *pyramides*, les *sphinx*, les *palais*, les *statues*, les *grottes funéraires*, les *pylones*, les *portes*, le lac *Mœris* et le *labyrinthe*. L'architecture égyptienne a pour traits saillants les dimensions colossales et le symbolisme.

1° On voit encore à Karnak les ruines du **temple** de Ammon, immense assemblage de constructions, de cours, de pylones qui a été élevé par les rois d'Egypte depuis la XII^e dynastie jusqu'aux Ptolémées.

2° Les **Pyramides** sont des monuments de pierre destinés à la sépulture des princes qui les avaient fait construire. Outre les trois grandes pyramides, d'autres localités en possèdent de plus petites. Ce genre de sépultures royales a été en usage jusque sous la XII^e dynastie,

Les pyramides sont d'un art achevé et peuvent compter parmi les œuvres les plus étonnantes du génie humain (1).



Pyramides

3° Les **obélisques** sont des pyramides quadrangulaires, troites, hautes de vingt à quarante mètres, et terminées en pointe. La plupart de ces monuments sont des monolithes, c'est-à-dire d'une seule pierre. Les obélisques étaient placés un peu en avant des temples et dans les avenues des sphinx ; ils sont couverts du sommet à la base de caractères hiéroglyphiques.

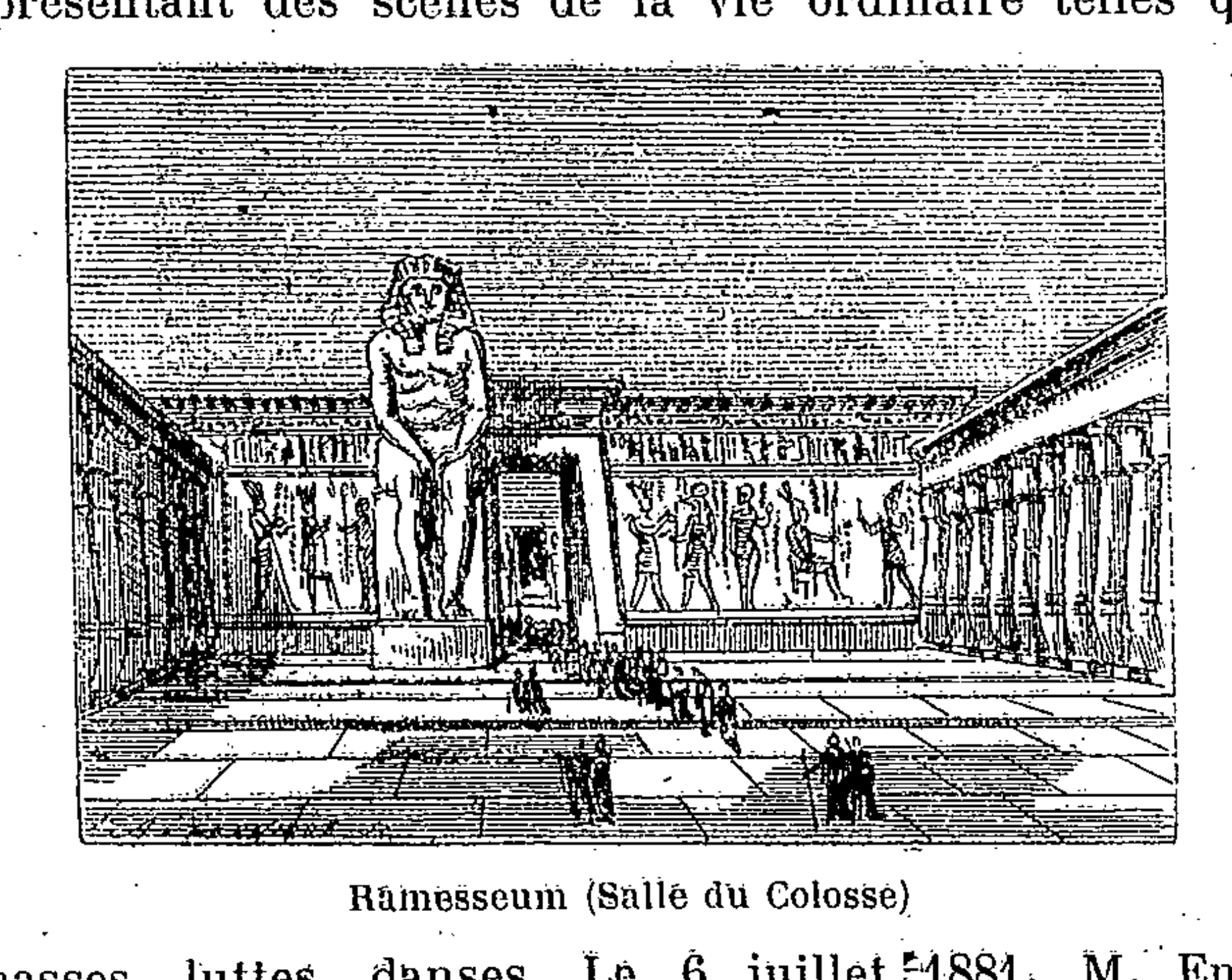
4° Les **sphinx** ou statues symboliques représentaient soit des lions à tête humaine, soit des corps humains à tête de lion.

5° Les **palais** étaient les demeures des rois. La ville de Thèbes est la plus remarquable sous ce rapport. Sur la rive droite du Nil on voit encore les palais d'Aménophis III et de Ramsès II. Les ruines de Karnak sont près de Louqsor.

6° Les **statues** égyptiennes sont colossales comme tout le reste. On voit sous le *Ramesseum* un colosse en granit de dix-sept mètres de haut. Le pied seul a quatre mètres de long. La statue de Memnon représentant Aménophis III, les mains étendues sur ses genoux, a dix-neuf mètres de haut.

(1) Van den Berg, *Histoire ancienne.*

7° Les **grottes funéraires** sont des sépultures qui remplissaient la vallée du Nil. Les plus remarquables sont celles des environs de Memphis, celles de Beni-Hassan et celle de Kourmah, nécropole des habitants de Thèbes. Ces grottes sont décorées de magnifiques sculptures représentant des scènes de la vie ordinaire telles que



Rameseum (Salle du Colosse)

chasses, luttes, danses. Le 6 juillet 1881, M. Emile Brugsch, le subordonné de M. Maspero, successeur de M. Mariette comme directeur français du Musée de Boulacq, a découvert une grotte funéraire remplie d'énormes sarcophages et de boîtes de momies dont trente-six de rois, de reines, de princes, et des derniers rois grands-prêtres.

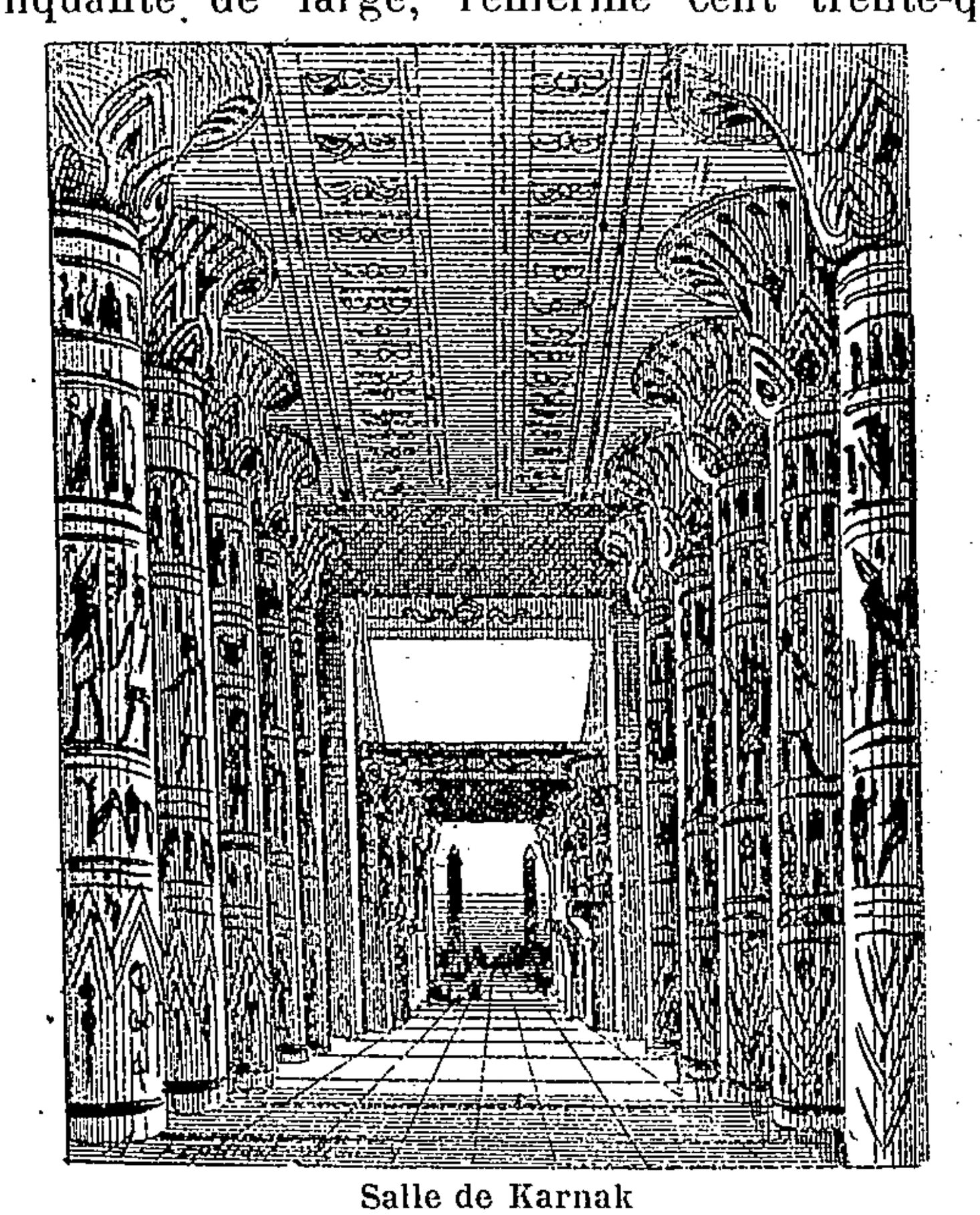
8° Les **Pylones** sont de grands portails couverts d'inscriptions. M. Mariette en a découvert plusieurs dans les ruines de Karnak, qui lui ont permis de combler beaucoup de lacunes de la géographie ancienne.

9° Les **portes** de Thèbes étaient au nombre de cent. Les anciens prétendaient que par chacune d'elles, dix mille combattants et deux cents chariots pouvaient passer ensemble.

Un des premiers rois de la XII^e dynastie fit construire à Thèbes le magnifique temple de Karnak.

10° Les monuments élevés par Séti 1^er sont très remarquables. C'est lui qui bâtit le *temple d'Osiris* (soleil) à Abydos, et la *salle Hypostyle* ou salle soutenue par des colonnes dans le palais de Karnak. Cette salle, dont la

superficie est quatre fois plus grande que celle de Notre-Dame de Paris, ce qui donne cent trois mètres de longueur, sur cinquante de large, renferme cent trente-quatre



Salle de Karnak

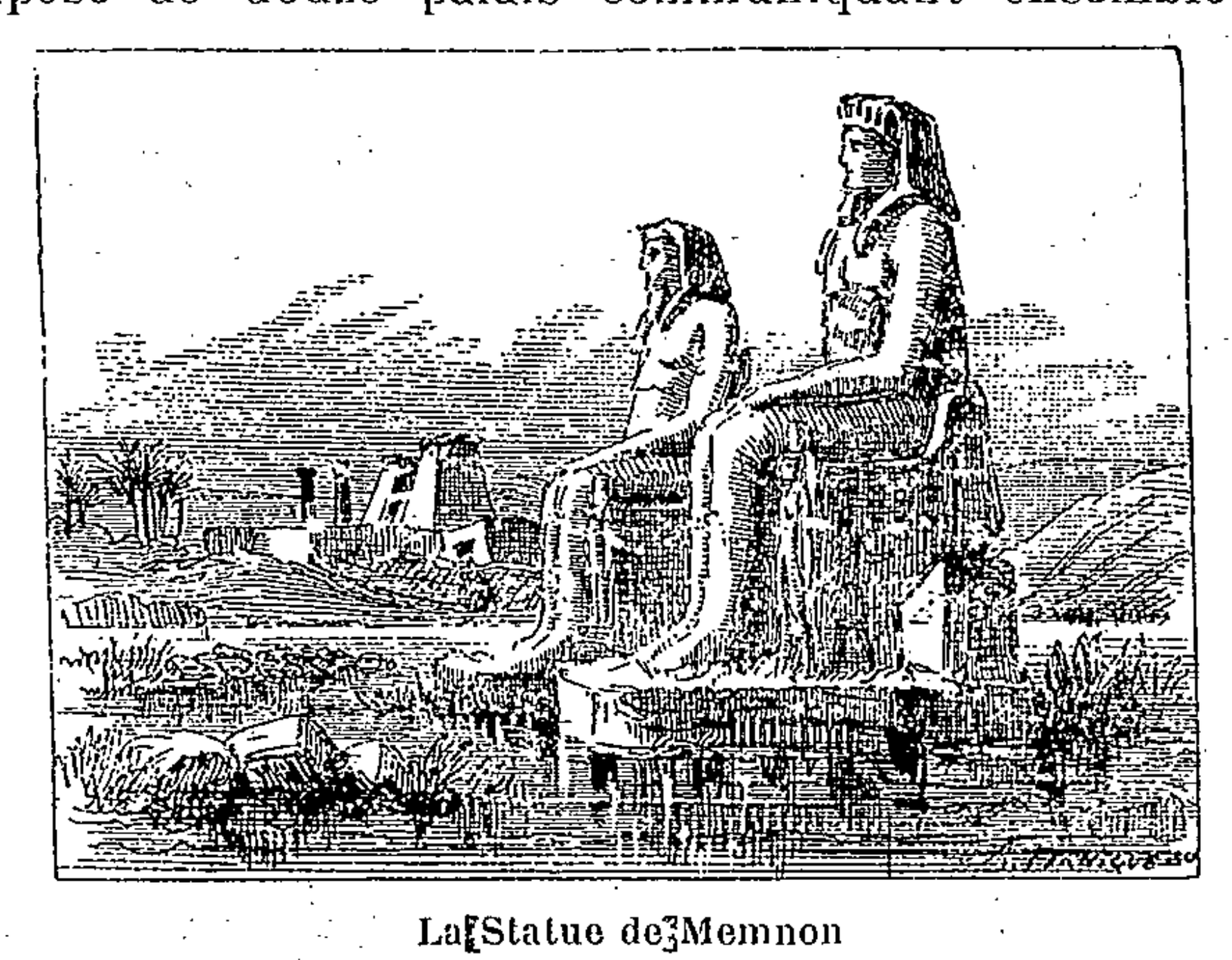
colonnes, dont onze ont plus de vingt mètres de hauteur et dix mètres de circonférence. Elles sont couvertes de bas-reliefs et d'hiéroglyphes qui racontent l'histoire de Séthos.

De grands travaux s'exécutèrent pour répartir aussi également que possible les eaux du Nil sur le sol. Partout des digues, des réservoirs, des canaux, des écluses furent construits.

11° Le roi Amenemhat III fit creuser sur une surface de dix millions de mètres carrés, au sud de Memphis, sur la rive gauche du Nil, un *grand réservoir* pour contenir le surplus des eaux du fleuve quand l'inondation était trop forte, et afin de suppléer au manque d'eau en cas d'aridité. Ce réservoir est célèbre sous le nom de *Lac Mœris*. De nos jours, un ingénieur en a retrouvé les traces dans l'oasis d'El-Sagoum. Au milieu du lac s'élevaient

deux colonnes portant deux statues colossales dont les restes viennent aussi d'être découverts.

12° Tout près du lac Mœris, le même roi éleva un temple composé de douze palais communiquant ensemble et



La Statue de Memnon

renfermant trois mille chambres dont une moitié était sur terre, et l'autre dessous. Ce temple renfermait le tombeau de quelques rois et ceux des crocodiles sacrés. Les Grecs donnèrent à ce temple le nom de *Labyrinthe*, parce qu'il était extrêmement difficile à ceux qui s'y engageaient d'en sortir.

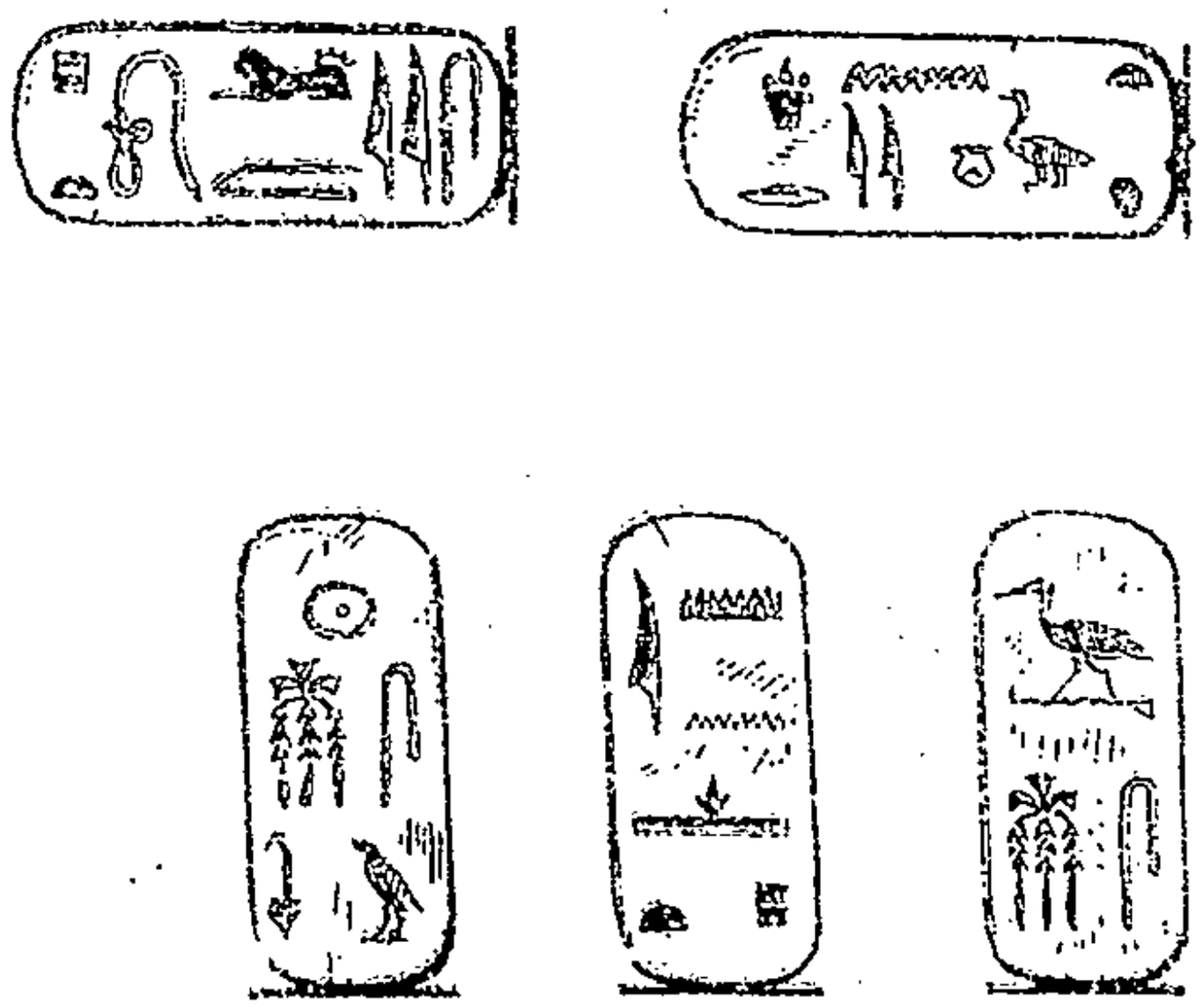
## VII. — **L'Ecriture.**

**L'Ecriture** se divisait en *hiéroglyphes* pour les monuments et inscriptions; en *hiératique* à l'usage du papyrus, et en *démotique* ou vulgaire.

*a*) L'ECRITURE HIÉROGLYPHIQUE figure des animaux, des plantes ou autres objets naturels. Ces caractères sont à peu près au nombre de neuf cents. Ils expriment ordinairement l'idée rappelée par l'objet décrit. Par exemple, la justice est représentée par des plumes d'autruche que les anciens croyaient toutes de même grandeur, l'écriture par un encrier ou un roseau taillé, la force par un lion, l'immortalité par un serpent qui se mord la queue. Cette écriture, qui couvre tous les monuments, était connue de toutes les classes.

*b*) L'ECRITURE HIÉRATIQUE ou consacrée est une abrévia-

tion de la précédente. Au lieu d'un épervier ou d'un lion, on ne dessinait que la tête ou les membres inférieurs de l'animal. Cette écriture est doublement difficile à déchiffrer; on s'en servait pour écrire sur le papyrus en lignes horizontales se lisant de droite à gauche.



Caractères Hiéroglyphiques

*c*) L'Ecriture démotique ou populaire est encore un abrégé de la précédente. On se contentait de figurer la première lettre du signe hiératique. Cette écriture fut la plus répandue, parce qu'elle est la plus pratique et la plus expéditive et celle qui ressemble le plus à la nôtre (1).

*d*) C'est M. Champollion (mort en 1832), qui, le premier, parvint à déchiffrer la valeur des signes hiéroglyphiques. Il fit cette découverte au moyen de la célèbre inscription trouvée à Rosette en 1799, pendant l'occupation française par le lieutenant Bouchard. Cette inscription se trouve sur une pierre en basalte égyptien ou granit noir; la pierre a dix pieds de haut sur trois et demi de large; elle se trouve actuellement au musée de Londres. On voit sur une de ces faces une inscription en trois colonnes. Chaque colonne contient le même texte, mais en caractères différents : ainsi, l'une porte une *écriture hiéroglyphique*, l'autre une *écriture démotique* (2), la dernière une *écriture grecque*. Champollion parvint, en 1824, à fixer la valeur et le sens de l'écriture hiéroglyphique en la comparant au texte grec. L'illustre savant préparait un grand ouvrage sur une mission scientifique qu'il venait

(1) Gaffarel.
(2) C.-J. Mathieu.

de faire en Egypte, en 1828, au nom du gouvernement français, quand il fut frappé par la mort. Peu d'hommes ont rendu à l'érudition des services égaux aux siens.

Parmi les savants qui, après lui, ont fouillé ou fouillent encore la vallée du Nil, on distingue les Français *Maspero*, *Ch. Lenormant*, *Em. de Rougée*, *Mariette* et *Chabas*; les Allemands *Lepsius* et *Brugsch*; les Anglais *Goodwin* et *Lepage-Renouf*. Ils ont perfectionné l'œuvre de Champollion à tel point que bientôt on traduira les hiéroglyphes avec autant de facilité que les livres grecs et latins (1).

*e)* **Mariette.** — Nous devons une mention spéciale à M. Mariette. Né à Boulogne-sur-Mer, en 1821, il fut, après ses études, nommé régent du Collège de sa ville natale. L'examen d'un cercueil de momie au Musée de Boulogne piqua sa curiosité et le porta à l'étude des hiéroglyphes. En 1848, il fut chargé au Musée du Louvre de classer les documents égyptiens. Quelques années plus tard, il était envoyé en Egypte par le gouvernement français pour recueillir de nouveaux documents. En 1851, après des travaux gigantesques, il découvrit le *Sérapium* ou demeure funèbre d'Apis. Il envoya au Louvre plusieurs milliers d'objets enlevés à ce Sérapium. D'autres fouilles furent continuées sur tous les points de l'Egypte avec le même succès.

Mariette ne s'est pas contenté de diriger ces fouilles; ses travaux d'interprétation, spécialement sur la religion des Egyptiens, lui assurent un rang distingué parmi les historiens et les penseurs de notre siècle.

C'est à lui aussi que nous devons le *Musée de Boulaq* près du Caire, où l'on peut suivre de salle en salle, et presque dynastie par dynastie, l'histoire monumentale de l'Egypte.

*f)* Après la mort de Mariette, le Musée de Boulaq fut confié à des mains françaises. M. MASPERO, continuateur de M. Rougé, le dirige aujourd'hui.

Une école française d'archéologie vient d'être créée au Caire. Les savants qui en sortiront continueront l'œuvre de nos grands initiateurs.

Les autres collections d'antiquités égyptiennes sont : le musée de Turin fondé en 1823, le musée égyptien du Louvre, fondé en 1826, qui s'enrichit tous les jours, la bibliothèque nationale qui renferme la salle des ancêtres, et le musée égyptien de Londres qui est fort riche.

(1) De Crozals, *Histoire de la Civilisation*.

CARTE
pour l'Histoire
des ASSYRIENS
des BABYLONIENS
etc.

# DEUXIÈME LEÇON

## PROGRAMME OFFICIEL

## CHALDÉE ET ASSYRIE

## Babylone. — Monuments, Écriture, Astrologie.

### I. — Chaldée et Assyrie

« La Chaldée, comme l'Egypte, est entourée d'un immense désert de sable, et serait elle-même un désert aride sans l'Euphrate et le Tigre. Ce sont eux qui rendent le pays habitable. Ils ont apporté autrefois la terre, ils fournissent l'eau qui la fertilise..... Ce désert a été autrefois un des plus fertiles pays du monde. La terre de Chaldée, à condition d'avoir de l'eau, est d'une fertilité incomparable. Encore aujourd'hui, au printemps, quand il vient de pleuvoir, le sol se couvre d'une herbe épaisse et haute, et de fleurs si abondantes qu'elles forment un tapis serré..... Les anciens Chaldéens avaient bâti des digues pour contenir les inondations, creusé des réservoirs pour conserver l'eau et des canaux pour l'amener dans la plaine. Ils obtenaient ainsi des récoltes surprenantes, surtout en grains. Le blé vient naturellement dans le pays, à l'état d'herbe sauvage. Au temps des Chaldéens, il rapportait 200 et jusqu'à 300 grains pour un; il avait des feuilles larges de quatre doigts, et il poussait si vite qu'il fallait le faucher ou le faire brouter par le bétail. Le millet et le sésame devenaient presque des arbustes.....

Il n'y avait pas d'autres arbres en Chaldée que des palmiers le long des fleuves ou des canaux, et, dans les vergers, des orangers et quelques arbres fruitiers. Mais les palmiers qui portaient les dattes suffisaient à presque tous les besoins des habitants. On en tirait une espèce de pain, une espèce de vin, du vinaigre, une sorte de sucre et des fils avec lesquels on tissait des étoffes. Les troncs des palmiers servaient pour faire des poutres, les noyaux de dattes pour chauffer les forges et pour nourrir le bétail. Une chanson persane énumérait, dit-on, trois cent soixante usages du palmier.

De grands troupeaux de bœufs et de moutons paissaient dans les prairies. Sur les bords des fleuves et des canaux

s'ébattaient les oies et les canards; les eaux étaient remplies de barbeaux et de carpes. Pendant trente siècles, ce pays a nourri une des populations les plus nombreuses du monde.»

**L'Assyrie.** — La région située au nord de la Chaldée, en remontant le Tigre, jusqu'aux montagnes du Nord et de l'Est, formait l'Assyrie. C'est encore une plaine, mais une plaine coupée par des ondulations de terrain et même par quelques chaînes de rochers gris. Le sol, formé de sable ou de rochers, est naturellement sec et stérile. Mais au bord des rivières s'étendent des couches de terre fertile, et le sable lui-même devient fécond lorsqu'on l'arrose. Les Assyriens, comme les Chaldéens, ont créé des champs et des vergers en amenant l'eau des fleuves dans le désert.

La partie basse de l'Assyrie a à peu près le même climat sec et brûlant que la Chaldée. C'était aussi un pays de blé et de grains, dépourvu d'arbres.

Dans la partie haute, surtout dans les vallées des affluents du Tigre qui s'étendent jusqu'au pied des hautes montagnes dont les sommets se couvrent de neige, l'hiver est plus rude qu'en Chaldée; pendant trois mois, il tombe de grosses pluies et quelquefois même il neige. Au printemps, les rosées sont abondantes, parfois éclatent de gros orages. L'été est moins accablant; la chaleur est terrible pendant la journée, mais les nuits sont moins chaudes, et l'air moins desséché.

De ce côté poussent des bois de noyers, de platanes, de chênes, de sycomores.

On trouve en Assyrie (ce qui manque en Chaldée) des carrières de pierre, de grès tendre, de l'albâtre facile à débiter en tranches, du marbre; on trouve dans les montagnes du Nord-Est des mines de fer, de cuivre, de plomb et d'argent.

Les déserts étaient hantés par des bêtes sauvages; c'étaient, dans la plaine, des lions, des léopards, des gazelles, des autruches, des perdrix, des buffles, des ânes sauvages, des lièvres, des porcs-épics; dans les montagnes, des ours, des daims, des bouquetins. Presque tous ces animaux sont rares aujourd'hui (1).

**Géographie.** — Plaines immenses entre le Tigre et l'Euphrate, et au-delà de ces fleuves. — Bornes indécises.

**Le Tigre,** 1.800 kilom. Rapide et fort en toute saison.

**L'Euphrate,** 2.400 kilom. D'abord torrent impétueux,

(1) Ch. Seignobos — *Hist. de l'Orient.*

il coule plus lentement pour se terminer en rivière de boue.

Le Tigre se jette dans l'Euphrate pour se déverser dans le golfe Persique sous le nom de Shat-el-Arab.

Autrefois, ils se jetaient dans la mer par deux embouchures distinctes à 80 kilom. de distance.

**DIVISIONS**
- **La Mésopotamie** était la partie nord très fertile entre les deux fleuves.
- **La Chaldée,** plus fertile encore, était la partie sud (Auj. le Kurdistan).
- **L'Assyrie** s'étendait entre les deux rives du Haut-Tigre.
- La **Susiane** était la partie sud de l'Assyrie

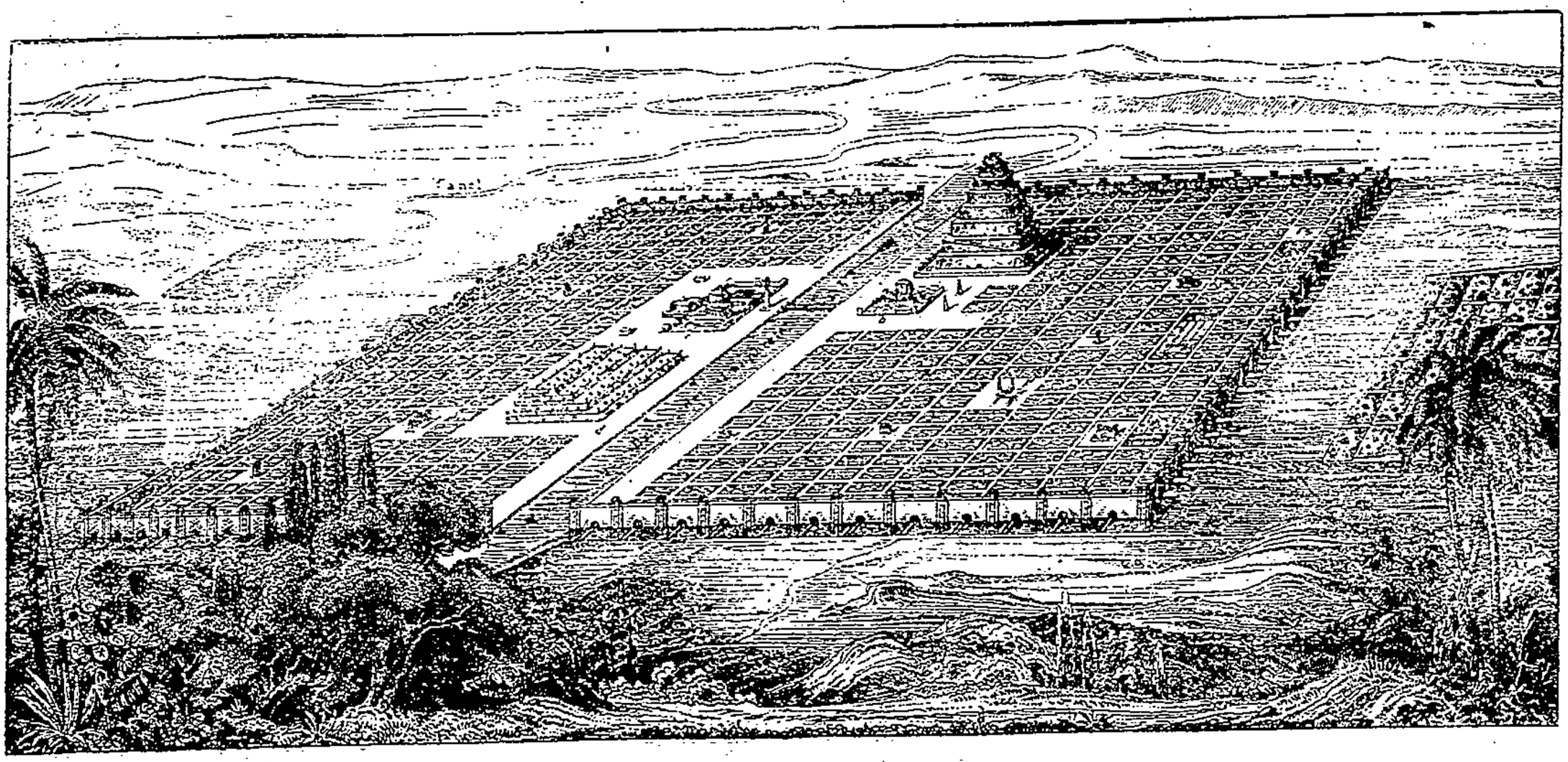
## II. — Babylone

1° **Origines.** — Selon la Bible, les Assyriens descendent d'Assur, fils de Sem, qui, parti de la Chaldée, aurait bâti **Ninive** sur le Tigre, pendant que Nemrod, petit-fils de Cham, bâtissait **Babylone,** sur l'Euphrate. Cette ville fut plus tard embellie par la reine Sémiramis, épouse de *Ninus,* petit-fils de Belus, roi de Ninive.

L'*Euphrate,* qui traversait la ville, fut contenu par des quais magnifiques construits en briques; on mit des *portes d'airain* vis-à-vis de toutes les rues qui coupaient le fleuve, un pont fort large réunissait les deux principales parties de la ville. Aux deux extrémités du pont, deux palais communiquaient ensemble par une voûte construite sous le lit du fleuve dont le cours avait été détourné pour l'exécution de ce grand travail, comme pour les travaux du quai et du pont.

Le *vieux palais* des rois de Babylone, situé au côté oriental du fleuve, avait près de deux lieues de tour. Près de là, le *temple de Bel* se composait de huit étages se rapetissant jusqu'au dernier et d'une hauteur extraordinaire. Le *nouveau palais,* situé vis-à-vis de l'autre, sur la rive occidentale, avait plus de trois lieues de circuit. Une triple enceinte de *murailles* séparées l'une de l'autre par un espace assez considérable l'environnait. Ces murailles, aussi bien que celles de l'autre palais, étaient couvertes d'une infinité de sculptures qui représentaient toutes sortes d'animaux.

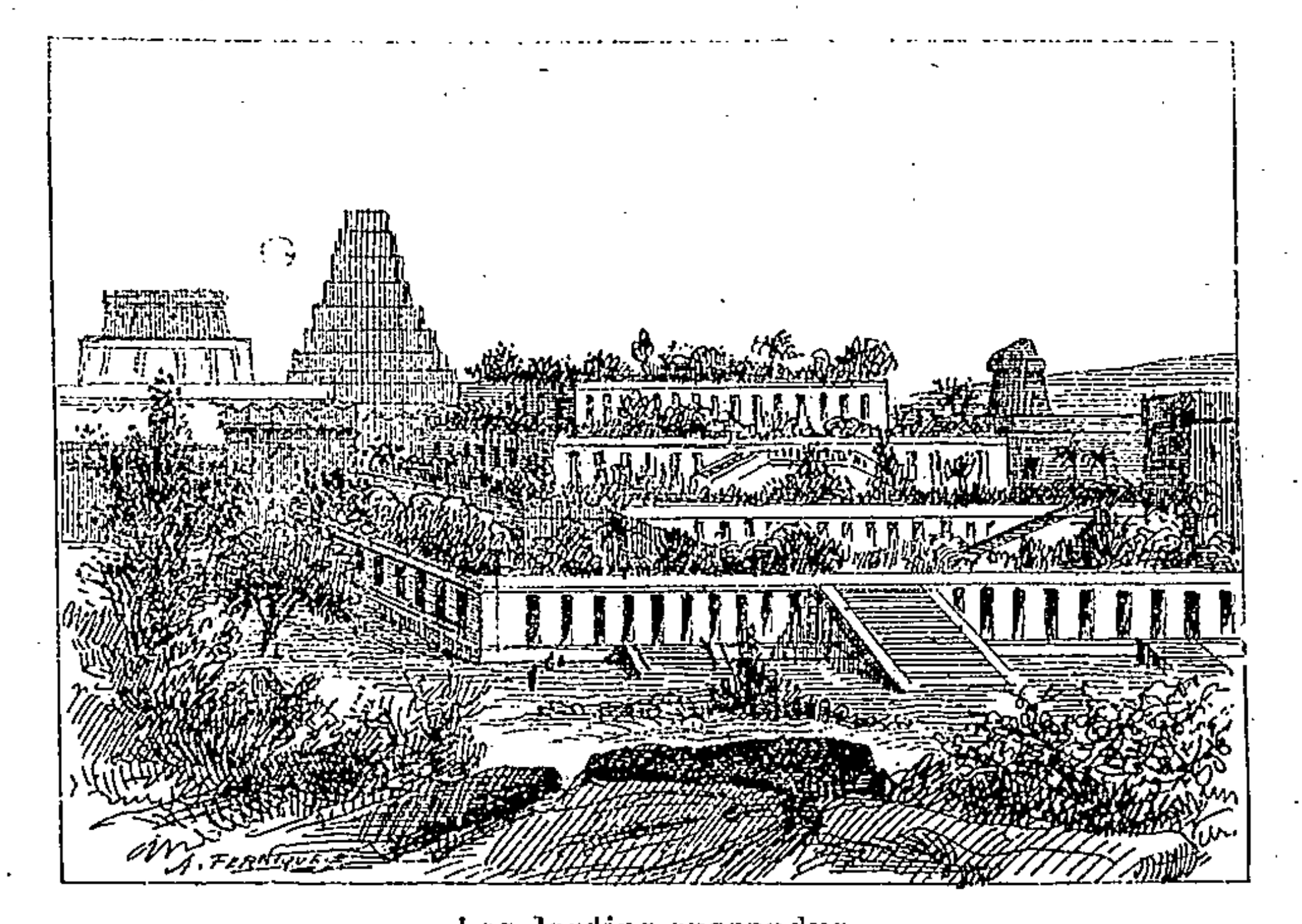
C'est dans ce dernier palais qu'on trouvait les *jardins suspendus* si renommés chez les anciens. Ils formaient un carré dont chaque côté avait quatre cents pieds. Ils s'élevaient sur de larges terrasses en forme d'amphithéâtre,



Babylone, d'après la description d'Hérodote

dont la plus haute égalait les murs de la ville. On montait d'une terrasse à l'autre par un escalier de dix pieds. La masse entière s'appuyait sur de grandes voûtes bâties l'une sur l'autre et fortifiées d'une muraille de vingt-deux pieds d'épaisseur qui l'entourait de toutes parts.

Sur le sommet de ces voûtes, de grandes pierres plates de seize pieds de long et quatre de large supportaient une couche de roseaux enduits de bitume, sur laquelle deux rangées de briques se liaient ensemble avec du mortier. Sur des plaques de plomb, on avait déposé la terre du



Les Jardins suspendus

jardin. Cette terre était si profonde que les plus grands arbres pouvaient y prendre racine. Les terrasses étaient couvertes de toutes sortes de plantes et de fleurs, propres à embellir un lieu de plaisance. Sur la plus haute, une pompe qui ne paraissait point, tirait en haut l'eau de la rivière et arrosait tout le jardin. On avait ménagé dans l'espace qui séparait les voûtes de grandes et magnifiques salles parfaitement éclairées et d'une vue très agréable.

2° **Destruction de Ninive.** — Epuisée par des guerres continuelles, Ninive, quoique puissante, fut envahie par les peuples pillards du Nord, et ne pouvait les chasser. Le roi des Mèdes, **Cyaxare,** aidé du gouverneur de Babylone, **Nabopolassar,** s'en chargèrent. Ils invitent les chefs de ces envahisseurs à des fêtes, les enivrent et les tuent

Cyaxare se tourne ensuite contre Ninive, et la détruit de fond en comble, ainsi que l'avaient annoncé les prophètes, en particulier Nahum.

Les ruines de Ninive ont été découvertes par un consul français, M. Botta, en 1843. On a pu ainsi se rendre compte de la magnificence de cette cité.

Des ruines du royaume de Ninive sortirent deux autres empires :

Le **Chaldéen** qui rassemblait à peu près tous les pays de l'ouest, du sud et du centre des fleuves;

Le **Mède** qui comprenait les pays du nord et de l'est.

**Cyaxare** régnait sur la Médie et l'Assyrie;

**Nabopolassar,** sur Babylone, la Chaldée, la Syrie, la Mésopotamie et la Palestine.

3° **Nabuchodonosor (604-561),** fils de Nabopolassar remplit de son nom le troisième empire. — Il avait été envoyé par son père contre les Egyptiens qui voulaient lui reprendre la Syrie. Il les défait et dévaste la Judée, réduit en esclavage l'armée juive qu'il envoie à Babylone pour y faire travailler les soldats aux grandes constructions qu'il y projetait.

Le nouveau roi de Jérusalem, **Sédécias,** s'allie aux armées du roi d'Egypte, de Tyr et aux Phéniciens pour battre Nabuchodonosor. Celui-ci marche sur Jérusalem et envoie des armées contre Tyr et la Phénicie. Il triomphe des Juifs et fait crever les yeux à Sédécias. Jérusalem est brûlée; les habitants notables sont envoyés en Chaldée. Nabuchodonosor prend ensuite Tyr et ravage l'Egypte, puis retourne à Babylone, où il s'occupa d'innombrables travaux (1).

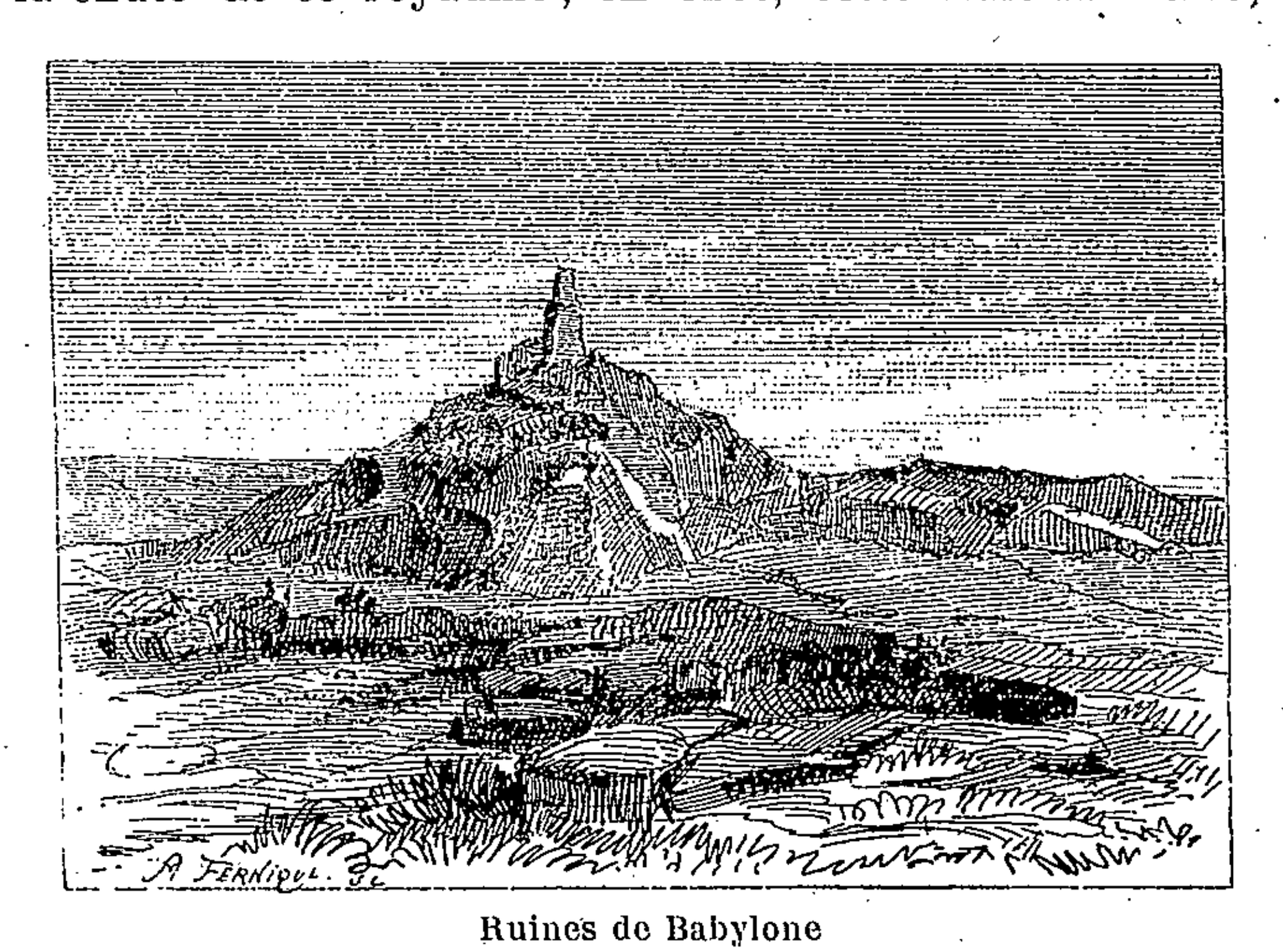
Babylone était alors une ville plus grande que Paris, renfermant dans ses murs de vastes jardins, des pâturages, un parc immense et des palais. C'est à ce roi qu'on doit les **Jardins suspendus** et une foule d'autres monuments, attribués faussement à Sémiramis, avant les découvertes modernes.

Sa gloire et sa puissance furent telles, qu'il se crut un dieu et devint fou. Persuadé qu'il était animal, il cherchait à se nourrir d'herbes (Histoire de Daniel). Il mourut après un règne de 43 ans. Son successeur **Evilmerodach** était son fils, vicieux et cruel.

Des quatre derniers rois de Babylone, un seul nom est resté à retenir : celui de **Balthazar** qui régna aussi honteusement que ses prédécesseurs.

(1) « Il n'y a pas une ville de la Chaldée, où il n'ait laissé de traces de sa merveilleuse activité ». (Maspéro).

4° **Balthazar** vit arriver contre Babylone, **Cyrus**, roi des Perses. Il se croyait en sûreté dans ses murailles et se moquait de Cyrus. Un jour qu'il célébrait une orgie, en buvant dans les vases sacrés de Jérusalem, une main mystérieuse traça sur le mur de la salle ces mots : **Mané, Thécel, Pharès**; Daniel les expliqua en annonçant la chute de ce royaume ; en effet, cette nuit-là même,




Ruines de Babylone

Cyrus entrait dans Babylone, dont il faisait égorger en partie les habitants et Balthazar lui-même.

L'empire babylonien cessait d'exister en 536 avant Jésus-Christ, et la domination des Perses, de race aryenne, remplaçait celle des Sémites sur les bords du Tigre et de l'Euphrate.

## III. — Mœurs. — Monuments. — Écriture.

1° **Religion.** — Les noms des dieux changeaient à Babylone et à Ninive, mais c'étaient à peu près les mêmes divinités.

**Ilou**, le dieu suprême à Babylone, devient **Assour** à Ninive.

**Bel** devient ensuite le grand dieu de Babylone.

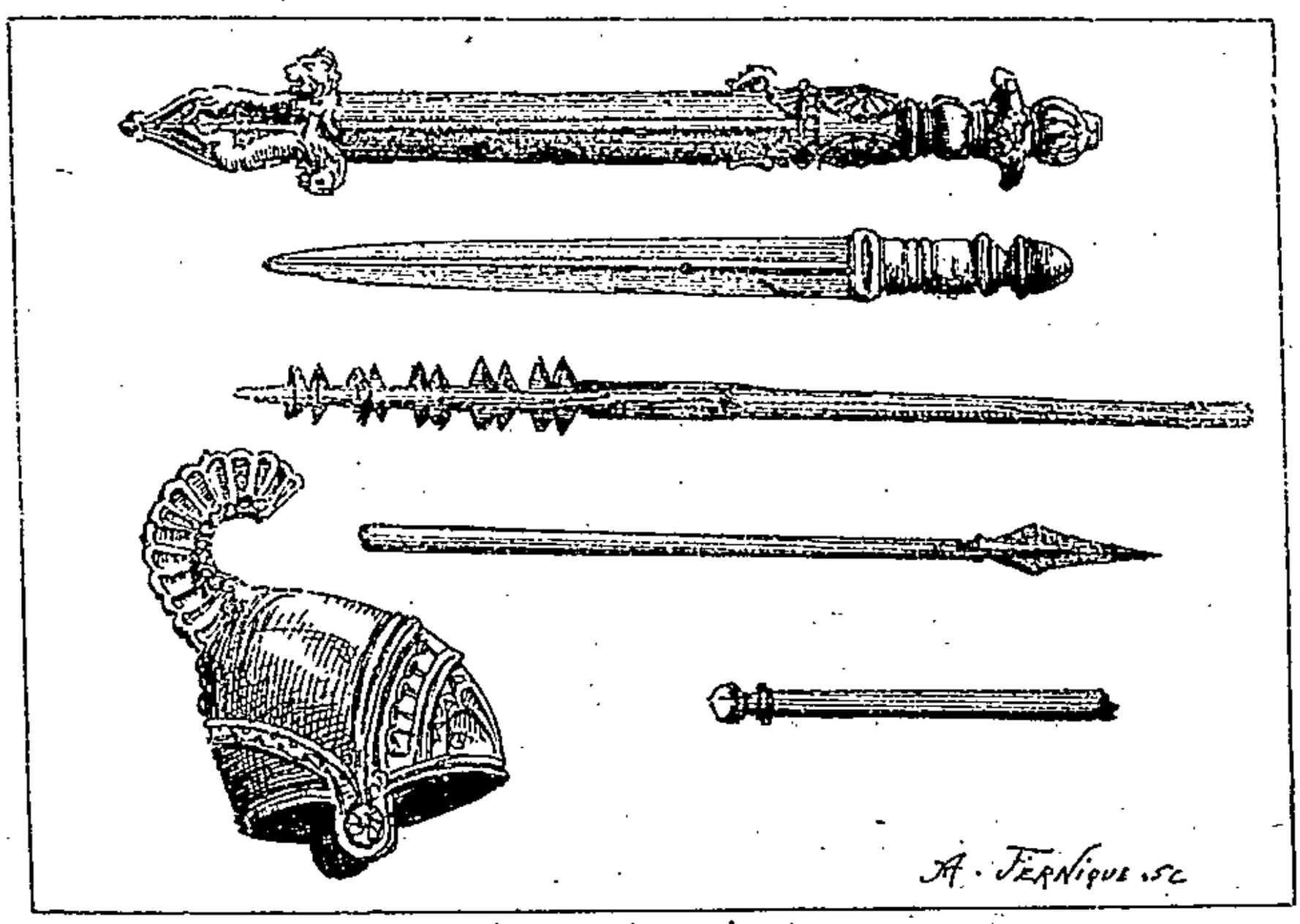
Après lui venaient les divinités sidérales : **Samar**, le soleil ; **Sin**, la lune ; **Aou**, le firmament, puis les dieux planétaires.

Les pratiques religieuses des Assyriens étaient idolâtriques, honteuses et immorales. — Ils croyaient à l'immortalité de l'âme ; — les prêtres se livraient avec succès à l'astronomie.

2° **Gouvernement** monarchique. De grands dignitaires administraient les provinces. — La langue était la même à Babylone et à Ninive, et leurs principes de droit civil étaient à peu près identiques.

3° **Coutumes**. Pas de médecins à Babylone. On exposait les malades sur la voie publique, en attendant que les passants indiquassent le remède à la maladie. — On ensevelissait les morts dans du miel. — Pour les mariages, on achetait les jeunes filles jolies, et, avec cet argent, on dotait celles qui étaient laides.

C'était un peuple rude et belliqueux ; d'ailleurs bons soldats, mais féroces et cruels, durs pour les vaincus, luxueux et hautains.



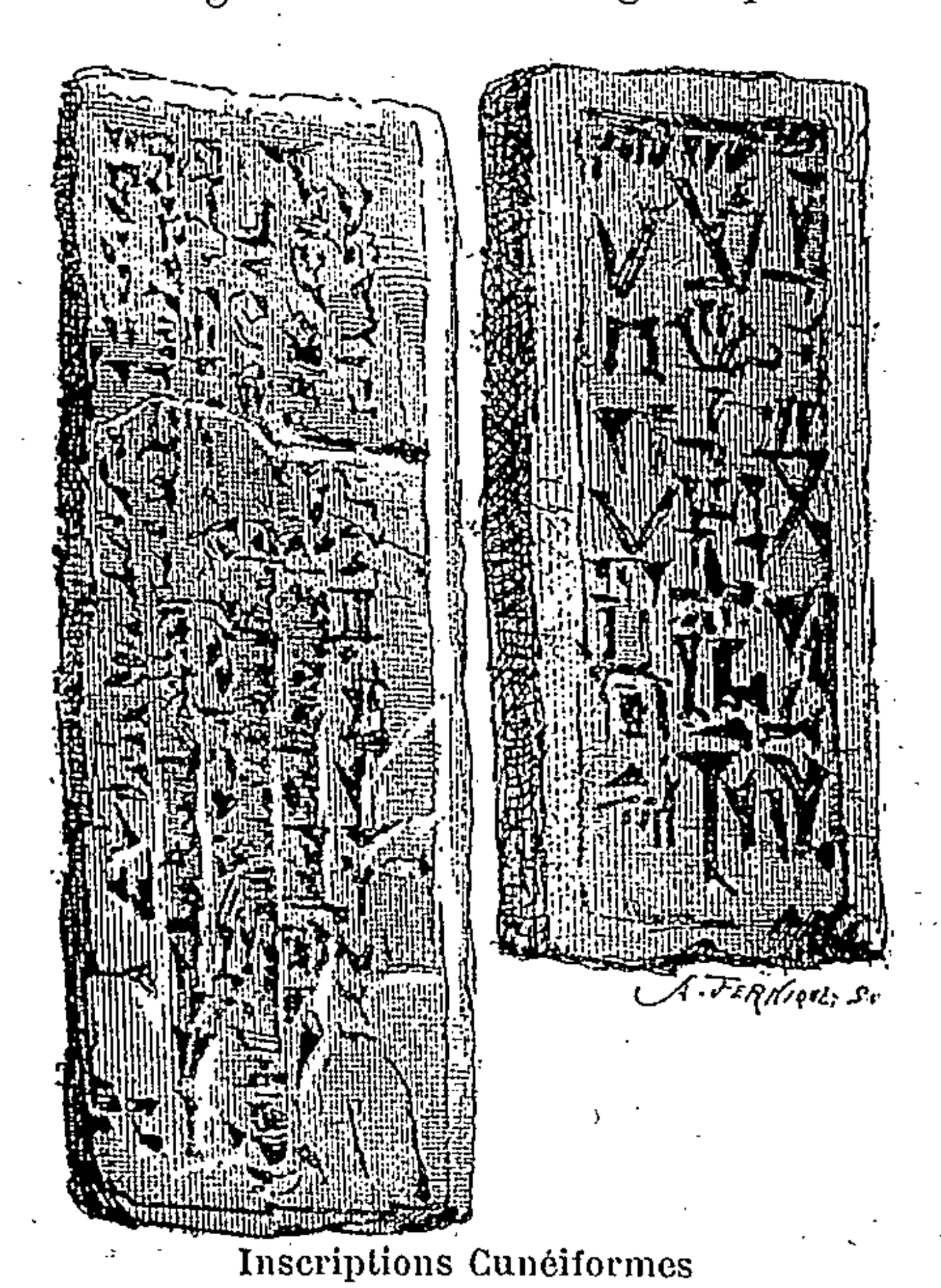

Armes Assyriennes

4° **Commerce**. Celui de Babylone était alimenté par la navigation de l'Euphrate ; les bateaux descendaient vers le golfe Persique, mais ne pouvaient pas remonter. On les morcelait en arrivant et on en faisait transporter les parties sur des ânes à Babylone pour en construire d'autres bateaux. Babylone était renommée pour ses tapis et ses étoffes.

5° **Armes.** — Casques pointus, cuirasses de tôle, massues, lances et courtes épées. Les Babyloniens portaient une longue robe de lin, et sur la tête, une espèce de mitre.

6° **Arts et monuments.** — « L'Assyrie a reçu sa civilisation et ses arts de la Chaldée, mais elle avait la pierre et le bois en abondance, aussi ses constructions sont-elles plus solides. Cependant, comme il fallait chercher ces matériaux assez loin des grandes villes, on les a ménagés ». (R. PEYRE.)

Les Chaldéens ne connaissaient que la brique séchée, qui leur servait même de **livres**, et, comme eux, les Assyriens ont travaillé la voûte. Leur art s'est surtout développé sous les Sargonides. C'est Sargon qui a construit




Inscriptions Cunéiformes

la ville appelée aujourd'hui Korsabad où M. Botta a découvert en 1842 les plus beaux restes de l'architecture assyrienne.

Les Babyloniens brillèrent surtout par l'art industriel ; armes, bijoux, orfèvrerie, poterie, ivoire, tapisseries.

Les échantillons que nous avons au Louvre, et qui provenaient des tombeaux égyptiens, avaient été travaillés à Babylone.

La **sculpture**, bien inférieure à celle des Egyptiens, n'était point parfaite ; les gestes manquent de variété, les muscles des statues sont exagérés. On ne trouvait de véritables artistes que lorsque ceux-ci voulaient représenter des animaux.

7° **L'écriture cunéiforme.** — On est convenu d'appeler ainsi l'écriture des peuples de l'Asie ancienne. Le signe le plus ordinaire de cette écriture avait la forme d'un coin à fendre du bois (cunei). Ce trait est répété, disposé de différentes façons et la plupart de ces caractères représentaient des syllabes. Grâce aux découvertes faites en Babylonie, en Susiane, en Arménie et en Assyrie, on a trouvé des inscriptions cunéiformes qui ont, depuis 50 ans, donné à l'histoire d'Assyrie le secret de bien des événements.

## IV. — Découvertes contemporaines

Jusqu'en 1842, on ne connaissait à peu près rien de l'histoire d'Assyrie, sinon quelques noms des rois de Babylone et de Ninive. C'est **Botta,** consul à Alexandrie, que le gouvernement français chargea de faire des fouilles. Elles furent commencées près de Mossoul, puis à **Khorsabad,** petit village sur la hauteur d'une colline. On crut que là devait se trouver Ninive. Botta acheta ce petit village et rapporta la plus grande partie de ses trouvailles au musée du Louvre. En 1848, **Place** lui succéda. Ninive fut définitivement découverte par l'anglais Layard.

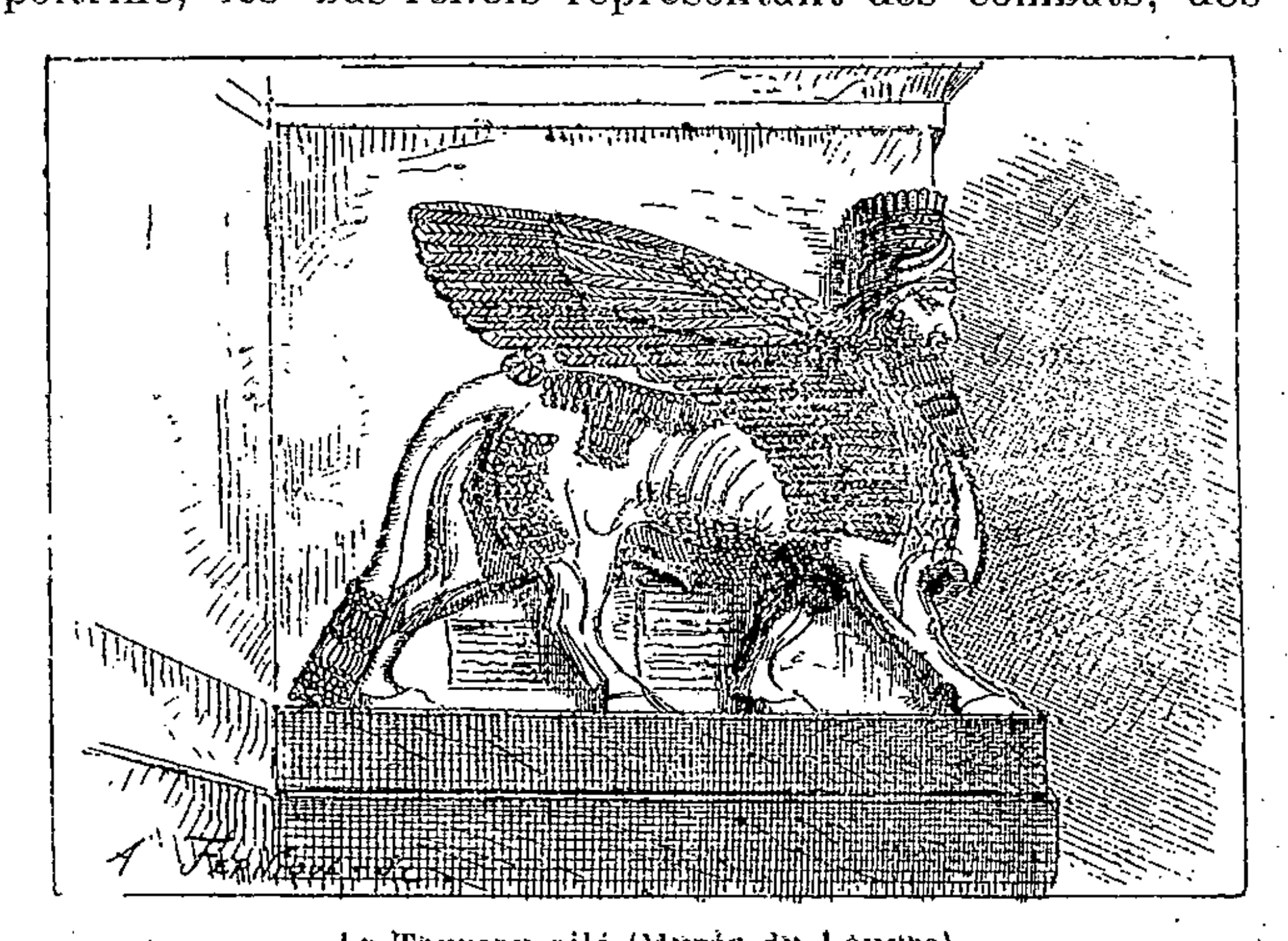
Un autre Français, **Fresnel**, fut envoyé pour retrouver Babylone, mais il mourut avant de réussir.

Les derniers assyriologues français sont MM. de Saulcy, Oppert, de Sarzec, Mériant.

## V. — Au Musée du Louvre

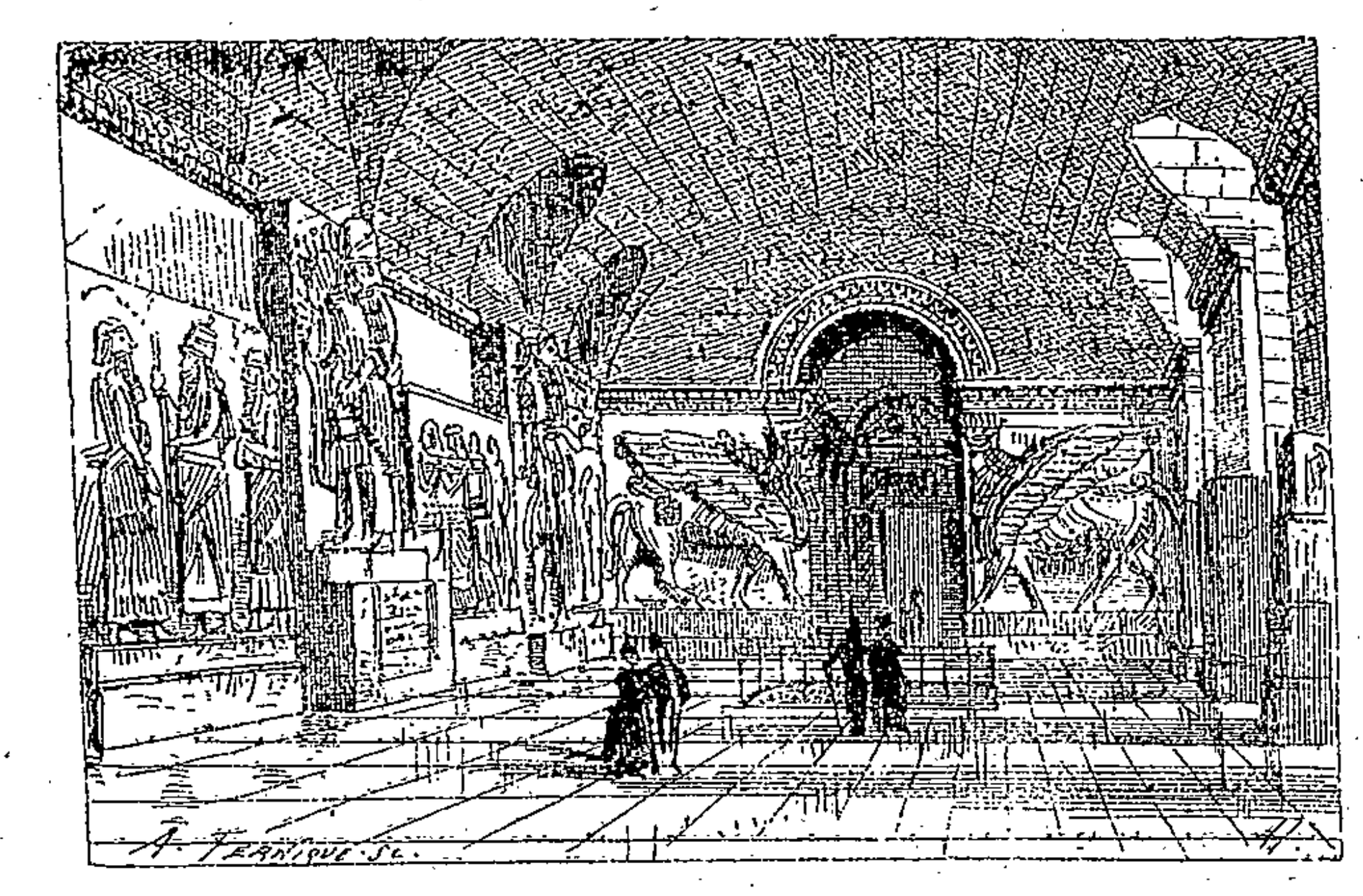
« Le musée assyrien est situé au rez-de-chaussée. Nous y trouvons d'abord des antiquités chaldéennes provenant d'Our, et qui sont d'une prodigieuse ancienneté. Les monuments assyriens, qui sont de beaucoup les plus nombreux et les plus intéressants, se rapportent tous au second empire d'Assyrie, et peuvent remonter au VII^e ou au VIII^e siècle avant notre ère. Nous signalerons particulièrement les grands taureaux ailés, emblèmes de la

puissance royale, les colossales figures de rois, et celle de l'Hercule assyrien, tenant un lion serré contre sa poitrine, les bas-reliefs représentant des combats, des



Le Taureau ailé (Musée du Louvre)

marches de prisonniers, etc... quelques amulettes, des briques babyloniennes, etc. » (R. MÉNARD)



Salle du Musée Assyrien du Louvre

Ces grands taureaux ailés, à tête humaine, gardaient les portes des palais royaux.

Les **bas-reliefs** sur de grandes plaques d'albâtre ou de calcaire tendre nous montrent que les Assyriens n'étaient pas remarquables en sculpture. On dirait des dessins d'enfants qui représentent, sans tenir compte des plans ni des proportions, tous les objets qui frappent leur esprit. On en a trouvé 2.000 mètres de longueur à Khorsabad, et certainement ces dessins au kilomètre, de valeur très inégale n'ont été exécutés ni par un seul, ni surtout en beaucoup de temps. Les taureaux ailés à cinq pattes qui se trouvent au Louvre sont, malgré tout, imposants. Les Assyriens nous ont laissé quelques morceaux remarquables et même des chefs-d'œuvre quand ils représentaient des bêtes féroces ou des chiens de chasse ; exemple, la lionne blessée (du musée britannique) dont on n'a pas surpassé la perfection.

Il a été très difficile de lire les *Inscriptions* trouvées dans les ruines assyriennes. En comparant ces inscriptions avec des textes perses, on arriva à lire à peu près l'assyrien et le chaldéen et à faire la grammaire et le dictionnaire de ces langues.

## VI. — La Magie. — L'Astrologie Les Poids et Mesures

1° **La magie.** — « Les Chaldéens sont restés célèbres pendant toute l'antiquité comme devins, magiciens et sorciers. C'est à eux que remonte la croyance aux charmes, aux philtres, au mauvais œil, aux sortilèges, aux talismans et aux amulettes que tous les peuples civilisés ont adoptée et qui dure encore dans tout l'Orient, — (et même dans les pays d'Occident parmi les gens peu instruits.) On employait encore au moyen âge contre les mauvais esprits des formules en langue assyrienne, par exemple : « **Hilka, hilka, bescha, bescha.** » — Va-t-en, va-t-en, mauvais, mauvais ».

Le monde, pour les Chaldéens, était rempli de démons mauvais. On se les figurait sous les traits les plus hideux et les plus fantastiques : tête de hyène, corps d'ours, pattes de lion. Il y a au Louvre la fameuse statuette en bronze du démon du vent du Sud-Est qui dévaste tout sur son passage. Il est représenté debout avec une tête de mort ornée de cornes de chèvre, le corps d'un chien, les pieds d'un aigle, la queue d'un scorpion, des bras d'homme terminés par les griffes d'un lion avec de grandes ailes déployées.

On attribuait à ces démons tous les accidents et toutes les maladies, et pour chasser ces mauvais esprits, les Chaldéens employaient soit des invocations aux dieux bons, soit des breuvages, des paroles magiques ou des talismans, bandes d'étoffes sur lesquelles étaient écrites des formules et qu'on portait attachées aux vêtements.

2° **L'astrologie.** — Ce sont les Chaldéens qui ont divisé la semaine en 7 jours consacrés aux cinq planètes, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne, au Soleil et à la Lune qu'ils regardaient comme les manifestations et les interprètes des dieux. Ils avaient calculé et expliqué les éclipses de lune. « Les prêtres pensaient que ces astres étant des dieux puissants, agissaient fortement sur la vie des hommes. Tout homme vient au monde sous l'influence d'une planète et ce moment décide de sa destinée : on peut prédire ce qui l'attend si l'on sait l'astre sous lequel il est né. Voici l'origine de l'**horoscope**. — Ce qui se passe dans le ciel est le signe de ce qui se passera sur la terre : une comète par exemple indique une révolution. En observant le ciel, les prêtres chaldéens croyaient pouvoir prédire les événements. Voici l'origine de l'**astrologie** ».

CH. SEIGNOBOS.

3° **Poids et mesures.** — C'est à eux que l'on doit la division de l'année en 12 mois, de 29 ou 30 jours, de la semaine en 7 jours, de la journée en 24 heures, de l'heure en 60 minutes et de la minute en 60 secondes.

Les mesures de longueur étaient l'**empan** (27 centimètres), la **coudée** (52 cent.), la **perche** (12 empans), le **plèthre** (10 perches).

Les mesures de poids étaient la **mine** (505 gr.), le **talent** (60 mines).

# TROISIÈME LEÇON

## PROGRAMME OFFICIEL

## LES JUIFS

**Les Patriarches. Les Juges. David et Salomon**
**Le Temple. Les Prophètes.**

### LES JUIFS

### I. — Différents noms et limites de la Palestine. — La Judée.

1° La Palestine a reçu plusieurs **noms**. Au temps d'Abraham on l'appelait *le pays de Chanaan*, parce qu'elle était occupée par les Chananéens ou descendants de Chanaan, le fils aîné de Cham. Après l'entrée des Israélites jusqu'à la captivité, on l'appela *terre d'Israël*, ou *terre de Juda*. Après la captivité de Babylone, elle fut appelée *Judée*, et ensuite *Palestine*, par les Grecs et les Romains.

Depuis le Christianisme, on la désigne quelquefois sous le nom de *Terre promise*, pour rappeler la promesse faite par Dieu à Abraham ; mais le plus souvent par celui de *Terre sainte*, en souvenir des miracles de Jésus-Christ.

2° Le **pays de Chanaan** était compris entre le Jourdain et la Méditerranée depuis Sidon jusqu'à Gaza.

Après la conquête, le pays des Hébreux s'étendit depuis le territoire de Tyr, le Liban et le territoire de Damas, au nord, jusqu'au torrent d'Egypte et Cadès-Barné, au sud.

A l'ouest, le pays des Hébreux était borné par la Méditerranée, et, à l'est, par le désert de Syrie, qui s'étendait jusqu'à l'Euphrate sous le nom de désert de Chaldée.

Les pays limitrophes de la Palestine étaient : au nord, la Syrie de Damas ; à l'Est, la Mésopotamie et la Chaldée ; au sud, la péninsule du Saï ; au sud-ouest, l'Egypte.

Depuis les Machabées, la Palestine fut divisée en quatre provinces, savoir : à l'ouest du Jourdain, la Judée, la Samarie et la Galilée ; à l'est du Jourdain, la Judée comprenait toute la partie sud de la Palestine.

3° La limite de la **Judée** au midi était une ligne qui,

Scandinavie
Mer Germanique
Caledonie
Sarmatie
Germanie
Japhet
Scythe
Magog
Iles Cassitérides
Gomer
Gaule
Espagne
Tartessus
Gades
Mauritanie
Numidie
Mer Méditerranée
Pont-Euxin
Javan
Asie Mineure
Eden
Assyrie
Syrie
Mède
Medaï
Elam
Perse
Chanaan
Ammon
Egypte
Mesraïm
Arabie
Ethiopie
Chus
Saba
Arabie Heureuse
Mer Erythrée
Inde
Tropique du Cancer
Taprobane
Chersonèse d'Or
Gr. plateau central de l'Asie
Ethiopie
Cham
Libye
Océan Atlantique
C. Bojador
Monde connu des Anciens
Equateur

partant de la pointe méridionale de la mer Morte, allait, à l'ouest, rejoindre la Méditerranée, au point où s'y jette le torrent d'Egypte (aujourd'hui El Arisch).

A l'ouest, la Judée était bornée par la Méditerranée depuis le torrent d'Egypte jusqu'aux environs du mont Carmel, à la hauteur de la ville de Dor.

Elle était bornée, au nord, par la Samarie ; et à l'est, par le Jourdain. Jérusalem était la ville principale de la Judée. Ses principaux édifices étaient : le *Temple* bâti par Salomon ; le *fort de Sion* et le *palais de Salomon.* Les lieux célèbres des environs de Jérusalem sont : le mont *Golgotha* ou *Calvaire* sur lequel Jésus-Christ a été crucifié ; la montagne *des Oliviers* au pied de laquelle se trouve, du côté de la ville, le *jardin des oliviers* ou *Gethsémani.*

Les villes qui se trouvent à l'Est, et au Nord-Est de Jérusalem sont : *Béthanie, Jéricho, Galgala* et *Bethagla ;* celles du Nord sont : *Anathoth, Galsa, Machmas, Gabaon,* etc. ; celles du Nord-Ouest sont : *Béthoron, Lydda, Modin, Emmaüs, Cariathiarum* et *Arimathie ;* celles du Sud sont : *Bethléem, Hébron, Bersabée, Siceleg.* — Les villes de la Judée sur le littoral de la Méditerranée sont, du Nord au Sud : *Césarée, Joppé, Accaron, Jamnia, Asot, Ascalon, Gaza, Gérar.*

4° Le **Jourdain**, formé par trois sources, alimente la mer de Tibériade et descend dans la mer Morte. Son cours a 150 kilom., couvert de saules et de roseaux, peu profond, entre deux chaînes de montagnes : le Liban, à l'ouest, l'Anti-Liban, à l'est. La mer Morte, de 400 m. au-dessous du niveau de la Méditerranée, entre des rochers blancs, à pic, n'a point de poissons. Ses rivages sont arides, ses eaux bitumineuses. Les déserts en Palestine étaient des plateaux élevés et incultes ; le terrain, moins fertile qu'en Egypte, renferme cependant de belles forêts, des pâturages, du blé, de la vigne, des oliviers, etc.

On peut considérer l'histoire des Juifs sous **quatre aspects :** dans une période de *préparation*, d'Abraham à Moïse ; dans une période de *constitution*, sous Moïse et les Juges ; dans sa période *d'apogée* ou de gloire avec David et Salomon ; enfin dans sa période de *propagation* religieuse avec les prophètes ; par la captivité le peuple juif se répand en Orient, et par les conquêtes romaines, il se répand en Occident.

Autrement dit : 1° Les patriarches, 2° Les Juges, 3° David et Salomon, 4° Les prophètes.

## II. — Les Patriarches

Les traditions de l'antiquité nous ont appris que le premier état des Juifs fut l'état nomade. A la tête de la tribu des pasteurs se trouvait le patriarche, c'est-à-dire le chef de famille ayant toute autorité sur les personnes et les biens, réglant les marches et les haltes, en communication constante avec Dieu, et par conséquent mêlant la religion à tous les actes de la vie, commençant toujours par élever des autels au Seigneur et par invoquer son nom partout où la tribu promenait ses tentes.

« Aucune vie ne nous présente, dit M. Vigouroux, des tableaux plus charmants des mœurs simples, naïves, des peuples Pasteurs. Ces vieilles mœurs n'ont point disparu, et les voyageurs qui ont vu les tribus errantes de Bédouins en Palestine, racontent qu'Abraham y vit encore sous la tente, que Sara y pétrit le pain pour ses hôtes et que la gracieuse Rébecca y puise toujours de l'eau à la fontaine ».

Le plus connu, et le vrai type des anciens patriarches est Abraham à la race de qui Dieu promit une longue durée et une grande postérité.

1° **Abraham.** — Les hommes, abandonnant le culte du vrai Dieu, deviennent **idolâtres.**

Dieu se choisit un peuple spirituel, appelé le **Peuple de Dieu** à qui il donna pour père **Abraham,** homme pieux de la race de Sem.

Abraham habitait **Ur** en Chaldée. Dieu lui demanda de quitter ce pays où son culte était méconnu pour aller en **Mésopotamie**, à Haran d'abord, puis vers la **Terre** de **Chanaan**, qui devient la **Palestine.** Il avait avec lui, un neveu **Loth,** qui habitait à Sodome. Cette ville corrompue fut maudite et détruite par le feu ; les habitants périrent, sauf Loth, dont la femme fut changée en statue de sel, pour avoir désobéi aux anges.

Sur l'emplacement de Sodome et de Gomorrhe, se trouve la **mer Morte** dont les eaux contiennent du bitume.

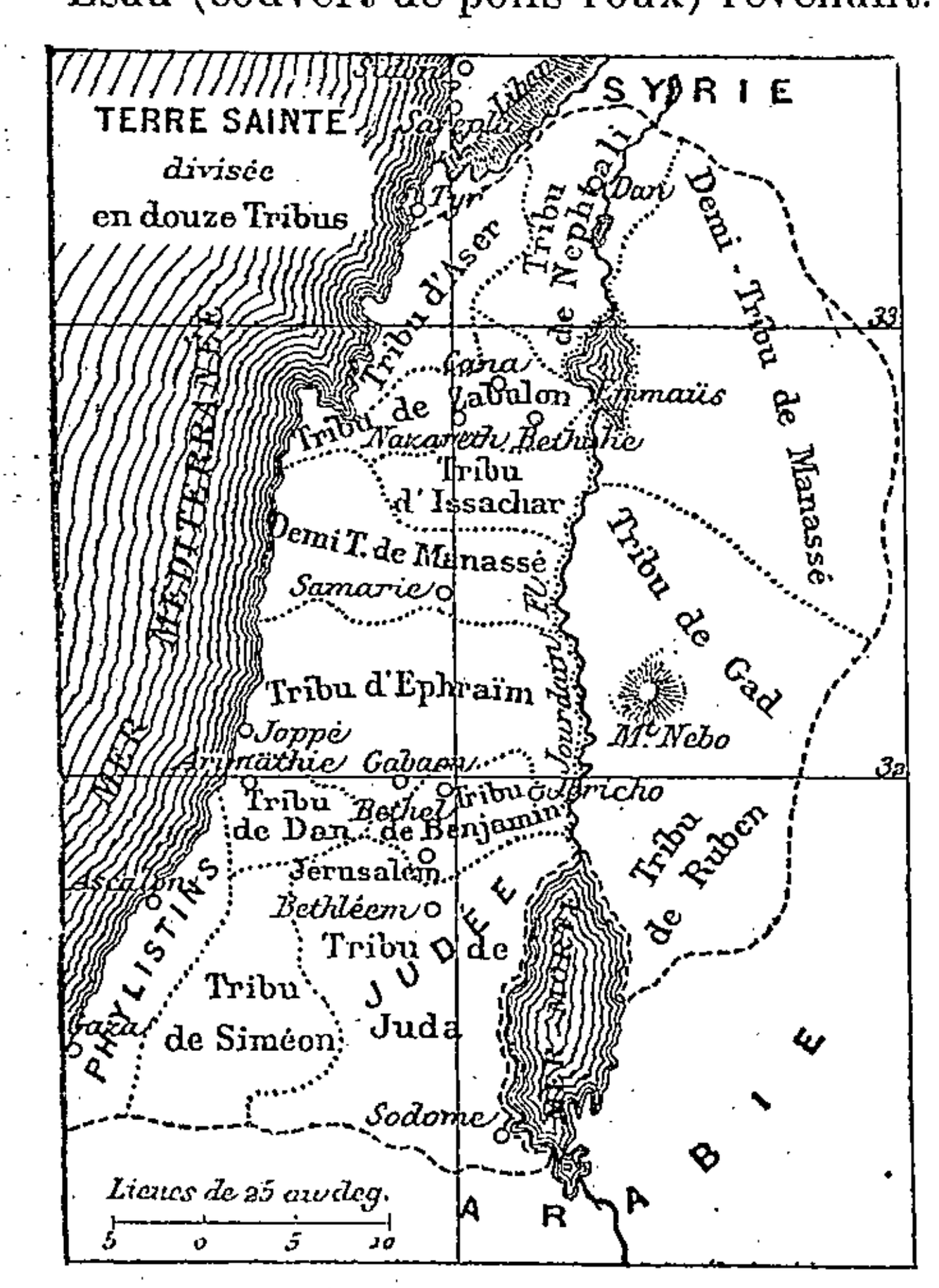
Abraham et sa servante Agar avaient eu un fils, **Ismaël,** qui, lui-même, eut douze fils, et fut père de nombreuses tribus : les **Ismaélites.**

Sara, la femme d'Abraham eut un fils, **Isaac.** Dieu éprouva la fidélité d'Abraham, en lui demandant le **sacrifice d'Isaac**, et pour le récompenser de son obéissance, empêcha le sacrifice de se consommer et annonça « qu'il multiplierait la race d'Abraham comme les étoiles du ciel ».

Abraham envoya son serviteur Eliezer en Mésopotamie, chercher une femme pour Isaac. Eliezer en ramena **Rébecca** qu'Isaac épousa.

2° Ils eurent vingt ans plus tard deux fils jumeaux **Esaü** et **Jacob.**

Esaü (couvert de poils roux) revenant un jour, de la chasse avec une faim dévorante, céda son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, que Jacob venait de faire cuire. Isaac, mourant, maintint la bénédiction réservée à Esaü et donnée à Jacob par erreur. Esaü avait résolu de tuer son frère, mais Jacob s'enfuit en Mésopotamie, où il épousa Lia, puis Rachel, garda les troupeaux de son oncle Laban pendant vingt ans, et retourna en Chanaan, où il se réconcilia avec Esaü.




Jacob avait eu douze fils : **Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon, Dan, Nephtali, Gad, Aser, Joseph** et **Benjamin.**

Les dix premiers furent jaloux de **Joseph** qu'ils jetèrent dans une citerne. Sauvé par Ruben, il fut ensuite vendu à des Ismaélites, puis à Putiphar, grand officier du Pharaon, qui le fit jeter en prison.

Il en sortit pour expliquer les songes du roi sur les sept vaches grasses et les sept autres maigres, puis sur les sept épis pleins et les autres vides de grains. Ravi de ses explications, le Pharaon place Joseph à la tête de son administration. Ses frères, pendant une famine, étaient venus en Egypte pour y chercher du blé; Joseph les

reçoit sans se faire connaître, retient Siméon en otage, jusqu'à ce qu'on lui amène Benjamin.

Dans leur second voyage, Joseph pardonne à ses frères et fait venir son père en Egypte. Jacob y arrive, mais bientôt, se sentant mourir, il révèle à chacun de ses enfants ses destinées, à Juda, il prédit que le Messie naîtrait à l'époque où le peuple juif serait soumis à un roi étranger.

Les descendants de Jacob vécurent 200 ans en Egypte. On les appelait les **ISRAÉLITES**, du nom d'Israël donné par Dieu à Jacob. — Ils furent appelés aussi les **HÉBREUX**, c'est-à-dire gens d'au-delà, par les Chananéens.

Les Hébreux se multipliaient. Le Pharaon Rhamsès les voulut voir disparaître et ordonna de jeter dans le fleuve tous les fils des Hébreux qui viendraient au monde.

Moïse législateur

3° **Moïse.** — De deux Israélites, de la tribu de Lévi, qui avaient déjà deux enfants, Aaron et Marie, naquit un troi-

sième enfant. Sa mère Jochabed le cacha pendant trois mois, pour ne pas le voir subir le sort décrété par le Pharaon (Aménophis ou Rhamsès). Craignant qu'il fût découvert un jour, elle l'exposa parmi les roseaux du bord du Nil, dans une corbeille enduite de bitume. Sa jeune sœur le gardait. Il fut aperçu en effet par la fille du roi, qui voulut l'élever. On alla chercher pour nourrice, justement la propre mère de l'enfant, bien que le Pharaon ignorât cette parenté. La princesse appela l'enfant : **Moïse** (sauvé des eaux).

*a)* Education. — A la cour du Pharaon, Moïse fut instruit officiellement dans la religion des prêtres égyptiens, mais cependant élevé par sa mère dans la connaissance du vrai Dieu. Il s'enfuit dans la terre de Gessen, à 40 ans, pour retrouver les Hébreux, ses frères, et fut témoin des mauvais traitements qu'on leur infligeait. Dieu résolut de se servir de Moïse pour sauver son peuple.

*b)* Vocation. — Un jour, comme Moïse menait paître des troupeaux, une voix sortit d'un buisson ardent : Moïse, Moïse ! — « Me voici ! » répondit-il. — Les cris des enfants d'Israël sont venus vers moi, et j'ai vu l'oppression dont les Egyptiens les accablent. Je t'enverrai vers le Pharaon, et **tu feras sortir d'Egypte** les enfants d'Israël.

*c)* Les dix Plaies d'Egypte. — Moïse se mit en route pour l'Egypte où vint le rejoindre son frère **Aaron**. Le Pharaon ayant refusé à Moïse de laisser partir les Hébreux, celui-ci, sur l'ordre de Dieu, frappa l'Égypte de dix plaies consécutives : les eaux changées en sang, les grenouilles, les nuées d'insectes, les mouches pernicieuses, la peste, les ulcères, le tonnerre, les sauterelles, les ténèbres, et enfin la mort des premiers-nés des Egyptiens, au matin du jour où les Israélites avaient mangé l'**Agneau pascal** et teint leurs portes de son sang.

*d)* Sortie d'Egypte. — Le Pharaon céda enfin : les Hébreux partirent pour **la Terre promise** (Chanaan). Le Pharaon eut regret d'avoir permis ce départ, et poursuivit les Hébreux effrayés. Moïse les rassura en séparant les eaux de la Mer Rouge, où furent engloutis tous les Egyptiens.

*e)* Le Désert. — Les Hébreux allaient manquer de nourriture, en traversant le désert ; ils murmuraient. Moïse leur fit tomber du ciel des petits grains appelés **la manne**, et fit sortir, près de Raphidim, une eau abondante du rocher d'**Horeb**.

*f)* Le Décalogue. — Trois mois après leur sortie, les Israélites arrivent au pied du Sinaï, et Dieu proclame ses commandements, que Moïse rapporte du sommet de la

montagne, écrits sur deux tables ; puis Moïse règle le **culte**, l'organisation politique du peuple hébreu.

*g)* Le Culte. — **Aaron** devient le grand-prêtre. Cette charge ne devait pas sortir de sa famille. Les autres fonctions sont confiées aux descendants de Lévi (**lévites**). Le **tabernacle** était une magnifique tente, divisée en deux parties par un rideau : 1° le **sanctuaire** qui comprenait la table des pains de proposition, le chandelier à sept branches, et l'autel des parfums.

2° Le **Saint des saints** contenant l'Arche d'alliance où étaient déposées les Tables de la loi.

Les fêtes principales étaient :

La **Pâque**, (rappelant la sortie d'Egypte) ;

La **Pentecôte** (promulgation de la loi) ;

La **fête des Tentes** ou des **Tabernacles** (le temps où les Israélites vivaient sous des tentes dans le désert).

*h)* Marche dans le désert. — Deux ans après la sortie d'Égypte, Moïse fait avancer son peuple dans le désert pour le pays de Chanaan, la **Terre promise** par Dieu, mais, se plaignant des privations endurées, les Hébreux se révoltent et veulent revenir en Egypte. Moïse et Aaron sont menacés, et **Dieu** condamne ceux qui ont plus de vingt ans (sauf Josué et Caleb) à mourir dans le désert, tandis que leurs enfants y erreront pendant **quarante ans** avant d'entrer dans la Terre promise.

Pendant ces années d'attente eut lieu la **Révolte** des lévites **Coré, Dathan** et **Abiron** contre Aaron. Ils sont tous les trois engloutis sous la terre entr'ouverte. Aaron meurt, après avoir hésité à frapper le rocher de Cadès pour en faire sortir l'eau qui devait désaltérer le peuple. Moïse, pour la même raison, se voit privé par Dieu du bonheur d'entrer dans la Terre promise. — Les Israélites se révoltent de nouveau ; Dieu les punit par une invasion de serpents mauvais (fléau dont on était délivré en jetant les yeux sur le **Serpent d'airain** fait par Moïse). Ils poursuivaient leur marche en triomphant de ceux qui voulaient les arrêter : les Madianites, les Amorrhéens, les Moabites, dont le devin **Balaam**, monté sur une ânesse, voulut maudire le peuple de Dieu, mais en vain, car un ange lui apparut et le força à bénir les Hébreux.

*i)* Mort de Moise. — Parvenus sur la rive gauche du Jourdain, désormais conquise, les Israélites allaient franchir le fleuve, quand **Moïse** mourut, âgé de cent vingt ans, sur le mont Nébo, après s'être donné pour successeur, dans le gouvernement du **peuple d'Israël**, Josué un de ses lieutenants (en 5142).

4° Passage du Jourdain. — Pendant trente jours, les Israé-

lites pleurèrent la mort de Moïse. Dieu ordonna à **Josué** de passer le Jourdain pour entrer dans la Terre promise. Ils partent ; l'eau du fleuve suspend sa course : les Israélites passent à pied sec, portant l'Arche d'alliance ; la manne cesse de tomber. La **conquête** commence ; la ville de **Jéricho** résiste ; ils font, six jours de suite, le tour de la ville ; le septième, les murailles s'écroulent au son des trompettes ; les ennemis sont massacrés, la ville brûlée. Différents peuples se liguent; Josué demande au soleil de s'arrêter pour châtier les tribus révoltées. Leurs chefs sont tués, et, après sept années, les Israélites sont maîtres du pays, que **Josué partage entre les douze tribus du peuple d'Israël.** Celui-ci meurt à l'âge de 110 ans, en 1427.

On a retrouvé son tombeau de nos jours, creusé dans le roc, sur la montagne d'Ephraïm.

TERRE SAINTE DIVISÉE. — Les tribus de **Ruben** et de **Gad** ainsi qu'une partie de celle de **Manassé**, restèrent à l'est du Jourdain. Les autres traversèrent le fleuve : au centre, deux tribus qui descendraient de Joseph, **Ephraïm** et l'autre partie de **Manassé** ; au sud, **Benjamin**, **Juda** et **Siméon** ; celle de **Lévi** eut une cinquantaine de villes disséminées dans les autres tribus ; au nord, les tribus de **Zabulon**, **Issachar**, **Aser**, **Nephtali** ; celle de **Dan**, après avoir longtemps cherché, s'arrêta au centre, du côté de la mer Méditerranée.

## III. — Les Juges : 1427-1095

Josué étant mort, les Israélites forment une espèce de république de douze états, dont le gouvernement était confié aux chefs de familles appelés les **Anciens**.

Leurs divisions et leurs révoltes contre Dieu les affaiblirent et les forcèrent à se soumettre aux peuples voisins.

Ils étaient alors conduits au combat par des hommes extraordinaires appelés **Juges**, qui cependant ne gouvernaient pas toutes les tribus à la fois, et ne se succédaient pas régulièrement. Le temps de leur gouvernement dura environ 400 ans. Quand les Israélites se trouvaient sous la domination des peuples voisins, ils étaient dits : en **servitude**.

Les **plus célèbres** des Juges furent Gédéon, Jephté, Samson, Héli et Samuel.

1° **Gédéon.** — Les Madianites opprimaient le peuple de Dieu ; Gédéon fut choisi pour être son libérateur ; il ne prit avec lui que trois cents hommes, à qui il donna

pour armes des trompettes, et des flambeaux cachés dans des vases de terre. Ces trois cents Israélites environnèrent pendant la nuit le camp des Madianites ; et au signal que leur donna Gédéon, ils brisèrent leurs vases les uns contre les autres, et toutes les trompettes sonnèrent à la fois. Le bruit des instruments guerriers joint à l'éclat des flambeaux, jeta un si grand effroi parmi les ennemis, qu'ils s'entretuèrent les uns les autres au nombre de cent vingt mille hommes.

2° **Jephté.** — Jephté fut ensuite appelé par Dieu à délivrer son peuple du joug des Ammonites. Il fit vœu, s'il remportait la victoire, d'offrir au Seigneur en holocauste la première personne qui viendrait à lui. Sa fille se présenta la première et le reçut au son des tambours et des trompettes. Le malheureux père pleura son vœu imprudent et consacra sa fille au Seigneur. Jephté gouverna avec sagesse et courage ; il mourut après six ans de judicature.

3° **Samson.** — Les Israélites, toujours infidèles, avaient été soumis par les Philistins lorsque Samson, consacré au Seigneur dès sa naissance et doué d'une force prodigieuse, entreprit de les délivrer. Il signala sa vigueur et son courage en tuant mille Philistins, avec une mâchoire d'âne, puis en emportant sur ses épaules les portes de la ville de Gaza où ses ennemis avaient cru l'enfermer.

Les Philistins ne purent par la force se rendre maîtres de ce terrible ennemi, ils s'en emparèrent par ruse. Une femme, nommée *Dalila*, gagnée par leurs présents, surprit le secret de la force de Samson, et coupa ses cheveux dans lesquels résidait sa vigueur. Elle le livra aux Philistins qui lui crevèrent les yeux et le jetèrent dans un cachot. Quelque temps après, ceux-ci l'ayant amené au milieu d'un temple où ils célébraient la fête de leur idole, Samson, à qui sa vigueur était revenue peu à peu avec sa chevelure, renversa deux colonnes qui soutenaient tout l'édifice, en s'écriant : « *Que je meure avec les Philistins* », et s'ensevelit sous les ruines du temple avec trois mille Philistins (1).

4° **Héli.** — Sous le gouvernement du grand-prêtre Héli, qui succéda comme juge à Samson, vivait une femme nommée Anne, de la tribu de Lévi. Le Seigneur exauça ses prières et lui donna un fils qu'elle nomma

(1) Ansart, *Histoire sainte.*

*Samuel*, c'est-à-dire, accordé de Dieu. Il fut élevé dans le tabernacle au service d'Héli, juge rempli de piété, mais faible pour ses enfants, Ophni et Phinées, qui se livraient à de honteux désordres.

Dieu appela un jour Samuel dans le tabernacle, lui révéla que les fils d'Héli seraient punis de mort à cause de leur conduite déréglée, et qu'Héli lui-même payerait de sa vie son indulgence à leur égard. Cette prédiction se vérifia bientôt ; l'arche fut prise aux Hébreux par les Philistins, et les deux fils d'Héli périrent dans la déroute. A cette fatale nouvelle, Héli tomba de son siège, se brisa la tête, et mourut à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans (1).

5° **Samuel.** — Samuel succéda à Héli. Il ramena le peuple à la pénitence, et les Philistins furent vaincus pour longtemps. Samuel gouverna donc en paix. Malheureusement, quand il devint vieux, ses fils imitèrent les exemples des fils d'Héli : ils recevaient des présents et corrompaient la justice. Les anciens du peuple vinrent trouver Samuel et lui dirent : « *Donnez-nous un roi comme en ont les autres nations.* »

Demander un roi, c'était se lasser du règne de Dieu qui les gouvernait par ses juges. Samuel leur reprocha leur inconstance et leur représenta quels abus pouvait se permettre le pouvoir qu'ils voulaient instituer : « *Voici* disait-il, *ce que pourra faire celui qui va régner sur vous : il prendra vos fils pour ses armées, pour ses travaux, et vos filles pour son service. Il prendra vos champs et les fruits de vos champs, vos serviteurs, vos bêtes de somme.* » Mais comme ils persistaient, Dieu dit à Samuel : « *Ecoute leur demande : donne-leur un roi.* »

## IV. — Les Rois : Saül — David — Salomon Le Temple

1° **Saül.** — 1094-1055. — Fils d'une humble famille de la tribu de Benjamin, Saül, jeune, beau, brave, fut choisi et sacré roi par le grand-prêtre **Samuel**.

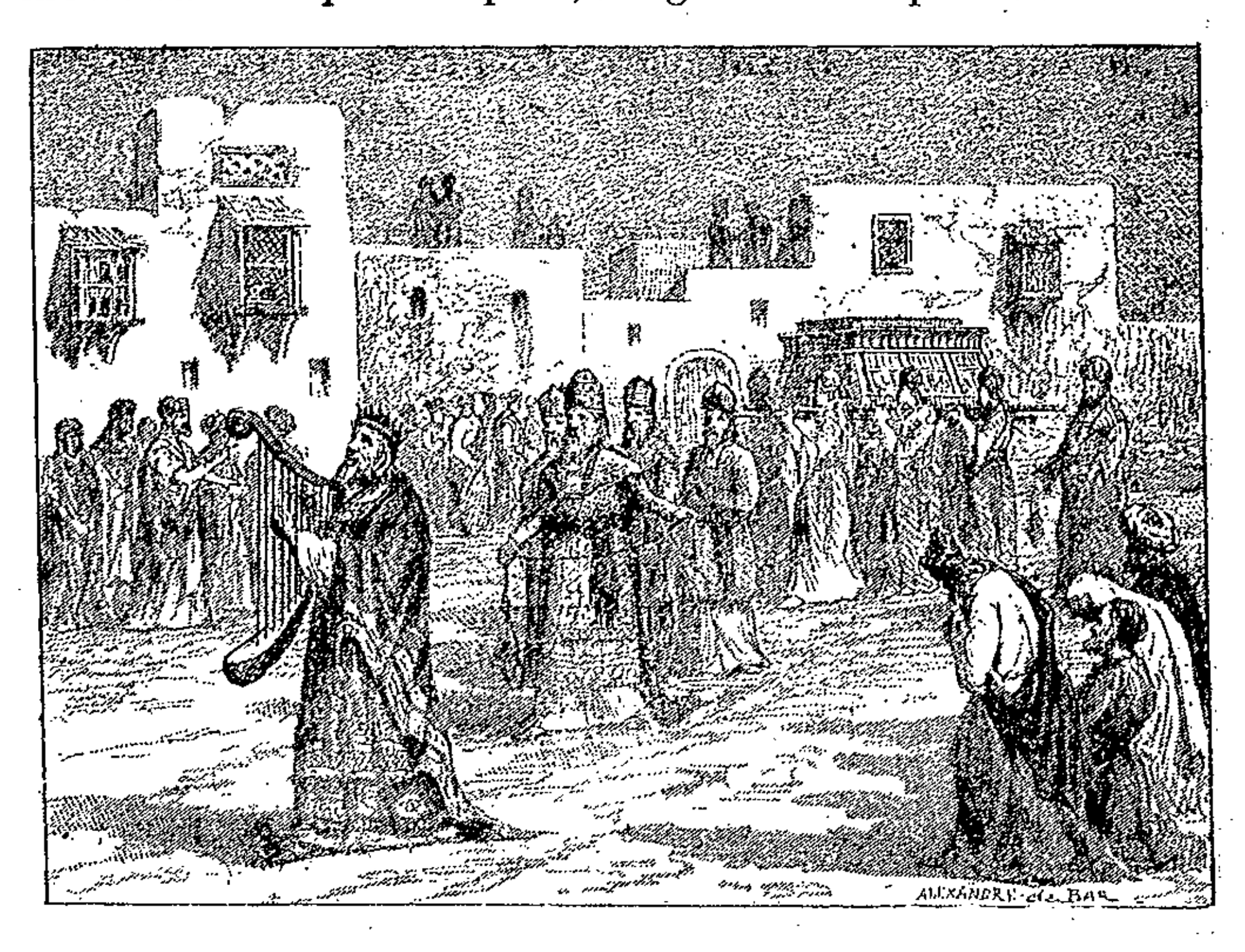
Le règne de Saül est surtout connu par ses guerres contre les Philistins, et sa rupture avec Samuel. — Un jour, avant la bataille, on attendait pour le sacrifice Samuel qui n'arrivait pas. Saül accomplit les fonctions sacerdotales sans aucun droit. Samuel lui prédit alors que sa postérité serait privée de la couronne royale.

(1) Renaudin, *Histoire sainte.*

Saül désobéit une seconde fois, et fut maudit, dans la guerre contre les Amalécites, par Dieu, qui lui commanda de sacrer roi, **David**, fils d'Isaïe, et petit-fils de deux saints personnages, **Booz** et **Ruth**.

Cet enfant, d'une physionomie intelligente et agréable, resta à la cour de Saül, qui, malgré sa disgrâce, gardait la couronne. Saül devint d'abord jaloux, puis mélancolique, et sa rage ne pouvait être calmée que par les accents de la harpe de David. Celui-ci terrassa, un jour, avec sa fronde, le géant philistin **Goliath**. L'envieux Saül voulut tuer David, mais il se tua lui-même avec son épée, après la bataille de Gelboé, qu'il venait de perdre contre les Philistins.

2° **David**. — Saül avait eu pour fils **Jonathas**, lié avec David d'une amitié très tendre. Jonathas périt dans la même bataille que son père, au grand désespoir de David.




David dansant devant l'Arche

L'autre fils de Saül fut **Isboseth**, proclamé roi par les tribus, sauf par celle de Juda qui reconnut **David**. Isboseth fut assassiné par ses soldats, et David régna sur toutes les tribus. Il avait 44 ans.

Le royaume d'Israël n'avait pas de capitale. David jeta les yeux sur **Jérusalem** (probablement Salem) qui était

au pouvoir des Jébuzéens, et s'empara de toute la colline de **Sion**, où la citadelle était construite. Son ami, le roi de Tyr, Hiram, lui envoya des matériaux pour y construire un palais, et David y fit transporter triomphalement l'arche d'alliance.

Il commence alors une série de conquêtes contre les Philistins, les Moabites, les Ammonites, les Iduméens, prend un grand nombre de villes, triomphe des Syriens, et étend ses conquêtes jusqu'à la mer Rouge, et quoique pieux, souilla sa gloire par d'épouvantables massacres.

Son règne fut l'époque la plus brillante de la **puissance israélite.** Administration intelligente, organisation de l'état juif et d'une armée permanente ; malheureusement il commit un double crime en épousant **Bethsabée,** femme d'Urie, un de ses officiers qu'il fit tuer. Dénoncé par le prophète **Nathan** (tu es ille vir) David s'humilia et fit pénitence.

Son fils **Absalon** se révolta et essaya de soulever les tribus contre lui. David marcha contre son fils. Absalon, se voyant perdu, prit la fuite. En passant sous un chêne, sa chevelure s'embarrassa dans les branches, et il resta suspendu. Un officier de David, Joab, perça Absalon de trois javelots et David pleura amèrement la mort de son fils.

David continua sa vie dans la pénitence et la prière, composant presque tous les **Psaumes** que l'Eglise chante aujourd'hui, mourut à 70 ans et fut enseveli sur le mont Sion.

3° **Salomon,** fils de David, eut un règne pacifique. Il monta sur le trône à 20 ans, et devint célèbre par sa sagesse, sa magnificence, ses œuvres inspirées et par la construction, en sept ans, du Temple **de Jérusalem,** sur l'emplacement révélé par Dieu à son père, sur le mont **Moriah** où la tradition place le sacrifice d'Abraham.

Ce **Temple,** entouré de deux enceintes, comprenait :

Le **Parvis d'Israël,** vaste cour réservée au peuple.

Le **Parvis intérieur,** réservé aux prêtres.

Le **Saint,** salle de 20 mètres, renfermant les objets du culte.

Le **Saint des Saints,** sanctuaire où le Grand-prêtre lui-même ne pouvait pénétrer qu'une fois l'an, contenait l'Arche. Tout y était décoré le plus richement possible.

Salomon obtint de Dieu la **Sagesse,** qu'il demanda de préférence à tous les trésors. Il **jugea** un jour deux femmes qui réclamaient le même enfant. Il le donna à celle qui aimait mieux voir cet enfant vivant, chez sa rivale, plutôt

que coupé en deux, pour en recevoir une moitié chacune d'elles.

La **magnificence** de ce roi est proverbiale. Elle ravit la reine de Saba elle-même. Tout était somptueux à la cour et, du reste, il sut trouver des ressources abondantes par des droits de péage et des impôts.

Sa **science** égalait sa sagesse. Il composa plus de 3.000

Jugement de Salomon

paraboles et cantiques. Nous ne possédons plus de lui que les **Proverbes, l'Ecclésiaste,** le **Cantique des Cantiques** et quelques psaumes.

**Sa chute.** — Hélas ! ce glorieux roi se laissa corrompre par les femmes dont il s'était entouré, rechercha le plaisir et alla jusqu'à offrir de l'encens aux faux dieux.

Dieu lui annonça la division de son empire.

Les Iduméens se révoltèrent, Damas se donna un roi, et un des officiers de sa cour, **Jéroboam,** conspira contre lui à l'instigation du prophète Ahias.

Jéroboam s'enfuit en Egypte, et n'en revint qu'à la mort de Salomon. On ignore absolument si Salomon se convertit au dernier moment de sa vie.

4° **Les Rois d'Israël — Les Rois de Juda.** — Le fils de Salomon, **Roboam** s'était rendu à Sichem en même temps

que les envoyés des autres tribus, pour s'y faire reconnaître roi du peuple d'Israël ; mais il rencontra une forte opposition dirigée par **Jéroboam**, de la tribu d'Ephraïm.

Les mécontents demandèrent à Roboam la suppression des impôts créés par son père ; Roboam, poussé par d'imprudents et jeunes conseillers, ne voulut point écouter les anciens, et promit de faire peser un joug encore plus lourd. La tribu de **Benjamin** et celle de **Juda** seules lui restèrent fidèles ; tandis que les dix autres tribus se séparent en se donnant pour roi **Jéroboam.**

Les deux premières forment le **royaume de Juda** — au sud, la plus riche et la plus respectée, puisqu'il avait l'Arche d'alliance. Il demeura à peu près fidèle à Dieu, fut détruit par les Assyriens après 450 ans.

Les dix autres forment le **royaume d'Israël**, plus étendu et plus peuplé, qui dura deux fois moins de temps, et fut détruit par Nabuchodonosor ; il abandonna immédiatement le culte de Dieu.

## V. — Le Temple

« Le temple de Jérusalem, bâti par Salomon vers le xe siècle avant notre ère, reconstruit par Esdras au temps de Cyrus, à jamais détruit par Titus, était un triple édifice, à la fois lieu de réunion pour le peuple, d'habitation pour les lévites, d'adoration presque mystérieuse pour le Grand-prêtre. Au centre était le temple proprement dit; à l'entour le parvis des prêtres. A l'extérieur, le parvis d'Israël accompagné de galeries pour les étrangers et les prosélytes. Le peuple ne pénétrait pas dans la seconde enceinte ; les lévites étaient exclus de certaines parties de la troisième, et le Grand-prêtre seul, une fois par an, pouvait tirer le voile du Saint des Saints et contempler face à face l'Arche d'alliance.

Ce temple était situé sur le mont Moriah et dominait Jérusalem. Assemblage d'enceintes et de colonnades, il semble, comme tous les monuments phéniciens et juifs, avoir plus brillé par la richesse des ornements que par les mérites de l'architecture. Les substances précieuses y étaient prodiguées.... La partie centrale du temple, destinée au grand pontife et aux sacrificateurs, présentait trois étages superposés, environnés de galeries et de cellules, que peuplaient non seulement des lévites, mais encore des prêtresses et des danseuses sacrées.

Un vaste portique, auquel on accédait du côté de l'orient, environnait cette haute et splendide masse, sorte de cité ou de forteresse mystérieuse. La Bible et la tradition attri-

buent la construction et l'aménagement du temple à un grand artiste tyrien, Adoniram, architecte, sculpteur et fondeur, auteur d'un vaste bassin de dimensions si prodigieuses qu'on l'appela la mer d'Airain (1).

## VI. — Les prophètes

On distingue les prophètes, d'après l'étendue de leurs écrits, en quatre grands et douze petits. Les quatre grands prophètes sont : Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel.

1° **Isaïe.**— « Il vécut toute la seconde moitié du huitième siècle avant Jésus-Christ, sous les règnes d'Achaz et d'Ezéchias. De la tribu de Juda, il habitait Jérusalem, et, par sa haute intelligence et son grand caractère, il était l'ami d'Ezéchias.

On croit qu'il mourut scié en deux par ordre de Manassès. Ses prophéties, très considérables, ont un double objet : 1° Les Juifs et leurs ennemis, et la délivrance de la captivité de Babylone par Cyrus ; 2° La vie et le règne futur du Messie : Isaïe est le prophète messianique par excellence.

2° **Jérémie.** — Il était du septième siècle ; il vécut de Josias à Sédécias, habituellement aussi à Jérusalem. Il était prêtre, d'un caractère doux et porté à la tristesse mais les missions qu'il reçut de Dieu animent ses écrits et donnent à son caractère une grande vigueur. Il vit la prise de Jérusalem et la ruine du temple. Traité avec bienveillance par le vainqueur, il préféra rester au milieu des ruines de sa patrie, et c'est là qu'il chanta les immortelles *lamentations*, qui s'appliquent aussi aux grandes douleurs de l'Église, et qu'on ne se lasse pas de relire dans les solennités de la Passion du Sauveur. *(Offices de la semaine sainte.)*

3° **Ezéchiel.** — Ezéchiel était, comme Jérémie, de la race sacerdotale. Il fut transporté à Babylone avec le roi Jéchonias, avant la ruine de Jérusalem. Dans sa captivité, Dieu l'inspira et l'appela au ministère prophétique. Il périt, avant la conquête de Cyrus, par la vengeance d'un Juif à qui il reprochait son idolâtrie. Une grande vigueur de caractère distingue ce prophète ; son style, très varié, procède par grandes images. Sa première vision est celle du char des chérubins en forme d'animaux ailés, dans

(1) *A. Lefèvre. Les Merveilles de l'Architecture.* Hachette.

lequel est représentée la majesté de Dieu l'appelant au ministère de prophète. Il reçoit alors un livre rempli de plaintes contre Israël. Il prédit aussi les malheurs des peuples voisins. Plus tard, à la fin de sa vie, il annonce sous le signe solennel de la résurrection d'ossements desséchés, la résurrection de Jérusalem et la réunion des royaumes de Juda et d'Israël. Il voit le nouveau temple, en mesure même les détails, et, dans sa prophétie, il partage, comme un autre Josué, la terre promise entre les tribus restaurées. Il prédit enfin le règne du Messie. Son nom reviendra avec celui de Jérémie.

4° **Daniel.** — Il fut emmené captif à Babylone après la prise de Jérusalem, la troisième année du règne de Joakim. On montre son tombeau à Suse, où l'on croit qu'il mourut.

Le livre de Daniel, avec des récits historiques considérables, contient des prophéties, dont deux plus célèbres : celle des quatre grands empires, et celle des soixante-dix semaines d'années ; cette seconde fixe l'époque de la venue du Messie ; d'autres regardent le règne des Séleucides, rois de Syrie. »

ABBÉ MENUGE.

*(Histoire sainte)*, POUSSIELGUE.

---

## QUATRIÈME LEÇON

### PROGRAMME OFFICIEL

## LES PHÉNICIENS
## Commerce et Colonies

### I. — Les Phéniciens

1° La **Phénicie** était un ruban de terre de l'Asie-Mineure, de 200 kil. de long sur 40 kil. de large, qui s'étendait du nord au sud, le long de la Méditerranée.

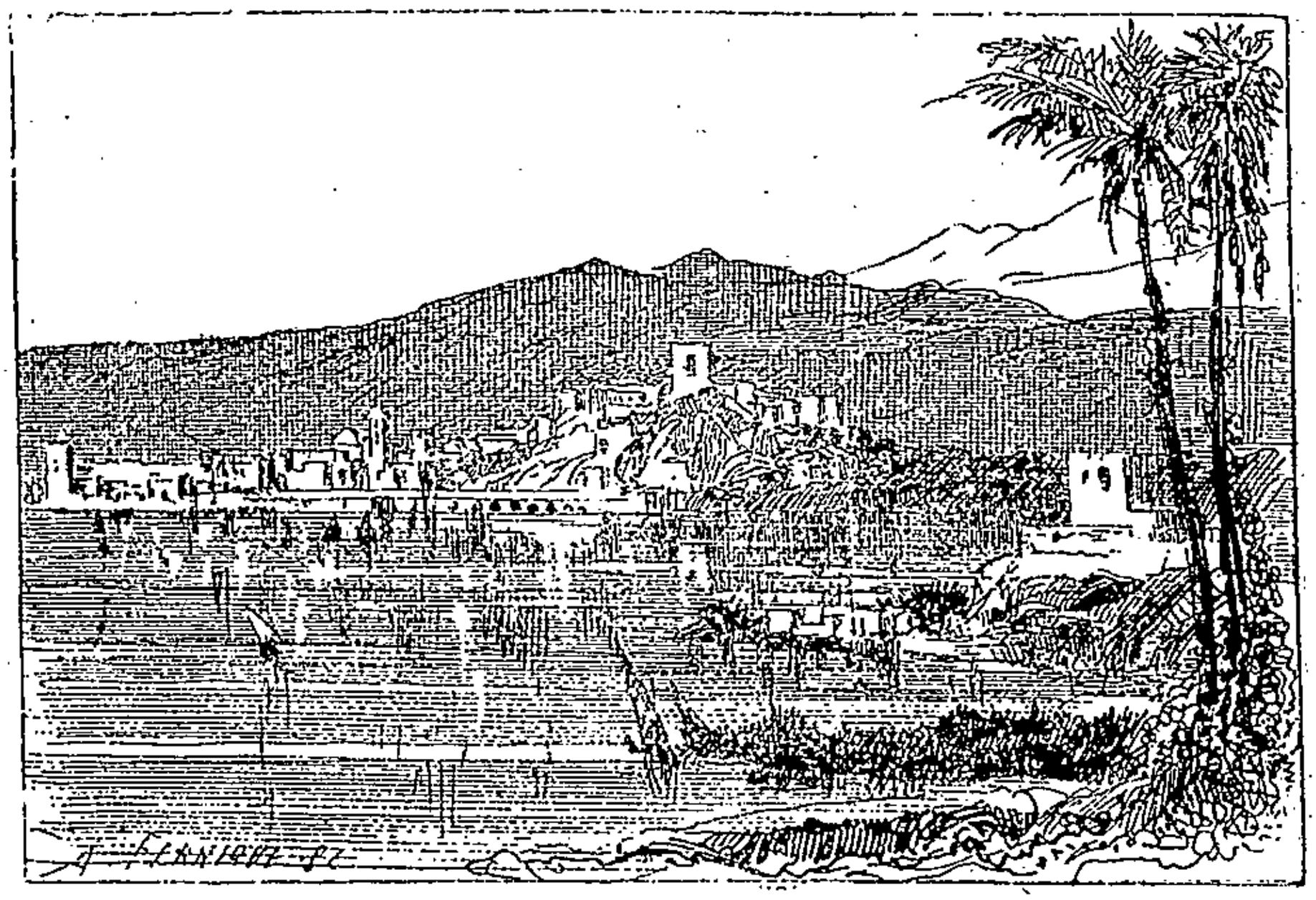
Ce nom vient du mot Phœnicia (palmier). Un certain nombre de torrents qui viennent du Liban le traversent pour se jeter dans la mer. Ravins nombreux et profonds, rochers abrupts, forêts de chênes et de pins, et surtout autrefois, sur la **Montagne blanche,** les fameux **Cèdres du Liban,** dont il ne reste que quatre ou cinq arbres. Les bords de la mer sont très fertiles.

C'était, **à l'origine,** un très petit peuple de **marins,** descendant de Cham et venu des bords du Golfe persique. Ils ne pouvaient sortir de leurs villes que par mer, aussi devinrent-ils des navigateurs hors ligne. Les forêts du Liban leur fournissaient le bois nécessaire à la construction de leurs navires.

Les principales cités phéniciennes furent **Arad, Tripoli, Gebel, Beryte, Sidon, Tyr.** — **Berite** ou Beyrouth seule est restée florissante.

Les deux plus célèbres furent **Sidon** et **Tyr.**

2° **Sidon,** aujourd'hui Saïda (Turquie d'Asie), porta la première le titre de capitale de la Phénicie, parce qu'elle était la plus importante des cités, surtout à l'époque des



Vue actuelle du Port de Sidon

18e, 19e et 20e dynasties égyptiennes. Les Pharaons soumirent les Phéniciens qui devinrent les courtiers de l'Egypte et prirent une place très importante dans le commerce. Ils profitent de cette situation pour fonder des colonies dans les îles comme **Chypre,** que les marins de Sidon découvrirent, **Rhodes,** la **Crète,** les **Cyclades** et explorent l'Afrique, l'Espagne, la Gaule, la Sardaigne et la Sicile.

Les **Sidoniens** devinrent pirates et firent commerce de femmes et d'enfants qu'ils vendaient sur les marchés de l'Orient. Mais les peuples maritimes de l'Asie se révoltèrent

contre ces excès, vainquirent les Sidoniens, qui furent obligés de se retirer à **Tyr.** Cette cité devint alors l'état le plus puissant de la Phénicie (1200 av. J.-C.).

3° **Tyr,** aujourd'hui **Tsour** ou **Sour** (rocher), se trouvait dans un petit ilot. Ses habitants étaient avant tout des marins. Son grand commerce était l'industrie de la **pourpre.** Cette ville devint trop exiguë pour les peuples qui s'y installaient. **Hiram,** son roi, établit des relations commerciales avec David et Salomon, agrandit la ville en comblant de terre les détroits qui séparaient les îlots proches de Tyr. Son marché était très actif : on y vendait les blés de Syrie, l'encens d'Arabie, les chevaux d'Arménie, l'argent d'Espagne et le cuir du Caucase.

Tyr, après avoir été la capitale de la Phénicie, fut livrée à des révolutions intérieures entre l'aristocratie et le peuple, puis subit les assauts de Salmanazar et de Nabuchodonosor, et, enfin, fut vaincue. elle, la maîtresse de la mer, par la science maritime des Grecs et des Carthaginois. — **Carthage,** en effet, qui avait été fondée par les Phéniciens, devint la rivale de Tyr, et tous les Phéniciens de la côte d'Espagne et d'Afrique se rangèrent du côté des Carthaginois.

## II. — Commerce

— La Phénicie était le grand entrepôt du commerce du monde. Ses habitants servaient d'intermédiaires entre l'Orient et l'Occident. Au sud, ils allaient demander à l'Arabie l'encens et la myrrhe ; à l'est, ils achetaient, pour les revendre, les beaux tapis de Babylone ; au nord, ils demandaient en Arménie le cuivre, les esclaves et les mulets. Le commerce de terre était aussi actif que sur mer : les épices, les pierres précieuses, les bois de l'Inde, l'ambre, les parfums, les perles, les broderies d'Egypte, etc... et les produits industriels de leur propre pays.

1° **Industrie.** — La ville de Tyr a dû surtout sa splendeur à la découverte de la teinture de **pourpre** qu'un hasard lui a procurée : Un chien avait pris un coquillage pour le dévorer, et sa gueule fut à l'instant couverte d'une couleur vive et admirable ; les Tyriens étonnés ouvrent d'autres coquillages et en extraient cette couleur rouge violet qui fut appliquée aux plus beaux vêtements des rois. La pourpre coûtait très cher, par la raison que le coquillage était rare.

On trouve, du reste, au **musée du Louvre**, dans la salle

phénicienne et chypriote des antiquités provenant de ce pays, et qui donnent une idée de leur industrie : sculpture, orfèvrerie, où se mêlent l'art égyptien et l'art assyrien, car les Phéniciens, comme les Juifs, n'ont pas eu, à proprement parler, d'art national. Ils ont surtout copié, d'abord l'Egypte, plus tard, la Grèce.

L'industrie du **verre coloré** a eu beaucoup de succès, ainsi que la fabrication du bronze.

« Un jour, une barque chargée de sel de nitre, s'arrêta sur une plage ; les marins y descendirent pour préparer leur repas et, ne trouvant pas de pierres, ils prirent dans leur barque des morceaux de nitre pour soutenir leur marmite et allumèrent leur feu. Le sel de nitre, en fondant, forma une plaque de verre translucide ».

(SEIGNOBOS).

2° **Alphabet.** — C'est aux Phéniciens que l'on doit l'invention des caractères de **l'alphabet,** qui a servi de type aux Grecs, puis aux Romains, puis aux autres peuples européens, pour former leurs lettres. Ils n'ont cependant pas inventé l'écriture de toutes pièces, car il est démontré que les lettres phéniciennes dérivaient de certains caractères égyptiens. Ils ont simplifié le système, et surtout, ils ont été, par leur commerce très actif, des propagateurs de cet alphabet si utile.

On sait que les peuples chrétiens ont adopté le système d'écrire de gauche à droite. Le syriaque, l'arabe, l'hébreu s'écrivent encore de droite à gauche comme autrefois le faisaient les Phéniciens.

## III. — LES COLONIES

### 1°. — Premières colonies

La Méditerranée fut pour les Phéniciens comme une seconde patrie. Ne trouvant pas sur leur terre, maigre et rocailleuse, de quoi se nourrir, gênés par la foule d'étrangers qui se pressaient chez eux, dans l'espoir de s'enrichir, les Phéniciens furent obligés d'envoyer de temps en temps un essaim de population s'établir loin de la mère-patrie.

L'histoire de cette colonisation phénicienne correspond aux révolutions sociales et religieuses qui durent bouleverser la Phénicie.

Dans la **période primitive,** alors que Byblos était la ville prépondérante, la colonisation fut presque nulle. Les Phéniciens se formèrent à la piraterie et commencè-

rent leur commerce de jouets et d'esclaves. Dans l'Odyssée, Eumée, le pasteur d'Ulysse, dit qu'il avait été enlevé par des pirates phéniciens.

Dans la **seconde période,** alors que Sidon est toute-puissante, les Phéniciens diminuent leurs pirateries pour se livrer au commerce et à la colonisation. Les côtes de l'Asie-Mineure et les îles de la mer Egée sont occupées. L'île de Chypre, si riche en mines de cuivre et en bois de construction, fut prise une des premières avec les îles qui l'entourent. On y découvre encore tous les jours des inscriptions phéniciennes.

La Cilicie, séparée de l'île de Chypre par un petit détroit, les côtes de Pamphilie, de Lycie et de Corée furent ensuite envahies. Les îles de Rhodes et de Crète et toutes les Cyclades devinrent autant de stations commerciales. En Grèce même, Cadmus, fils du Phénicien Agénor, fonda la ville de Thèbes et enseigna aux Grecs l'alphabet phénicien.

Après la guerre de Troie, les Grecs, devenus habiles et conquérants, inquiétèrent les Phéniciens dans leurs colonies et les forcèrent de chercher plus loin un débouché à leurs colonisations et à leur commerce.

## 2°. — Carthage.

*a*) **La Fondation.** — C'est pendant la troisième période, c'est-à-dire du x^e^ au vi^e^ siècle avant Jésus-Christ, et sous la domination de Tyr, que les Phéniciens organisèrent leurs plus lointaines colonies.

La Sicile fut prise la première, puis Malte, et toutes les autres îles qui se trouvent sur les côtes africaines et italiennes. L'Afrique fut ensuite abordée. Les Phéniciens y créèrent un véritable empire. Carthage y fut fondée par Elissa, sœur de Pygmalion, meurtrier de Sichée son mari. Elissa s'enfuit vers l'Afrique et fut surnommée Didon, ou la fugitive.

En arrivant, Didon acheta aux indigènes autant de terre qu'un cuir de bœuf pouvait en entourer. Elle découpa ce cuir en lanières très fines, ce qui lui permit d'acheter un espace assez grand pour construire Carthage.

*b*) L'histoire de Carthage peut se diviser en trois périodes. **Dans la première** de ces périodes (de 880 à 480 avant J-C), Carthage s'empare des côtes africaines depuis les Colonnes d'Hercule à l'ouest, jusqu'à la ville de Cyrène. Pour limiter son territoire de ce côté, il fut convenu avec les habitants de Cyrène que chaque ville enverrait

deux hommes qui sortiraient en même temps de leur ville, et que là où ils se rencontreraient, on fixerait la limite du territoire.

Les Carthaginois désignèrent les deux frères Philènes, lesquels se pressèrent si fort qu'ils rencontrèrent leurs adversaires tout près de Cyrène. Accusés de fraude, les Philènes consentirent à être enterrés vifs sur place, à condition que leur tombeau servirait de limite au territoire carthaginois ; ce qui fut accepté ; plus tard, on éleva à cet endroit l'*autel des Philènes*.

Après la destruction de Tyr par Nabuchodonosor, Carthage s'empara de toutes les colonies phéniciennes; la Sardaigne, l'île de Corse, Malte, l'Espagne, les îles Baléares, devinrent tributaires des Carthaginois.

*c)* Dans la **seconde période**, et au moment où Xerxès envahit la Grèce, les Carthaginois, ses alliés, envahirent la *Sicile* (480). Ils furent vaincus à *Himère* par Gélon, roi de Syracuse, qui surprit et tua le général Carthaginois Amilcar, puis brûla sa flotte.

Soixante ans plus tard, les Carthaginois profitèrent des discordes des Siciliens et s'emparèrent de presque tout le pays. Ils furent néanmoins repoussés de Syracuse par les deux Denis, et Agathocle alla même attaquer Carthage (310), qui faillit succomber (307).

*d)* Dans une **troisième période**, Carthage reprit ses projets pour la conquête de la Sicile, mais elle se trouva en face des Romains contre lesquels elle fit les guerres puniques. Dans la première, elle perdit la Sicile (241). Dans la deuxième, l'Espagne (201). Dans la troisième, elle se perdit elle-même. Ses murs qui protégeaient sept cent mille habitants, furent rasés par Scipion l'Africain, et le sol devint inhabitable (146).

*e)* **Carthage rebâtie, puis détruite.** — Elle fut rétablie par Jules César, et sa situation est si importante que dès le temps d'Auguste elle était redevenue la ville la plus florissante de l'Afrique et rivalisait avec Rome dans les III^e^ et IV^e^ siècles : chef-lieu du diocèse d'Afrique, ses écoles furent très célèbres et donnèrent Tertullien, saint Cyprien, saint Augustin. Plus de quarante conciles s'y réunirent. Elle fut prise par les Vandales et reprise par Bélisaire (533 ap. J.-C.). En 698, l'Arabe Hassan la livra aux flammes.

Plus tard, un quartier de la ville fut reconstruit et repeuplé ; mais au XVI^e^ siècle, les soldats de Charles-Quint l'anéantirent. Depuis cette époque, il ne reste de Carthage que des ruines qui ont été découvertes par Beulé en 1859. En 1841, Louis-Philippe avait fait élever

à l'ouest de Carthage une chapelle dédiée à saint Louis. En 1884, Mgr Lavigerie a obtenu du pape Léon XIII le rétablissement de l'ancien diocèse de Carthage dont il est lui-même devenu l'archevêque.

*f)* Le **gouvernement** de Carthage se composait de deux autorités : 1° deux *suffètes*, magistrats annuels nommés par l'assemblée générale du peuple, étaient chargés de juger les procès graves et de prendre part aux délibérations ; 2° le *Sénat*, composé d'un nombre indéterminé de membres, décidait de la paix ou de la guerre et discutait les lois ou règlements.

*g)* Le **commerce**, le gain et les richesses étaient l'âme de toutes les entreprises des Carthaginois. Aussi, l'étude des jeunes gens et toute leur science consistaient à calculer, à dresser un registre et à tenir un comptoir.

Malheureusement, cet esprit de commerce engendra chez les Carthaginois premièrement une finesse et une ruse qui allèrent jusqu'à la perfidie, d'où ce mot si connu de *foi punique* (fides punica, mauvaise foi), et secondement une dureté envers les créanciers qui allait jusqu'à la cruauté et la tyrannie, ce qui a fait partout détester les Carthaginois.

*h)* **L'armée** de Carthage se composait de soldats mercenaires qu'elle achetait aux pays voisins, en sorte que, sans dépeupler ses campagnes et interrompre son commerce avec l'or qu'elle possédait en abondance, elle se défendait de tous ses ennemis. Mais comme ses généraux étaient des étrangers, elle en avait peur et les traitait durement ; vaincus, elle les crucifiait ; vainqueurs, elle les exilait.

Sa flotte compta jusqu'à trois cent cinquante galères montées par quarante-deux mille combattants et cent cinq mille matelots. La religion de Carthage était celle de Tyr, sanguinaire et corrompue comme elle.

## 3° — Autres colonies

*a)* Après l'occupation des côtes africaines, les Phéniciens dirigèrent leurs vaisseaux du côté de la **Sardaigne** où ils fondèrent Cagliari ou Caloris, de la *Corse* d'où ils furent expulsés par les Phocéens, et enfin de la *Gaule* où ils avaient déjà fondé Marseille, et qu'ils explorèrent en tous sens, mais sans s'y établir.

*b)* L'**Espagne**, couverte de leurs nombreuses colonies, devint le centre de leurs voyages maritimes et la source de leurs richesses. Ils en tirèrent de l'or, de l'argent et de l'étain, du blé, de l'huile, des fruits, de la laine,

Plusieurs villes furent bâties par eux ; Strabon en comptait plus de deux cents.

Ainsi établis en Afrique et en Espagne, les Phéniciens longèrent les côtes africaines et européennes au sud et au nord. Sur la côte de Mauritanie, ils bâtirent trois cents villes et allèrent jusqu'à la côte de Sierra-Leone. Sous Néchao, roi d'Egypte, et par son ordre, ils firent même le tour de l'Afrique en partant de la mer Rouge pour revenir par la Méditerranée.

Du côté du nord, les Phéniciens allèrent en Bretagne où on trouve le souvenir d'un roi de race phénicienne. Sur les côtes méridionales de la Norwège, on trouve des traces du culte de Baal ; enfin, dans l'embouchure des fleuves de la Baltique, de l'ambre dont les Phéniciens faisaient un grand commerce. Du côté de l'ouest, les Phéniciens s'élancèrent sur l'Atlantique, s'établirent aux Canaries connues de l'antiquité sous le nom d'Iles fortunées. On dit même qu'ils poussèrent jusqu'aux Antilles et jusqu'en Amérique.

---

## CINQUIÈME LEÇON

PROGRAMME OFFICIEL

### LES PERSES
### Cyrus et Darius

### I. — Les Perses

1° **Situation.** — Entre la mer Caspienne et le golfe Persique se trouve une région montagneuse faisant partie du vaste plateau de l'Iran.

La **Médie,** au nord, cap. Ecbatane.

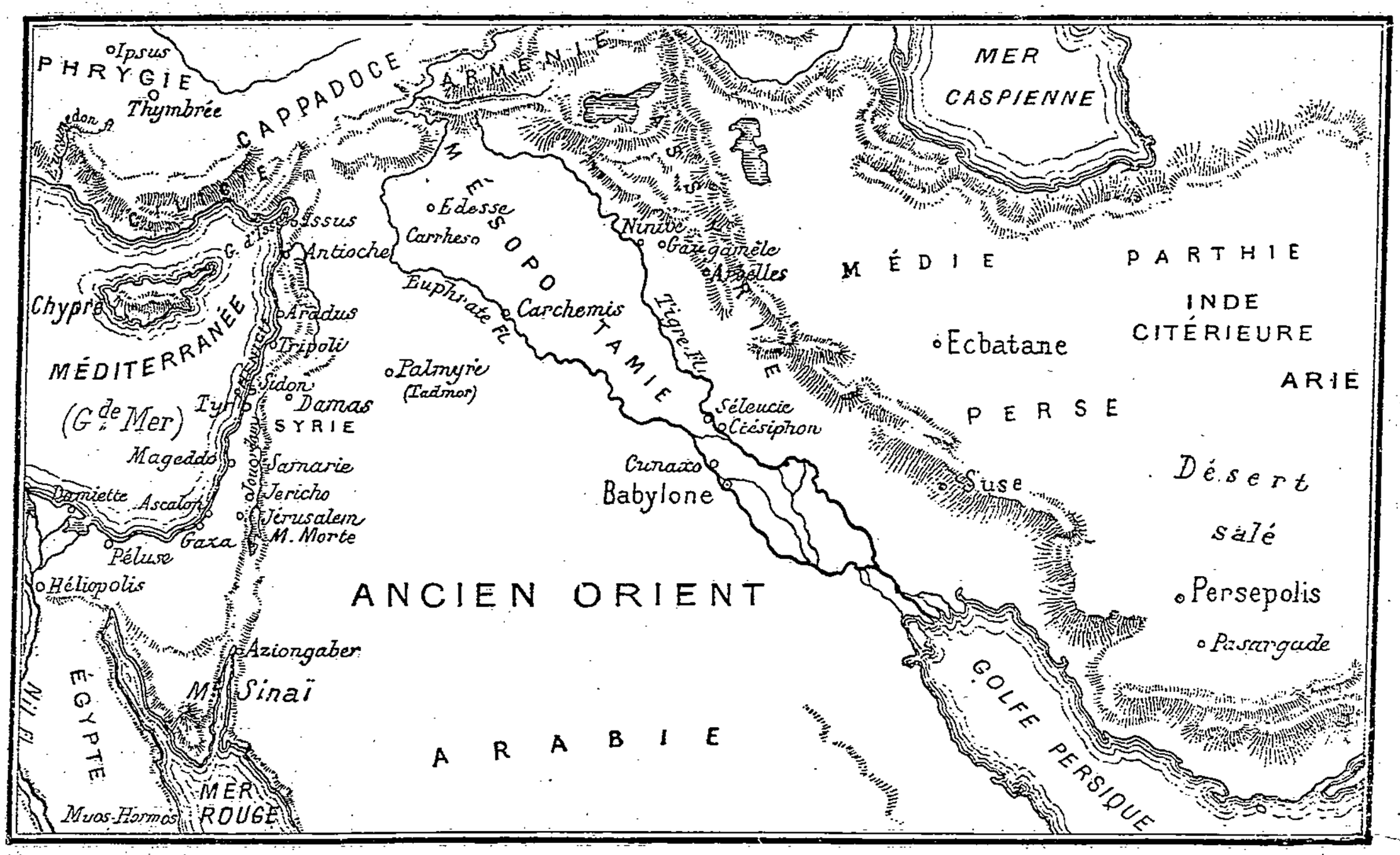
La **Perse,** au sud-est.

Les Mèdes et les Perses descendent de Japhet.

Les **Mèdes.** — L'histoire primitive des Mèdes est très obscure. On attribue la fondation d'**Ecbatane** à un juge appelé **Dejocès,** qui, vers 710, réunit toutes les tribus de la Médie en un seul peuple, dont il se fit nommer roi.

Son fils, **Phraortes** lui succéda.

2° **Cyaxare, 632-595,** fils du précédent, organisa une armée, marcha contre les Assyriens, mais revint pour


ANCIEN ORIENT
PHRYGIE
Ipsus
Thymbrée
CAPPADOCE
ARMÉNIE
MER CASPIENNE
MÉSOPOTAMIE
Edesse
Carrheso
Issus
Antioche
Euphrate Fl.
Carchemis
Ninive
Gaugamèle
Arbelles
Tigre Fl.
MÉDIE
PARTHIE
INDE CITÉRIEURE
ARIE
Ecbatane
PERSE
Chypre
MÉDITERRANÉE
(G.de Mer)
Aradus
Tripoli
Palmyre
(Tadmor)
Sidon
Tyr
Damas
SYRIE
Séleucie
Ctésiphon
Cunaxo
Babylone
Suse
Désert salé
Mageddo
Samarie
Jericho
Jérusalem
M. Morte
Damiette
Ascalon
Gaza
Péluse
Héliopolis
Persepolis
Pasargade
Aziongaber
M. Sinaï
ÉGYPTE
Nil Fl.
ARABIE
GOLFE PERSIQUE
MER ROUGE
Myos-Hormos

résister à l'invasion des Scythes qui le battirent. Plus tard, Cyaxare, ayant invité les chefs des Scythes à un banquet, les enivra pour les tuer ensuite.

Cyaxare s'unit au roi de Babylone et marcha sur Ninive. L'Assyrie est partagée. La Médie prend le nord et les Babyloniens, le sud.

Il mourut après avoir marié son fils **Astyage** à la fille du roi de Lydie, Alyatte. Les deux rois de Médie et de Lydie, après leurs guerres, consolidèrent leur amitié en buvant le sang de l'un de l'autre qu'ils s'étaient fait couler sur le bras par de légères incisions.

La **Lydie**, capitale **Sardes**, dont le fleuve le **Pactole** roulait des paillettes d'or, avait eu pour roi **Candaule**, détrôné plus tard par le berger **Gygès**, grâce à un anneau qui rendait invisible celui qui le portait. Leur dernier roi fut le riche **Crésus**.

3° **Astyage, 595-560.** — Avait une fille **Mandane** qu'il maria à son vassal, le perse **Cambyse**. Cambyse et Mandane eurent un fils **Cyrus**, qui, vassal de la Médie, devient **roi des Perses**, et, plus tard, des Mèdes.

## II. — Cyrus

1° **Enfance de Cyrus.** — Hérodote et les autres historiens grecs disent qu'Astyage ayant appris en songe que son petit-fils lui enlèverait un jour sa couronne, confia l'enfant à un de ses officiers, Harpagon, pour le faire périr. Mais Cyrus fut sauvé par un berger du roi, Mitridate, qui le garda en le faisant passer pour son fils jusqu'à l'âge de dix ans.

A ce moment, la noblesse de ses traits et de son caractère le firent reconnaître par son grand-père Astyage qui fut content que ses ordres n'eussent pas été exécutés. Il osa néanmoins punir l'officier Harpagon en lui faisant manger les membres de son propre enfant qu'il avait fait tuer, puis rôtir. Astyage renvoya Cyrus en Perse auprès de sa mère Mandane et de son père Cambyse.

Cyrus apprit par Harpagon, désireux de se venger du meurtre de son fils, les projets de son grand-père, il excita ses compatriotes à secouer le joug des Mèdes. Tigrane, le roi d'Arménie, se révolta aussi et s'unit aux Perses pour marcher contre les Mèdes qui furent défaits dans deux batailles. Astyage fut pris dans la seconde et resta enchaîné jusqu'à sa mort.

Cyrus devint seul roi des Mèdes et des Perses. Voyant ses troupes victorieuses, pleines de courage et d'ardeur,

il les mena contre les *Assyriens* qui furent mis en déroute et dont le roi fut tué ; les peuples des environs du Caucase et du Pont-Euxin furent aussi vaincus ; les Bactriens, les Parthes, les Arméniens et les autres peuples Aryens devinrent les alliés de Cyrus, prêts à l'aider à conquérir l'Asie.

2° **Conquêtes de Cyrus.** — *a)* PRISE DE SARDES. — Crésus, roi de Lydie, vit avec inquiétude l'accroissement de la puissance des Perses ; il résolut de la combattre. Il commença lui-même les hostilités en franchissant l'Halys qui limitait son royaume à l'Est ; la cavalerie rendit Cyrus victorieux dans une première bataille, et lui permit de marcher sur *Sardes*, la capitale ; il remporta une seconde victoire dans la plaine de Thymbrée (546) et s'empara de Sardes après quatorze jours de siège.

Crésus fait prisonnier dut abandonner au vainqueur son royaume et toute l'Asie-Mineure avec ses colonies grecques. Les Phocéens, pour ne pas se rendre aux Perses, s'embarquèrent et vinrent se réfugier à Marseille, fondée par leurs pères.

Hérodote raconte que pendant l'assaut de Sardes, Crésus était sur le point d'être tué par un soldat qui ne le connaissait pas ; son fils, qui était muet de naissance, fut saisi d'un tel effroi, qu'il fit un effort suprême pour sauver son père, et s'écria : « *Soldat, ne tue pas Crésus !* » Sa piété filiale lui rendit pour toujours l'usage de la parole.

Cependant *Crésus*, chargé de fers, allait périr sur un bûcher lorsque Cyrus l'entendit répéter le nom de Solon. Comme on lui en demandait le motif, Crésus déclara que le législateur athénien, en voyant ses immenses richesses, lui avait dit un jour que nul homme ne peut s'estimer heureux tant qu'il respire encore. Cyrus frappé de cette sage leçon comprit qu'il pourrait bien lui-même avoir une fin malheureuse et fit grâce à son prisonnier qu'il traita avec respect, et profita de ses conseils dans des affaires importantes.

*b)* SIÈGE DE BABYLONE. — Comme le roi de Babylone s'était déclaré l'allié de Crésus, Cyrus marcha contre lui et assiégea Babylone qu'il prit, comme nous l'avons vu, pendant une nuit que Balthazar passa dans la débauche.

Ayant alors appris que les prophètes de la Judée avaient depuis longtemps annoncé ses conquêtes, Cyrus publia le fameux édit qui permit aux Juifs, captifs à Babylone, de retourner à Jérusalem et d'y rebâtir le temple de Jéhovah (526 av. J.-C.).

*c)* MORT DE CYRUS. — Cyrus survécut quelques années

à la prise de Babylone. On ne sait rien de certain sur sa mort. Hérodote raconte que Cyrus aurait péri en combattant les Massagètes. Après avoir défait ces peuples et tué le fils de leur reine Tomyris, il tomba dans une embuscade où il perdit deux cent mille hommes, et il fut fait prisonnier. Tomyris lui fit couper la tête et la mit dans une outre pleine de sang, en disant : « *Rassasie-toi de sang après ta mort, puisque tu en as été insatiable pendant la vie* ».

Xénophon prétend au contraire que Cyrus jouit en paix de ses conquêtes et de sa gloire. A la fin de sa vie, il crut voir en songe un personnage qui lui dit : *Prépare-toi, Cyrus, à aller bientôt vers les dieux*. Le roi offrit alors des sacrifices aux dieux, afin d'obtenir des jours heureux pour ses enfants, sa femme et sa patrie, et pour lui une fin digne de sa vie. Puis appelant ses fils, ses amis et les principaux officiers de sa cour, il leur adressa un long et pathétique discours après lequel, serrant la main de ses amis, il se voila la face et mourut.

L'empire des Perses s'étendait alors depuis l'Inde jusqu'à la mer Egée, depuis l'océan Indien jusqu'à la mer Caspienne et au Pont-Euxin ; il avait pour capitale Ecbatane.

## III. — Darius

1° **Cambyse.** — Cyrus, en mourant, laissait deux fils, *Cambyse* et *Smerdis*. *Cambyse* succéda à son père sur le trône des Perses (529-22 av. J.-C.). Pour être seul, il fit assassiner son frère Smerdis, et se prépara à faire la conquête de l'*Egypte*. Il l'entreprit avec l'aide de la flotte des Phéniciens, de Chypre et de la Grèce. Cambyse s'empara de Péluse, ce qui le rendit maître du pays tout entier.

Après avoir fait mourir Psammétik III qui avait essayé de soulever les Egyptiens, il prit lui-même le titre et les insignes des rois d'Egypte. Dans son orgueil, il fit battre de verges et brûler la momie d'Amasis, prédécesseur et père de Psammétik III, puis il essaya de soumettre Carthage, le nord de l'Afrique, les Ammoniens de l'Ouest ainsi que le Sud de l'Ethiopie ; il échoua dans ces entreprises. Ses soldats affamés furent contraints de tirer entre eux au sort un homme sur deux pour s'en nourrir.

Exaspéré de dépit et de colère, Cambyse incendia toutes les villes de l'Egypte qu'il traversa à son retour ; il tua le bœuf Apis, maltraita ses prêtres et détruisit les statues des dieux.

Préxaspe, son échanson, lui ayant rapporté que ses sujets trouvaient qu'il aimait trop le vin, Cambyse, irrité,

fit placer devant lui le jeune fils de Préxaspe, et tendant son arc, il lança une flèche sur cet enfant qui fut atteint au cœur. En la retirant, Cambyse s'écria : « *Dis-moi maintenant si je perds l'esprit et si un homme peut tirer plus juste* ».

Les mages profitèrent de l'épouvante que cette conduite excitait non seulement chez les Egyptiens, mais même parmi les sujets de Cambyse pour faire proclamer roi un des leurs, nommé Smerdis, qui ressemblait à Smerdis, frère de Cambyse. A cette nouvelle, Cambyse qui était sûr de la mort de son frère, se hâta de marcher contre l'usurpateur, le faux Smerdis. Mais il mourut d'une blessure qu'il se fit avec son épée en montant à cheval (522).

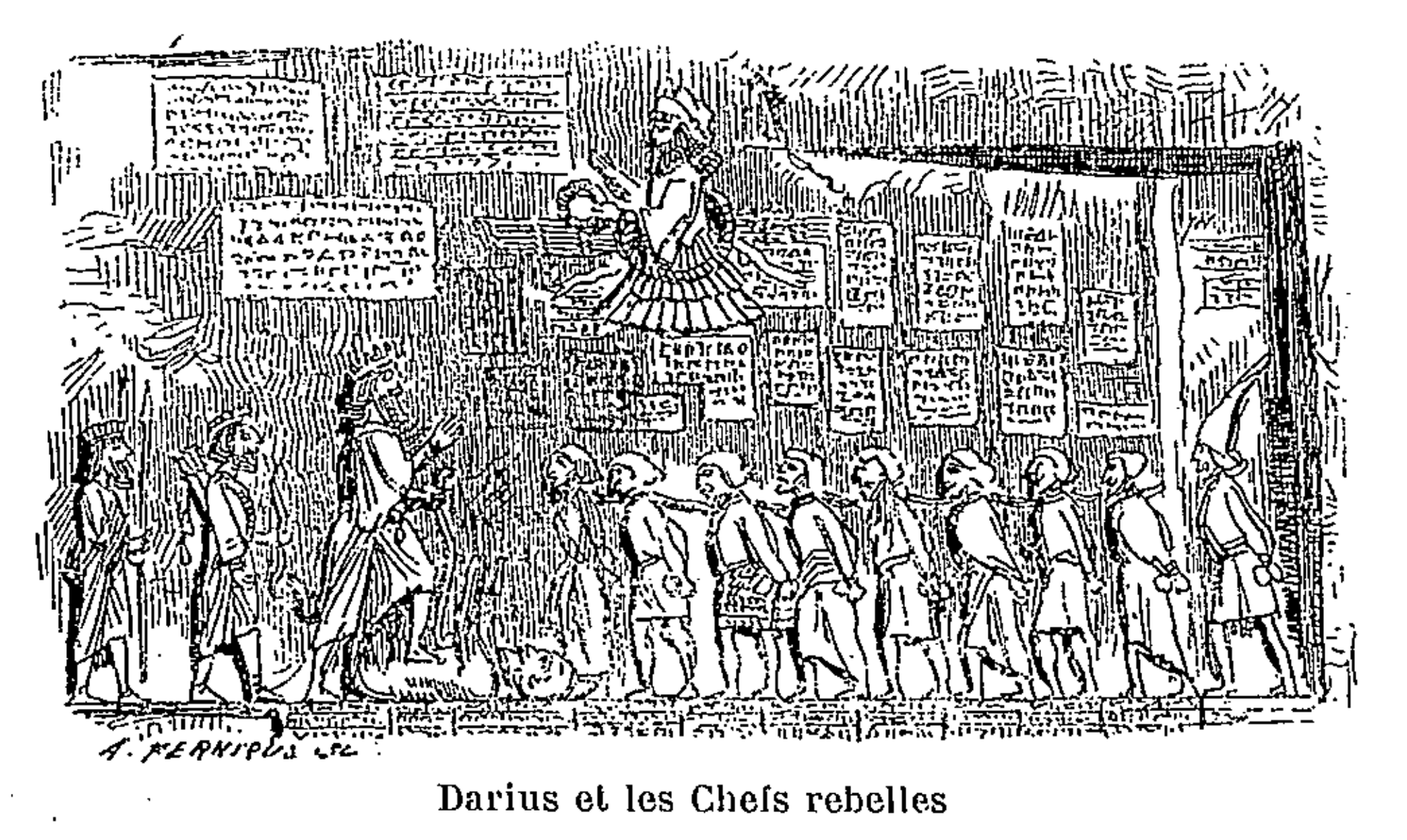
*Smerdis le Mage* fut reconnu roi. Cependant, sept mois après son avènement, quelques seigneurs de la Perse ayant reconnu qu'il n'était pas le vrai Smerdis, frère de Cambyse, le firent assassiner avec un grand nombre de Mages et proclamèrent roi un des leurs, Darius, fils d'Hystaspe, de la famille des Achéménides. Ce massacre des Mages fut longtemps célébré par une fête nationale, appelée magophonie.

2° **Darius; ses conquêtes.** — L'avènement de Darius nous est aujourd'hui rapporté non seulement par Hérodote, mais aussi par une longue *inscription*, récemment découverte sur le rocher de Bisitourm haut de quatre à cinq cents mètres, dans la plaine située entre Hermanshah et Hamadan, en Perse. Cette inscription en trois langues, le perse, le mède et l'assyrien, a été traduite par l'Anglais Rowlinson.

*a*) Révoltes. — L'usurpation du faux Smerdis troubla tout l'empire et Darius dut réprimer *plusieurs révoltes*. La plus formidable fut celle des Babyloniens. Darius assiégea Babylone. Après vingt mois de lutte, il désespérait de prendre la ville, quand Zopire, un des seigneurs persans, se proposa pour la lui livrer. Il se coupa le nez et les oreilles, et se mit le corps en sang à coups de fouet, et en cet état, il s'introduisit dans la ville et se présenta aux Babyloniens comme un transfuge et une victime des mauvais traitements de Darius son maître. Les Babyloniens lui donnèrent le commandement d'un corps de troupes avec lequel il attaqua plusieurs corps de Perses que Darius laissa battre; devenu par ces succès tout-puissant chez les assiégés, ceux-ci lui confièrent la garde de leurs remparts. Au jour convenu, Darius fit approcher son armée, Zopire ouvrit deux portes par lesquelles les Perses pénétrèrent dans la ville.

*b*) Après qu'il fut maître de tout son empire et qu'il l'eut organisé, Darius voulut devenir conquérant; il marcha contre l'Inde et l'Europe. Il attaqua d'abord les INDIENS. Après avoir fait explorer le pays arrosé par l'Indus, Darius y pénétra avec ses armées, le soumit complètement et en tira la moitié de ses revenus.

*c*) Les SCYTHES furent ensuite attaqués pour les punir de leur invasion dans l'Asie-Mineure sous Cyaxare. Les Scythes habitaient le pays qui s'étend entre l'Ister




Darius et les Chefs rebelles

(Danube), et le Tanaïs (Don). Pour les atteindre, Darius mit sur pied une armée de sept cent mille hommes et une flotte de deux cents vaisseaux. L'armée franchit le Bosphore sur un pont de bateaux, ainsi que le Danube; la flotte passa de la Méditerranée dans le Pont-Euxin (mer Noire).

Darius s'enfonça dans les steppes du territoire scythe à la poursuite de ses ennemis, qui reculèrent en ravageant le pays afin d'affamer l'armée de Darius. Celui-ci envoya au roi des Scythes un héraut qui lui dit : *Prince des Scythes, pourquoi fuis-tu devant moi? Que ne t'arrêtes-tu ou pour me combattre, si tu es en état de me résister, ou pour te soumettre, si tu es plus faible que moi?*

Les Scythes se moquèrent des bravades de Darius et continuèrent à reculer. Quand ils virent les Perses réduits, faute de vivres, à une grande extrémité, ils envoyèrent à Darius un héraut chargé de lui offrir un oiseau, une souris, une grenouille et cinq flèches. Darius crut d'abord que ces présents étaient un signe de soumission de la part

des Scythes; mais un de leurs officiers leur donna leur véritable sens : *Si vous ne vous envolez dans l'air comme des oiseaux*, dit-il aux Perses, *ou ne vous cachez dans la terre comme des souris, ou ne vous enfoncez dans l'eau comme des grenouilles, vous n'échapperez point aux flèches des Scythes.*

Darius dut repasser le Danube et revenir dans ses Etats, après avoir chargé un de ses généraux de faire la conquête

Soldat Perse — Archer Scythe

de la Thrace (508) et de s'emparer de Byzance, ce qui empêcha les Scythes de renouveler leurs attaques contre l'Asie pendant la domination des Perses.

*d)* A la fin de son règne, les villes principales de l'Asie-Mineure essayèrent de secouer le joug des Perses. Les Grecs de Milet appelèrent à leur secours ceux d'Athènes, qui, mécontents de ce que Darius avait reçu Hippias, qu'ils avaient banni autrefois, prêtèrent aux Ioniens vingt vaisseaux. Les Grecs incendièrent Sardes en Lydie.

Darius marcha contre les révoltés avec l'aide des Phéniciens. Les Grecs furent battus; la ville de Milet prise

d'assaut et les habitants vendus ou transportés, toutes les autres villes de l'Asie-Mineure, pillées et incendiées. Athènes seule avait échappé au châtiment. Darius résolut de marcher contre elle, et commença ainsi les guerres médiques. On a donné ce nom aux trois guerres que les Perses, unis aux Mèdes, firent aux Grecs, de 500 à 449 avant Jésus-Christ.

*e*) La PREMIÈRE GUERRE MÉDIQUE se fit sous le règne de Darius; la *seconde*, sous le règne de son fils Xerxès, et la *troisième*, sous le règne d'Artaxerxès-Longue-Main.

Darius envoya contre Athènes une flotte et une armée de terre sous les ordres de Mardonius, son gendre. Cette flotte perdit trois cents vaisseaux par une tempête, près du mont Athos, où périrent en même temps plus de vingt mille hommes. Les peuples de la Thrace profitèrent de ce malheur pour tomber, pendant la nuit, au milieu du camp des Perses dont ils firent un horrible carnage. Mardonius, blessé, s'enfuit en Asie.

Darius, avant de recommencer cette expédition, envoya des émissaires dans la Grèce pour demander la terre et l'eau, c'est-à-dire la soumission des différents peuples. Presque toutes les villes grecques se soumirent, mais Sparte et Athènes jetèrent les hérauts perses l'un dans un puits, l'autre dans une fosse profonde, en leur disant de prendre eux-mêmes l'eau et la terre, qu'ils demandaient.

Les Spartiates se repentirent ensuite de cette violation du droit des gens, et obtinrent leur pardon de Darius; Athènes seule résista. Darius envoya contre elle une armée de cinq cent mille hommes avec une flotte de six cents vaisseaux sous les ordres de Datis et d'Artapherne. L'île de Naxos et toutes celles de la mer Egée furent prises et saccagées : Erétrie eut le même sort.

Hippias conduisit les Perses au nombre de cent mille fantassins et dix mille cavaliers, dans les plaines de *Marathon*. Les Athéniens n'étaient que dix mille sous les ordres de Miltiade; mais ils se battirent avec tant d'ardeur et de courage qu'ils forcèrent les Perses à chercher un refuge sur leurs vaisseaux. Les Athéniens les poursuivirent, prirent sept de leurs vaisseaux et incendièrent les autres.

Darius ne se découragea pas, il résolut d'aller lui-même venger cette défaite ; tout était prêt pour cette nouvelle expédition quand la mort vint le frapper après un règne de trente-six ans.

**3° Faiblesse de ses successeurs.** — *a*) GLOIRE DE DARIUS. — A la mort de Darius, l'empire des Perses était

le plus vaste et le mieux organisé que le monde ait encore vu. Il avait pour limites, à l'ouest, la Méditerranée et le désert qui s'étend à l'occident de l'Egypte; de ce côté Cyrène était indépendante, mais Barcé payait tribut. Au sud, la frontière était marquée par les pays qui se trouvent au-delà des cataractes de Syène, l'Arabie et la mer des Indes ; à l'est, par les régions situées sur la rive gauche de l'Indus et les montagnes d'où il descend ; au nord, par *l'Ixartes,* la mer Caspienne, le Caucase et le Pont-Euxin. Au nord-ouest la limite allait en Thrace jusqu'au Danube et au mont Rodope, depuis l'expédition contre les Scythes.

Ainsi une partie de l'Europe et de l'Afrique, avec toute l'Asie occidentale, de la Méditerranée à l'Indus, appartenait aux Perses. Des millions d'hommes obéissaient au *grand roi,* maître absolu de leurs biens et de leur vie. Malheureusement, ses successeurs *tombèrent dans la faiblesse* et bientôt l'empire des Perses se précipita dans la décadence.

Huit rois de la dynastie de Cyrus régnèrent après Darius.

*b)* Xerxès, fils de Darius (486-465) se prépara à combattre la Grèce, mais auparavant il dut réprimer une révolte de l'Egypte. La cinquième année de son règne, il marcha contre la Grèce, à la tête d'une armée de deux millions sept cent mille hommes, tirés de quarante-six nations d'Asie, et une flotte de douze cents vaisseaux de guerre qui s'avancèrent le long des côtes de l'Asie-Mineure, vers l'Hellespont. Le mont Athos qui s'avançait dans la mer et gênait les vaisseaux fut percé. Xerxès fit construire un pont de bateaux sur l'Hellespont pour faire passer ses troupes d'Asie en Europe.

Une tempête ayant brisé une partie des vaisseaux de ce pont, Xerxès, dans un accès de folle colère, fit jeter des chaînes dans la mer, comme pour la mettre aux fers, et ordonna qu'on la frappât de trois cents coups de fouet. Les ouvriers qui avaient construit ce pont furent mis à mort, et deux autres ponts, l'un pour les hommes, l'autre pour les bagages, remplacèrent le premier.

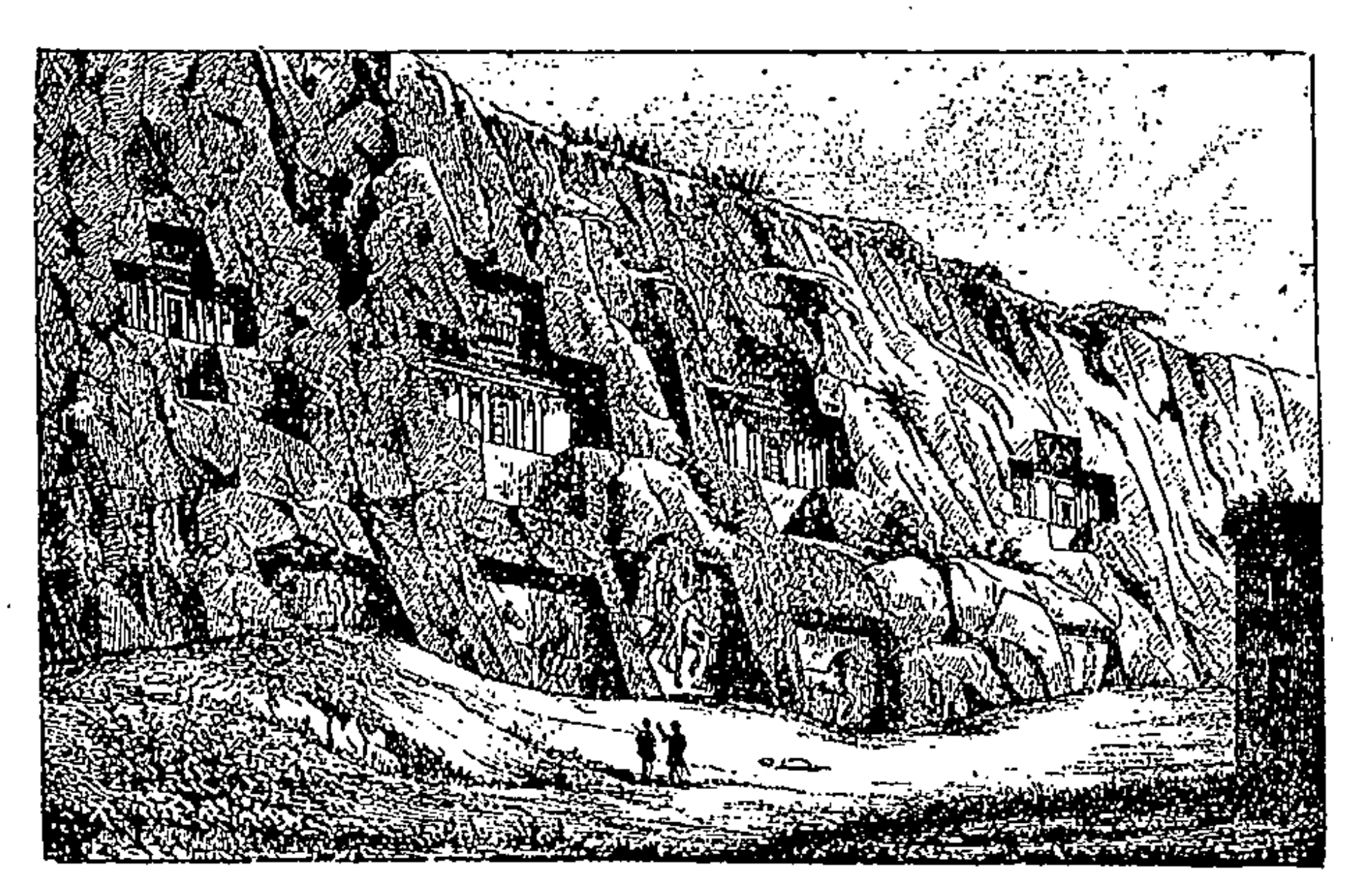
L'approche de Xerxès, jeta l'épouvante parmi les peuples grecs qui lui envoyèrent tous un acte de soumission, excepté *Sparte, Athènes* et *Platée.* Les Spartiates se chargèrent de défendre les Thermopyles où Léonidas, avec trois cents hommes, ne succomba qu'après avoir tué vingt mille Perses. Xerxès marcha sur Athènes qu'il trouva abandonnée par ses habitants, retirés tous sur leurs vaisseaux, prêts à combattre les Perses dans le détroit de

*Salamine.* Xerxès perdit la plupart de ses vaisseaux, et dut lui-même s'enfuir vers l'Hellespont qu'il traversa à la hâte sur une barque de pêcheur pour retourner en Asie.

Mardonius, beau-frère de Xerxès, restait en Grèce avec trois cent mille hommes qui furent battus à *Platée*, en Béotie, pendant que leur flotte était détruite auprès du promontoire de Mycale. Xerxès, épouvanté de cette double défaite, quitta Sardes où il s'était arrêté et s'enfuit à Suse au fond de son empire, où il se laissa aller au découragement, puis à la mollesse et à la corruption.

Artaban, capitaine de ses gardes, l'assassina pendant son sommeil. Xerxès avait régné vingt ans. Quelques auteurs le regardent comme l'Assuérus de la Bible, il aurait épousé Esther après son expédition en Grèce.

*c)* ARTAXERXÈS I, Longue-Main (465-425), troisième fils de Xerxès, fut placé sur le trône par Artaban, qui accusait



Nécropole près de Persépolis

du meurtre de Xerxès, Darius, le fils aîné de ce prince. Artaxerxès le fit mettre à mort. Artaban et ses complices voulant faire périr Artaxerxès, comme son père, furent condamnés au dernier supplice. Les Egyptiens s'étant révoltés de concert avec Athènes, Artaxerxès fit marcher contre eux une armée commandée par Achéménide, son frère, qui fut vaincu et tué.

En même temps, les Athéniens, sous les ordres de Cimon, allèrent attaquer les Perses dans l'Asie-Mineure.

Après les avoir chassés de la Lycie et de la Carie, Cimon anéantit le même jour à l'embouchure du fleuve Eurymédon, sur les côtes de la Pamphylie, une armée de terre et une flotte de trois cent quarante vaisseaux du grand roi qui fut contraint de signer un traité connu dans l'histoire sous le nom de *traité de Cimon*, par lequel il rendait la liberté aux Grecs d'Asie, interdisait à ses vaisseaux l'entrée de la mer Egée, et s'engageait à ne pas faire approcher de troupes à plus de trois journées de chemin du littoral (449). Ce traité mettait fin aux guerres médiques.

*d*) Artaxerxès mourut après un règne de quarante et un ans, et laissa le trône à son fils, XERXÈS II, qui fut assassiné quarante-cinq jours après, par son frère *Sogdien*, qui lui-même, dix mois après, fut précipité dans une tour remplie de cendres qu'on agita pour l'étouffer.

*e*) Le troisième fils d'Artaxerxès, Ochus, monta sur le trône sous le nom de DARIUS II, et régna vingt ans, sans cesse occupé à réprimer les révoltes de ses sujets et, en particulier, celle des Egyptiens, soulevés par Amyrtée. Il parvint aussi à imposer un nouveau tribut aux Grecs de l'Asie-Mineure.

*f*) Darius laissa, en mourant, le trône à son fils Arsace, qui prit le nom d'ARTAXERXÈS II, et fut surnommé *Memnon*, à cause de sa mémoire prodigieuse. Ce prince régna quarante-trois ans. Il dut d'abord réprimer une révolte de son second fils *Cyrus le Jeune*, qui marcha sur Babylone où était le roi, à la tête de cent mille Asiatiques et de treize mille Grecs mercenaires. Artaxerxès fut vaincu à la bataille de Cunaxa, mais son fils révolté fut tué.

Les Grecs qui échappèrent à la mort, au nombre de *dix mille*, gagnèrent le Pont-Euxin sous les ordres de Xénophon, sans être inquiétés, tant la faiblesse des Perses était grande. Néanmoins Artaxerxès annula le traité de Cimon et les Grecs d'Asie redevinrent les sujets des Perses par le *traité d'Antalcidas* (387). La fin du règne de ce prince fut troublée par les révoltes de ses enfants. Le plus jeune, Ochus, fit périr tous les princes et princesses de la famille royale pour arriver au trône sous le nom d'*Artaxerxès III Ochus* (361-340).

Ce prince réprima les révoltes de l'Egypte, de la Phénicie, de l'île de Chypre. L'Egypte fut très maltraitée, ses temples détruits ou pillés, le bœuf Apis égorgé et un âne mis à sa place. Artaxerxès avait été aidé dans ses victoires par le commandant égyptien *Bagoas* qui vivait dans la confiance du roi.

Irrité des insultes qu'avait reçues l'Egypte et surtout le bœuf Apis, Bagoas les vengea en faisant empoisonner

Ochus et en donnant son cadavre en pâture aux chats. *Arsès*, le plus jeune fils d'Artaxerxès, fut placé sur le trône à l'exclusion de ses frères qui furent mis à mort. Ayant voulu se défaire de Bagoas, qu'il redoutait, Arsès fut lui-même assassiné par les partisans de ce dernier qui plaça sur le trône un parent des Achéménides, Codoman, gouverneur d'Arménie, qui prit le nom de Darius.

*g*) DARIUS-CODOMAN (338-330) fut le dernier roi de Perse, il ne régna que huit ans. Bagoas voulut l'empoisonner dès le début de son règne, mais Darius le força de boire lui-même la coupe qu'il lui présentait et qui lui donna la mort. A peine débarrassé de cet ennemi, il dut prendre les armes pour s'opposer à la marche d'Alexandre, roi de Macédoine, qui avait entrepris la conquête de l'Asie. Darius fut défait dans trois batailles : sur les bords du *Granique* en Asie-Mineure (334), à *Issus* en Cilicie (333) et à *Arbèle* (331).

S'étant sauvé à Ecbatane, il voulait encore combattre, mais Bessus et Mabazane, deux seigneurs de sa cour, s'emparèrent de lui, le couvrirent de chaînes d'or et l'emmenèrent du côté de la Bactriane. Alexandre, arrivant cinq jours après à Ecbatane, envoya ses soldats à la poursuite de Darius. Mais au moment où il allait être pris, Bessus, ayant voulu l'enlever de son char pour le faire monter à cheval, le roi refusa.

Bessus le perça de flèches et l'abandonna dans le désert où il mourut.

Avec lui finissait l'Empire des Perses qui avait duré de 560 à 330 avant Jésus-Christ.

La Perse devint une province du vaste empire d'Alexandre.

# II
# LES GRECS

## SIXIÈME LEÇON

PROGRAMME OFFICIEL

### LA GRÈCE
### Troie et Mycènes. Les dieux et les héros

## I. — La Grèce

La Grèce est une des trois presqu'îles de l'Europe méridionale. Elle se rattache au continent par le Nord où elle tient au massif des Alpes Orientales qui forment un côté de la vallée du Danube. Au sud, elle s'avance par trois pointes dans la Méditerranée qui la sépare aussi de l'Italie, à l'ouest (mer Ionienne) ; et de l'Asie-Mineure à l'Est (mer Egée).

La Grèce se divise en trois parties :

A. — La Grèce SEPTENTRIONALE qui était formée autrefois de l'Epire et de la Thessalie.

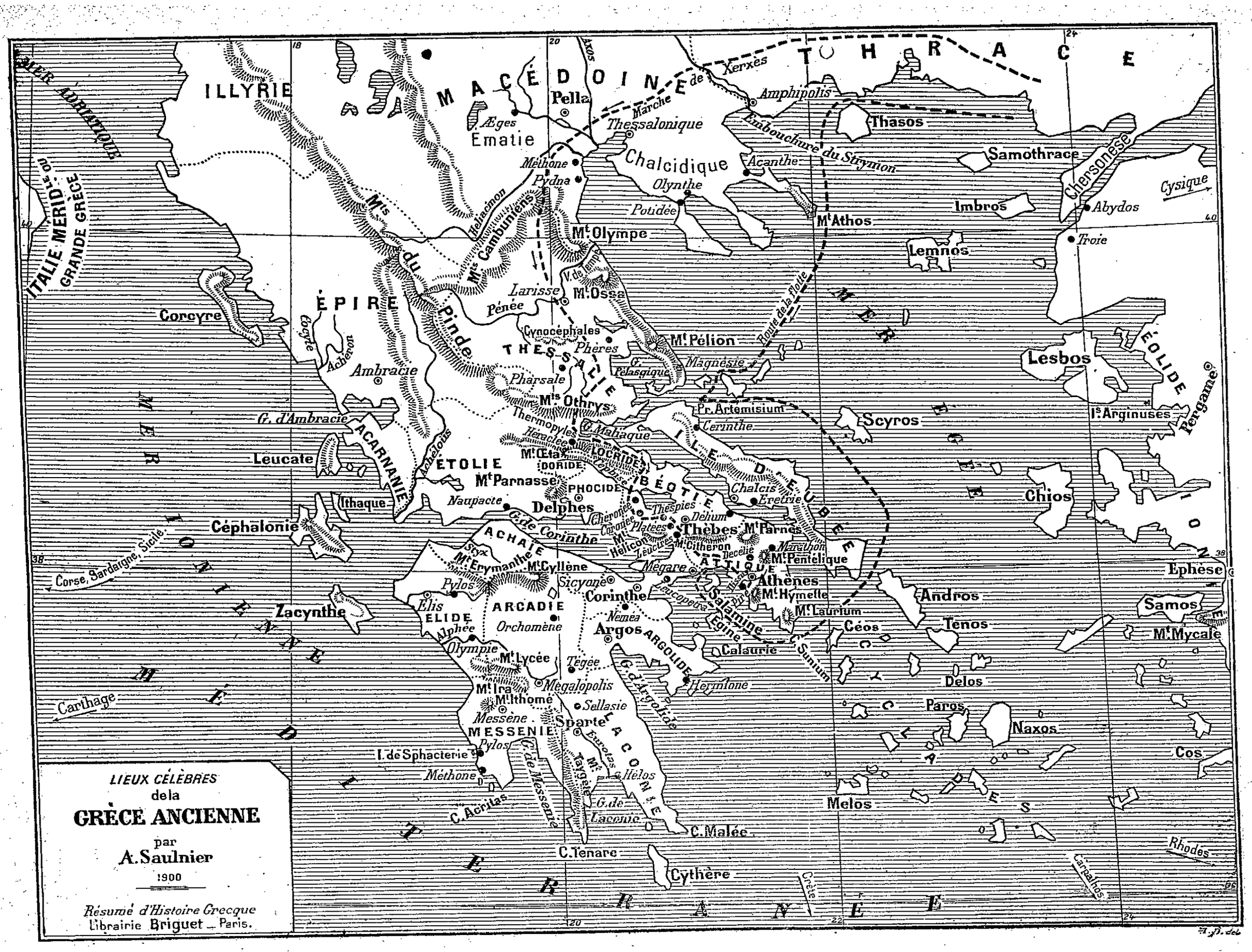
B. — La Grèce CENTRALE ou la Hellade, qui s'étendait depuis le golfe de Corinthe jusqu'au mont Œta et comprenait :

1° Au sud, l'**Attique** (Attiké, presqu'île), riche en mines, en huiles et en vins, mais pauvre en céréales, située sous le plus beau ciel de la Grèce, renfermant le mont *Hymette*, renommé pour son miel délicieux ; le *Pentélique*, d'où l'on tirait du marbre blanc ; le *Laurium*, connu par ses mines d'argent.

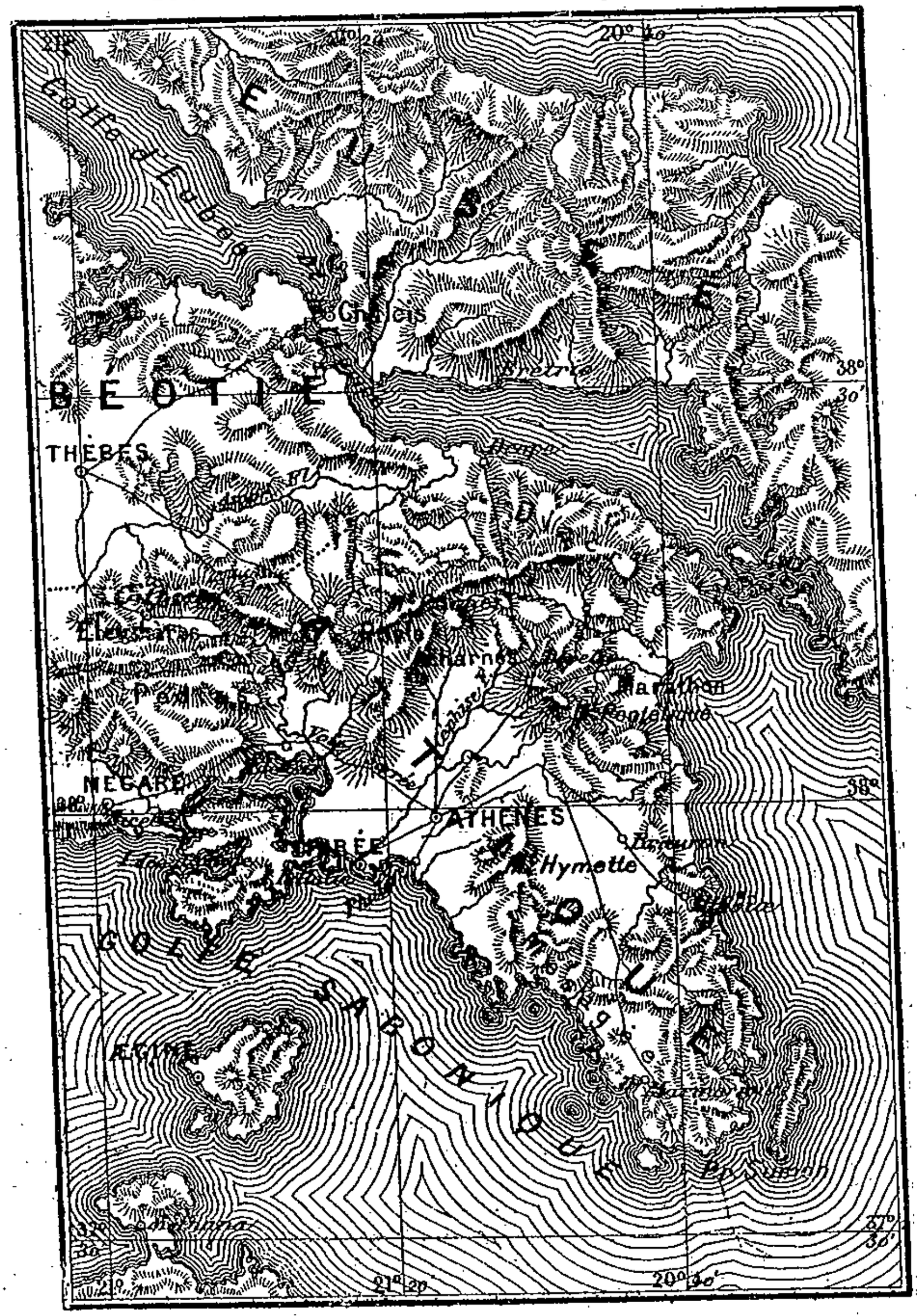
Outre *Athènes*, capitale opulente de l'Attique, on y remarquait encore quelques bourgs importants, tels qu'*Eleusis*, célèbre par ses mystères ; *Marathon*, où Miltiade battit les Perses (490 av. J.-C.) ; *Décélie*, fortifiée par les Spartiates pendant la guerre du Péloponèse ; *Panormus*, port sur la mer Egée.

2° **La Mégaride**, dont la capitale était la riche cité dorienne de *Mégare*, l'implacable ennemie d'Athènes.

3° Au nord du golfe de Corinthe, la **Béotie**, pays brumeux, mais fertile ; la principale ville de cette contrée était *Thèbes*, avec sa citadelle nommée *Cadmée* du nom du phé-


LIEUX CÉLÈBRES
de la
GRÈCE ANCIENNE
par
A. Saulnier
1900
Résumé d'Histoire Grecque
Librairie Briguet – Paris.
ILLYRIE
MACÉDOINE
THRACE
Pella
Ægeæ
Ematie
Thessalonique
Chalcidique
Amphipolis
Thasos
Samothrace
Chersonèse
Cysique
Abydos
Troie
Imbros
Lemnos
Lesbos
Scyros
Chios
Andros
Tenos
Ephèse
Samos
Mt Mycale
Cos
Rhodes
Carpathos
Crète
Cythère
Melos
Paros
Naxos
Délos
Céos
Calaurie
Hermione
Argos
Sicyone
Corinthe
Mégare
Athènes
Salamine
Egine
Thèbes
Chalcis
Eretrie
Delphes
Naupacte
Ithaque
Céphalonie
Zacynthe
Corcyre
Leucate
Ambracie
ÉPIRE
ÉTOLIE
ACARNANIE
ACHAÏE
ARCADIE
ÉLIDE
MESSÉNIE
LACONIE
ARGOLIDE
THESSALIE
BÉOTIE
ATTIQUE
EUBÉE
ÉOLIDE
Larisse
Pharsale
Pérée
Pydna
Méthone
Olynthe
Potidée
Acanthe
Mt Athos
Mt Olympe
Mt Ossa
Mt Pélion
Mt Othrys
Mt Œta
Mt Parnasse
Mt Parnès
Mt Pentélique
Mt Hymette
Mt Laurium
Mt Cyllène
Mt Erymanthe
Mt Lycée
Mt Ira
Mt Ithome
Mt Taygète
Mt Hélicon
Mt Citheron
Sparte
Olympie
Pylos
Messène
Mégalopolis
Tégée
Orchomène
Thermopyles
Cap Malée
C. Tenare
C. Acritas
C. Malée
Cap Sunium
Pr. Artemisium
Corse, Sardaigne, Sicile
Carthage
MER ADRIATIQUE
MER IONIENNE
MER MÉDITERRANÉE
MER ÉGÉE
ITALIE MÉRIDIONALE ou GRANDE GRÈCE

CARTE DE L'ATTIQUE




nicien *Cadmus,* son fondateur; elle domina longtemps sur les autres villes de la Béotie, qui étaient

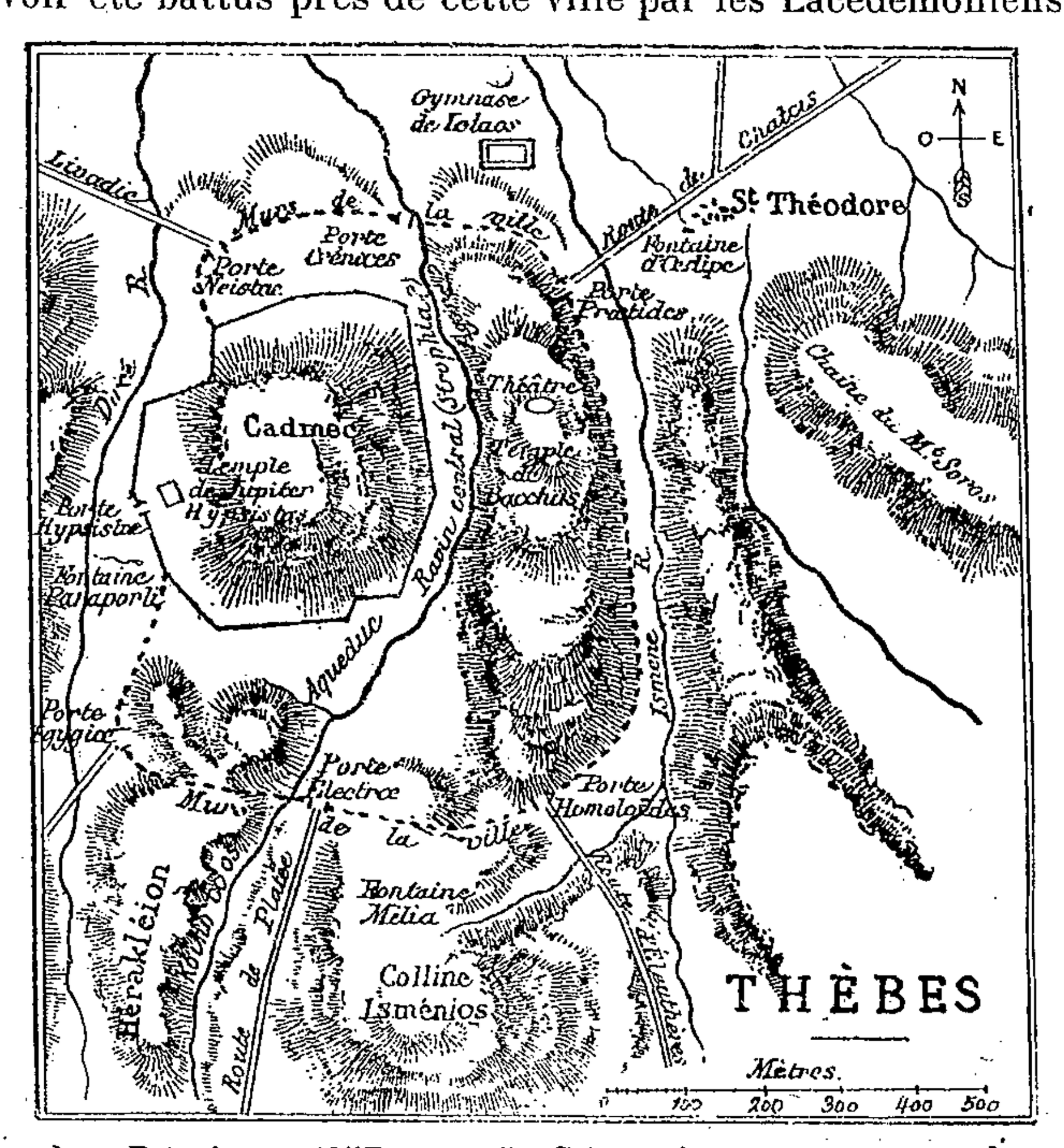
*Platée,* illustrée par la bataille gagnée par Pausanias, à la tête des Grecs, sur Mardonius, général de Darius, roi des Perses (479 av. J.-C.), par ses jeux platéens, et par le long siège qu'elle soutint contre les Spartiates pendant la guerre du Péloponèse.

*Thespies*, consacrée aux Muses, et dont les habitants participèrent à l'héroïque défense des Thermopyles ;

*Chéronée*, où se livrèrent les trois batailles gagnées ; 1° par les Béotiens sur les Athéniens (447 av. J.-C.) ; 2° par Philippe II, roi de Macédoine, sur Thèbes et Athènes (338) ; 3° par Sylla sur Archélaüs, général de Mithridate (87 av. J.-C.).

*Leuctres*, célèbre par la victoire d'Epaminondas, à la tête des Thébains, sur Cléombrote, roi de Sparte (371) ;

*Tanagra*, où les Athéniens, unis aux Argiens, après avoir été battus près de cette ville par les Lacédémoniens




et les Béotiens (457 av. J.-C.), prirent une sanglante revanche deux mois après ;

Enfin *Orchomène*, témoin de victoire remportée par Sylla sur Archélaüs (87 av. J.-C.).

4° **Les deux Locrides :** la *Locride occidentale*, au nord du golfe de Corinthe ; on y remarquait *Amphissa* et *Naupacte* (Lépante) ; la *Locride orientale*, au nord de la

Béotie, on y voyait la ville d'*Opus*, port de mer, et les *Thermopyles* (porte des frontières, aujourd'hui Lycostomos ou Bouche du Loup), immortalisées par les Spartiates.

5° **La Phocide**, entre la Béotie et la Locride occidentale; elle était la terre *sacrée* de l'Hellade à cause du temple de *Delphes*, situé au pied du Parnasse et dédié à *Apollon*; on y remarquait la ville d'*Elatée*, la clef de la Grèce centrale.

6° **La Doride**, au nord de la Locride occidentale, contrée montagneuse habitée par des pasteurs; elle était aussi appelée Tétrapole dorienne à cause de ses quatre villes: *Dryope, Pinde, Erynée Citynium*.

7° **L'Etolie**, à l'ouest de la Locride occidentale; cette contrée, la moins cultivée de la Grèce et dont les habitants passaient pour barbares, avait pour ville principale *Calydon*, qui donna son nom au sanglier envoyé par *Diane* et tué par *Méléagre*. Ce dernier, avec *Diomède*, autre roi d'Etolie, prit part au siège de *Troie*. Les Etoliens formèrent, vers les derniers temps de la Grèce, une *ligue* puissante, qui lutta contre la *ligue achéenne*.

8° Au sud-ouest, l'**Acarnanie**, avec les villes de *Stractus*, de *Thyrium*, d'*Argos* Amphilochium et d'*Actium*, célèbre par la bataille navale qu'Octave gagna sur Antoine, dans les eaux voisines, et qui mit fin à la République romaine (31 av. J.-C.).

C. — La GRÈCE MÉRIDIONALE ou PÉLOPONÈSE (île de Pélops) unie à la Grèce centrale par l'isthme de Corinthe et qui se divisait en huit contrées:

1° L'*Arcadie*, au centre, pays montagneux, habité par un peuple pasteur, où l'on rencontre les villes de Mantinée, de Tégée et de Mégalopolis;

2° La *Laconie*, où s'élevèrent successivement les villes d'Amyclée, d'Elos, de Sellasie, enfin de Sparte ou Lacédémone qui les domina toutes;

3° La *Messénie*, riche en pâturages et en terres labourables, où l'on voyait Pylos, les deux forteresses d'Ithome et d'Ira, et plus tard, la ville de Messène;

4° L'*Argolide*, presqu'île formée par les golfes Argolique et Saronique, avec les villes d'Argos, de Mycènes, d'Epidaure, Nauplie, Tyrinthe, Phlionte, et le village de Némée, où l'on célébrait des fêtes en l'honneur d'Hercule;

5° L'*Elide*, à l'ouest, pays sacré du Péloponèse, parce qu'on y célébrait des jeux en l'honneur de Jupiter, près de la ville de Pise, que remplaça plus tard Olympie; la ville d'Elis, située dans le nord, avait donné son nom au pays;

6° L'*Egialée*, appelée dans la suite Achaïe, sur le golfe de Corinthe, avec ses douze bourgades, Patras, Æguin, etc.,

qui se formèrent en confédération sous le nom de *ligue Achéenne*, dans les derniers temps de l'indépendance grecque ;

7° La *Sicyonie*, avec Sicyone pour capitale ;

8° La *Corinthie*, située à l'entrée du Péloponèse, avec Corinthe, ville qui donne son nom à l'isthme.

Les îles appartiennent ou à la mer Egée, ou à la mer Intérieure, ou à la mer Ionienne.

Elles forment trois groupes dans la mer Egée : les *îles des côtes orientales de la Grèce*, les *Cyclades* et les *Sporades*.

Il n'y en avait que trois dans la mer Intérieure : *Cythère, Ægylée* et la *Crète*.

Les îles de la mer Ionienne étaient *Corcyre*, les îles de *Paxos, Leucade, Ithaque, Céphalonie, Zacinthe* et les *Strophades*.

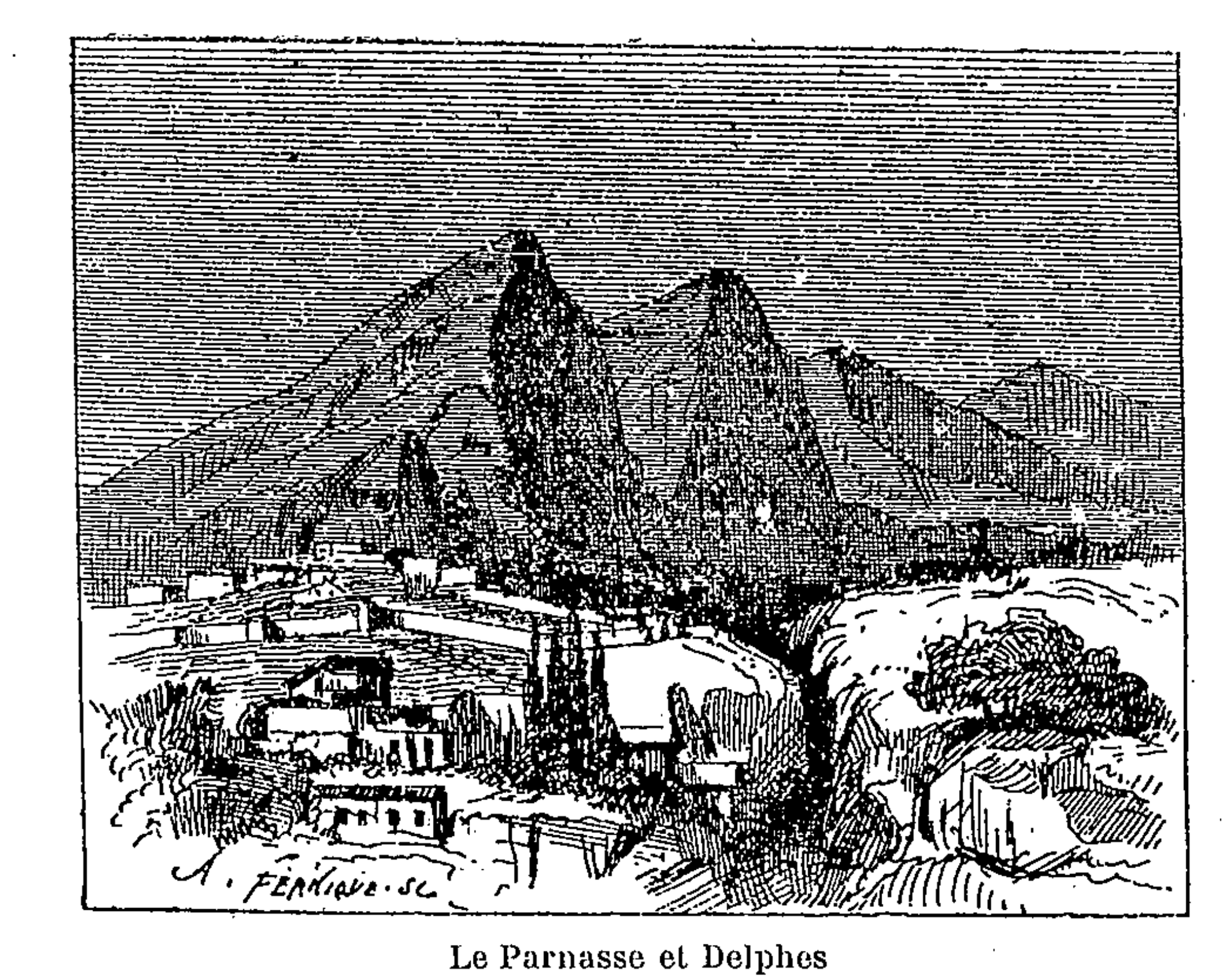
*a*). — **Golfes.** — Les côtes de la Grèce sont découpées par une multitude de **golfes** parmi lesquels remarquons au sud du Péloponèse les golfes *Messénique* (Corone) et *Laconique* (Kolohythia) ; à l'est, le golfe d'*Argolide* (Nauplie) ; au nord-est, le golfe *Saronique* (golfe d'Egine ou d'Athènes) ; au nord, le golfe de *Corinthe* (Lépante) ; à l'est de la Grèce centrale, le golfe *Maliaque* (Zeiloun), le détroit de l'*Euripe* (Egribo), qui la séparait de l'île d'Eubée ; à l'ouest, le golfe d'*Ambracie* (Arta) ; à l'est de la Grèce septentrionale, le golfe *Pagaséen* (Volo).

*b*). — **Caps** —. Quelques **caps** méritent aussi d'être signalés : au sud du Péloponèse, le *Tenarium* (Matapan) renommé par les marbres verts de ses environs, mais aussi par sa caverne considérée comme l'*entrée du Tartare* ; au sud-est de l'Hellade, le *Sunium* (colonne), où Athéné (Minerve) avait un temple.

*c*) — Les **montagnes** célèbres dans l'histoire des Grecs sont : au nord du Péloponèse, le *Cyllène* (Zyria) : au sud, le *Taugète* (Monte di Maïna) déshonoré par les mystères de Bacchus, et par l'exposition des enfants nés contrefaits à Sparte. Au nord de l'Hellade, l'*Œta* (Commaïto ou Katavothra), célèbre par le bûcher et la mort d'Hercule et qui finissait à l'ouest au défilé des Thermopyles ; le *Parnasse* (Liakoura), résidence d'Apollon et des Muses ; au sud, l'*Hélicon* (Zagoura-Vouni), avec ses fontaines et ses grottes, consacrées aux Muses ; les monts *Pindus*, qui traversaient la Grèce septentrionale du nord-ouest au sud-est. également consacrés aux Muses ; à l'est, le mont *Ossa* (Kissabo ou Kissovo), où habitaient les Centaures ; et au nord-est, l'*Olympe* (Lacha), considéré comme le séjour des dieux.

Bien qu'on n'ait découvert en Grèce aucun *volcan* en activité, des forces volcaniques latentes y ont produit de

nombreux tremblements de terre. On pense que les îles de la mer Egée formaient un continent qui unissait la Grèce à l'Asie-Mineure ; une invasion de la mer en a fait un archipel. Les montagnes de ces îles sont dans la même direction que celle des côtes voisines.




Le Parnasse et Delphes

*d).* — Les **fleuves** les plus remarquables de la Grèce Ancienne étaient, dans le Péloponèse, l'*Eurotas* (Iris), qui, après avoir arrosé la plaine de Sparte, se jette dans le golfe Laconique ; l'*Alphée* (Rouphia), tributaire de la mer Ionienne ; dans la Hellade, le *Céphise* qui décharge ses eaux dans le lac Copaïs (aujourd'hui Topoglia ), situé à l'est ; l'*Achéloüs* (Aspro-Potamo) et l'*Evenus*, qui ont leur embouchure dans la mer Ionienne, et le *Céphise*, qui, avec son affluent l'*Illissos*, arrosant Athènes, se jette dans le golfe Saronique.

Dans la Grèce septentrionale, le *Pénée* (Salambria), qui, après avoir arrosé la fertile vallée de Tempé, se décharge dans la mer Egée ; le *Sperchius* (Hellada), tributaire du golfe Maliaque ; l'*Aoüs* (Vouissa), célèbre par une bataille navale gagnée par les Romains sur Philippe III, roi de Macédoine ; l'*Achéron* et son affluent le Cocyte, l'*Aréthon* (Arta), qui se jettent dans la mer Ionienne. (Mathieu.)

## II. — La race Hellénique

Les anciens Grecs se disaient *autochtones*, c'est-à-dire nés de la terre qu'ils habitaient. La science, d'accord avec la Bible, affirme que les premiers habitants de la Grèce, qui se nommaient *Pélasges* ou *Anciens*, descendaient de Javan, fils de Japhet ; ils pénétrèrent en Grèce vers l'an 2000 et y dominèrent jusqu'au XVIII^e siècle avant Jésus-Christ.

Les Pélasges construisirent un grand nombre de villes, en particulier Mycènes, Argos ; leurs constructions sont connues sous le nom de *Cyclopéennes*, c'est-à-dire œuvres des géants appelés Cyclopes. Elles consistent en d'énormes rochers bruts, posés régulièrement les uns sur les autres, sans ciment, mais avec tant d'habileté qu'ils forment des monuments indestructibles, qu'on voit encore en Grèce à la porte aux lions de Mycènes et au trésor d'Atrée dont une seule pierre pèse environ cent soixante-dix mille kilogrammes.

**Mycènes.** — Cette ville d'Agamemnon avait été habitée jusqu'au cinquième siècle avant Jésus-Christ. Son fondateur, Persée, l'avait appelée Mycènes parce qu'il l'avait bâtie, par l'ordre de l'oracle, à l'endroit même où était tombé le pommeau de son épée (μύκης).

« Quand on suit la route de Corinthe à Argos, dit M. Seignobos, après avoir traversé un défilé étroit, on débouche sur la plaine d'Argolide, qui descend jusqu'à la mer. Au sortir de ce défilé, du côté de l'Est, on voit encore, sur une montagne, les restes d'une très ancienne enceinte fortifiée. Ce sont des murs faits de blocs énormes de rochers entassés les uns sur les autres sans ciment ; ils sont épais de 5 mètres, et d'une hauteur qui s'élève par endroits jusqu'à six mètres ; les Grecs croyaient qu'ils avaient été bâtis par des géants, les Cyclopes, et les appelaient les **Murs Cyclopéens**.

Le sommet de la montagne forme une plate-forme, de 1.000 mètres de long sur 600 mètres de large, dont les côtés sont formés par des escarpements de rochers presque à pic. Le rempart suit les contours de cette plate-forme ; il formait l'enceinte de la citadelle de Mycènes.

Schliemann y découvrit en 1876 plusieurs tombeaux, qui renfermaient chacun plusieurs corps encerclés avec leurs bijoux, leurs armes et leurs vêtements. L'un d'eux contenait trois squelettes de femmes avec leurs diadèmes en or. Dans les autres, on trouva un grand nombre de colliers, d'épingles d'or, des vases précieux. Les hommes avaient

été ensevelis avec leurs armes, épées, poignards, lances, flèches en pierre, etc. Plus tard, en 1887-88, la société archéologique y continua des fouilles dans la plaine, mit à jour plus de cinquante tombeaux qui contenaient des objets beaucoup moins riches que ceux de la ville haute.

On voit donc encore la principale porte de la citadelle, dite **Porte des Lions** (5 m. 30 de haut et 3 mètres de large). Le linteau est fait d'une pierre énorme de 5 mètres de long et surmonté de deux lions dressés contre un pilier central. C'est le plus ancien modèle de sculpture que nous possédions de l'art primitif des Grecs. »

« Il y a eu là toute une civilisation florissante — la civilisation dite mycénienne — encore mal connue, mais sur laquelle la lumière se fait peu à peu.

« Ch. NORMAND. »

Il faut citer aussi les fouilles de **Tirynthe**. Schliemann fit déblayer les ruines et trouva les fondations du **palais** des anciens princes, dont la description est tout à fait exacte dans l'**Odyssée**.

## III. — Religion.

1° **Les Dieux.** — *a)* POLYTHÉISME. — Les Pélasges et les Hellènes oublièrent vite, comme les autres peuples, les traditions primitives sur Dieu créateur et maître unique de l'univers, sur l'âme et la vie future. Ils adorèrent la nature avec tous ses phénomènes. Les Egyptiens, les Phéniciens et les Phrygiens, en apportant en Grèce leurs idoles, contribuèrent à produire un polythéisme, dont la littérature grecque nous a transmis les absurdités monstrueuses et infâmes.

*b)* Le CARACTÈRE SPÉCIAL de l'idolâtrie grecque fut de représenter la divinité, non pas sous la forme humaine, mais en prêtant aux dieux toutes les passions et tous les vices de l'homme. Au lieu de diviniser les objets mêmes de la nature, la mythologie grecque en a divinisé les forces. Quand la force animale est associée à celle de l'homme, comme dans les satyres et les centaures, c'est pour représenter les forces inférieures.

*c)* Les GRANDS DIEUX. — Après *Jupiter*, le roi des hommes et des dieux, et aussi le dieu de l'air, les Grecs adoraient : *Neptune*, dieu des eaux ; *Vulcain*, dieu du feu ; *Vesta*, déesse de la terre ; *Junon*, reine des dieux ; *Vénus*, déesse de l'amour ; *Diane*, déesse de la chasse ; *Apollon*, père de la lumière et du jour ; *Cérès*, amie de l'agriculture, représentait les forces productives de la nature ; *Mercure*

présidait à l'industrie et au commerce ; *Minerve* était la déesse de la paix et des beaux-arts ; *Mars* animait la fureur des combats. C'étaient les grands dieux.

*d)* DIEUX INFÉRIEURS ET DIEUX PARTICULIERS. — Dans un ordre inférieur étaient *Bacchus*, dieu du vin ; *Pluton*, roi des esprits infernaux, et toute la foule des divinités secondaires habitantes des cieux, de la terre et des enfers.

Chaque peuple honorait certains dieux d'un CULTE PARTICULIER. *Jupiter* et son fils *Hercule* étaient le plus généralement adorés. Athènes était la ville de *Minerve*. Les fêtes des *Panathénées* y étaient célébrées avec beaucoup d'éclat en l'honneur de la déesse. Au milieu d'une troupe de musiciens, on portait dans toute la ville une riche bannière où était brodée l'image d'un vaisseau qu'on allait déposer solennellement dans le temple de Minerve.

Minerve de Phidias

On consacrait à *Bacchus* les grandes et les petites Dionysiaques, les Orgies, les Lénéennes. L'ivresse était regardée comme l'hommage le plus agréable qu'on pût rendre au dieu des raisins. Pendant les fêtes de Bacchus, on voyait les prêtresses appelées Bacchantes courir dans les rues, la raison égarée par le vin, déchirant de leurs ongles les entrailles des victimes et poussant des hurlements effroyables.

Plus austère dans son culte, la guerrière Lacédémone offrait de sanglants sacrifices au dieu Mars et à Diane chasseresse.

Aux fêtes de *Cybèle*, des prêtres appelés Corybantes exécutaient, les armes à la main, des danses frénétiques.

A Delphes était un fameux temple d'*Apollon*, où l'on venait de tous côtés consulter l'oracle. Corinthe, la plus corrompue des villes grecques, honorait *Vénus* par des débauches, dans les Aphrodisies ou fêtes de Vénus. Les fêtes de *Cérès*, ou de la bonne déesse, servaient à voiler de leurs mystères les plus honteuses voluptés. Dans la ville d'*Eleusis*, souillée d'impureté, la religion était encore souillée de sang. Les sacrifices humains n'y étaient pas rares, et la coutume s'en répandit partout.

2° **Sacrifices et prières.** — *a)* BUT DES SACRIFICES. — Chez les Grecs comme chez tous les autres peuples, on cherchait à gagner la faveur divine par les sacrifices et les prières, pour la réussite d'une entreprise, pour une récolte abondante, pour l'issue heureuse d'une chasse ou d'une bataille. Ou bien on s'efforçait d'apaiser le courroux céleste dans les calamités et les dangers présents ou futurs, tels que maladies, mauvais temps, orages. D'autres prières et d'autres sacrifices étaient institués pour rendre grâces aux dieux et pour l'accomplissement de certains vœux. Il y avait enfin une troisième forme de sacrifices, qui consistaient à expier les crimes ou les violations des lois divines et humaines.

*b)* PURIFICATION. — Avant de se mettre en relation avec la divinité, il fallait que l'homme se soumît à une purification extérieure, symbole de la pureté avec laquelle il devait approcher de l'autel. C'est pourquoi à l'entrée des lieux saints, il y avait des vases remplis d'eau lustrale avec laquelle les fidèles s'arrosaient eux-mêmes ou se faisaient arroser par le prêtre.

*c)* La PRIÈRE succédait à la purification. Platon dit que toute entreprise, la plus insignifiante comme la plus grandiose, doit commencer par l'invocation des dieux et qu'il n'y a pour l'homme vertueux rien de plus beau, rien de plus utile à son bonheur que de vénérer les dieux au moyen des sacrifices et d'entretenir un commerce constant avec eux au moyen des vœux et des prières.

*d)* RITES. — Les Grecs priaient à l'occasion des occupations de la vie journalière, comme dans les actions les plus graves et les plus sérieuses. On suppliait les dieux Olympiens debout, les bras levés au ciel ; on étendait les bras en avant quand on s'adressait aux divinités maritimes ; on les abaissait pour prier les dieux infernaux, convoqués aussi en frappant le sol du pied ou de la main.

Afin de se concilier les faveurs de la divinité, on accompagnait de dons toutes les prières et supplications. Ces

dons étaient tantôt des offrandes déposées sur un autel sans feu ou flambant et destinées à être immédiatement consommées par la divinité, tantôt des présents durables qui restaient sa propriété. A la première catégorie appartenaient d'abord les offrandes non sanglantes, qui se composaient des prémices de la campagne, telles que oignons, maïs, fruits de la vigne, du figuier, de l'olivier, et autres produits du règne végétal auxquels on ajoutait des mets préparés avec ces produits, notamment des gâteaux et du pain.

Dans les sacrifices sanglants, les animaux qu'on égorgeait le plus souvent étaient les taureaux, les brebis, les chèvres et les porcs ; on en abattait peu ou beaucoup à la fois.

3° **Vie future et Culte des morts.** — *a)* LES ENFERS. — De grandes vérités surnagèrent au-dessus de cet océan d'erreurs et de turpitudes : Les Grecs croyaient à une autre vie, qui devait succéder à celle de ce monde. Les âmes, disaient-ils, se rendaient après la mort dans les lieux souterrains appelés les *Enfers*, le nocher *Caron* leur faisait passer, moyennant une obole, la rivière du *Styx*, qui entourait le royaume infernal, et *Cerbère*, chien à trois têtes, les empêchait de sortir de ce royaume. Outre le Styx, il y avait quatre fleuves aux Enfers : le *Cocyte*, formé par les larmes des méchants ; le *Phlégéton*, qui roulait des torrents de flammes ; l'*Achéron*, assez rapide pour entraîner les rochers ; le *Léthé*, dont les eaux faisaient perdre à ceux qui en buvaient le souvenir du passé.

*b)* CHAMPS-ELYSÉES ET TARTARE. — Les Enfers se divisaient en deux parties : Les *Champs-Elysées*, ou champs de la délivrance, séjour des bons, jouissaient d'un printemps perpétuel et d'une félicité parfaite ; le *Tartare*, entouré du Phlégéton et d'une triple muraille, affreux séjour où les méchants étaient torturés. On voyait dans le Tartare : *Sisyphe*, condamné à rouler sans cesse une énorme pierre jusqu'au sommet d'une montagne, d'où elle retombait aussitôt ; *Ixion*, attaché à une roue environnée de serpents et qui tournait continuellement ; le géant *Tityus*, dont les entrailles toujours renaissantes étaient dévorées par un vautour ; *Tantale*, dévoré par la soif au milieu d'un étang dont l'eau échappait à ses lèvres, et par la faim sous des arbres chargés de fruits, mais dont les branches s'éloignaient de ses mains ; les *Danaïdes*, versant éternellement de l'eau dans une cuve sans fond (1).

(1) Bachelet, *Histoire grecque*.

*c)* Cette croyance à la vie future devint le principe ou la cause du CULTE DES MORTS. Honorer la mémoire des morts et respecter leurs droits, afin que leur ombre ne se traînât pas errante sur les bords du Styx sans pouvoir entrer dans les Champs-Elysées, ce fut là chez les Grecs un sentiment éminemment populaire. Les conceptions religieuses et la force de l'habitude élevèrent ce sentiment à la hauteur d'une loi.

De là, la pieuse coutume de parer les morts pour leur dernier voyage, de faire à la dépouille mortelle de belles funérailles, de vénérer les tombeaux ; de là aussi ce noble usage qui consistait à transporter dans la terre paternelle ceux qui avaient succombé loin de leur patrie, ou de leur élever sur le sol national un monument funèbre vide, un cénotaphe. C'eût été une honte que de refuser à l'ennemi tombé sur le champ de bataille les honneurs de l'inhumation.

Cette règle était non moins rigoureusement observée dans la vie privée. Seuls le traître à la patrie et les criminels qui avaient mérité la peine capitale n'avaient point droit aux honneurs des funérailles ; leur cadavre gisait sans sépulture, exposé au grand air, en proie aux bêtes féroces, et il ne se trouvait pas une seule main pour le couvrir d'une poignée de terre.

*d)* FUNÉRAILLES. — Au temps d'Homère, les funérailles étaient somptueuses. Avant tout, les parents et les amis fermaient les yeux du défunt ; puis, après avoir lavé et frotté le corps du défunt avec des onguents parfumés, on le couvrait d'un vêtement blanc en étoffe fine et on le couchait sur le lit, les pieds tournés du côté de la porte.

Alors commençaient les lamentations funèbres. Le corps restait exposé plusieurs jours pendant lesquels on dressait le bûcher qui recevait le cadavre et se consumait avec lui. On éteignait le brasier avec du vin, puis les ossements et les cendres recueillis dans des urnes ou dans des coffres précieux qu'on enveloppait de pourpre et de riches couvertures étaient descendus dans la fosse fermée avec une pierre.

Les funérailles se firent de même à peu près dans les époques ultérieures. Quand elles se faisaient aux frais de l'Etat ou pour les citoyens morts pour la patrie, aussitôt que le cercueil était recouvert de terre, un homme choisi de la ville, prononçait, sur une tribune construite dans ce but, un panégyrique approprié à la circonstance.

*e)* Le LIEU DE LA SÉPULTURE était ordinairement hors des villes, le long de la grande route. Tous les cadavres n'étaient

pas brûlés. Les parents du mort choisissaient le genre de sépulture qui leur convenait.

L'enterrement terminé, les gens du convoi rentraient, comme convives du défunt, dans sa maison, pour y prendre part au repas des funérailles. Trois jours après, on sacrifiait pour la première fois, et le neuvième jour pour la seconde fois sur la tombe. Le trentième jour, un troisième sacrifice finissait le deuil. Les tombes étaient des lieux sacrés (1).

## IV. — Les Héros

1° **Légendes.** — *a)* Héros. — L'âge héroïque embrasse une durée de 3 siècles de 1400 à 1100 avant Jésus-Christ, pendant laquelle des hommes courageux, dont les exploits ont été embellis par les poètes, luttèrent victorieusement contre les ennemis qui les menaçaient et purgèrent le pays des bêtes féroces qui l'infestaient. Sous le nom de héros, ils furent divinisés et chaque cité comme chaque famille eut son héros, auquel elle rendait un culte et dont elle sollicitait l'intervention dans les moments de périls.

*b)* L'Attique vénérait Thésée qui avait tué le minotaure de Crète, monstre à tête de taureau et à corps d'homme auquel les Athéniens payaient chaque année un tribut de sept jeunes filles et de sept garçons.

*c)* Thèbes en Béotie célébrait les exploits d'Œdipe qui avait tué le Sphinx, monstre au visage de femme, aux ailes d'aigle, au corps et à la queue de lion. Les malheurs d'Œdipe, qui, sans le savoir, tua son père et épousa sa mère, fournirent une riche matière aux poètes.

*d)* Le héros d'Argos fut Persée qui trancha la tête de la Méduse, monstre qu'on représentait avec un visage de femme dont la chevelure était entremêlée de serpents et qui pétrifiait ceux qui le regardaient.

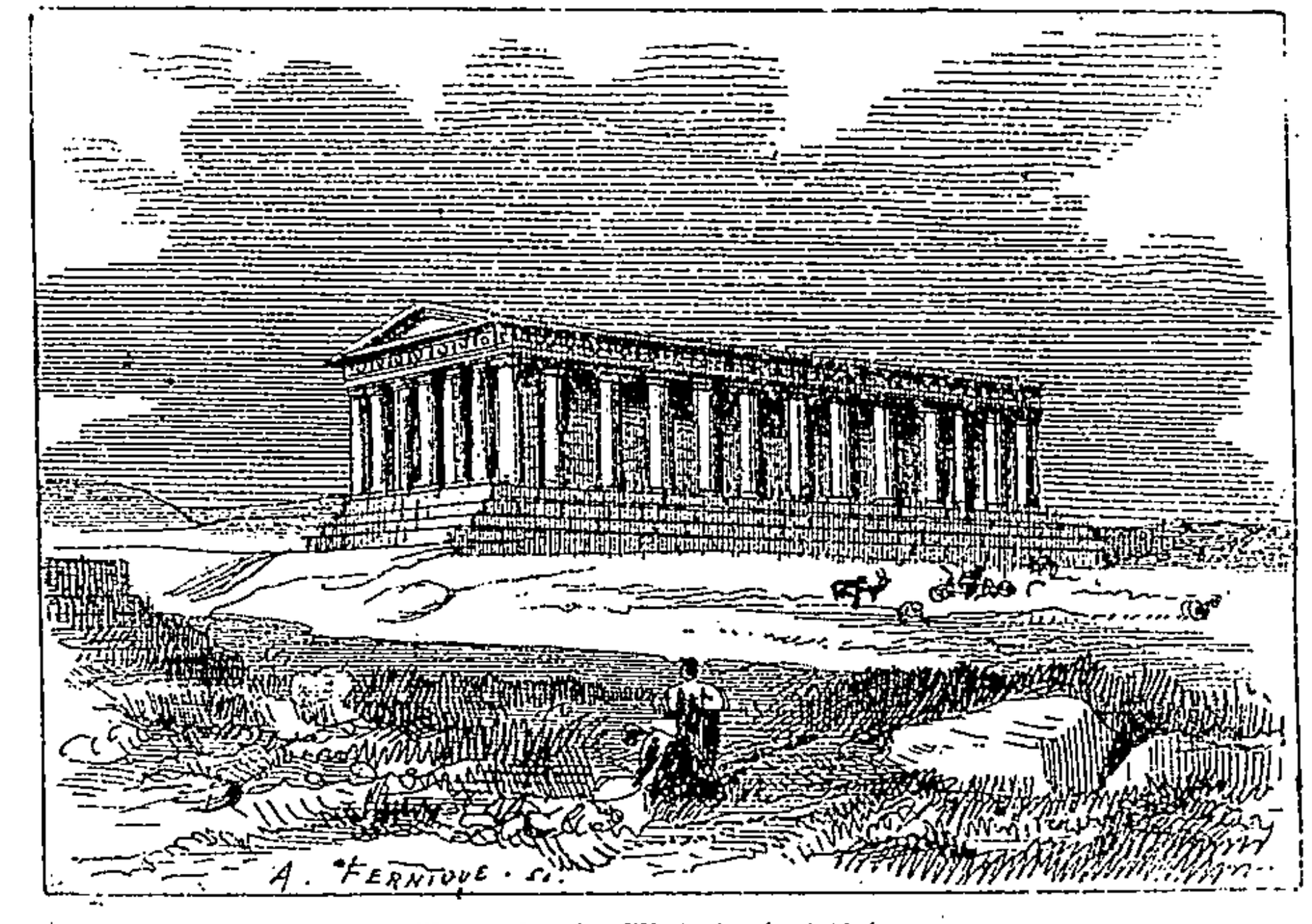
*e)* Corinthe avait pour héros Bellérophon qui dompta le cheval ailé Pégase et vainquit la Chimère, monstre dont la gueule vomissait des flammes terribles et étincelantes.

*f)* Le plus célèbre des héros grecs c'est Hercule. Il délivra les campagnes de Thespies d'un lion énorme qui les ravageait ; il affranchit Thèbes du joug des Orchoméniens, et, fermant les issues du lac Copaïs, il changea la plaine d'Orchomène en un vaste marais. Jupiter s'aida de son bras contre les Titans qui voulaient escalader le ciel ;

(1) *Vie antique,* par Guhl et Komer, traduction de M. Travinski annotée par M. Riemann (1884).

il n'en laissa pas moins son fils soumis aux capricieuses volontés d'Eurystée, roi d'Argos et de Mycènes, soit en accomplissement d'un serment imprudemment fait par le dieu, soit en expiation d'un meurtre commis par le héros.

Hercule tua le lion de Némée, l'hydre de Lerne, dont les têtes repoussaient, si on ne les coupait que l'une après l'autre ; le sanglier d'Erymanthe, les oiseaux gigantesques du lac Symphale et le taureau de la Crète. Il saisit à la course, après l'avoir poursuivie toute une année, la biche




Temple de Thésée à Athènes

aux pieds d'airain ; nettoya les étables d'Augias en y détournant l'Alphée ; fit manger par ses propres chevaux le roi thrace Diomède, qui les nourrissait de chair humaine ; ravit les pommes d'or du jardin des Hespérides, malgré le Dragon qui les gardait ; tua le triple Géryon, et enchaîna Cerbère pour délivrer Thésée retenu chez Pluton. Voilà ce qu'on appelle les DOUZE TRAVAUX D'HERCULE ; mais il en accomplit bien d'autres dans ses longs voyages à travers l'Asie, l'Afrique et l'Europe (1).

2° **Expéditions. — Guerres de Thèbes et de Troie.** — Les héros se prêtant un mutuel appui formèrent en commun de grandes entreprises :

*a)* L'expédition des ARGONAUTES, conduite par Jason, de Thessalie en Colchide à l'est du pont Euxin. Monté sur le vaisseau Argo, il avait pour compagnons Castor et

(1) Duruy. — *Histoire grecque.*

Pollux, Hercule, Thésée et Orphée ; le but de ces héros était de s'emparer de la Toison d'Or, c'est-à-dire des richesses de ce pays.

*b)* Quelques années plus tard, la Béotie fut ensanglantée par la rivalité des deux fils d'Œdipe, ETÉOCLE et POLYNICE.

Polynice chassé de Thèbes par son frère, vint assiéger cette ville, après avoir épousé la fille d'Adraste, roi d'Argos. Six chefs illustres marchaient avec lui, ce qui fit donner à cette guerre le nom de GUERRE DES SEPT CHEFS (1214). Elle se termina par un combat singulier entre les deux frères ; tous deux y périrent. Les Epigones ou fils des sept chefs, mirent de nouveau le siège devant Thèbes, qu'ils prirent et ruinèrent, dix ans après la guerre précédente (2).

*c)* La troisième expédition héroïque fut la GUERRE DE TROIE. Elle fut entreprise par les Grecs pour venger l'injure qu'avait faite Pâris, fils de Priam, roi de Troie, à Ménélas, roi de Sparte, en lui enlevant Hélène, sa femme. Tous les Grecs prirent part à cette expédition.

Agamemnon, roi de Mycènes et d'Argos, eut le commandement en chef ; les autres princes combattirent sous ses ordres. Les plus célèbres furent Achille, roi de Phthiela, Ajax, roi de Salamine, Ménélas, roi de Sparte et frère d'Agamemnon, Ulysse, roi d'Ithaque, Patrocle, l'ami et le compagnon d'Achille, le vieux Nestor, célèbre par son éloquence et sa sagesse.

La ville de Troie soutint un siège de dix ans et vit sous ses murs les plus terribles combats. La dixième année, les Grecs firent entrer dans la ville un cheval de bois rempli de soldats, et ils s'emparèrent de Troie, grâce à ce stratagème. Priam fut égorgé au pied des autels et on enchaîna Hécube, sa femme, Cassandre, sa fille, et Andromaque, la veuve d'Hector. Les Troyens furent tués ou réduits en esclavage (2).

Cette guerre de Troie a été chantée par Homère, le plus grand des poètes grecs, dans son *Iliade*, où il raconte la colère d'Achille au siège de Troie et dans l'*Odyssée* qui fait connaître les aventures dont fut l'objet Ulysse, chef grec, au retour de ce siège.

3° **Troie.**— C'est un explorateur d'un village du Mecklembourg, M. Schliemann, né en 1822, qui nous a fait connaître, par des fouilles intéressantes, l'emplacement de quelques-unes des plus anciennes villes de la Grèce, en même temps qu'un grand nombre d'objets trouvés nous initient aux habitudes de leurs habitants.

(1) Mgr. Daniel. — *Hist. universelle.*
(2) Blanchet. — *Hist. générale.*

« La tradition des anciens plaçait Troie sur la colline la plus petite et la plus voisine de la mer ; Schliemann suivit la tradition. En 1870, il commença à faire fouiller la colline d'Hissarlik, haute de 50 mètres. Elle était couverte d'un amoncellement énorme de débris accumulés pendant trente siècles... Il découvrit ainsi les ruines de six petites villes qui avaient été bâties chacune sur les décombres de la précédente. L'avant-dernière était couverte d'une couche de cendres et les briques avaient été rougies par l'incendie ; on y voyait encore les murs d'une citadelle bâtie en pierre et en briques, épais de 3 à 4 mètres, avec des tours et 3 portes. Schliemann déclara qu'il venait de retrouver la Troie brûlée par les Grecs.

« SEIGNOBOS »

Quantité d'objets furent également trouvés : vases en terre cuite, haches, couteaux, poignards en bronze, chaînes et colliers d'or, pendants d'oreilles, bracelets, et de nombreux instruments en bronze. On a prétendu que cette cachette découverte renfermait le **trésor de Priam**, mais aucune inscription, aucun signe ne permettait de l'affirmer.

---

## SEPTIÈME LEÇON

### PROGRAMME OFFICIEL

### SPARTE ET ATHÈNES

### L'éducation spartiate. — Les Ilotes. Les premiers temps d'Athènes. — Solon

### I. — Sparte

1° **Premiers rois de Sparte.** — *a)* DEUX FAMILLES RÉGNANTES. — Les Doriens, lorsqu'ils envahirent le Péloponèse, sous la conduite de l'Héraclide Aristodème s'étaient emparés de la Laconie et avaient proclamé rois de Sparte, les deux fils de leur chef, Eurysthème et Proclès. Ils régnèrent en même temps, parce que leur mère, qui les aimait tendrement, avait refusé de désigner celui qui était l'aîné. Ces deux familles régnèrent pendant neuf siècles, sous le nom de *Proclide* et d'*Agide*,

cette dernière avait emprunté son nom au fils d'Eurysthème, le vaillant Agis.

Les Doriens vainqueurs formèrent l'aristocratie sous le nom de *Spartiates* ; les anciens habitants conservèrent celui de *Laconiens* ou *Lacédémoniens*, ou *Périèques* habitants du cercle extérieur, c'est-à-dire de la campagne. Les villes qui résistèrent, furent traitées avec rigueur, en particulier Hélos, dont les habitants devinrent esclaves sous le nom d'*Ilotes*.

2° **Les Ilotes.** — Ces malheureux étaient la propriété de l'Etat, qui en laissait l'usufruit aux particuliers ; ils suivaient leurs maîtres à la guerre ou cultivaient leurs champs. On les forçait à porter un bonnet de peau de chien, afin qu'on pût toujours facilement les reconnaître ; on les fouettait sans qu'ils eussent commis aucune faute, pour leur faire sentir qu'ils étaient esclaves ; on les enivrait quelquefois, rien que pour inspirer, aux jeunes Spartiates, du dégoût pour l'intempérance.

Enfin, quand ils devenaient trop nombreux (il y en avait environ deux cent mille contre trente mille citoyens), on permettait aux jeunes Spartiates d'aller à la chasse des Ilotes, comme à celle des bêtes fauves. S'ils se révoltaient, ce qui arriva plusieurs fois, on les châtiait avec la plus grande inhumanité. Dans une circonstance, on en rassembla deux mille, à qui l'on promit la liberté ; on les conduisit sur le bord de la mer, et on ne les revit plus jamais ! Voilà ce qui se pratiquait dans cet Etat si vanté de l'antiquité (1).

3° **Lycurgue.** — *a)* Sauveur de sa patrie. — Pendant deux siècles, les Spartiates luttèrent contre les peuples voisins, et réprimèrent les révoltes fréquentes de leurs sujets les Lacédémoniens et de leurs esclaves les Ilotes. A la fin, l'anarchie était complète et menaçait l'Etat. Les pauvres, nombreux et réduits à la misère; voulaient dépouiller les riches. Lycurgue sauva sa patrie en lui donnant une constitution nouvelle (880).

*b)* Il refuse la royauté. — Son exil. — Lycurgue, cinquième descendant de Proclès, hérita du pouvoir royal à la mort de son frère aîné. La reine, sa belle-sœur, offrit de lui assurer la couronne, en faisant périr son propre fils. Mais Lycurgue le prit dans ses bras et le montrant à l'assemblée des principaux magistrats s'écria : « *Spartiates, voici votre roi !* » L'allégresse fut si vive dans

(1) Chantrel.

toute la ville, qu'on appela cet enfant *Charilaüs* (joie du peuple).

Malgré la noblesse de sa conduite, Lycurgue vit bientôt se former contre lui un parti puissant et nombreux : les grands dont il menaçait l'influence tyrannique, la veuve de Polydecte, déçue dans ses coupables espérances, parvinrent à soulever contre lui la nation tout entière ; il fut obligé de quitter sa patrie.

*c)* Ses voyages. — Toutefois, Lycurgue avait formé le dessein de régénérer son pays, et le généreux proscrit voulut profiter de son exil même, pour préparer l'exécution de son patriotique projet, en s'éclairant de la sagesse des autres nations. Il parcourut la Crète, cet antique royaume de Minos, les villes Ioniennes, où il contracta une étroite amitié avec le sage Thalès ; il visita la Lycie, l'Egypte, l'Inde, afin d'étudier leurs usages et leurs lois. Sparte, troublée de nouveau par les factions, s'étaient déjà repentie de l'avoir éloigné, et l'avait pressé plusieurs fois de reprendre les rênes du gouvernement.

L'oracle de Delphes avait déclaré, sur la prière de Lycurgue, que Sparte serait heureuse et immortelle, lorsqu'elle aurait adopté les lois de Lycurgue. Il céda aux vœux de ses concitoyens, et ce fut au retour de ses longs voyages, qu'il donna à sa patrie, cette austère et puissante constitution, qu'elle n'a jamais remplacée (884).

Cependant les modifications que la constitution de Lycurgue apportait à la législation ancienne, provoquèrent des troubles. Lycurgue dut se réfugier dans un temple, pour échapper aux révoltés, dont l'un d'eux lui creva un œil. Blessé et tout couvert de sang, il harangua le peuple qui avait envahi le temple, avec douceur et raison. Il changea ses sentiments à tel point qu'il voulait dans son indignation, mettre à mort l'audacieux qui avait blessé Lycurgue ; mais celui-ci demanda la grâce de son ennemi et lui pardonna. Cette patience sublime fit considérer Lycurgue comme un dieu.

*d)* Sa mort. — A la fin de sa vie, voyant le bien produit par sa législation, il fit promettre au peuple assemblé de ne rien changer à ses lois avant son retour, sous prétexte que l'oracle de Delphes avait déclaré que les Spartiates seraient grands tant qu'ils observeraient ses lois. Le Sénat et le peuple firent ce serment. Lycurgue s'exila et alla, dit-on, se laisser mourir de faim dans une île. Il avait demandé auparavant qu'on brûlât ses cendres et qu'on les jetât dans la mer, afin que les Spartiates ne se crussent jamais, sous aucun prétexte, délivrés de leur serment.

4e **Législation de Lycurgue.** — Les lois de Lycurgue consistèrent en maximes ou sentences non écrites, que les Spartiates se transmirent de vive voix, et surtout en les pratiquant. Ces lois étaient celles des anciens Doriens, auxquelles Lycurgue sut donner une grande force au point de vue politique, militaire, civil et privé. Lycurgue fut plutôt un réformateur qu'un novateur.

*a)* Les rois, le Sénat, les Ephores. — Lycurgue maintint l'ancienne division de la population en *trois classes* : les Doriens ou Spartiates ayant seuls les droits politiques ; les Laconiens ou Lacédémoniens ou Périèques, sujets libres, et les Ilotes ou esclaves. La royauté ou pouvoir exécutif, continua à être partagée entre deux *rois*, mais cette royauté fut tempérée par un *Sénat* composé de vingt-huit membres, âgés d'au moins soixante ans, nommés à vie, par le peuple et irresponsables ; le Sénat seul préparait les lois.

Chaque mois, à la nouvelle lune, l'assemblée du peuple, composée de tous les Spartiates âgés de trente ans, rejetait ou adoptait sans discussion les lois proposées par le Sénat, mais la puissance du peuple était illusoire, car le Sénat seul devait apprécier les votes populaires. Plus tard le peuple trouvant que sa cause n'était pas assez défendue, nomma cinq *éphores*, qui surveillèrent tous les autres magistrats, sans excepter les rois.

*b)* Lois militaires. — La guerre était le seul métier des Lacédémoniens. Entouré d'ennemis de tous côtés, Lycurgue voulut faire d'eux des soldats et y réussit. Chez eux, la première loi de la guerre et la plus inviolable, était de ne jamais prendre la fuite, mais de vaincre ou mourir. « *Mon épée, ma lance, mon bouclier, voilà tout mon trésor*, disait un soldat Crétois, *avec cela je cultive, je moissonne, je vendange.* » Une mère, en donnant son bouclier à son fils pour une expédition, lui dit : « *Reviens dessus ou dessous* », c'est-à-dire, *tue ou sois tué*. Ceux qui avaient pris la fuite dans un combat étaient à jamais déshonorés.

Les Spartiates n'allaient au combat, qu'après avoir imploré le secours des dieux, par des sacrifices et des prières publiques. Ils marchaient à l'ennemi pleins de confiance, assurés de la protection divine. Quand ils avaient rompu et mis en fuite les ennemis, ils ne les poursuivaient qu'autant qu'il le fallait, pour s'assurer la victoire, estimant qu'il n'était ni glorieux, ni digne de la Grèce, de tailler en pièces des gens qui cèdent et se retirent. Cela ne leur fut pas moins utile qu'honorable : car leurs ennemis, sachant qu'ils passaient au fil de

l'épée tout ce qui résistait, et ne pardonnaient qu'aux fuyards, préféraient ordinairement la fuite à la résistance.

*c*) Lois civiles et privées. — *Les terres* les plus fertiles furent divisées en neuf mille lots de valeur égale, et distribuées entre les Spartiates, qui ne devaient jamais être plus de neuf mille. Ces lots ne pouvaient être vendus, et passaient par héritage aux fils aînés. Comme la possession d'un lot était nécessaire, pour qu'on pût remplir les droits de citoyen, les aînés étaient *égaux* entre eux ; les fils cadets, appelés *inférieurs*, tombaient à la condition de périèques. Le reste du territoire, comprenant les moins bonnes terres sur les montagnes et le littoral, forma trente mille lots qui furent répartis entre les Laconiens.

Pour empêcher cette égalité de fortune immobilière d'être violée, par la possession de l'or et de l'argent, il ordonna que la seule *monnaie* serait une monnaie de fer d'un si grand poids, qu'il fallait une charrette pour porter une somme de 500 livres et une chambre entière pour la contenir. Les maisons, les meubles, les costumes et même les repas durent être uniformes. Les repas étaient publics et communs ; les rois eux-mêmes étaient obligés d'y prendre part. La nourriture ordinaire était un brouet noir, très peu appétissant. Un jour Denys, tyran de Syracuse, témoignait de la répugnance pour le plat qu'on lui avait servi : *Il y manque l'assaisonnement*, lui dit-on. — *Et quel assaisonnement?* demanda-t-il. — *La course, la fatigue, la faim, la soif, qui assaisonnent ici tous nos mets.*

5° **L'éducation spartiate.** — Dès sa naissance, l'*enfant* appartenait à l'Etat, qui le faisait mettre à mort si sa constitution trop faible ne promettait pas un bon soldat, et qui dès l'âge de sept ans se chargeait de son éducation ; il n'apprenait ni à lire ni à écrire, il n'était instruit qu'aux exercices militaires et au respect de la vieillesse ; à vingt ans, il devenait soldat ; à trente ans, citoyen et père de famille ; le travail lui était sévèrement défendu ; à soixante ans, il quittait l'armée et pouvait devenir magistrat.

« L'enfant né, le père ne décidait pas en dernier ressort de l'élever. Il le prenait et le portait dans un lieu appelé Lesché. Là siégeaient les anciens de la tribu. Ils examinaient l'enfant. S'il était bien conformé et robuste, ils ordonnaient de le nourrir et lui reconnaissaient un droit éventuel à l'un des neuf mille lots primitifs. S'il était

chétif et contrefait, ils l'envoyaient aux Apothètes, gouffre voisin du Taygète, parce qu'il n'y avait avantage ni pour lui ni pour la cité à ce qu'il vécut, condamné dès la naissance à n'avoir ni santé, ni force. Par suite, les femmes ne lavaient pas leurs nouveaux-nés dans de l'eau, mais dans du vin, afin d'éprouver leur constitution. Elles n'emmaillotaient pas les nourrissons, leur apprenaient à n'être point délicats pour la nourriture, mais commodes à vivre, sans peur dans les ténèbres, sans crainte dans la solitude, ne connaissant ni les cris, ni la mauvaise humeur, ni les faiblesses, ni les larmes.

On n'était pas libre d'instruire son fils comme on le voulait. Tous les enfants, à peine âgés de sept ans, Lycurgue les prenait et les distribuait par groupes pour être élevés en commun, sous la même discipline, accoutumés à jouer et à travailler ensemble.

... Ainsi, à mesure qu'ils avançaient en âge, on augmentait la force des exercices : on leur rasait la tête, on les habituait à marcher sans chaussures et à jouer ensemble presque tout nus.

Arrivés à douze ans, ils ne portaient plus de tunique, et ils ne recevaient qu'un manteau pour toute l'année ; le corps malpropre ne connaissait ni bains, ni lotions; excepté certains jours de l'année où on leur permettait cette douceur.

... On appelle *Irènes* ceux qui depuis deux ans sont sortis de l'enfance, et *Mellirènes* les plus grands des enfants. Cet irène, à l'âge de vingt ans, marche en tête de sa troupe dans les combats : en temps de paix, il en dispose pour le service de la table ; il enjoint aux plus forts de porter du bois et aux plus petits, les légumes. Ce qu'ils apportent, ils le volent soit en escaladant les jardins, soit en se glissant dans les salles des repas communs, le tout avec autant de ruse que d'adresse. Celui qui est pris reçoit force coups de fouet pour s'être fait prendre par négligence ou par gaucherie ».

PLUTARQUE (1).

APPRÉCIATION DE LA LÉGISLATION DE LYCURGUE. — La législation de Lycurgue, dit Van den Berg, a été l'objet de jugements très divers dans l'antiquité : Platon, Xénophon, Polybe l'ont placée au-dessus de tout, mais Aristote l'a vivement critiquée. Au siècle dernier, plusieurs écrivains ont considéré Lycurgue comme le plus grand des législateurs, et Sparte comme un modèle digne d'imi-

(1) *Traduction Talbot, passim.* (Hachette, éditeur).

tation, mais d'autres écrivains ont mis les Spartiates au rang des sauvages.

De nos jours, une étude plus impartiale et plus exacte, a permis de se rendre compte, qu'on s'était ,longtemps mépris sur les institutions et les mœurs de Sparte. Au lieu d'offrir l'exemple d'une égalité chimérique, son système politique fut fondé sur l'inégalité la plus absolue des personnes et de la richesse. Au lieu de mépriser l'or, les Spartiates en étaient avides; les généraux en particulier furent rapaces et poussèrent la vénalité jusqu'au cynisme. Au lieu de s'en tenir à cette vie sobre et austère qu'on lui attribue, ils aimèrent plus qu'aucun peuple de la Grèce les jouissances de luxe.

## II. — Athènes

### I. — Les premiers temps d'Athènes

1° **Les rois et les Eupatrides.** — Athènes fut fondée par l' Egyptien Cécrops vers l'an 1643 avant J.-C. Plus tard, Thésée en fit le centre politique et religieux de l'Attique, dont il devint le roi et le protecteur, comme Quirinus à Rome. Les successeurs de Thésée durent lutter longtemps contre les chefs de famille, que l'on désigna sous le nom d'*Eupatrides* ou nobles, et qui finirent par triompher.

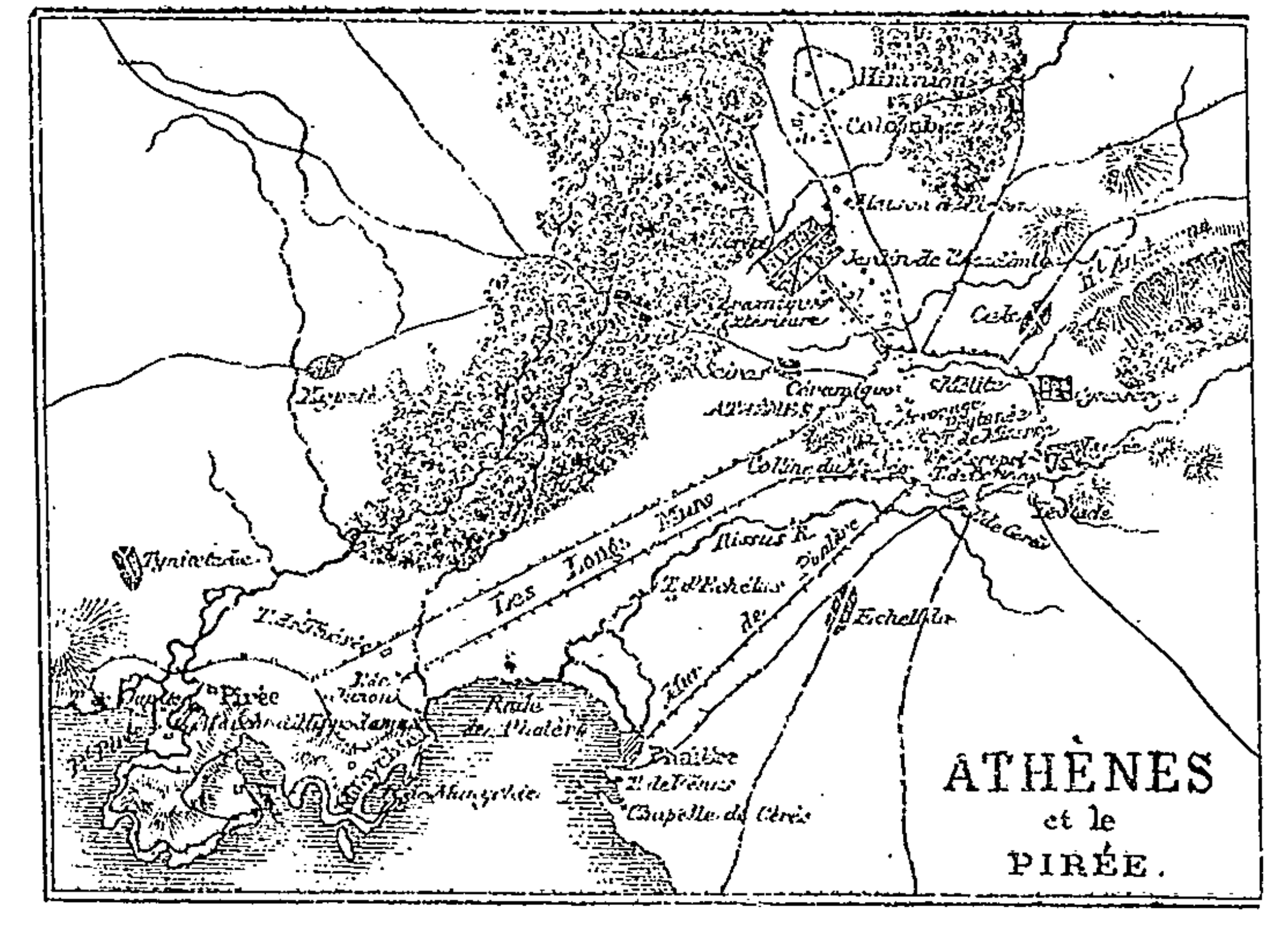
La royauté demeura pendant plusieurs générations dans la famille de Thésée. Le dernier roi Thymote fut déposé et remplacé par Mélanthus, qui passa la couronne à son fils Codrus. Celui-ci s'étant sacrifié dans une invasion des Doriens, les nobles prétendirent que nul n'était digne de régner après lui, et ils remplacèrent la monarchie par une magistrature connue sous le nom d'*Archontat.*

2° **L'Archontat.** — *a)* SON IMPUISSANCE. — Cette charge, d'abord à vie, fut rendue décennale en 752, annuelle en 683, et partagée en neuf magistrats archontes, ce qui l'amoindrit considérablement. L'Archontat fut impuissant à prévenir ou à réprimer les troubles provoqués par les luttes des *Eupatrides* ou habitants de la plaine, des riverains et des montagnards qui se disputèrent la prépondérance.

*b)* DRACON (624). — Pour mettre fin à ces désordres, les Athéniens réclamèrent une législation écrite. L'archonte *Dracon* fut chargé de rédiger ces lois ; mais il leur donna un caractère si sévère et si dur, qu'on a dit qu'il les avait écrites avec du sang. Il n'établissait aucune différence

entre les crimes et les délits et prodiguait la condamnation à mort, ainsi que la dégradation civique.

*c)* Epiménide. — Les désordres continuèrent. Un des Eupatrides, Clyon essaya de s'emparer du pouvoir ; il s'empara de la citadelle, le peuple l'y assiégea. Il put s'en échapper, mais ses partisans s'étant réfugiés dans le temple de Minerve, l'archonte Mégale ne craignit pas de les




faire massacrer, ce qui fut considéré comme un sacrilège. Les Athéniens se mirent à trembler et à craindre un châtiment du ciel. La peste ayant éclaté quelque temps après, ils se hâtèrent, sur l'indication de l'oracle de Delphes, de faire venir de Crète, Epiménide, personnage mystérieux qui purifia la cité par des cérémonies expiatoires et un sacrifice humain. Quand il se disposa à regagner la Crète, on voulut le combler de présents, mais il n'accepta qu'une branche d'olivier et s'en alla en conseillant aux Athéniens de suivre les conseils de *Solon*.

3° **Situation.** — « C'est dans la vallée la plus large et la plus fertile de l'Attique, dans la vallée du Céphise que s'éleva Athènes. L'emplacement était heureux de tous points. La vallée, sans être inaccessible, peut être facilement défendue, au nord, par les escarpements du Parnès, au nord-est par le Pentélique, à l'est par l'Hymette, aux

herbes parfumées. Elle descend d'une pente douce vers la mer, qui lui apporte, en été, la fraîcheur, en hiver, une température tiède et caressante. Au milieu de la plaine, et au-dessus d'un groupe de collines, se détache un rocher énorme, taillé à pic de tous côtés, sauf à l'ouest, mais assez large à sa partie supérieure pour y bâtir des sanctuaires et une forteresse. C'est sur ce rocher que se dressa l'ACROPOLE, et c'est au pied de l'Acropole, dans la plaine, que s'entassèrent les maisons de la ville.

Les avantages de cette position étaient grands, mais elle en avait un qui les surpassait tous : à sept kilomètres de là, sur une plage basse et plate, un bloc de rochers s'avançait en saillie dans la mer, et y formait plusieurs ports naturels dont le plus considérable et le plus célèbre fut le port du Pirée. »

CH. NORMAND.

## III. — **Solon** (595).

1° SA VIE. — Solon, né à Salamine, était de la famille royale de Codrus. Comme son père avait perdu sa fortune, Solon se livra au commerce pour la rétablir. Il voyagea en Grèce, en Asie-Mineure et même en Egypte. Les voyages l'instruisirent considérablement et le mirent en rapport avec les philosophes Thalès de Milet, Bias de Priène et le Scythe Anacharsis.

La science de Solon le fit considérer comme le premier des sept Sages de la Grèce ; sa sentence favorite était : *En tout, considérez la fin.*

*a)* SOLON PREND SALAMINE. — Solon mérita de devenir le législateur des Athéniens, par les services qu'il rendit à sa patrie. Les Mégariens s'étant emparés de Salamine pendant les discordes des Athéniens, ceux-ci ne purent, malgré de grands efforts, reconquérir cette île si précieuse pour eux, et dans leur découragement, portèrent une loi qui défendait, sous peine de mort, de proposer la conquête de cette île. Solon, indigné de cette lâcheté, contrefit l'insensé pendant quelque temps, puis un jour il sortit, avec un air égaré, sur la place publique et se mit à déclamer une poésie qui commençait ainsi : *J'arrive de la belle Salamine, je veux redire les vers qu'Apollon m'a inspirés.* Il termina par ces mots : *Allons donc à Salamine et combattons pour cette île si désirable ; chassons loin de nous la honte méprisable.*

Le peuple emporté par l'enthousiasme supprima le décret. Quelque temps après, Solon, à la tête d'une armée, reprit Salamine, et fut nommé archonte en 594. Il reçut pleins

pouvoirs pour réformer la législation. Solon accepta cette mission et la remplit à la satisfaction générale. *Je n'ai pas fait,* dit-il, *les meilleures lois qu'il eût été possible de faire, mais je les ai faites aussi bonnes que les Athéniens pouvaient les supporter.*

*b)* Solon méprisé. — Fatigué des questions et des difficultés d'application que lui proposèrent dans la suite des Athéniens, Solon résolut de s'éloigner d'Athènes. Il convoqua le peuple, le Sénat et les archontes, et leur fit promettre solennellement d'observer fidèlement ses lois, pendant dix ans. Solon reprit ensuite ses voyages, mais avant l'expiration des dix années, les troubles ayant recommencé à Athènes, il y revint. Il trouva le peuple athénien dominé par son cousin Pisistrate, qui cherchait à prendre le titre de roi, et pour atteindre son but, se fit un jour lui-même de légères blessures, et, accourant sur la place publique, s'écria : « *Ce sont les ennemis du peuple qui ont voulu m'assassiner.* »

Solon essaya d'éclairer ses concitoyens en leur dénonçant l'ambition de Pisistrate, mais le peuple léger d'Athènes ne voulut pas écouter son sage législateur. Pisistrate s'empara de la citadelle, puis de l'autorité. Solon, consterné, voulait toujours résister, mais ses concitoyens refusant de l'écouter, il s'exila en s'écriant : « *Chère patrie, je te quitte avec la satisfaction consolante de t'avoir servie par mes conseils et ma conduite.* »

*c)* Sa mort. — Il est probable que Solon se retira à l'île de Chypre, où il mourut à l'âge de quatre-vingts ans. Législateur, grand capitaine, orateur éloquent, poète distingué, Solon mériterait toute notre admiration si ses mœurs et sa vie privée eussent été plus honnêtes et plus sages. Liberté individuelle, culte de la famille, protection à la propriété, telles furent les bases de sa législation démocratique.

**2° Sa législation.** — *a)* Solon commença sa réforme législative par imposer **trois mesures transitoires :**

La *terre* cessa d'être la propriété exclusive des Eupatrides et elle put être possédée en toute propriété par le peuple.

Le droit qu'avait le *créancier* de vendre ou d'emprisonner le débiteur fut aboli.

Le taux des *dettes* fut réduit à l'aide d'un changement dans la valeur de la monnaie. Solon proposa sa législation qu'on peut diviser en *lois sociales, lois politiques* et *militaires.*

*b)* Lois sociales. — Le but de Solon était de réconcilier

les classes inférieures avec la noblesse qui était tout et le reste de la population qui n'était rien. Il ne priva pas les Eupatrides de leur puissance, mais il donna aux non nobles le moyen de se protéger contre les abus de cette puissance et de l'obtenir à leur tour. Pour cela, Solon prit *deux mesures* qui furent le principe de toutes les transformations introduites dans la constitution d'Athènes.

La *première mesure* fut de faire participer tous les citoyens à l'assemblée du peuple, en leur accordant le droit de délibérer, de voter, d'élire les magistrats et de se faire rendre compte par eux de leur gestion. Il n'y eut d'exclus de l'assemblée du peuple que ceux qui avaient été frappés d'une peine infamante.

La *seconde mesure* fut de faire dépendre l'influence politique, dans la cité, de la richesse représentée par le revenu de la terre et non plus de la naissance, comme auparavant (1).

Solon divisa ensuite, d'après leur fortune, les citoyens au nombre de vingt mille, en *quatre classes ;* les citoyens des trois premières classes pouvaient parvenir à toutes les charges ; ceux de la dernière, exempts d'impôts, n'eurent que le droit de suffrage dans les assemblées publiques, où se décidaient les grands intérêts de l'Etat, et l'entrée dans les tribunaux inférieurs.

La *famille* ne fut pas, comme à Sparte, sacrifiée à l'Etat ; l'*éducation* fut laissée au choix des parents, qui étaient cependant tenus de faire apprendre un état à leurs enfants, car l'oisiveté était défendue. L'éducation des jeunes gens s'achevait dans les écoles, espèces de sanctuaires où personne n'avait le droit d'entrer pendant que les enfants y séjournaient ; cette précaution était nécessaire pour sauvegarder l'innocence de la jeunesse au milieu d'une société aussi corrompue que l'était la société païenne.

Contrairement encore aux lois de Lycurgue, celles de Solon favorisaient l'*industrie*, le *commerce*, les *arts* et les *lettres*.

*c)* Lois politiques. — Le gouvernement tel que l'organisa Solon, comprit les *archontes*, l'*assemblée du peuple*, le *Sénat des quatre cents*, et le *Sénat de l'Aréopage*.

1° Les *archontes*, au nombre de neuf, étaient choisis parmi les citoyens de la première classe. Trois archontes plus élevés en dignité que les autres, avaient un pouvoir plus étendu : le premier, appelé *éponyme*, parce qu'on désignait l'année par son nom, était à la tête de l'administration de la justice ; le deuxième, appelé *basileus* ou *roi*,

(1) Van den Berg, *Petite histoire grecque.*

présidait au culte des dieux et aux fonctions sacerdotales ; le troisième, appelé *polémarque*, commandait les armées pendant la guerre, et veillait au maintien de l'ordre public pendant la paix. Les six autres, sous le nom de *thesmothètes*, siégeaient dans le conseil des archontes, avec voix délibérative dans la discussion des affaires importantes.

2° Le *Sénat* se composait de quatre cents membres âgés au moins de trente ans, et appartenant aux trois premières classes ; le sort décidait annuellement du choix des sénateurs, mais ils devaient, comme tous les magistrats, subir un jugement d'épreuve avant d'entrer en fonction. Le Sénat administrait l'Etat, réglait les finances, élaborait les pro-

Soldat Grec armé du Javelot

jets de loi sur lesquels le peuple était appelé à délibérer, examinait les affaires internationales, surveillait les fonctionnaires publics.

3° **L'assemblée du peuple**, composée de tous les citoyens âgés au moins de vingt ans, décidait de la paix et de la guerre,

discutait, adoptait ou rejetait les propositions du sénat, prononçait en dernière instance sur les crimes de haute trahison, choisissait les fonctionnaires publics ; mais les actes de cette assemblée n'étaient valides que si les archontes les sanctionnaient.

4° **L'aréopage** était un tribunal suprême composé d'archontes qui avaient rempli leurs fonctions d'une manière irréprochable. Exercer une autorité souveraine sur les magistrats, surveiller l'éducation de la jeunesse, l'exécution des lois, la morale publique, juger en dernier ressort les causes criminelles : telles étaient les importantes fonctions de l'aréopage (Mathieu).

Aussi la constitution de Solon, dit M. Pélissier, était démocratique en ce sens que tous les citoyens athéniens avaient des droits politiques ; cependant elle était aristocratique en ce sens que, par suite de la répartition des citoyens entre quatre classes, les plus riches jouissaient de toutes les hautes dignités, les plus pauvres n'étant admis que dans l'assemblée et les tribunaux.

*d)* Lois militaires. — Tout citoyen athénien devait être soldat de dix-huit à soixante ans et servir à ses frais. Chacun, selon sa fortune, contribuait aux frais de la guerre. Le peuple avait le droit de déclarer la guerre, mais seulement après trois discussions publiques. Pour récompenser les actes courageux, il fut statué que les enfants de ceux qui mourraient les armes à la main, seraient élevés aux dépens du public, et qu'on décernerait une couronne à quiconque se distinguerait au service de l'Etat. La lâcheté était considérée comme une infamie. Les généraux ne devaient jamais laisser les soldats morts sur le champ de bataille, sans sépulture.

*e)* Appréciation de la législation de Solon. — La législation de Solon fut beaucoup plus humaine et plus douce que celle de Lycurgue, qui avait dû imposer aux Spartiates, une législation qui les rendît capables de résister aux Ilotes et aux Laconiens toujours prêts à se révolter. Le travail, proscrit à Lacédémone, devint une obligation à Athènes, et l'oisiveté, vertu sociale à Sparte, fut punie sévèrement à Athènes, où l'agriculture, le commerce et l'industrie furent très encouragés. Néanmoins, Solon ne put arracher le peuple athénien à une immoralité dégradante.

---

# HUITIÈME LEÇON

## PROGRAMME OFFICIEL

## LES FONDATIONS DES COLONIES GRECQUES

### Les colonies grecques

La guerre de Troie eut des conséquences politiques très importantes pour la Grèce. qui fut agitée pendant cinq siècles, soit par des *invasions* ou des guerres intestines, soit par la formation de *colonies* qu'elle envoya sur les rivages de la Méditerranée.

1° **Invasion des Doriens.** — Dans les quatre-vingts ans qui suivirent la guerre de Troie, il y eut de grands troubles en Grèce. Ce pays retomba presque dans son premier état de barbarie.

La longue absence des rois grecs partis au siège de Troie permit à la plupart des villes grecques de s'ériger en républiques et aux Doriens qui vivaient dans les montagnes de la Grèce centrale, d'envahir le Péloponèse sous la conduite des trois frères Héraclides, Aristomène, Téménus et Cresphonte; c'est ce qu'on appelle le *retour des Héraclides* et l'*invasion des Doriens*.

Les Doriens asservirent les vaincus dont une partie s'expatria. D'autres se réfugièrent en Attique, où ils furent poursuivis par les Doriens, mais ceux-ci se retirèrent après le dévouement de *Codrus*, roi d'Athènes.

Un oracle avait prédit que l'armée, dont le chef périrait, serait victorieuse. Codrus, déguisé, pénétra dans le camp dorien, frappa un soldat et se fit tuer par lui. Les Doriens effrayés par cet héroïsme, reculèrent tout en conservant une haine implacable contre les Athéniens. Ceux-ci crurent qu'après la mort de Codrus, nul n'était digne de porter le titre de roi ; ils abolirent la royauté et instituèrent l'*Archontat*, magistrature perpétuelle d'abord, puis décennale, puis annuelle. Médon, fils de Codrus, fut le premier archonte (1045).

2° **Colonies grecques.** — Pendant que s'accomplissaient les mouvements intérieurs des Grecs, l'émigration faisait des progrès rapides ; d'innombrables colonies grecques s'établirent dans l'Asie-Mineure, en Italie, en Gaule et en

Afrique, dans le XIIe et le XIe siècles, puis dans le VIIe et le VIe avant Jésus-Christ.

L'émigration des Grecs, favorisée par la religion, fut causée par les invasions, par les guerres civiles, par les tremblements de terre, les épidémies ou les famines, par le besoin de conquérir des terres plus fertiles ou plus favorables au commerce, et surtout par la nécessité de faire subsister un excès de population.

*a)* VILLES GRECQUES D'ASIE. — La première émigration, au XIIe siècle, fut causée par la conquête du Péloponèse par les Doriens sous la conduite des Héraclides. Des *Eoliens* quittèrent la Béotie et gagnèrent l'île de Lesbos et le littoral de l'Hellespont; ce pays fut appelé Eolide.

Des *Ioniens* sortirent d'Athènes et s'arrêtèrent dans les îles de Chios et de Samos. Ils s'emparèrent du littoral entre l'Hémus et la Méandre et l'appelèrent Ionie. Enfin des *Doriens* sortirent du Péloponèse et vinrent s'établir à Cythère et à Théra, à Carpathes, dans l'île de Rhodes. et sur une partie du littoral qu'ils appelèrent Doride.

Ces colonies s'organisèrent en associations de cités. L'Eolide et l'Ionie formèrent deux groupes de douze cités ou ports de mer, et la Doride, un groupe de dix unies par un lien religieux qui se manifestait par des fêtes religieuses célébrées en commun.

Aux VIIIe et VIIe siècles, les cités grecques de l'Asie-Mineure brillèrent d'un vif éclat. Les cités de l'Ionie surtout étaient riches et puissantes. *Milet*, après Tyr et Carthage, la ville la plus commerçante du monde, était la métropole ou cité mère de quatre-vingts colonies, depuis le Bosphore jusqu'au Danube. Phocée fut non moins célèbre par les voyages au long cours qu'entreprirent ses marins qui allèrent jusqu'en Espagne, en Italie, en Corse et en Gaule où ils fondèrent Massalia ou Marseille.

*b)* EXTENSION DE LA RACE GRECQUE EN ITALIE, EN SICILE, EN AFRIQUE. — Aux VIIIe et VIIe siècles eut lieu un nouveau mouvement d'émigration grecque. Des habitants des cités de l'île Eubée s'établirent sur les côtes de Thrace, dans la presqu'île appelée Chalcidique où ils bâtirent Olynthe. La ville de Corinthe devint la métropole de nombreuses colonies dans les îles de la mer Ionienne et sur les côtes de l'Epire et de l'Illyrie. La ville de Mégare envoya des colons qui bâtirent Chalcédoine, Byzance et Héraclé.

Le sud de l'*Italie* reçut des colons de Sparte qui fondèrent Tarente ; des Achéens, Crotone et Sybaris. Il comprit vingt-cinq villes capables de fournir trois cent mille hommes en état de porter les armes. Des Locriens fondè-

rent Locres ; ce pays fut désigné par le nom de *Grande Grèce*.

En *Sicile*, Corinthe donna naissance à Syracuse, les Rhodiens fondèrent Géla et Agrigente.

L'*île de Chypre* avait été envahie de bonne heure. Elle permit aux Grecs de gagner l'Egypte, avec laquelle ils eurent des relations fréquentes à partir du VIIe siècle. Les rois d'Egypte de la XVIe dynastie eurent à leur solde des mercenaires grecs. Amasis les établit à Memphis et ouvrit l'Egypte à leur commerce. Les Doriens de l'île Théra s'établirent entre l'Egypte et Carthage et y bâtirent Cyrène qui donna son nom au pays appelé Cyrénaïque. L'histoire de ces colonies est peu connue. La plupart suivirent le sort de la mère-patrie et devinrent comme elle une proie pour les Romains.

3° **Caractère des colonies grecques.** — L'archipel était un bassin bien délimité par la nature, mais les Hellènes étendirent plus loin le cercle de leurs relations ; ils poussèrent jusqu'aux rivages les plus éloignés, surtout en Asie-Mineure. Ils y établissaient des villes et le succès de ces fondations les engagea dans d'autres entreprises.

La Grèce se contenta des avantages commerciaux sans prétendre gouverner, et toutes ces colonies qui aspiraient à l'indépendance, ne purent jamais former un empire colonial proprement dit.

Dans les colonies, dit Curtius, le génie hellénique s'est éveillé plus tôt ; la faculté d'observation a été plus diversement excitée ; la culture intellectuelle s'est développée en plus de sens à la fois ; les idées ont plus vite franchi le cercle étroit des besoins de chaque jour. Aussi est-ce dans les colonies qu'ont commencé à poindre les premiers germes de la science, c'est là que se sont élaborées les diverses branches de l'art grec, bien qu'il fût réservé à la mère-patrie de porter à leur perfection, par un effort énergique et persistant, les ébauches de civilisation apportées des colonies...

... Il faut dire que les colonies étaient installées à des places de choix ; aussi leurs produits étaient-ils de qualité supérieure. Il en résulta qu'avec le temps, si l'on voulait trouver tout ce qu'il y avait d'excellent, le meilleur blé, le plus beau bétail, les meilleurs poissons, le meilleur fromage, il fallait chercher en dehors de l'Hellade proprement dite. En outre, l'ampleur de l'espace dont disposaient les colons leur permit de constsuire des villes sur un plan régulier et des proportions plus vastes ; là

on fit un art de ce que, dans les métropoles, on laissait aller à l'aventure. » (*Histoire grecque.*)

« Les colons grecs n'arrivaient pas un par un ou par petites bandes ; ils ne s'établissaient pas au hasard, bâtissant des maisons qui, peu à peu deviennent une ville, comme font aujourd'hui les colons européens en Amérique. Tous les colons partaient à la fois sous un chef, et la ville nouvelle se **fondait** en un seul jour. C'est que la fondation était une cérémonie religieuse : le **fondateur** traçait une enceinte sacrée et établissait son foyer sacré sur lequel il allumait son feu sacré (1). »

---

## NEUVIÈME LEÇON

### PROGRAMME OFFICIEL

### GUERRES MÉDIQUES

### Marathon, Les Thermopyles, Salamine.

### I. — Les Guerres médiques

1° **Caractère.** — On appelle *guerres médiques* les guerres qui se firent entre les Grecs et les Perses unis aux Mèdes de 500 à 449 avant Jésus-Christ, pour l'indépendance des colonies grecques de l'Asie-Mineure.

La grandeur des guerres médiques est toute morale, parce que c'est le triomphe invraisemblable de la faiblesse sur la force, de la valeur intellectuelle sur la puissance du nombre : jamais les deux principes de la force et du droit n'ont été plus nettement opposés, jamais la supériorité de la force morale ne s'est mieux accusée.

Il s'en dégage une haute leçon : le fol orgueil du roi de Perse puni par les dernières humiliations de la défaite, rappelle que les plus brillantes prospérités touchent aux plus sombres infortunes. (Pélissier.)

2° **Causes.** — *a*) Domination des Perses. — Le littoral de l'Asie-Mineure compris entre l'Hermus au nord et le Méandre au sud, depuis longtemps peuplé par des colonies grecques, s'appelait Ionie. Ses douze villes principales étaient : sur le continent, Phocée, Smyrne, Clazomènes,

1) Seignobos, *Hist. de la Civilisation.*

Erythres, Théos, Lébédos, Colophon, Ephèse, Priène, Milet; dans les îles voisines, Chio et Samos.

Ces villes formaient une espèce de confédération ; elles furent célèbres par le commerce maritime, les richesses, le luxe, les beaux-arts, la civilisation, les grands hommes qu'elles ont produits. L'Ionie et les autres colonies grecques d'Asie avaient été soumises par Cyrus, lorsqu'il avait conquis la Lydie. Depuis ce temps, elles étaient sous la domination des Perses.

*b*) Révolte de l'Ionie. — Lorsque Darius, fils d'Hystaspe, eut porté ses conquêtes jusqu'à l'Indus, l'Ionie se révolta contre lui. Aristagoras, neveu d'Hutice, tyran de Milet, donna le signal de l'insurrection. Afin d'être plus à même de résister aux armées innombrables des Perses, il demanda du secours aux Grecs.

*c*) Excitations d'Hippias. — Il s'adressa d'abord à Cléomène, roi de Sparte, qui refusa de l'aider ; il envoya ensuite ses ambassadeurs à Athènes où ils furent reçus favorablement. Les Athéniens étaient mécontents de Darius qui avait reçu à sa cour le tyran Hippias expulsé de leur république et qui ne cessait d'exciter Darius contre eux. Athènes envoya vingt vaisseaux au secours des Ioniens sous le commandement de Mélanthus. Erétrie, ville d'Eubée, en ajouta cinq autres.

*d*) Secours des Athéniens. — Les Athéniens débarquèrent en Lydie et trois jours après, incendièrent la ville de *Sardes*, capitale de cet ancien royaume. Les Perses de Lydie extrêmement irrités, coururent aux armes, chassèrent les Athéniens, qui purent difficilement et en petit nombre, regagner leurs navires. Ils marchèrent ensuite contre les révoltés qu'ils firent rentrer sous leur joug. La ville de Milet fut anéantie.

*e*) Colère de Darius. — Darius irrité du secours qu'avaient apporté les Athéniens à leurs colonies résolut de les attaquer et de s'en venger avec éclat. *O Jupiter*, s'écria-t-il en lançant une flèche vers le ciel, *puissé-je me venger des Athéniens !* Il chargea un de ses officiers de lui dire trois fois pendant son repas de chaque jour : *Maître, souvenez-vous des Athéniens.*

Les causes des guerres médiques furent donc les *excitations* d'Hippias ;

Les *secours* que les Athéniens avaient portés aux Grecs asiatiques révoltés contre Darius ;

Les *projets* de conquête de celui-ci.

## II. — Marathon

1° **Deux armées de Darius.** — Pour combattre les Athéniens, Darius envoya contre eux, sous les ordres de son gendre Mardonius, une grande armée de terre et de mer. L'armée de terre périt en Thrace, où elle fut battue par les peuplades de cette contrée ; la flotte composée de trois cents vaisseaux, se brisa contre le mont Athos, vingt mille hommes périrent.

Darius ne se découragea pas. Il confia une nouvelle armée de cent vingt mille hommes aux satrapes Datis et Artapherne qui ravagèrent l'île d'Eubée, et débarquèrent en Attique. Auparavant, ils avaient envoyé des hérauts à toutes les villes de Grèce pour leur demander la terre et l'eau.

Toutes les villes s'étaient soumises excepté Sparte et Athènes qui firent jeter ces hérauts dans des puits, en leur disant de prendre là, la terre et l'eau qu'ils demandaient. Irrités, les Perses guidés par Hippias se rangèrent en bataille dans les Plaines de Marathon, à six lieues d'Athènes.

2° **Bataille de Marathon** (490). — *a)* Spartiates superstitieux. — Effrayés, les Athéniens demandèrent des secours à Sparte qui envoya deux mille hommes, lesquels n'arrivèrent que le lendemain de la bataille, retenus qu'ils avaient été par une coutume superstitieuse, qui ne permettait aux guerriers spartiates de se mettre en marche qu'après la pleine lune.

*b)* Sagesse d'Aristide. — Les Athéniens ne purent opposer aux cent vingt mille soldats persans, que dix mille hommes d'Athènes et mille de Platée, mais ces onze mille hommes étaient courageux et déterminés. *Aristide*, à qui sa rare probité fit donner le surnom de Juste, commandait l'armée avec *Miltiade* et huit autres chefs. Il eut la générosité de céder le commandement à Miltiade, comme plus habile et plus expérimenté que lui. Son exemple fut imité des autres généraux, qui préférèrent le bien public à leur gloire personnelle.

*c)* Déroute des Perses. — Miltiade songea à regagner par l'avantage du poste, ce qui lui manquait du côté du nombre. Il rangea son armée dans un lieu étroit, et en couvrit les flancs par des abatis d'arbres, afin qu'on ne pût l'envelopper. Les Athéniens, ainsi postés, n'attendirent pas le choc de l'ennemi : au premier signal, ils coururent contre lui. Le combat fut rude et opiniâtre, parce que les Perses étaient dix contre un ; mais les

deux ailes des Athéniens, ayant rompu celles des Perses, se replièrent brusquement sur leur centre, qui fut mis en déroute. Les Perses, au lieu de regagner leur camp, s'enfuirent vers leurs vaisseaux,où se jeta tout ce qui put échapper à l'épée du vainqueur.

Un soldat, tout fumant du sang des ennemis, se détacha de l'armée et courut sans s'arrêter jusqu'à Athènes, pour donner le premier à ses concitoyens l'heureuse nouvelle de la victoire. Il ne leur dit que ces deux mots: *Réjouissez-vous, nous sommes vainqueurs !* et il tomba mort à leurs pieds. Les Perses perdirent six mille quatre cents hommes et les Grecs cent quatre-vingt- douze. Hippias fut trouvé au nombre des morts.

*d)* Résultat de la victoire. — L'effet moral de cette belle victoire fut immense chez tous les Grecs. Cependant elle eût été inutile sans la prudente activité de Miltiade. Le persan Datis. une fois sur ses vaisseaux, essaya de surprendre Athènes, il doublait déjà le cap Sunium, quand Miltiade s'empressa de courir au secours d'Athènes, d'où il éloigna les Perses qui se retirèrent.

3° **Disgrâce de Miltiade.** — Les Athéniens rendirent de grands honneurs à leurs soldats morts sur le champ de bataille de Marathon. Ils leur firent des funérailles solennelles et gravèrent leurs noms sur des colonnes, mais Miltiade excita l'envie de ses concitoyens, qui lui refusèrent le lendemain même de son triomphe une couronne de laurier qu'il demandait. Quelque temps après, il reçut l'ordre de châtier les îles qui s'étaient données aux Perses; il remporta encore de grands succès, mais ayant cru devoir lever le siège de Paros, parce qu'on lui annonçait faussement l'approche des Perses, on l'accusa de trahison.

A cause de ses blessures, il ne put se rendre à l'assemblée qui devait se prononcer sur son sort. Ses ennemis purent facilement l'accabler et le faire condamner à être jeté dans la fosse où l'on faisait périr les malfaiteurs. Mais des citoyens courageux s'étant écrié : « *Athéniens, souvenez-vous de Marathon !* » ils obtinrent de changer l'arrêt de mort en une amende de cinquante talents (à peu près deux cent soixante-dix mille francs) que Miltiade ne put payer, ce qui le fit jeter en prison où il mourut des blessures qu'il avait reçues en défendant sa patrie. Plus tard, on lui éleva un tombeau dans la plaine de Marathon. Son fils Cimon paya son amende.

4° **Rivalité d'Aristide et de Thémistocle.** — *a)* ARISTIDE EXILÉ. — Aristide et Thémistocle se trouvèrent après la mort de Miltiade, les deux hommes les plus considérables d'Athènes. Aristide était ferme et rigide dans sa conduite, il ne cherchait que le bien commun. Thémistocle, au contraire, était violent et passionné pour la gloire. *Les lauriers de Miltiade,* disait-il, *m'empêchent de dormir.*

Irrité de la sage opposition que lui faisait Aristide, il parvint à rendre celui-ci suspect au peuple qui le condamna à l'ostracisme.

Le jour où le peuple s'assembla pour se prononcer sur le sort d'Aristide, celui-ci se rendit sur la place publique. Un citoyen, ignorant et sans instruction, s'approcha de lui en le priant d'inscrire le nom d'Aristide sur sa coquille. « *Quel mal vous a donc fait cet homme ?* demanda Aristide au paysan.» « *Aucun*, répondit celui-ci, *je ne l'ai jamais vu, mais je suis ennuyé de l'entendre toujours appeler le juste.*» Aristide écrivit son nom sans rien ajouter, et fut condamné à l'exil pour dix ans. En sortant de la ville, il leva les mains au ciel et demanda que les Athéniens ne se trouvassent jamais en état d'avoir besoin d'Aristide.

*b)* THÉMISTOCLE, SEUL MAITRE. — Thémistocle resté seul maître, usa de son autorité pour la gloire et l'intérêt de son pays. Il engagea les Athéniens à employer l'argent, qu'ils avaient l'habitude de dépenser pour leurs amusements, à construire des vaisseaux. Bientôt, à la tête d'une flotte de cent navires, Thémistocle alla châtier tous les pirates des îles de la mer Egée, rapporta aux Athéniens de quoi les dédommager de leurs sacrifices et s'efforca de préparer ses compatriotes à résister de nouveau aux Perses.

## III. — Les Thermopyles

1° **Xerxès.** — Après la défaite de ses armées à Marathon, Darius, de plus en plus irrité, se prépara pendant trois années à venger ce désastre ; mais la mort vint le surprendre au milieu de ses préparatifs, il chargea son fils *Xerxès* de cette campagne. Pendant quatre ans, Xerxès augmenta et compléta les armées de son père, puis lui-même se mit à la tête de ses troupes, tirées de cinquante-six nations différentes et donnant un total de un million sept cent mille fantassins et de quatre cent mille cavaliers avec une flotte de plus de quatre cents navires.

Arrivé sur les bords de l'Hellespont, Xerxès dans son fol orgueil, fit placer son trône sur un lieu élevé, d'où il put contempler la mer couverte de ses navires et la terre de ses soldats. Quelque temps après, une violente tempête ayant détruit le pont de bateaux qu'il avait fait construire entre l'Asie et l'Europe, il poussa la démence jusqu'à ordonner de battre la mer de verges, de la marquer d'un fer rouge et de l'enchaîner.

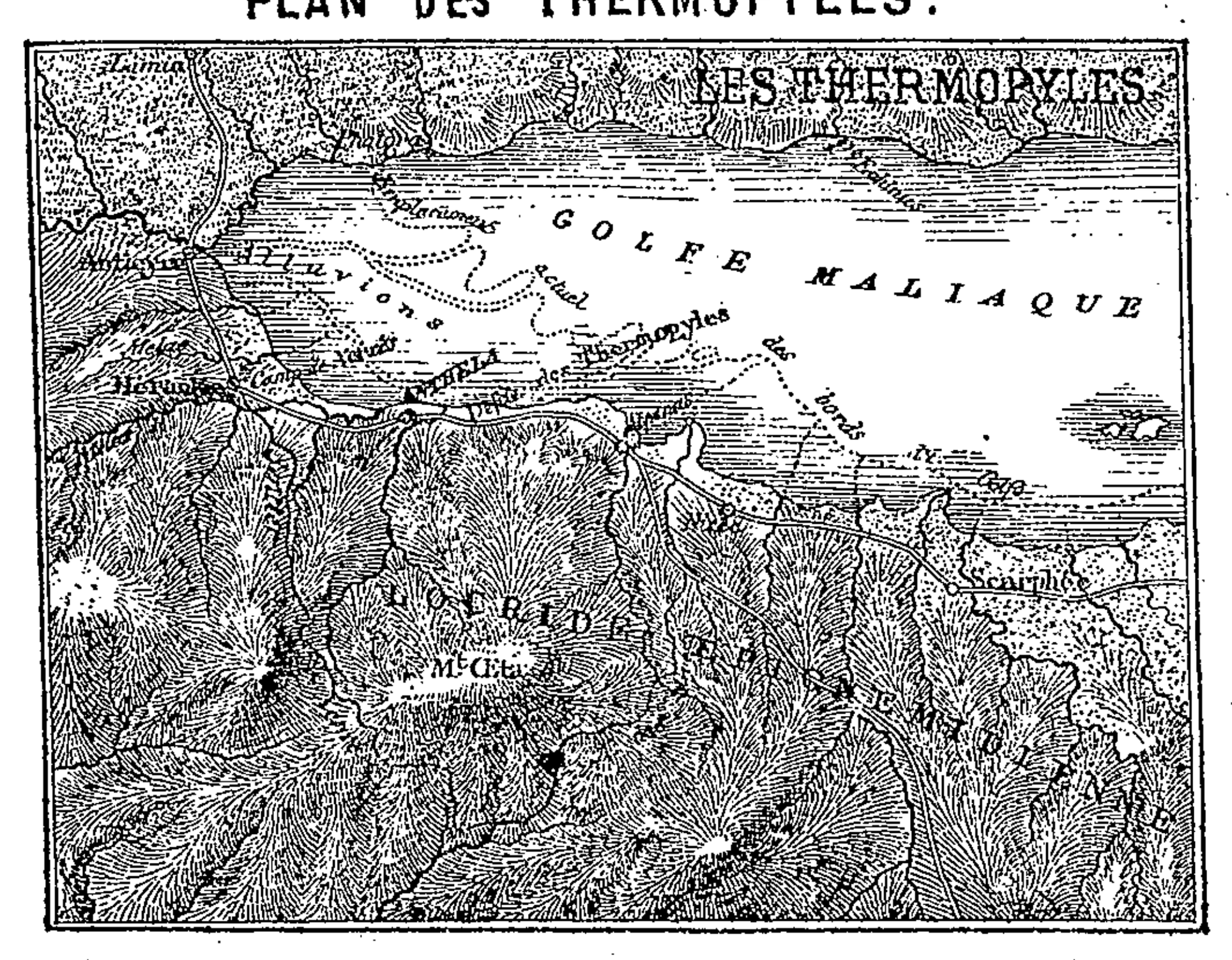
2° **Bataille des Thermopyles.** — *a*) PRÉPARATIFS. — Tous les peuples grecs effrayés de l'approche d'une armée si formidable s'empressèrent de se soumettre d'avance ; seuls les Spartiates et les Athéniens s'apprêtèrent à combattre Xerxès. *Pensez-vous,* avait dit Xerxès au Spartiate exilé Démarate, *que les Grecs osent me résister ?* L'exilé lui avait répondu : *Quand toute la Grèce se soumettrait à vos armes, les Lacédémoniens n'en seraient que plus ardents à défendre leur liberté. Ne vous informez pas du nombre de leurs troupes ; ne fussent-ils que mille, fussent-ils moins encore, ils se présenteraient au combat.*

Les Argiens d'abord, puis Gélon, le roi de Syracuse, offrirent aux Spartiates et aux Athéniens, de leur fournir des vaisseaux et des soldats, à condition qu'ils auraient le commandement ; ils furent repoussés. *Non jamais, Sparte ne vous cèdera cette prérogative,* leur dit Syagrius, *si vous voulez secourir la Grèce, c'est de nous que vous prendrez les ordres ; si vous prétendez les donner, gardez vos soldats.*

*b*) LÉONIDAS. — Thémistocle rappela Aristide de l'exil, afin que la Grèce ne fût point privée des lumières et de la valeur d'un si grand homme. Ensuite il disposa tout pour une vigoureuse résistance. Il laissa cependant, pour ne pas rompre l'union entre Athènes et Sparte, à l'orgueilleux Spartiate *Eurybiade*, le titre de *généralissime* des Grecs réunis; mais il n'en fut pas moins l'âme de tous les conseils. On résolut d'empêcher les Perses d'entrer dans la Grèce centrale; il fut décidé que Léonidas irait défendre l'entrée des *Thermopyles*, défilé très étroit entre la Thessalie et la Locride, seul passage par où les Perses pouvaient pénétrer dans la Grèce méridionale.

En même temps, une flotte de trois cents navires occupait le détroit d'Artémisium entre les côtes de la Thessalie et celles de l'Eubée, ce qui mettait l'armée de terre et la flotte à portée l'une de l'autre. Léonidas ne prit que trois cents de ses compatriotes : *s'il s'agit du nombre,* s'écria-t-il, *la Grèce n'y suffirait pas; mais s'il s'agit du*

PLAN DES THERMOPYLES.




*courage, ma petite troupe est plus que suffisante.* Douze cents Lacédémoniens et six mille alliés se joignirent à lui.

Xerxès étonné de la résistance que Léonidas se disposait à lui faire, essaya de le gagner par des promesses. *Si tu veux te soumettre,* lui écrivait-il, *je te donnerai l'empire de la Grèce.* Léonidas répondit : *J'aime mieux mourir pour ma patrie que de l'asservir.* Une seconde lettre du roi ne contenait que ces mots : *Livre-moi tes armes.* Léonidas écrivit au-dessous : *Viens les prendre.*

Les soldats étaient dignes du chef. Un envoyé, ayant été reconnaître l'armée ennemie, dit que les Perses étaient tellement nombreux que leurs flèches obscurciraient le soleil. *Tant mieux,* s'écria Dinocée, *nous combattrons à l'ombre.*

*c*) Le combat. — Xerxès, furieux, ordonna à ses soldats de marcher contre cette poignée d'insolents; mais tous leurs assauts furent inutiles, le défilé les obligeant de n'attaquer que par petits détachements. La lutte dura deux jours, et l'invasion eût été certainement arrêtée, si les Grecs avaient concentré là toutes leurs forces, ou seulement si, au lieu de célébrer les jeux olympiques, ils fussent accourus au secours de Léonidas. Xerxès commençait à craindre pour son armée entassée dans la petite

vallée formée par les chaînes de l'Orthyrs et de l'Octa et aurait pu être facilement tournée puis écrasée. Malheureusement, un homme du pays, un traître, le berger Ephialtès, s'offrit à conduire les Perses par un sentier de l'autre côté de la montagne.

A la terrible nouvelle de l'arrivée des Perses sur ses derrières, Léonidas renvoya la plupart des soldats qui lui avaient été confiés au nombre de huit mille; il ne garda que ses trois cents Spartiates et les soldats Thespiens qui voulurent partager son sort. Il chercha, dit-on, à sauver deux de ses parents, en les chargeant de porter à Sparte des lettres et des messages : *Je suis venu ici,* répondit l'un d'eux, *pour manier des armes et non pour porter des lettres. — Qu'irai-je faire à Sparte ?* s'écria l'autre; *mes actions lui apprendront ce qu'il lui importe de connaître.*

Léonidas et ses soldats, au milieu de la nuit, se jetèrent dans le camp des Perses, poussèrent droit à la tente de Xerxès, qui prit la fuite; ils succombèrent le lendemain à la pointe du jour, après avoir massacré vingt mille ennemis et montré à la Grèce ce que peut le courage. Des trois cents Spartiates, un seul échappa au massacre; s'étant sauvé à Lacédémone, il fut regardé comme un traître et rejeté partout. On consacra à ces braves un monument avec cette inscription : *Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici, pour obéir à ses lois.*

Le dévouement de Léonidas et de ses compagnons produisit plus d'effet que la victoire la plus éclatante.

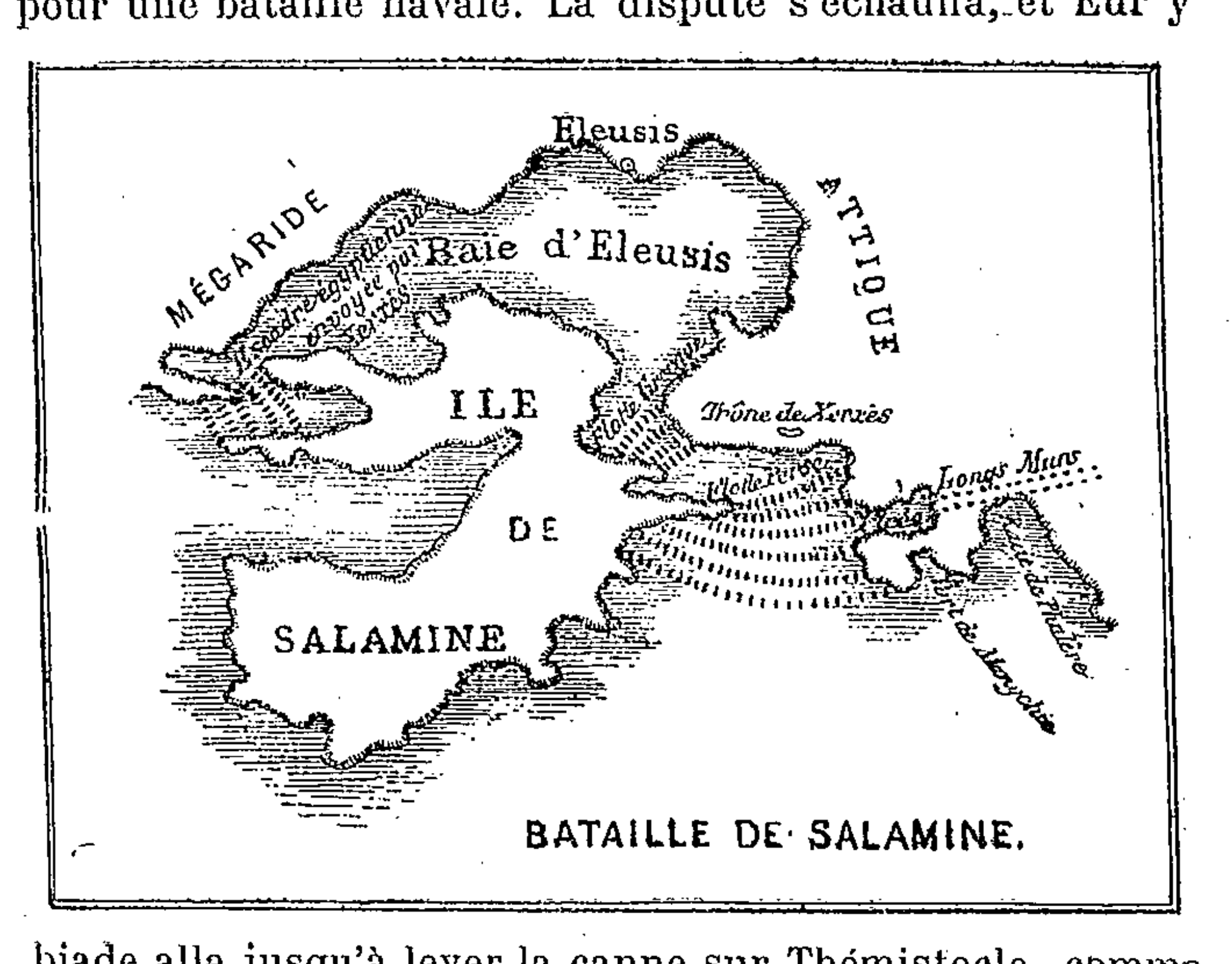
3° **Combat naval d'Artémisium** (480). — Pendant que Xerxès était arrêté aux Thermopyles, sa flotte après avoir essuyé sur les côtes de la Magnésie, une tempête qui y fit périr quatre cents galères et un grand nombre de vaisseaux de transport, se présenta devant la flotte grecque qui occupait le détroit *d'Artémisium.* Deux cents vaisseaux persans tournèrent l'île d'Eubée, et allaient envelopper les Grecs, lorsqu'une nouvelle tempête les brisa contre les écueils. Pendant trois jours, il se donna plusieurs combats, dans lesquels les Grecs eurent presque toujours l'avantage. Ils apprirent enfin que le passage des Thermopyles était forcé, et se retirèrent à l'île de Salamine.

Après avoir franchi les Thermopyles, Xerxès saccagea et brûla les villes de la Phocide. Il pénétra dans l'Attique et parut devant Athènes, qui était abandonnée, à l'exception de la citadelle, dont les défenseurs résistèrent jusqu'à la dernière extrémité. La ville fut pillée et détruite et les temples livrés aux flammes, car les Perses abhorraient le culte des idoles.

L'oracle, consulté par les Athéniens, leur avait dit qu'ils ne trouveraient leur salut que dans des *murailles de bois;* Thémistocle, qui était peut-être l'auteur de l'oracle, eut soin de faire entendre que ces murailles ne pouvaient être que des vaisseaux. Tous ceux qui étaient capables de porter les armes se rendirent sur la flotte, pendant que les vieillards, les femmes et les enfants se réfugiaient à Salamine, à Egine ou à Trézène.

## IV. — Salamine

1° **Combat naval de Salamine** (480). — Pendant que, tous les vaisseaux grecs se concentraient à Salaminet sous les ordres du Spartiate Eurybiade, le désordre se mit parmi les généraux grecs. Eurybiade voulait qu'on allâ protéger le Péloponèse; Thémistocle soutenait que l'on ne pourrait jamais trouver un endroit plus favorable pour une bataille navale. La dispute s'échauffa, et Eur y




BATAILLE DE SALAMINE.

biade alla jusqu'à lever la canne sur Thémistocle, comme pour le frapper. *Frappe, mais écoute*, lui dit l'Athénien sans s'émouvoir, et il continua à développer ses raisons qui furent adoptées.

Cependant, craignant la division, Thémistocle fit avertir secrètement Xerxès que les Grecs allaient lui échapper, s'il ne se hâtait de les attaquer pendant que leurs vaisseaux

étaient réunis. Le présomptueux monarque donna dans le piège : la bataille s'engagea, et la flotte des Perses, composée de douze cents vaisseaux, mais qui avait déjà subi de grandes pertes à la bataille d'*Artémise*, fut presqu'entièrement détruite par celle des Grecs, qui ne comptait que trois cent quatre-vingts galères (380 av. J.-C.). Thémistocle eut l'honneur de la journée. Lorsqu'il parut aux jeux olympiques, toute l'assemblée se leva en sa présence.

Pendant le combat naval de Salamine, Artémise, reine d'Halicarnasse, alliée de Xerxès, se voyant poursuivie par des vaisseaux athéniens, s'avisa d'arborer le pavillon grec et d'attaquer un vaisseau persan qu'elle coula à fond, ce qui fit croire à ceux qui poursuivaient son vaisseau qu'il était grec, ce qui la sauva. Xerxès, parlant de ce fait, dit que dans cette bataille les hommes s'étaient conduits comme des femmes et les femmes comme des hommes.

Cependant Xerxès, abattu par les désastres qu'il avait essuyés, et craignant que la flotte grecque ne lui fermât le chemin de l'Asie, se hâta de gagner l'Hellespont, qu'il passa en fugitif, sur une barque de pêcheur. Il laissa Mardonius en Thessalie avec une armée de trois cent mille hommes pour continuer la guerre.

2° **Batailles de Platée, de Mycale et d'Himère** (479). — Mardonius envoya aux Athéniens le roi macédonien Alexandre pour leur proposer la paix. Aristide, qui était alors Archonte, fit à l'envoyé de Mardonius cette belle réponse : *Tant que le soleil suivra la route qui lui est tracée, les Athéniens ne feront jamais d'alliance avec Xerxès, qu'ils poursuivront, jusqu'à ce qu'ils aient tiré vengeance de leurs campagnes désolées et de leurs temples détruits.*

*a*) Platée. — Mardonius pénétra dans l'Attique qu'il ravagea de nouveau. Les Athéniens, désespérés, allaient se soumettre, quand les Spartiates leur envoyèrent leur roi Pausanias, neveu de Léonidas, avec une armée de cent dix mille hommes, qui se réunirent entre Platée et Thèbes en Béotie. Les Perses augmentés d'auxiliaires au nombre de cinquante mille avaient une cavalerie excellente. Pendant plusieurs jours, les deux armées ne firent que de se harceler, changeant sans cesse de position. Une nuit, un cavalier perse se présenta aux camps des Grecs; conduit aux généraux, il leur dit : *Soyez sur vos gardes : Mardonius vous attaquera à la pointe du jour. Recevez en bonne part l'avis que je vous donne. Forcé de suivre malgré moi l'armée des Perses, je vous apporte une preuve évidente de mon dévouement à la Grèce; j'espère que vous ne me*

*trahirez pas et que vous me saurez gré de m'être exposé, pour vous avertir, aux plus grands dangers. Je suis Alexandre, roi de Macédoine.*

Le choc fut terrible; d'abord accablés, les Spartiates se relevèrent vivement et attaquèrent le camp des Perses qui fut pris et pillé. Mardonius, qui combattit avec courage, fut mis à mort par un Spartiate. De trois cent mille hommes, il n'en échappa à la mort que quarante mille. Les Thébains, qui s'étaient alliés aux Perses, furent poursuivis par les vainqueurs jusque dans leur ville qui fut investie et son territoire ravagé. Pausanias se fit livrer les chefs du parti des Perses, qu'il exécuta.

En souvenir de la belle victoire de Platée, Aristide décida que tous les peuples de la Grèce enverraient des députés à Platée, afin d'y honorer, par des sacrifices augustes, la mémoire de ceux qui avaient péri dans le combat, et que les Platéens seraient regardés comme une nation inviolable et consacrée à la divinité.

*b)* MYCALE. — Le jour même de la bataille de Platée, la flotte grecque, sous les ordres du Spartiate Léotychide et de l'Athénien Xantippe, débarqua au promontoire de MYCALE, en Ionie, une armée qui attaqua les Perses sauvés de la bataille de Salamine et les extermina presque tous. L'Ionie fut délivrée de leur tyrannie.

*c)* HYMÈRE. — La même année, les Grecs de Sicile, sous les ordres de Gélon, tyran de Syracuse, battirent près d'*Hymère* trois cent mille Carthaginois, alliés de Xerxès, commandés par Amilcar.

Les Grecs, par les victoires de Salamine, de Platée, de Mycale et d'Hymère, remportées en moins d'un an, attestaient une supériorité militaire éclatante sur terre et sur mer. D'attaqués, ils étaient devenus agresseurs, grâce à leur amour de la patrie et de la liberté.

La seconde guerre médique n'avait duré que deux ans.

*d)* LES GRECS ATTAQUENT LES PERSES. — **Sparte,** humiliée de la trahison de son roi Pausanias qui fut condamné à mort pour avoir livré sa patrie à Xerxès, **se retire.**

**Athènes seule** attaque l'empire des Perses. Cette ville venait d'être relevée de ses ruines par Thémistocle qui reconstruisit le port du **Pirée.** Périclès, de son côté, avait commencé les **Longs murs** qui devaient unir les ports du Pirée et de Phalène à Athènes.

**Cimon,** fils de Miltiade, prend la place de Thémistocle, coule tous les vaisseaux perses près de l'embouchure de l'Eurymédon. Cependant, il reste exilé pendant huit ans pour avoir fait l'éloge des Spartiates, toujours jaloux des Athéniens. Rappelé par le peuple, **Cimon** attaque de

nouveau les Perses, mais il meurt en assiégeant **Citium**, laissant à son lieutenant Cellias le soin de signer le **Traité de Citium**, honteux pour les Perses.

Cette **paix cimonique**, signée par **Artaxerxès Longuemain**, reconnaît l'indépendance de toutes les cités grecques de l'Asie, laisse maîtresse de la mer la flotte athénienne et met fin aux guerres médiques.

3° **Résultats des guerres médiques.** — Ainsi, les principaux résultats des guerres médiques furent de forcer les Grecs à s'unir, de donner la suprématie à la Grèce, de procurer la liberté aux colonies grecques de l'Asie-Mineure et s'assurer la libre navigation de la Méditerranée.

---

## DIXIÈME LEÇON

### PROGRAMME OFFICIEL

**LA CIVILISATION ATHÉNIENNE**
**La Cité, les Esclaves**
**Les Monuments, les Théâtres et les Fêtes**
**Le siècle de Périclès**

### I. — La Civilisation Athénienne

Périclès, fils de Xantippe, général athénien de la famille de Pisistrate, eut pour mère une descendante des Alcméonides. Il jouit de l'autorité suprême à Athènes après la mort de Cimon, bien qu'il n'eût jamais été archonte, mais simplement stratège.

Grand homme d'Etat, vaillant capitaine, orateur puissant, savant et philosophe, Périclès excita l'admiration de ses contemporains qui, le comparant à Jupiter à cause de sa belle prestance, le surnommèrent l'*Olympien*.

1° **Suprématie d'Athènes.** — Le but de toute la vie de Périclès fut de faire de sa patrie la première des cités et comme la capitale de la Grèce, en établissant cette grandeur sur les arts, sur les travaux autant que sur les conquêtes.

Après les guerres médiques, Athènes commanda à un

grand nombre de cités, dont les unes étaient ses sujets, les autres ses alliées et les troisièmes ses colonies. Les cités assujetties furent Egine et l'Eubée, Thasos. Naxos, Eion et une foule de localités de la mer Egée, de la Chersonèse et du littoral de l'Asie-Mineure. Ces villes devaient payer un tribut et livrer des vaisseaux.

Depuis la trahison de Pausanias, les alliés avaient reconnu la suprématie d'Athènes qui l'avait mise à la tête de leur confédération, dont les assemblées générales et le trésor se tenaient à Délos. Bientôt la protection d'Athènes devint une domination, le trésor commun et les assemblées furent transportés à Athènes, c'est ce qu'on appela l'*empire athénien*.

2° **La Cité.** — « Les Grecs ne formèrent jamais une seule nation, comme de notre temps les Français ou les Anglais. Ils restèrent divisés en plusieurs centaines de petits peuples dont chacun avait sa ville. Chaque ville était un petit Etat indépendant qu'on appelait *cité*. La plupart ne possédaient qu'un petit territoire, avec quelques milliers d'habitants.

« SEIGNOBOS »

Entre toutes les cités grecques, Athènes est restée le modèle de ce que les anciens appelaient la cité.

« Les familles constituaient la cité. *Cité* et *ville* n'étaient pas des mots synonymes chez les anciens. La *cité* était l'association religieuse et politique des familles et des tribus ; la *ville* était le lieu de réunion, le domicile et surtout le sanctuaire de cette association.

Il ne faudrait pas nous faire des villes anciennes l'idée que nous donnent celles que nous voyons s'élever de nos jours. On bâtit quelques maisons, c'est un village ; insensiblement le nombre des maisons s'accroît. C'est une ville ; et nous finissons, s'il y a lieu, par l'entourer d'un fossé et d'une muraille. Une ville, chez les anciens, ne se formait pas à la longue, par le lent accroissement du nombre des hommes et des constructions. On fondait une ville d'un seul coup, tout entière en un jour.

Mais il fallait que la cité fût constituée d'abord et c'était l'œuvre la plus difficile et ordinairement la plus longue. Une fois que les familles, les phratries et les tribus étaient convenues de s'unir et d'avoir le même culte, aussitôt on fondait la ville pour être le sanctuaire de ce culte commun. Aussi la fondation d'une ville était-elle toujours un acte religieux...

L'autel de la cité était renfermé dans l'enceinte d'un

bâtiment que les Grecs appelaient *prytanée*. Il n'y avait rien de plus sacré dans une ville que cet autel, sur lequel le feu sacré était toujours entretenu.... Chaque cité avait des dieux qui n'appartenaient qu'à elle.... Elle avait aussi des *héros*, glorieux citoyens dont la mémoire était l'objet d'un culte....

Chaque cité avait son corps de prêtres qui ne dépendaient d'aucune autorité étrangère. Entre prêtres de deux cités, il n'y avait nul lien, nulle communication, nul échange d'enseignements, ni de rites. En général l'homme ne connaissait que les dieux de la ville, n'honorait et ne respectait qu'eux » (Fustel de Coulanges. — La cité antique).

3° **La Religion.** — La Religion était superstitieuse, chez les Grecs, et mêlée à toutes les circonstances de la vie d'un citoyen. En dehors des grands dieux de la mythologie grecque, chaque cité avait des dieux qui n'appartenaient qu'à elle. On les appelait génies, héros, démons. La plupart du temps c'étaient les âmes des ancêtres divinisées par la mort. Les morts étaient les gardiens du pays, à condition qu'on leur offrît un culte. Autre considération générale: le même nom comme **Zeus, Athénée** ne désignait pas toujours la même divinité. L'**Athénée d'Athènes** n'était pas l'**Athénée** de **Sparte**. La religion pas **une**, mais composée d'une **série de cultes** différents.

Il n'y avait pas de clergé organisé et, par conséquent, pas de hiérarchie sacerdotale. L'autorité des prêtres s'arrêtait aux limites d'un sanctuaire dont ils avaient la garde.

Le **rite** était un ensemble de petites pratiques dont il ne fallait rien changer ; enlever un mot à une prière viciait la prière elle-même. Il fallait la vraie formule, les vraies syllabes, sinon la prière était mauvaise.

On gagnait la faveur des dieux par les sacrifices et les prières. **Deux sortes de sacrifices :** 1° l'**offrande** des fruits, des gâteaux, des libations de vin et de lait.

2° l'**immolation** des animaux vivants, victimes **blanches** pour les dieux supérieurs, victimes **noires** pour les autres.

Si une des conditions nombreuses du sacrifice manquait, celui-ci était nul. Aussi, chaque cité conservait dans un livre spécial les détails de ces rites.

4° **Les Fêtes.** — La grande fête religieuse d'Athènes était les **Panathénées** qui avaient lieu tous les 4 ans, au mois de juillet et duraient six jours. Après les représentations musicales de l'Odéon, les jeux gymnastiques, les courses de chevaux et de chars, les régates, on célébrait

la fameuse **procession** dont l'acte principal consistait à porter en grande pompe, dans le sanctuaire d'Athéna-Polias, le **peplos** neuf qui était offert chaque année à la déesse. C'était une très riche tapisserie où étaient brodées les actions de la déesse, les événements de l'histoire, les portraits des principaux citoyens. C'était une procession magnifique (1) composée d'une élite choisie dans tous les âges et tous les rangs de la cité.

Au mois de septembre, on célébrait les **Eleusinies**, tous les cinq ans. Ces fêtes duraient 12 ou 14 jours et se passaient à Athènes et à Eleusis.

Les **Dyonisies** en l'honneur de Bacchus donnèrent naissance aux représentations théâtrales.

5° **Les Théâtres.** — Quelques tréteaux en plein air suffisaient d'abord; tout autour, des gradins étaient disposés sur le flanc d'une colline. Puis vinrent successivement des améliorations, échafaudages en bois pour la scène, puis vers le 4e siècle, une scène en pierre.

Les acteurs étaient costumés et masqués. Ces masques représentaient certains types expressifs, de sorte que, selon le dialogue joyeux ou douloureux, il fallait changer de masque pendant le cours de la pièce.

Le Théâtre d'Athènes pouvait contenir 30.000 spectateurs qui entraient sur la présentation de jetons valant environ 30 centimes. La représentation durait toute une journée. On pleurait, on criait, on applaudissait, on sifflait.

*a*) Lieux des divertissements publics. — Chaque espèce de ces divertissements nécessitait des édifices spéciaux. Les courses à cheval et les courses de chars avaient lieu dans l'*Hippodrome*, les exercices gymnastiques dans le *Stade*. Les *théâtres* étaient réservés aux plus grandes solennités, accompagnées de représentations musicales et dramatiques.

*b*) Les *Hippodromes* furent d'abord de vastes plaines en rase campagne; on en traçait les limites au moyen de pieux fixés dans le sol ; un tronc d'arbre desséché, assez haut et flanqué à droite et à gauche de deux pierres blanches, servait de borne. Les conducteurs de chars devaient tourner ce point pour revenir au point de départ. Les spectateurs se plaçaient où ils pouvaient. Plus tard, on éleva des gradins sur les deux côtés longs de la carrière, puis des écuries pour les chevaux, des remises pour les chars, et des cours où se faisaient les préparatifs de courses

(1) Il faut en lire la description dans Taine (Philosophie de l'art. p. 248).

et où l'on élevait des autels et des statues des dieux protecteurs des exercices guerriers et équestres.

*c*) La disposition du *stade* correspondait généralement à celle de l'hippodrome, mais comme les courses s'y faisaient sans chevaux ni chars, il n'avait ordinairement que cent quatre-vingts mètres de longueur, avec des talus ou gradins pour les spectateurs.

*d*) Les *théâtres* généralement construits avec un goût et un art inaccoutumés, s'ils n'égalaient pas les stades et les hippodromes par leurs dimensions, les surpassaient de beaucoup, tant par leur brillante décoration que par l'agencement intérieur de l'ensemble.

Les théâtres furent primitivement construits pour la danse et les chants qui faisaient partie des fêtes, et comme tous les actes ou exercices se rattachaient au culte des

Chœurs antiques

divinités grecques, ceux-ci ne tardèrent pas à devenir par cela même, un sujet d'éducation pour les jeunes gens, et une source de jouissance pour le peuple. Ils servirent aux assemblées générales du peuple et à toutes sortes de cérémonies.

Au lieu d'être oblongs comme les hippodromes et les stades, les théâtres prirent la forme d'un segment de cercle plus ou moins long, afin de faciliter aux spectateurs, l'audition et la vue de ce qui se disait ou se passait sur la scène.

Quand les jeux ou exercices gymnastiques n'étaient pas publics, ils avaient lieu dans les *palestres* et les *gymnases*. La forme la plus simple de ces édifices, consista en une cour ouverte environnée de portiques à colonnes flanquées de compartiments couverts. Dans la cour, on s'exerçait à la course et au saut, on luttait dans les enceintes fermées. Ces établissements devinrent si nécessaires, que chaque ville eut son gymnase. Il se composait d'une salle réservée aux exercices, de bains, d'une garde-robe, d'une salle où les lutteurs se frottaient d'huile, un espace pour le jeu de balles et enfin de longues avenues, où les coureurs et spectateurs pouvaient se promener.

Si les citoyens grecs se rendaient volontiers dans l'enceinte des gymnases, ils s'assemblaient avec plus d'empressement encore sur la place publique ou *Agora* pour vaquer à des occupations plus sérieuses, aux affaires publiques et à leurs propres affaires. D'abord sans édifices, l'Agora finit par s'entourer et se couvrir d'édifices magnifiques. Il devint le centre de la vie politique et religieuse. D'après Vitruve, l'Agora avait une forme carrée et entourée de vastes colonnades doubles formant galeries, disposées en promenoirs (1).

6° **La Place publique.** — Dans presque toutes les villes grecques, il y avait l'**Agora** ou place du marché où s'assemblait le peuple. C'est là que se passait presque toute la vie du citoyen. A Athènes, on trouvait sur cette place les édifices importants, les tribunaux, les temples, le Sénat. Il y avait des emplacements spéciaux pour chaque genre de produits, installés en plein air ou sous de modestes tentes en étoffe. Une femme aisée n'allait jamais au marché. Le mari achetait les provisions qu'il faisait porter à son domicile par des commissionnaires.

C'est là d'abord que le peuple délibérait et votait les lois ; plus tard, il se retira au **Pnyx** dont on ne connaît pas l'emplacement exact.

7°) **La Famille.** — Elle était fondée sur la religion. Le **Pater Familias** avait une très grande autorité qui, après sa mort, était exercée par le frère aîné. La femme apportait toujours une dot à son mari, si peu considérable qu'elle fût. La femme était vraiment souveraine dans l'**intérieur de sa maison**, et à Sparte surtout jouissait d'une grande considération.

Les Grecs n'avaient pas comme nous **nom** et **prénom**,

(1) Vie antique.

mais seulement un nom suivi de celui du père (au génitif). Les enfants étaient tenus à de grands égards envers leurs parents.

8° **Les Écoles.** — Deux systèmes bien différents d'éducation à **Sparte** et à **Athènes.** Nous en avons parlé. A Athènes, il n'y avait pas, à proprement parler, d'enseignement organisé comme aujourd'hui soit par l'État, soit par des corporations spéciales. Il était donné par de simples particuliers, librement, dans des locaux privés.

Point de programme, mais seulement des règlements de police sous le contrôle des **Sophronistes.** Le professeur devait enseigner avant tout l'amour de la patrie, des institutions nationales. On sait que Socrate répandait ses idées par la conversation.

L'éducation athénienne comprenait trois parties : les **lettres,** la **musique** et la **gymnastique,** puis venaient les études de luxe : le **dessin,** les **sciences,** la **rhétorique** et la **philosophie. Isocrate** fut le plus populaire des professeurs à la mode. La jeune fille restait jusqu'à son mariage dans le **Gynécée,** c'est-à-dire la partie de la maison où se tenaient habituellement les femmes et où les étrangers n'étaient jamais admis. On lui donnait les éléments des lettres et des sciences, mais il faut dire pourtant que le côté intellectuel de son éducation était fort négligé.

L'**Éphébie** était l'époque qui suivait l'adolescence où le jeune Athénien se préparait à devenir soldat, sans être cependant caserné.

9° **Les habitations.** — Tout le luxe était réservé aux monuments publics. Les habitations particulières manquaient de confortable. Rues étroites, maisons petites, pauvres logis ; aussi les riches vivaient-ils à la campagne. On commença à élever des maisons à plusieurs étages après la guerre du Péloponèse.

10° **Le mobilier.** — Le mobilier consistait en sièges bas en X (diphros). Plus tard, avec un dossier *κλισμος* en bois. On les couvrait de peaux, tapis ou coussins. Le lit était de bois simple d'érable ou de hêtre. Les tables étaient basses. La lingerie était conservée dans des coffres. Les vases étaient l'**Amphore,** à deux anses, souvent sur un pied en pointe qui s'enfonçait sur un socle ; l'**hydrie** pour l'eau, le **cratère** pour les mélanges. On connaissait vers le IVe siècle les lampes à l'huile. Les vases étaient très décorés.

11° **Le costume** était le **chiton**, pièce d'étoffe qui enveloppait tout le corps, puis la **chlamyde**, manteau court qui flottait sur les épaules. La chaussure était une espèce de **sandale**, mais les Grecs marchèrent plutôt nu-pieds.

12° **Les repas.** — Deux déjeuners, l'un en se levant, l'autre à midi : le soir, souper δειπνον. On invitait le soir. Les hommes étaient couchés, les femmes et les enfants assis. On ôtait ses chaussures, les esclaves lavaient les pieds des convives et on apportait les tables toutes servies. Les Grecs mangeaient avec leurs doigts et on s'essuyait avec de la mie de pain.

13° **Les funérailles.** — Après la mort d'un Grec, on faisait la toilette du cadavre et on le recouvrait de vêtements blancs. Le lendemain, après un sacrifice, on le conduisait au lieu de la sépulture, en cortège dont l'ordre était fixé par la loi, au son des flûtes. L'inhumation et l'incinération étaient également connues. Les Grecs avaient l'habitude de mettre dans les tombeaux un certain nombre d'objets dont s'était servi le défunt, des pièces de monnaie et beaucoup de figurines en terre cuite.

14° **Les monuments.** — L'ancien temple fut bâti suivant certains principes et certaines dispositions appelées ORDRES.

Le plus ancien l'**ordre dorique,** parce que les Doriens en firent usage les premiers. — **Sévère et puissant** au 7e siècle.

**D. I. C** — l'**ordre ionique,** employé la première fois au temple de Diane à Ephèse en Ionie. — **Plus gracieux,** au 6e siècle.

l'**ordre corinthien,** inventé par Callimaque, de Corinthe. — **Plus riche** en ornements, au 5e siècle.

**Ordre dorique.** — On le reconnaît surtout à une décoration particulière de la frise, ordinairement des bas-reliefs. Le fût repose sur le soubassement, sans piédestal, il est cannelé. Le chapiteau est une sorte de coussinet que surmonte une plaque rectangulaire (tailloir et abaque). Hauteur de la colonne de 4 à 6 fois le diamètre de la base.

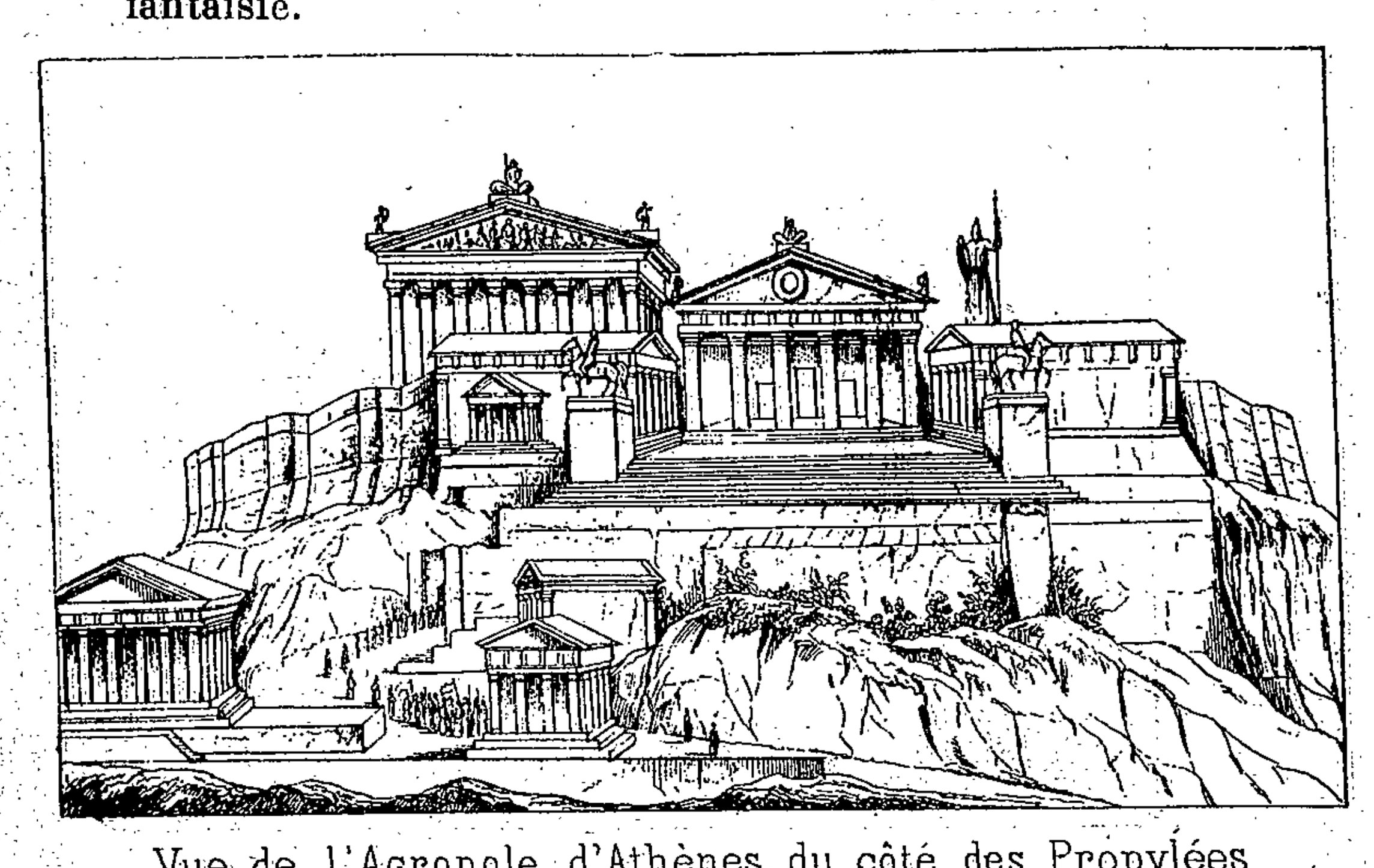
Le **Parthénon** est le chef-d'œuvre de cet ordre. On l'a appelé **l'ordre masculin** — rien pour la grâce.

**Ordre ionique.** — Elégant et gracieux, appelé **l'ordre féminin.** Il est surtout caractérisé par son chapiteau,

qui est décoré à chacun de ses angles par un enroulement en spirale qu'on appelle **Volute** ou **Hélice**. L'architrave et la frise sont plus décorées et il y a beaucoup plus de ciselures, l'**Erechteion** d'Athènes. Hauteur des colonnes 9 fois le diamètre de la base.

**Ordre corinthien.** — Le plus svelte, le plus riche, le plus magnifique : caractérisé surtout par la forme et la disposition de son **chapiteau**, imaginé par Callimaque. Ce chapiteau consiste en une partie centrale, corbeille, vase, toujours recouverte de deux rangs de feuilles — chaque rang a huit feuilles et huit volutes. Les feuilles imitent généralement celles de l'**acanthe sauvage**, quelquefois du persil ou de l'olivier. Le fût de la colonne peut être lisse ; il admet cependant les cannelures ; la frise reçoit des guirlandes ; l'**œil** est une rose qui occupe le centre de l'échancrure de chacune des faces.

Les Grecs usèrent peu de ce style qu'ils empruntèrent probablement à l'Egypte et qu'ils modifièrent selon leur fantaisie.



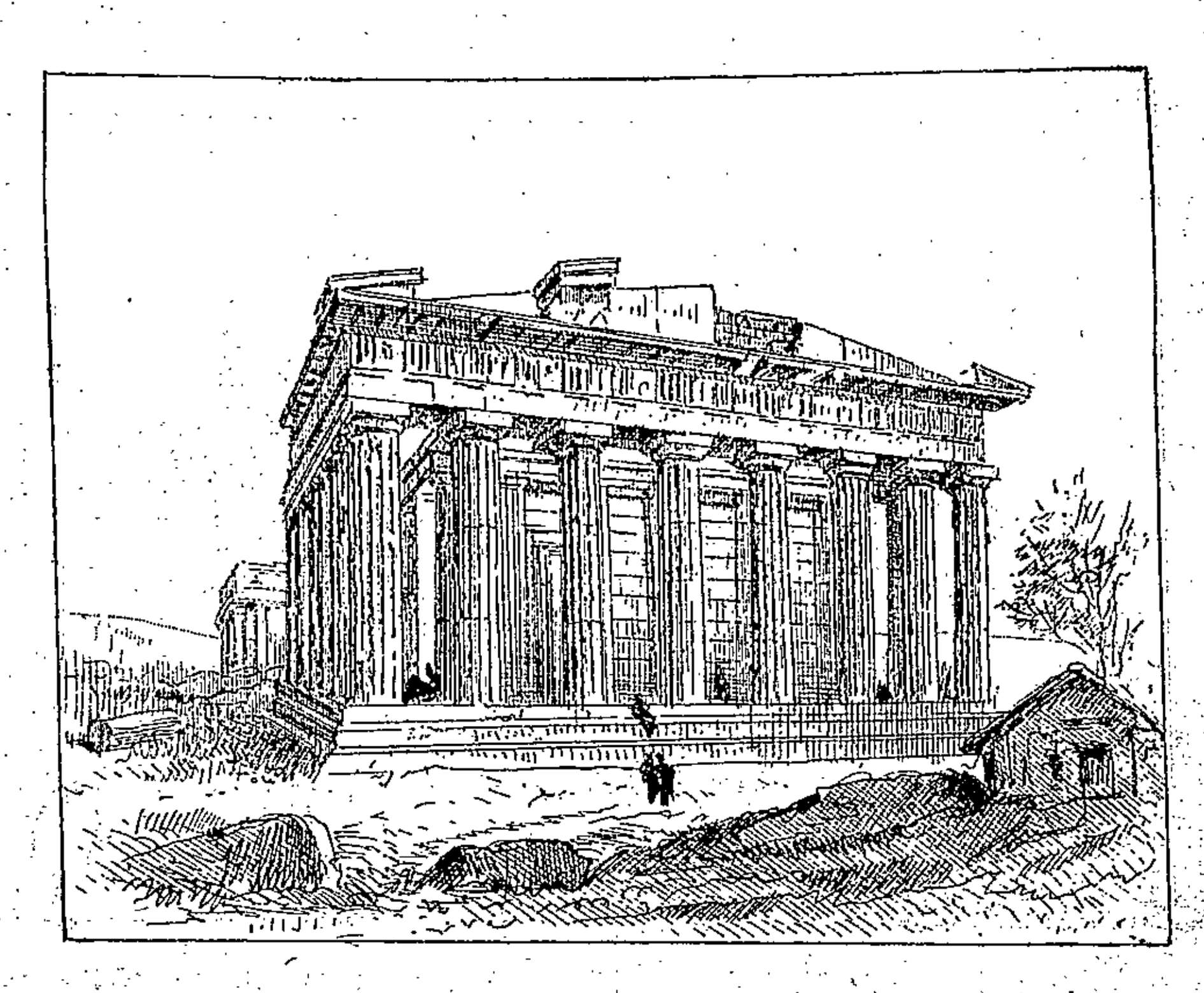
Vue de l'Acropole d'Athènes, du côté des Propylées

*a)* **Acropole.** — (ακρος [acros], élevé, πολις [polis], ville) nom donné par les Grecs à la partie supérieure de leurs villes, et le siège primitif des habitants ; ils y plaçaient les principaux édifices de la cité. — (**Le Capitole à Rome**).

L'Acropole d'Athènes était un rocher de 150 mètres de haut, isolé de toutes parts, offrant une surface de 300 m. sur 130. Il avait été autrefois fortifié par les Pélasges, était devenu la ville d'Athènes, puis simple citadelle, détruite ensuite par les Perses. Périclès jeta sur cette acropole une série de monuments remarquables.

*b)* **Les Propylées** (*προ*, devant, *πυλη*. portail), servaient d'entrée. Sur la hauteur, au niveau de la terrasse, était un mur percé de cinq portes ; celle du milieu, plus large, donnait passage aux chars. En avant du mur et dans l'entrée de l'acropole, un portique en marbre avec escaliers somptueux (Elles ont coûté 11 millions). Beaucoup d'harmonie dans les proportions et de simplicité dans les ornements.

*c)* **Le Parthénon** (TEMPLE d'ATHÉNA PARTHENOS) a toujours été considéré comme le plus riche, le plus beau, le plus parfait des temples grecs. Construit sur les plans de



Ruines du Parthénon

l'architecte Ictinos, il fut orné par **Phidias** de plus de 500 statues colossales d'une irréprochable perfection.

Sur un soubassement de trois hauts degrés de marbre s'élevaient tout autour du rectangle des fûts de colonnes

doriques : il y avait 8 colonnes sur chaque façade et 17 sur chaque côté.

L'intérieur comprenait le PRONAOS ou vestibule, le NAOS partagé en trois nefs où se trouvait la divinité. Au fond du naos, la **fameuse statue de Minerve** de Phidias, en or et en ivoire, qui a coûté à elle seule plus de 3 millions, puis, derrière une porte de bronze, l'**Opisthodome** qui contenait le trésor formé par les offrandes et les archives du temple.

**Le Parthénon** est resté intact jusqu'en 1687. A cette époque, les Turcs qui l'assiégeaient en firent une poudrière; une bombe y éclata et coupa en deux le monument. Les Vénitiens et les Anglais achevèrent de le mutiler. On en voit encore aujourd'hui les ruines.

*d)* **L'Erechteion**, chef-d'œuvre de l'ordre ionique, bâti en l'honneur d'un ancien roi d'Athènes, ERECHTÉ, était orné du fameux et riche portique des **Cariatides**.

*c)* **Le Temple de la Victoire** élevé sur l'Acropole en mémoire de la bataille de l'Eurymédon, puis à Athènes l'**Odéon** ; à Sunium le **temple d'Athéna**, etc.

15° Parmi les CONSTRUCTIONS nécessitées par les besoins extérieurs et matériels, qui visaient uniquement le but pratique de la vie, nous devons citer les *murailles*, les *portes* et les *tours*, les *ports*, les *aqueducs*, les *ponts* et les *routes*.

Les Grecs entourèrent de fortes *murailles* ou remparts leurs villes et les sanctuaires de leurs divinités. C'était la condition indispensable de leur existence. Les plus anciennes murailles ont été bâties par les Pélasges, on les appela murailles cyclopéennes, il y en a de trois sortes : celles qui sont faites de pierres non taillées et dont les interstices ont été comblés au moyen de pierres plus petites ; celles où la pierre a été taillée en polygones irréguliers ; enfin celles qui sont faites de pierres rectangulaires. Les murailles les plus solides et les plus artistiques étaient celles que les Athéniens élevèrent pour relier leur ville au port du Pirée.

En ce qui concerne la construction des *portes*, elle a été simple au début. Partout où les pierres des murailles étaient laissées à l'état brut, les portes avaient le même aspect et la même conformation. Plus une ville était importante, plus ses portes étaient nombreuses et fortifiées. Les forteresses avaient aussi des portes remarquables. Une des plus célèbres est la porte des lions de Mycènes.

La *tour*, c'est-à-dire la partie la plus importante de toute place forte, semble née primitivement de ces gros

pans de mur qui faisaient saillie a la droite des portes et permettaient de repousser vigoureusement l'ennemi. Souvent aussi on utilisait pour l'établissement des tours, des rochers isolés ou des monticules qui, appropriés à la défense par la nature même, étaient encore fortifiés au moyen d'ouvrages en maçonnerie. Telle était la tour de l'Acropole d'Orchomène en Béotie. Il reste encore aujourd'hui en Grèce beaucoup de ruines de ces tours.

Les *citernes*, creusées en terre ou dans le roc, furent les premières constructions hydrauliques chez les Grecs. Plus tard des *aqueducs* souterrains furent construits pour amener dans les villes l'eau des montagnes voisines. On a trouvé de nombreux débris de ces aqueducs. (1)

16° **Jeux publics.** Le culte public se manifestait par des fêtes et des jeux périodiques, en l'honneur de chaque divinité. On se rendait à ces fêtes et à ces jeux, de tous les points du monde hellénique. Les quatre plus célèbres jeux étaient :

1° Les *jeux Olympiques* à Olympie, en Elide, en l'honneur de Jupiter ; ils commencèrent en 776 et furent célèbres pendant douze siècles. Ils avaient lieu tous les quatre ans. On appela Olympiade cet espace de quatre années. Pendant la durée des jeux, toutes les hostilités étaient suspendues en Grèce ; Grecs et étrangers s'y rendaient en foule, et les cités de l'Hellas rivalisaient de magnificence dans les jeux. A l'origine, ils ne duraient qu'un jour et consistaient en courses à pied dans l'arène appelée stade ; puis ils durèrent jusqu'à cinq jours, que l'on employait en divers exercices de lutte, de courses de chevaux et de chars.

Une simple couronne d'olivier sauvage récompensait le vainqueur, mais l'honneur d'être proclamé devant les Grecs, était la plus enviée des distinctions. La statue du vainqueur était souvent érigée dans les bosquets du temple de Jupiter. On l'accueillait en triomphe dans sa patrie, et les plus célèbres poètes le célébraient dans leurs vers, comme l'attestent les odes de Pindare, qui sont parvenues jusqu'à nous et qui se divisent en Olympiques, Pythiques, Isthmiques et Néméennes. **Solon** fit décider, que tout vainqueur aux jeux olympiques recevrait un prix de cinq cents drachmes ; mais Sparte institua une récompense plus enviable, en attribuant à son triomphateur l'honneur de combattre près du roi ;

2° Les *jeux pythiques* à Delphes, en l'honneur d'Apollon vainqueur du serpent Python ;

(1) *Vie antique.*

3° Les *jeux isthmiques*, près de Corinthe, en l'honneur de Neptune ;

4° Les *jeux néméens*, dans l'Argolide, en l'honneur d'Hercule.

Les Grecs se réunissaient à Corinthe et à Némée dans

Stade des Jeux Isthmiques

les deux années qui suivaient la célébration des jeux olympiques, et à Delphes l'année qui les précédait. Ces trois derniers jeux avaient un caractère spécial. On y faisait des concours de musique et de poésie. Les poètes Pindare, Archiloque et Simonide y furent couronnés.

17° **Combats.** — *a)* ATHLÈTES. — Ceux qui combattaient s'appelaient athlètes ; ils se préparaient dès l'enfance au rude métier qu'ils devaient faire, par une nourriture sobre, un régime sévère, l'abstention du vin, et par des exercices différents. Pour pouvoir combattre, il fallait être Grec, libre et sans reproche du côté des mœurs.

*b)* LES CINQ PRINCIPAUX COMBATS usités dans les jeux solennels étaient la lutte, le pugilat, le pancrace, le disque et la course. Dans la *lutte*, les combattants, nus et frottés d'huile, se colletaient deux à deux et tâchaient de se renverser. Dans le *pugilat*, les athlètes avaient les mains armées de cestes, espèces de gants garnis de plomb, et se battaient à coups de poing. Le *pancrace* comprenait la lutte et le

pugilat ; il passait pour le plus rude des combats du cirque : il n'était point rare de voir des athlètes en sortir défigurés, estropiés et couverts de plaies quelquefois mortelles. Le *disque* était une sorte de palet rond, de plomb ou de cuivre, et extrêmement pesant ; la victoire appartenait à celui qui l'avait lancé plus loin que les autres.

Il y avait trois sortes de *courses :* la course à pied, la course à cheval et la course des chars : celle-ci était de tous les combats le plus renommé ; les rois eux-mêmes se faisaient un honneur d'y concourir pour la victoire.

*c)* Le prix du combat n'était qu'une couronne d'olivier : mais le vainqueur recevait des honneurs presque divins ; il rentrait dans sa ville natale par une brèche faite exprès à la muraille ; il avait dans les cérémonies publiques une place particulière ; son nom était chanté par les poètes et servait à désigner l'ensemble des quatre ans qui s'écoulaient entre les fêtes d'Olympie.

*d)* Résultats. — Grâce à ces jeux et aux exercices gymnastiques qu'ils honoraient, les Grecs devinrent robustes et agiles, ce qui leur permit de remporter de grandes et célèbres victoires et de défendre leur indépendance jusqu'à l'arrivée de la légion romaine.

D'ailleurs, ces exercices faisaient partie de l'éducation grecque. Fidèles à ce principe que les facultés saines de l'esprit ne peuvent s'épanouir que dans un corps sain et robuste, les Grecs s'efforcèrent d'agir par l'éducation physique sur le développement intellectuel de la jeunesse ; c'est ce qui les distinguait essentiellement de tous les peuples de l'antiquité.

Donner à la nature humaine l'élasticité nécessaire et une attitude gracieuse, développer harmonieusement les différentes parties du corps, inculquer aux jeunes gens le sens de la symétrie et des belles formes, leur inspirer le courage et l'énergie, les préparer aux difficultés de la vie publique, tout cela se fit par la gymnastique.

18° **Amphictyonies.** — Les jeux et les fêtes donnèrent naissance aux amphictyonies. Chaque cité grecque voulant rester indépendante tout en restant unie aux autres cités, l'idée vint d'établir un conseil, formé par les députés de douze peuples grecs : les *Thessaliens*, les *Béotiens*, les *Doriens*, les *Ioniens*, les *Magnètes*, les *Locriens*, les *Crétens*, les *Phliotes*, les *Maléens*, les *Phocidiens*, et les *Dolopes*. Ces conseils prirent le nom d'un frère d'Hellen, Amphictyon, parce que c'est à lui que l'on en attribua la première idée. L'assemblée générale des députés se réunissait deux fois

l'an : à Delphes, au printemps et aux Thermopyles, près du temple de Cérès, en automne. Chaque nation avait deux voix. On discutait toutes les affaires d'intérêt commun, on veillait au maintien du droit des gens. Aux jeux pythiques, les amphictyons avaient le titre de juges.

Outre la grande amphictyonie de Delphes, il y eut d'autres amphictyonies secondaires qui ne donnèrent, pas plus que la première, des résultats désirables, parce que leur conseil n'avait pas de sanction pour faire observer ses décisions.

## II. — Le siècle de Périclès

« On a dit **le siècle de Périclès**, comme plus tard le **siècle d'Auguste** ou celui de **Louis XIV**, et cette influence exercée par un homme sur son temps est d'autant plus glorieuse que Louis XIV et Auguste furent des souverains absolus, tandis que Périclès ne fut jamais que le **premier citoyen d'une république.** »

PIGEONNEAU.

Athènes devint donc le centre et le foyer des lettres et des arts, grâce à Périclès qui y attira les écrivains, les orateurs et les artistes les plus célèbres d'alors.

« Privilégié entre tous, dit M. Pélissier, le siècle de Périclès présente un grand spectacle dans l'Histoire ; jamais l'humanité n'a plus approché de l'idéal qu'elle peut rêver, jamais dans un plus bel accord l'homme n'a uni toutes les gloires, toutes les vertus, toutes les prospérités ».

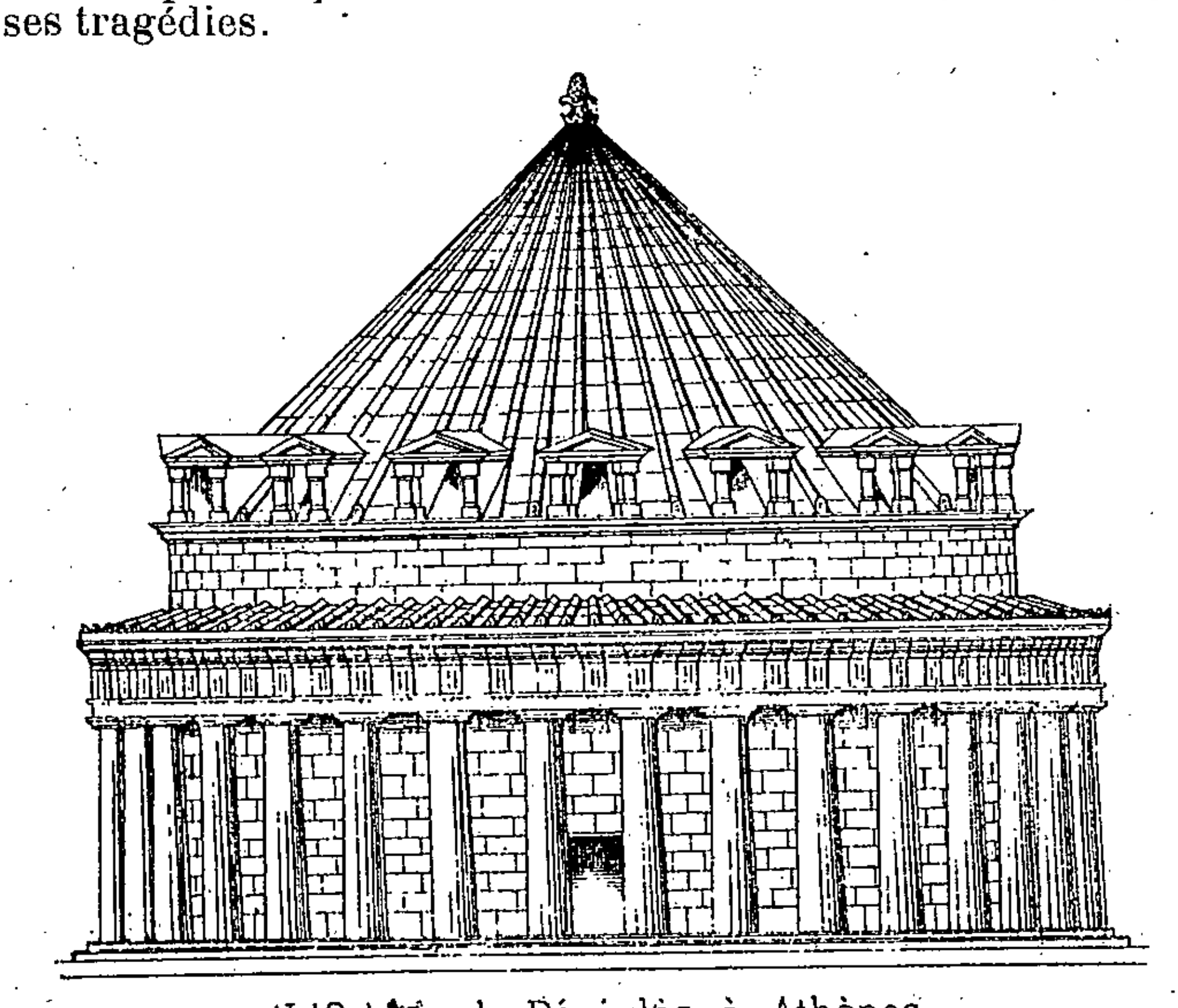
1° **Poètes dramatiques.** — Les poètes Eschyle, Sophocle, Euripide et Pindare, poète lyrique, composèrent alors leurs chefs-d'œuvres :

*a)* ESCHYLE (525-456 av. J.-C.) fut le créateur de la tragédie. Ses tragédies sont sublimes quant aux idées, autant qu'elles pouvaient l'être chez des païens ; elles inspirent surtout la terreur. En faisant jouer ses pièces dans une salle décorée, avec costumes et accompagnement d'instruments de musique, Eschyle fut le créateur du théâtre grec.

*b)* SOPHOCLE (495-405 av. J.-C.), poète tragique, exerça une influence immense sur l'*art dramatique* qu'il porta à un haut degré de perfection. Sophocle est aussi admirable par la noblesse qu'Eschyle l'est par le sublime : par la douceur et les beautés de son style, par son vers poli et élégant, il a mérité, comme Xénophon, le surnom d'*abeille attique*. Dans ses tragédies, Sophocle visa surtout à exciter la pitié.

*c)* EURIPIDE (480-402 av. J.-C.), poète tragique, est géné-

ralement considéré comme inférieur à Sophocle, cependant il y a dans ses tragédies, des passages admirables qui ont mérité les éloges de Racine. Euripide a surtout excellé dans le pathétique attendrissant. Il nous reste dix-neuf de ses tragédies.



L'Odéon de Périclès à Athènes.

*d*) PINDARE (520-456 av. J.-C.) fut le plus grand lyrique grec ; sa réputation fut telle qu'Alexandre le Grand, exerçant plus tard sa vengeance sur Thèbes révoltée, ordonna de ne point détruire la maison où Pindare était né. Il chanta les *immortels* et les combats des jeux *olympiques, pythiques, isthmiques* et *néméens*. Pindare est enthousiaste, gracieux et riche.

2° **Orateurs.** — L'éloquence avait aussi ses représentants; outre Périclès lui-même, on nomme Antiphon, dont Thucydide vante l'honnêteté et l'éloquence, Lysias qui, ne pouvant paraître à l'assemblée parce qu'il était *métèque*, étranger, servait des plaidoyers pour les citoyens.

3° **Historiens.** — *Hérodote* et *Thucydide* écrivirent d'une façon admirable l'histoire de leur patrie :

*a*) HÉRODOTE (484-406 av. J.-C.) fut surnommé par les uns le père de l'histoire et par quelques autres le père du

mensonge. Cette dernière qualification est assurément trop sévère, appliquée à un homme qui voyagea beaucoup pour apprendre une foule de choses par lui-même. Aussi Hérodote est-il vrai quand il raconte ce qu'il a vu ; il n'en est pas toujours de même lorsqu'il relate des ouï-dire ; mais sa bonne foi nous en avertit.

Il est aussi dominé par des superstitions qui l'empêchent souvent d'apprécier d'une manière juste les causes, les faits et les résultats ; mais il croit à une providence qui dirige les événements. Son mérite est d'avoir élevé la chronique jusqu'à l'histoire, d'avoir écrit celle-ci dans un style charmant, clair, abondant.

Hérodote nous a laissé l'*histoire des guerres médiques* en neuf livres auxquels les Grecs, dans leur enthousiasme, ont donné les noms des neuf Muses. Au sujet intéressant qu'il traite, Hérodote rattache, comme épisode, l'histoire des Perses, des Mèdes, des Egyptiens et d'autres peuples. Il lut, dit-on, le commencement de son histoire aux jeux olympiques (456) et fut chaleureusement applaudi.

*b*) THUCYDIDE (471-495) av. J.-C.) avait quinze ans lorsque les applaudissements donnés à Hérodote, à Olympie, lui firent verser des larmes. Après avoir payé de sa personne dans la guerre du Péloponèse, il fut banni. Pendant son exil qui dura vingt ans, il écrivit en style concis, serré et grave son *histoire de la guerre du Péloponèse*.

Quoiqu'il eût repoussé tous les frivoles ornements du style, et qu'il eût séparé complètement l'histoire de la poésie, son ouvrage n'en fut pas moins considéré comme le modèle de l'*Atticisme*. Thucydide est aussi grand et réfléchi, qu'Hérodote est agréable et naturel ; il est impartial, judicieux, méthodique, et les *harangues* qu'il met dans la bouche des personnages ont mérité de servir de modèles à Démosthènes, le plus grand des orateurs grecs.

4° **Philosophes.** — *Pythagore*, *Socrate* et après lui *Platon*, son élève, furent les plus grands philosophes de la Grèce.

*a*) PYTHAGORE, né à Samos vers le commencement du VIe siècle, voyagea longtemps et fonda à Cortone, en Italie, une école de philosophie qui devint célèbre pour les anciens, une sorte d'institut monastique. Ses disciples n'étaient admis à la révélation de ses doctrines qu'après un long et pénible noviciat, durant lequel ils devaient garder un silence absolu.

Les pythagoriciens avaient un régime très frugal et s'abstenaient de viande, car ils croyaient à la métempsycose, c'est-à-dire que les âmes revenaient, après la mort,

animer de nouveaux corps placés à un degré plus ou moins élevé dans l'échelle des êtres, selon qu'elles l'avaient mérité dans leur vie précédente. Ils croyaient aussi que le soleil est au centre du monde, comme Copernic l'a démontré, au XVIe siècle de notre ère, pour notre système planétaire. (Duruy).

*b*) SOCRATE (470-400 av. J.-C.), après avoir exercé, à l'exemple de son père Sophronisque, la profession de sculpteur, se livra aux sciences et pratiqua les vertus d'un bon citoyen. Il se vit bientôt entouré d'une nombreuse jeunesse qu'il instruisit sans faste d'éloquence : Par une série d'interrogations il conduisait ses interlocuteurs à reconnaître l'absurdité des systèmes faux et à découvrir la vérité *(méthode socratique)*, il confondait ainsi les sophistes.

Mais la hardiesse de ses censures lui créa des ennemis ; il osa même résister aux trente tyrans que les Spartiates avaient établis dans Athènes à la fin de la guerre du Péloponèse. *Aristophane*, dans sa comédie des *Nuées*, le représenta comme un corrupteur de la jeunesse ; *Mélitus*, mauvais poète tragique, l'accusa d'introduire des divinités nouvelles. Bien que Socrate eût réfuté victorieusement toutes les imputations de ses ennemis, il n'en fut pas moins condamné à boire la ciguë. Il mourut en demandant à ses amis de sacrifier pour lui un *coq à Esculape*.

« Voilà donc, dit Rollin, le prince des philosophes, déclaré par l'oracle de Delphes, le plus sage des hommes, qui, malgré sa conviction intime d'une unique Divinité, meurt dans le sein de l'idolâtrie, en faisant profession d'adorer tous les dieux du paganisme ». De savants auteurs ont critiqué la conduite de Socrate sous le rapport des mœurs, d'autres l'ont défendue. L'école Erétriarque ou d'Elis, qui eut pour chefs Phédon, élève de Socrate, et Ménédème d'Erétrie, conserva plus ou moins les doctrines du grand philosophe.

*c*) PLATON, né à Egine, l'an 430 ou 429 avant Jésus-Christ, fut un des plus beaux et des plus puissants génies de l'antiquité. Après la mort de Socrate, son maître, il visita diverses contrées, entre autres la Grande-Grèce, où il prit connaissance des *doctrines pythagoriciennes*, et la Sicile, où il fut vendu comme esclave par le tyran *Denys l'Ancien*, à un philosophe cyrénéen, nommé *Anuicéris*, qui lui rendit la liberté. Platon vint alors résider à Athènes. où il ouvrit son école appelée Académie du nom d'un jardin où le philosophe réunissait ses élèves, et qui avait d'abord appartenu à un Athénien, nommé *Académus*.

Platon a laissé plusieurs ouvrages, presque tous sous la forme de dialogue.

Dans les sciences, il créa la *dialectique ;* en philosophie, il unit la doctrine positive et traditionnelle à la doctrine rationnelle et spéculative ; en distinguant dans notre âme les facultés de connaître, de vouloir et de sentir, il fit faire d'immenses progrès à la philosophie. Il voulait que, dans les arts, l'artiste visât à l'idéal du beau ; qu'en morale, on cherchât l'idéal du bien afin de ressembler à la divinité; que la politique ne fût que la morale transportée de l'individu dans l'Etat, qui absorbe tout, comme une divinité à laquelle il faut sacrifier la famille et l'individu.

La sublimité des conceptions de Platon, la pureté de sa morale et la noblesse de son style l'ont fait surnommer le *divin Platon*. Cependant, on trouve dans ses écrits des idées bien singulières ; il veut que les enfants soient élevés en commun sans connaître leurs parents, que la société soit divisée en castes ; il permet aux maîtres de faire mourir leurs esclaves, à tout le monde de s'enivrer par dévotion, etc. Ses plus célèbres disciples furent Aristote, Xénocrate et Isocrate.

*d*) HIPPOCRATE était philosophe autant que médecin. Né dans l'île de Cos vers 460 avant Jésus-Christ, il mourut à un âge très avancé. Voué par tradition de famille à la médecine, il refusa les présents du roi de Perse Artaxerxès, qui l'exhortait à quitter la Grèce pour aller soigner en Perse les pestiférés. Le respect de son art, le sentiment élevé de ses devoirs, l'horreur de tout charlatanisme l'ont fait surnommer le père de la médecine.

---

## ONZIÈME LEÇON

### PROGRAMME OFFICIEL

### LA DÉCADENCE D'ATHÈNES

### Prise d'Athènes. — Socrate

### I. — Rivalité de Sparte et d'Athènes

Les victoires d'Athènes et son relèvement rapide après sa destruction inquiétèrent l'ambition et la jalousie des voisines Sparte et Corinthe qui s'unirent contre elle.

C'était donc la guerre entre Grecs, entre deux confédérations composées, l'une des états du Péloponèse et de la Grèce centrale sous la direction de Sparte, l'autre comprenant les îles et les côtes de la mer Egée.

A cette rivalité, déjà cause de décadence pour Athènes, il faut ajouter une autre cause non moins sérieuse, les divisions politiques entre aristocrates et démocrates, les premiers soutenus par Sparte et les seconds par Athènes. Cette guerre civile aggravée par la guerre du Péloponèse aboutit à la ruine d'Athènes.

## II. — Guerre du Péloponèse

On donna le nom de guerre du Péloponèse à la guerre que se firent Sparte et Athènes pendant vingt-sept ans et qui aboutit à la ruine d'Athènes.

1° **Causes.** — Les causes de la guerre du Péloponèse furent, outre la *haine native* entre les races dorienne et ionienne : la *jalousie* qu'inspirèrent aux Spartiates les succès des Athéniens dans les guerres médiques ; les *griefs* des alliés d'Athènes mécontents de voir Périclès et Phidias employer tout leur argent à n'embellir que la seule ville d'Athènes ; les *tendances politiques* des deux villes, Sparte préférant le gouvernement aristocratique, tandis qu'Athènes favorisait la démocratie.

Il ne fallait qu'une occasion pour faire éclater la lutte. Cette occasion se présenta dans le différend qui se souleva entre les habitants de l'île de Corcyre, à l'entrée du golfe d'Ionie et ceux de Corinthe, dont ils étaient une colonie.

2° **Préludes.** — Les Athéniens, dans la crainte de voir la marine de cette île tomber entre les mains des Corinthiens, amis de Sparte, envoyèrent trente vaisseaux de secours aux Corcyréens. Les Corinthiens, furieux, excitèrent une révolte à l'autre extrémité de la Grèce, sur l'isthme de Pallène à *Potidée*, colonie tributaire d'Athènes, mais Potidée fut assiégée par les Athéniens. Un congrès eut lieu à Sparte. Les Corinthiens s'élevèrent avec véhémence contre l'ambition d'Athènes qui réclama un arbitrage auquel tout le monde se soumettrait. L'arbitrage fut refusé. En même temps arriva l'affaire de Platée qui précipita les hostilités.

3° **Occasion.** — Une nuit de l'année 431, des Thébains, au nombre de trois cents, pénétrèrent subitement dans

Cavaliers grecs

Soldats grecs

Platée. Les habitants de Platée, effrayés, commencèrent par écouter les conseils que leur donnaient ces Thébains, d'entrer dans la ligue béotienne, puis ils s'irritèrent et les mirent à mort. Athènes, apprenant ces faits, envoya des secours à Platée, mais les Spartiates, irrités du meurtre des Thébains, se préparèrent à la guerre.

4° **Forces des combattants.** — La Grèce se partagea entre Sparte et Athènes. Sparte se mit à la tête des villes continentales du Péloponèse, excepté de l'Achaïe et d'Argos, qui restèrent neutres; son armée monta à soixante mille hommes.

Athènes tira sa force de sa marine qui comprenait trois cents trirèmes, de ses alliés et de ses sujets qui lui fournirent des hommes et de l'argent, sans compter son revenu qui monta à quatre cents talents; Athènes recevait de ses alliés six cents talents et possédait une réserve de six à sept mille talents, ce qui donnait un total d'environ quarante-cinq millions de francs.

Les rois étrangers se déclarèrent pour l'un ou l'autre des adversaires; Perdicas, roi de Macédoine, devint l'allié de Sparte; le roi des Odryses, maître de la plus grande partie de la Thrace et disposant d'une armée de cent cinquante mille hommes, s'unit aux Athéniens.

5° **Phases de la guerre.** — La guerre du Péloponèse peut se diviser en trois périodes ayant chacune un théâtre distinct. La *première* de 431 à 421 sur les côtes de l'Attique, du Péloponèse et de la Thrace; la *seconde* de 420 à 413 en Sicile; la *troisième* de 413 à 404, sur les côtes asiatiques de la mer Egée, dans la Chersonèse de Thrace.

Des villes prises et leurs habitants massacrés, tous les maux de la guerre civile réunis, discordes, meurtres, défaites sur les champs de bataille, tremblements de terre, peste et famine, tel est le tableau de cette déplorable époque.

*a*) **Première phase.** — D'affreux massacres ensanglantèrent cette guerre.

Les Spartiates envahissent l'Attique, pendant que les Athéniens s'en vont ravager les côtes du Péloponèse et prendre Egine, sur les conseils de Périclès.

Périclès avait eu tort d'entasser à Athènes une foule énorme de paysans, qui bientôt, mal nourris, mal soignés, fournirent un aliment facile à une peste effroyable qui fit dans cette ville un grand nombre de victimes.

**Périclès** lui-même fut atteint et **mourut.**

**Cléon**, simple corroyeur de son état, grossier, brutal,

parvint, grâce à son éloquence, à gagner la confiance du peuple, devint le chef de la démocratie athénienne et succéda à Périclès.

Pendant ce temps, les Spartiates font le **siège de Platée**, amie d'Athènes, s'en emparent et en égorgent les habitants.

Cléon, de son côté, voyant l'exaltation et la rage des Athéniens, propose de les venger en allant égorger les habitants adultes de **Mithylène**, révoltée contre Cléon, et malgré le contre-ordre qui fut donné à Pachès, après réflexion, ce fut une horrible boucherie.

Le général athénien **Démosthène** (1) porte la guerre dans le Péloponèse et s'établit à Pylos en Messénie en face de l'île de **Sphactérie** où se trouvait un corps d'élite des Spartiates. Cléon le fait prisonnier.

Le grand patriote Spartiate **Brasidas**, orateur courageux et homme loyal, porte la guerre en Thrace; mais, il fut tué ainsi que Cléon à Amphipolis 422.

**Les Athéniens étaient battus.**

Les deux républiques, exténuées réclament la **paix.**

Les partisans de la guerre, Cléon et Brasidas, étant morts, il fut facile à Nicias, chef du parti aristocratique d'Athènes, de négocier un **traité** qui porta son nom. On convint d'une **trève de 30 ans** et chacun devait rendre ses conquêtes et ses prisonniers.

Ce fut la **paix de Nicias — 421.**

*b*) 2e **Phase** — Les Spartiates refusèrent bientôt de rendre Amphipolis et quelques autres villes ; bien plus, ils contractèrent une alliance avec Thèbes et Corinthe, à l'exclusion des Athéniens. Ceux-ci, mécontents, gardent Pylos et s'unissent à Argos.

**La guerre reprend.**

Malheureusement Athènes, déjà ruinée, était encore affaiblie par des dissensions intestines fomentées par un homme néfaste pour elle, Alcibiade.

L'influence de Nicias disparut sous les menées de ce nouveau et redoutable chef dont il faut connaître la physionomie :

ALCIBIADE. « Singulièrement favorisé du côté de ses ancêtres, Alcibiade, de plus, avait été traité par la nature en enfant gâté ; elle lui avait donné toutes les grâces du corps et de l'esprit. Beau, brave, éloquent, généreux, il exerçait autour de lui un ascendant irrésistible dont ne se défendaient pas ses ennemis eux-mêmes, qui éprouvaient à le voir et à l'entendre, dit Plutarque, je ne sais quel

(1) Ne pas confondre avec le grand orateur.

plaisir et quel attrait... il excellait à diriger une campagne ou une négociation politique, aussi bien qu'une intrigue de plaisirs.. son âme prenait feu pour le bien... le même homme qui venait d'entendre les austères leçons de Socrate paraissait ensuite dans l'agora.. en compagnie d'amis tarés qui l'entraînaient à d'indignes orgies... Ses intérêts, ses plaisirs même, il les sacrifia toujours à sa *vanité*. Le besoin de dominer, de faire parler de lui, telle fut sa passion... S'il a été parfois utile à Athènes, il lui a été plus nuisible encore. »

GAGNOL.

On sait qu'il coupa la queue de son chien, qui faisait l'admiration de tous, uniquement pour faire parler de lui et c'est pour la même raison qu'il replongea sa patrie dans de grands embarras.

6° — **Expédition de Sicile. — 415-413.** — Le roi de Sparte Agis venait de gagner sur les Athéniens la bataille de Mantinée (Arcadie). Ces derniers pourtant prennent l'île de Mélos, colonie dorienne, et, encouragés, ils rêvent, sur les conseils d'Alcibiade, de faire **la conquête de la Sicile**, où dominait alors **Syracuse**, une grande cité dorienne, alliée naturelle de Sparte, et qui avait pour rivale *Egeste*, cité ionienne voisine.

**Alcibiade, Nicias** et **Lamachos** se partagent le commandement. Le départ de la flotte fut solennel ; elle fait le tour du Péloponèse. Les villes sur lesquelles Athènes comptait restent indifférentes, Egeste même ne peut rien pour eux.

Alcibiade allait mettre le siège devant **Syracuse**, quand il fut rappelé dans sa patrie pour se justifier de l'accusation d'avoir profané les statues des dieux avant son départ (**Affaire des Hermès**). Lamachos venait de mourir, Nicias se trouvait seul pour conduire une expédition qu'il réprouvait. Le siège de Syracuse fut donc fait trop tard et pourtant, les assiégés allaient se rendre quand *Gylippe*, général spartiate, arrive, et détruit complètement l'armée athénienne dans un combat où Nicias fut tué.

Ce fut un **désastre immense pour Athènes.** Tout fut anéanti.

Pour comble de malheur, le **traître Alcibiade,** parti pour Athènes, change d'avis en route et se rend à Sparte pour soulever, contre sa patrie, les cités ioniennes.

Complètement ruinée et abandonnée par ses alliés qui reprirent leur indépendance, Athènes lutta d'autant plus péniblement qu'elle fut en proie à des dissensions intestines qui la conduisaient tout naturellement à

sa fin. Elle s'honora pourtant par une admirable persévérance.

7° **La Guerre décélienne.** — Sur les conseils d'Alcibiade les Spartiates se rendent à **Décélie** à quelques kilomètres d'Athènes. En même temps, le traître soulevait les villes maritimes de l'Ionie contre les Athéniens, mais il est arrêté dans ses projets, car devenu suspect aux Spartiates, chassé par eux, il se rend à Magnésie, auprès du satrape perse Tissapherne, chez qui il vécut en grand seigneur oisif. Il désirait cependant **rentrer dans sa patrie.** Il envoie à cet effet à Athènes des émissaires chargés de le présenter comme seul capable de la sauver en lui apportant l'alliance des Perses.

8° **Révolution.** — **Athènes** se trouvait en pleine révolution.

Fatigué de cette guerre interminable, le parti aristocratique fit d'abord disparaître les chefs populaires. Le sénat des **cinq cents** fut remplacé par **quatre cents** nobles qui décrétèrent la **gratuité** des fonctions publiques, pour en écarter le peuple, se donnèrent un pouvoir sans limites et demandèrent la paix à Sparte.

L'armée de Samos et son chef Pisandre rappellent Alcibiade qui rentra en triomphateur à cause des victoires de Sestos, Abydos et Cyzique qu'il venait de remporter. On oublia sa trahison et on fêta son retour en lui jetant des couronnes.

**Sparte,** de son côté, faiblissait et non seulement allait accepter la **paix** qu'un parti d'Athènes lui offrait, mais la demandait même.

Alcibiade la refuse, se met à la tête d'une nouvelle flotte de cent vaisseaux et allait achever la soumission des îles et des colonies quand se dressa devant lui un habile général spartiate, **Lysandre.** Celui-ci réussit à entraîner dans son alliance **Cyrus,** fils de Darius, qui venait d'être nommé gouverneur de l'Asie-Mineure.

Alcibiade accusé de nouveau par ses adversaires athéniens, se retire en Thrace.

L'Athénien **Conon** engage le combat sur la côte d'Eolide près des ilots **Arginuses (406).** Le successeur de Lysandre à la tête des Spartiates, **Callicratidas** y fut noyé, les soldats battus et Conon, délivré de Mitylène, où il s'était laissé bloquer.

Lysandre revient à la tête de la flotte. Cyrus lui donne l'argent nécessaire pour acheter de nouveaux vaisseaux et, ainsi secouru, il attaque Conon à **Ægos Potamos,** où

les Athéniens furent défaits à tel point qu'ils n'étaient plus capables d'aucune résistance.

9°. **Prise d'Athènes.** — *a*) LE SIÈGE. — Cette défaite fut le signal de la défection de tous les alliés d'Athènes. La plupart des villes maritimes ouvrirent leurs portes à Lysandre, qui s'annonçait comme un libérateur. En même temps, l'habile Spartiate obligeait tous les Athéniens à se réfugier dans leur ville, en menaçant de faire main basse sur tous ceux qu'il rencontrerait hors d'Athènes. C'était le moyen d'y accumuler une nombreuse population qui, en consommant tous les vivres, rendrait une longue résistance impossible. Enfin, il parut devant le port du Pirée, avec cent cinquante voiles, tandis que les rois Agis et Pausanias pressaient la ville par terre (404).

*b*) DURES CONDITIONS. — Malgré le courage de ses défenseurs, Athènes, bientôt réduite aux abois par la famine, fut forcée d'ouvrir ses portes. La flotte ennemie entra dans le Pirée le jour anniversaire de la bataille de Salamine. Sparte ne voulut pas détruire sa rivale, mais lui imposa de dures conditions. Les Athéniens s'engagèrent à démolir les murailles du Pirée, à livrer leurs galères, à l'exception de douze, à abandonner toutes leurs colonies, à conclure une ligue offensive et défensive avec Lacédémone, à recevoir une garnison et un gouverneur que leur prescriraient leurs rivaux triomphants, enfin à subir le mode de gouvernement.

*c*) INSULTE. — Lysandre insulta à la chute d'Athènes. Il fit venir des ménétriers qui jouaient de la flûte et du hautbois et, au son de ces instruments, démolir les fortifications. Il brûla les galères, en présence des alliés de Sparte, qui dansaient et chantaient, avec des couronnes de fleurs sur la tête.

*d*) TRISTES RÉSULTATS DE CETTE GUERRE. — Ainsi se termina la longue et fatale guerre du Péloponèse, qui eut de déplorables résultats. Elle renversa la puissance d'Athènes et fit passer la Grèce sous la *barbare* domination de Sparte. Elle ruina le commerce des Athéniens par la perte de leur marine et de leurs colonies. Elle amena, à Sparte, la décadence des institutions de Lycurgue, par l'introduction du *luxe*, de l'*argent* et de la *corruption*.

Elle développa l'esprit de faction et provoqua une lutte sanglante, dans l'intérieur des Etats, entre le parti *aristocratique*, que soutenaient les Spartiates, et le parti *démocratique*, qui avait prévalu sous la suprématie athénienne ; elle corrompit les *mœurs helléniques*, qui revêtirent un caractère de cruauté qu'elles n'avaient

pas eu jusque-là ; enfin elle affaiblit les Grecs en les divisant, et prépara ainsi les voies à la *domination étrangère*.

*e*) Situation d'Athènes. — Athènes fut gouvernée par trente archontes, qui sont connus sous le nom de Trente Tyrans. Une armée lacédémonienne, placée dans la citadelle d'Athènes, leur permit de se livrer à tous les excès. Critias, le plus violent de tous, fit décréter que trois mille citoyens seraient associés au pouvoir des Trente, et que le reste de la population serait à leur merci. Dès lors, tous ceux qui possédaient quelques richesses furent maltraités et dépouillés.

Théramène, le plus modéré des Trente, s'alarma de ces excès, il fut dénoncé par Critias qui avait été son ami : « *Les nouvelles lois*, dit celui-ci, *portent qu'aucun citoyen, du nombre des trois mille, ne pourra subir la peine de mort sans votre approbation, mais que les Trente sont maîtres de condamner ceux qui ne sont pas sur la liste. D'accord avec tous mes collègues, j'efface de cette liste Théramène, ici présent, et nous le condamnons à mort* ». Théramène fut arraché à l'autel du Prytanée. Il but la ciguë, poison avec lequel on faisait périr les condamnés à mort.

*f*) Thrasybule. — Cependant beaucoup d'Athéniens avaient pris la fuite et s'étaient réfugiés en Béotie ; Thrasybule, un des plus célèbres généraux athéniens, en réunit un certain nombre avec lesquels il s'empara d'un des trois grands ports d'Athènes, celui de Munychie. Il fut attaqué par les Trente, les trois mille et la garnison lacédémonienne ; mais il leur résista ; il put même s'emparer du Pirée, où Critias fut mis à mort et l'armée des Trente tyrans battue.

Thrasybule, vainqueur, leur permit de se retirer à Eleusis ; il traita avec les Lacédémoniens qui durent abandonner l'Attique. Thrasybule rentra dans Athènes avec tous les exilés. L'ancienne constitution de Solon et d'Aristide fut rétablie et la lutte des partis cessa ; mais les Athéniens épuisés, affaiblis, durent reconnaître la suprématie toute puissante de Sparte.

## III. — Socrate

Peu de temps après que le gouvernement démocratique eut été rétabli dans Athènes, Socrate fut condamné à mort.

1° **Caractère de Socrate.** — Ce philosophe, fils d'un sculpteur d'Athènes, avait toujours montré une grande

vertu dans ses actions comme dans ses discours. Voyant un jour quantité de bijoux et de pierres précieuses ; *Que de choses*, s'écria-t-il, *dont je puis me passer*. Une de ses principales qualités, était une tranquillité d'âme et une patience inaltérables. Sans sortir de chez lui, il trouva de quoi l'exercer. Xanthippe, sa femme, le mit aux plus rudes épreuves par son humeur bizarre, violente et emportée. Un jour, après avoir vomi contre lui toutes les injures que sa colère lui put suggérer, elle finit par lui jeter un pot d'eau sale sur la tête. Il ne fit qu'en rire, disant *qu'il fallait bien qu'il tombât de la pluie, après un si grand tonnerre.*

Dans un combat, il sauva la vie à Alcibiade ; dans un autre, il emporta Xénophon blessé. Dans toutes les campagnes qu'il fit, il se distingua par sa patience à endurer les fatigues, par sa promptitude à obéir. Il ne voulut pas se mêler des affaires de l'Etat avant d'être parvenu à un âge assez avancé. Il fut alors choisi par sa tribu pour être membre du Sénat. Il s'opposa, dans cette assemblée, au jugement rendu contre les généraux qui avaient négligé de donner la sépulture aux soldats des îles Arginuses ; plus tard, il défendit Théramène, son ami et l'un des Trente tyrans, accusé par ses collègues.

2° **Socrate accusé.** — La liberté de son langage, la nouveauté de ses doctrines, l'autorité de son exemple, forcèrent les Trente à lui interdire de parler en public ; il n'échappa à leur vengeance que parce que les tyrans, menacés à leur tour, n'eurent pas le temps de l'exercer. Bientôt il succomba sous les coups d'autres ennemis. Sa mort, qui est une tache pour la mémoire d'Athènes, doit être imputée à Mélitus, à Anytus, à Lycon et peut-être au poète comique Aristophane. Ce dernier, dans sa comédie des Nuées, avait introduit Socrate, débitant des sophismes, pour rendre bonne une cause mauvaise, prêchant de nouveaux dieux et se moquant des choses les plus saintes.

Vingt-quatre ans plus tard, Mélitus proposa devant le Sénat l'acte d'accusation. Il était conçu en ces termes : « *Mélitus, fils de Mélitus, Pythien, accuse Socrate, fils de Sophronisque, Alopéthien. Socrate viole la loi en n'admettant pas les dieux que cette ville admet et en introduisant de nouvelles divinités. Il viole aussi la loi en corrompant la jeunesse. Qu'il soit puni de mort.* » Le procès s'instruisit aussitôt ; Mélitus y fit un crime à Socrate d'avoir eu pour disciples et pour amis Alcibiade, Théramène, Critias. Le philosophe se défendit en faisant l'éloge de sa conduite et de sa vie; Platon, jeune encore, voulut prendre la parole

pour combattre l'accusateur, mais on le fit descendre de la tribune.

3° **Socrate condamné.** — Socrate fut condamné à boire la ciguë, à l'âge de soixante-dix ans. Il aurait pu se sauver en payant une amende ; il refusa, en disant que c'eût été se reconnaître coupable : il repoussa même le dessein de fuir, malgré les instances de ses amis. Un de ceux-ci lui disant qu'il était révolté de le voir mourir innocent : *Aimerais-tu mieux me voir mourir coupable ?* répondit Socrate. Il but le poison en leur présence, pria la divinité de rendre son dernier voyage heureux, et montra dans la mort, le même calme et la même fermeté, dont il avait fait preuve dans tout le cours de sa vie.

4° **Jugement sur Socrate.** — Socrate joignit aux vertus morales des connaissances peu ordinaires sur l'immortalité de l'âme, sur la Providence, sur l'unité d'un Dieu créateur et conservateur de l'univers. Son crime et son malheur furent de ne pas avoir rendu publiquement à ce Dieu suprême la gloire et le culte qui lui sont dus et d'avoir jusqu'à ses derniers moments, fléchi le genou devant les idoles dont il connaissait si bien le néant et la vanité. Peut-être fut-il, comme tant d'autres païens, victime d'un orgueil extrême qui l'aveugla et le rendit esclave de l'opinion. Quelques-uns expliquent ainsi son calme et sa fermeté dans la mort.

---

## DOUZIÈME LEÇON

### PROGRAMME OFFICIEL

### LA MACÉDOINE

## Philippe et Alexandre. La conquête de l'Asie

### I. — La Macédoine avant Philippe.

(800 à 360 av. J.-C.)

Quarante années seulement séparent la chute d'Athènes du triomphe de la Macédoine. Pendant ce court espace de temps, Sparte et Thèbes montrèrent qu'elles étaient inca-

pables de comprendre et de diriger le monde grec. La Macédoine devint la souveraine de la Grèce, grâce au génie de ses rois Philippe et Alexandre, favorisés par des circonstances exceptionnelles.

1° **Géographie de la Macédoine.** — La Macédoine, ainsi nommée de la tribu pélasgique des Macednes, qui vint s'y fixer à une époque très reculée, avait pour limites : au sud, la mer Egée et les monts Cambuniens, qui la séparaient de la Thessalie ; à l'ouest, la chaîne du Pinde, qui la séparait de l'Illyrie et de l'Epire ; au nord, le mont Orbélus et ses dépendances (aujourd'hui les Balkans) ; à l'est, le mont Rhodope, qui lui servait, ainsi que le Nestus, de limite commune avec la Thrace.

La mer Egée, par les deux golfes Strymonique (aujourd'hui de Contessa) et Thermaïque (de Salonique), formait la péninsule Chalcidique, profondément découpée par les golfes Singitique et Toronaïque, siège de plusieurs colonies grecques, dont les plus importantes étaient Chalcis, Olynthe et Potidée.

La Macédoine comprenait la Mygdonie à l'est, capitale Therma ; l'Emathie à l'ouest, capitale Eges ou Edesse, plus tard remplacée par Pella ; l'Eordée, la Lyncestide, l'Orestide, la Stymphalye, l'Elymée et la Piérie, où se trouvaient Pydna et Méthone.

Elle était entourée ou couverte d'un grand nombre de hautes montagnes fécondes en bois de construction et en mines, et arrosée par de grands fleuves, tels que l'Haliacmon, l'Axios et le Strymon. Au sud-est se trouvait la Chalcidique, située hors des limites de la Macédoine et destinée à y entrer bientôt ; elle se terminait par les trois presqu'îles de Pallène, de Sithonie et d'Acté, qui étaient couvertes de colonies grecques. Toute cette contrée, fermée par des frontières naturelles, fertile, bien arrosée, avec des côtes découpées et pourvues de ports nombreux et sûrs, était disposée par la nature à être le siège d'un grand Etat : c'était une Grèce en miniature.

2° **Premiers rois de Macédoine.** — *a)* ORIGINE. — Si l'on en croit une tradition, la Macédoine doit son origine à une colonie de Pélasges, chassée par Cadmus, de l'Hestiéotide, contrée de la Thessalie, et conduite par Macédon vers 1392. Plus tard, vers 796, arriva l'Héraclide Caranus, prince d'Argos, à la tête d'une colonie d'Argiens. Le nouveau venu s'établit avec sa colonie dans l'Emathie, qu'il fut appelé à gouverner après l'avoir vaillamment défendue contre les Illyriens. Il prit une chèvre pour enseigne et

ne tarda pas à étendre sa domination sur les provinces voisines.

D'après une autre tradition, Perdiccas 1er, de la famille des Théménides d'Argos, se serait réfugié dans l'Emathie et devrait être considéré comme le fondateur du royaume de Macédoine, qu'il aurait affermi par de nouveaux succès. Quoi qu'il en soit de l'origine de ce royaume, parmi les premiers rois de Macédoine jusqu'à Philippe II, il faut en signaler quelques-uns :

*b)* Premiers rois. — *Amyntas Ier* (538-496 av. J.-C.) dut payer un tribut à Darius Ier, roi des Perses, et sans la révolte des Ioniens, il aurait sans doute vu son royaume entièrement conquis par les Perses.

*Alexandre Ier* (496-452), son fils, forcé de joindre ses troupes à celles de Xerxès, trahit les Perses à la bataille de Platée, en allant la nuit à cheval au camp des Grecs, pour leur faire connaître les plans de l'ennemi. En récompense, il reçut une place aux jeux olympiques, fut appelé Philhellène ou ami des Hellènes et vit sa statue d'or dans le temple de Delphes ; son origine grecque fut reconnue et la Macédoine affranchie du joug des Perses.

*Perdiccas II* (452-429), en intervenant dans la guerre du Péloponèse en faveur des Spartiates, introduisit la civilisation grecque dans la Macédoine.

*Archelaüs Ier* (429-405) s'occupa principalement à civiliser ses sujets en favorisant les beaux-arts et en attirant à la cour de Pella les étrangers de distinction.

*c)* Période de troubles. — Mais à sa mort, l'ordre de succession au trône, encore mal établi, amena, dans les affaires de la Macédoine, l'intervention des étrangers et surtout d'Athènes, de Sparte et de Thèbes, selon que la Macédoine subit l'influence de l'une ou l'autre de ces villes grecques. Dès lors commença, pour ce royaume, une période de troubles qui, continuant jusqu'au règne de Philippe II, arrêtèrent la civilisation et menacèrent même d'anéantir la Macédoine. Dans l'espace de quelques années, six rois se succédèrent sur son trône ensanglanté.

La situation devint surtout critique, dit M. Van den Berg, sous *Amyntas IV* (390-369), qui se défendit avec peine contre les Illyriens et dut livrer son fils Philippe comme otage à leur roi Bardyllis. Alexandre, son fils aîné, fut assassiné, et Eurydice, veuve d'Amyntas, se trouva avec deux jeunes enfants exposée aux plus grands périls. Elle se rendit près de l'amiral athénien Iphicrate dont la flotte stationnait près de la côte de Macédoine. Elle implora son secours en plaçant son fils Perdiccas entre ses bras et

en ordonnant à son autre fils, Philippe, d'embrasser ses genoux. Iphicrate promit tout son appui à la veuve d'Amyntas et sauva le trône de ses enfants.

Qui eût pu prévoir que ce Philippe, qui embrassait les genoux d'un Athénien, était destiné à tant abaisser Athènes ! Perdiccas mourut des blessures qu'il reçut dans un combat contre les Illyriens ; il ne laissait qu'un fils en bas âge pour lui succéder, il fallut que Pélopidas intervînt pour maintenir l'ordre en Macédoine. Il en ramena comme otage le troisième fils d'Amyntas, Philippe, qui parvint, à l'âge de vingt-deux ans, à s'échapper de Thèbes et à se faire proclamer régent.

## II. — **Règne de Philippe II** (360-336 av. J.-C.)

1° **Avènement de Philippe** (359). — *a)* SITUATION PÉRILLEUSE. — Philippe trouva la Macédoine dans une situation très périlleuse. Les Illyriens voulaient l'envahir à la suite de leur victoire. Les Péoniens au nord et les Thraces à l'ouest, ainsi que les Athéniens, espéraient profiter de ses troubles intérieurs pour la ravager. Pausanias, qui était de la famille royale, et Argée, prétendirent s'emparer du trône. Philippe II parvint à écarter toutes ces difficultés et communiqua à ses concitoyens le courage qui l'animait.

*b)* CARACTÈRE DE PHILIPPE. — Hardi, entreprenant, rusé, avide de gloire et d'une activité extraordinaire au service d'une santé robuste, affable, généreux, souple et habile, Philippe avait profité de son exil à Thèbes pour vivre avec Epaminondas, le plus grand général, l'orateur le plus éloquent et le philosophe le plus sage de la Grèce. Il avait étudié avec lui les institutions grecques arrivées en ce moment au plus haut degré de civilisation. Après avoir, en une ou deux années, affermi son autorité au dedans et affranchi la Macédoine au dehors, Philippe se proposa un plan très net et qui consista : 1° à donner à la Macédoine ses frontières naturelles ; 2° à mettre sous son autorité la Thrace à l'est, et l'Illyrie à l'ouest, en poussant ses conquêtes jusqu'au Danube ; 3° à repousser les Perses au delà de l'Euphrate, afin de commander à toutes les cités grecques de l'intérieur et à celles du littoral de la mer Egée.

*c)* ORGANISATION DE L'ARMÉE. — Pour exécuter ce plan, Philippe employa, outre son habileté, son courage et son génie, ses richesses immenses à corrompre ses adversaires et ses armées à les vaincre. Aussitôt qu'il fut proclamé roi de Macédoine, Philippe s'appliqua à réorganiser l'armée. Les cavaliers furent pris parmi les nobles dont la grande occupation était l'exercice du cheval : les cultivateurs

fournirent les fantassins. Il soumit les soldats à une discipline de fer, les obligeant à faire souvent des marches de trois cents stades ou cinquante-cinq kilomètres par jour avec armes et bagages. On raconte qu'il fit frapper de coups de bâton, un jeune noble qui avait quitté sa compagnie en marche, pour se désaltérer, et qu'il en fit mettre à mort un autre, qui était sorti des rangs, contrairement aux ordres.

Le noyau de l'armée macédonienne était formé de la *Phalange* qui fut pendant deux siècles, le dernier mot de l'art militaire. Plutarque dit que la Phalange macédonienne, composée de huit mille hommes, ressemblait à une tête monstrueuse et hérissée de fer. Au centre était placée la lourde infanterie des hoplites sur mille hommes de front et seize rangs de profondeur. Armés de la pique appelée sarisse, d'une longueur de six à sept mètres, les hoplites étaient protégés non seulement par leur propre lance, mais par celle des cinq rangs qui venaient après eux.

Les flancs de la Phalange étaient couverts par l'infanterie légère des peltastes au nombre de huit mille et par la lourde cavalerie des cataphractes au nombre de quatre mille. Enfin, en avant marchaient les psilistes, archers ou frondeurs, qui se repliaient derrière les ailes dès que l'ennemi s'avançait.

Philippe enseigna à sa cavalerie à former le *coin*, disposition plus propre à percer la ligne de l'ennemi que le carré, préféré par les Perses et la plupart des Grecs. Il apporta, de plus, des changements dans la manière de faire les évolutions et les contremarches sur le champ de bataille.

Pour entretenir ses troupes et pour acheter des traîtres et des courtisans, Philippe se créa des ressources par les mines d'or et d'argent du mont Pangée, d'où il tirait annuellement plus de mille talents, convertis en une monnaie qui fut longtemps en circulation sous le nom de *Philippes*. C'est lui qui disait *qu'une forteresse était toujours prenable, tant qu'on pourrait y introduire un mulet chargé d'or*.

2° **Conquêtes de Philippe.** — En arrivant de Thèbes, Philippe mérita l'affection et la reconnaissance des Macédoniens qui le proclamèrent leur roi. Il les délivra du cercle d'ennemis qui les entouraient. A force d'argent et de promesses, il désarma les Péoniens, les Illyriens, ainsi que son compétiteur Pausanias. Il défit Argée près d'Eges et le tua. Enfin, il calma les Athéniens en déclarant libre

la ville d'Amphipolis dont il s'était emparé. Ces succès enhardirent Philippe. Après qu'il fut reconnu roi de Macédoine, il s'appliqua à donner à son royaume ses frontières naturelles, à le rendre indépendant et à l'élever au-dessus des Etats voisins.

*Trois guerres civiles* des Grecs, savoir : la *guerre sociale* entre Athènes et ses colonies (357 à 355 av. J.-C.), et les deux *guerres sacrées*, fournirent à Philippe l'occasion d'agrandir ses Etats de plusieurs colonies grecques, d'intervenir dans les affaires de la Grèce, et de la soumettre ensuite au joug de la Macédoine.

3° **La guerre sociale (357.)** Le fameux *Mausole,* roi de Carie, aspirait à se créer un empire sur les ruines de la Confédération athénienne. Il favorisa donc le soulèvement des alliés. traités brutalement par les Athéniens, et en particulier de Chios, Cos, Rhodes et Byzance, qui se révoltèrent. Le roi de Perse vient à leur secours.

Philippe profite donc des embarras d'Athènes pour s'emparer d'Amphipolis. de Pydna, de Potidée. Athènes, incapable de résister, signe une paix honteuse ; cette ville est épuisée dans son prestige et ses finances.

4° **La guerre sacrée** eut deux périodes { 1° **En 356.** 2° **De 339 à 336.**

La **première** guerre (355) eut pour cause le refus des Phocidiens de payer aux Béotiens l'amende qui leur avait été imposée par le tribunal religieux des Amphyctions, pour avoir violé le terrain consacré à Apollon, en le labourant.

De plus, les Phocidiens s'emparent du trésor de Delphes ; Thèbes qui les avait accusés, les combat, avec l'aide des Thessaliens ; Philippe, alors, se pose en défenseur de la religion et bat les Phocidiens. Il profite de ce succès pour s'emparer de plusieurs positions maritimes de Thessalie et pour tenter un coup de main sur les Thermopyles, qu'il trouve gardées, 352.

Alors, paraît **Démosthènes,** le célèbre orateur athénien, le plus grand de l'antiquité.

Ce patriote fut pour Philippe un ennemi sérieux.

5° **Démosthènes,**. « Fils d'un riche fabricant d'armes et d'une mère scythe, Démosthènes avait perdu son père dès l'enfance. Son bien fut dilapidé par ses tuteurs et il étudia l'art oratoire pour les contraindre à lui restituer sa fortune en les attaquant devant les tribunaux... Pour devenir le premier orateur que la Grèce ait jamais produit

il ne suffit pas à Démosthènes de connaître à fond les ressources de l'art oratoire. Apprendre à parler, ce fut aussi, pour lui, apprendre à penser. Il étudia dans l'histoire le caractère d'Athènes, et le livre de Thucydide fut pour lui l'objet d'une lecture assidue. Il se pénétra des nobles idées de la philosophie socratique et Platon l'eut peut-être pour auditeur. La législation, l'administration, les finances furent aussi l'objet de ses travaux. Doué d'un caractère élevé et sévère, il considéra comme une

Démosthènes

sorte de mission d'être le conseiller du peuple athénien et s'y appliqua avec une puissance d'esprit et une ténacité qui ne se démentirent jamais jusqu'à son dernier jour (1). »

*a*) **Philippiques.** — Au moment donc où Philippe, après sa tentative contre les Thermopyles, s'avançait sur Byzance, qui approvisionnait Athènes, Démosthènes monta à la tribune (351) et prononça la première de ses quatre **Philippiques**, ou harangues contre le roi de Macédoine.

(1) Van den Berg. *Petite Histoire des Grecs.* (410).

« Quand donc, Athéniens, s'écria-t-il, quand ferez-vous votre devoir, et qu'attendez-vous ? quelque événement nouveau ? ou même, justes dieux ! quelque nécessité qui vous contraigne ?... voulez-vous, dites-moi, aller toujours par la place publique, vous demandant les uns aux autres : « Eh bien ! que dit-on de nouveau ? » — Eh ! que se peut-il de plus nouveau qu'un homme de Macédoine qui triomphe d'Athènes et domine en Grèce ! — Philippe est-il mort ? non, mais il est malade. — Et que vous importe, puisque, s'il venait à mourir, votre indolence vous aurait fait un autre Philippe... Ce qu'il faut, c'est une armée d'Athènes... vos mercenaires jettent en passant un coup d'œil sur la guerre où vous les envoyez ; puis, ils s'en vont avec la flotte chez Artabaze ou ailleurs. Le général les suit, il le faut bien : comme il ne peut payer, il ne peut commander ».

L'armée n'était en effet composée que de mercenaires, qui, payés irrégulièrement, s'en allaient piller chez les alliés (cause de la guerre sociale). Les Athéniens préféraient jouir et ne rien faire.

**Deux partis** se trouvèrent donc en présence :

**Le parti de la paix** : orateurs vendus, comme *Eschine*, à la Macédoine, patriotes comme *Isocrate* ; général comme *Phocion*, qui ne croyait pas Athènes capable de résister à Philippe.

**Le parti de la guerre** dirigé par *Démosthènes, Lycurgue* et *Hypéride*.

*b*) **Olynthiennes**. — Philippe resta deux ans tranquille dans les plaisirs à Pella et en 357 prit **Olynthe,** ville principale de la Chalcidique, malgré les **trois discours** de Démosthènes (OLYNTIENNES) dans lesquels il demandait aux Athéniens de secourir Olynthe.

Le roi de Macédoine s'étant emparé de toute la Chalcidique, occupait, pour ainsi dire, comme le boulevard de la Grèce. Il n'avait plus qu'à y entrer ; les circonstances le favorisèrent.

Il amusa les Athéniens par des négociations, secondé par la trahison d'Eschine que gagnèrent les présents des Macédoniens et s'empara de la Chersonèse.

Il met fin à la première période de la guerre sacrée en faisant la paix avec les Athéniens, à l'exclusion des Phocidiens dans le pays desquels il s'établit en maître, puis retourne en Macédoine.

Pendant ce temps de paix, Démosthènes réorganise la marine à la tête des patriotes d'Athènes. Ceux-ci décident d'envoyer *Phocion* avec des vaisseaux en Eubée, où il fut

assez heureux pour en chasser les Macédoniens, pour obliger ensuite Philippe à abandonner Byzance.

*c*) 2me **période de la guerre sacrée.** — C'est alors (339) qu'Eschine provoqua la 2me période de la guerre sacrée.

Eschine, nommé député à l'assemblée des amphictyons, accusa les Locriens d'avoir cultivé un champ consacré à Apollon. Le Conseil envoie des enquêteurs qui sont mal reçus par les Locriens, et charge Philippe d'aller châtier ces derniers.

Le roi de Macédoine franchit les Thermopyles, oublie les Locriens, s'empare d'Elatée, en Phocide, ce qui le rendait maître du passage en Béotie et déclare la guerre à Athènes.

Les Athéniens effrayés et persuadés par l'éloquence de Démosthènes, s'unissent aux Thébains. La rencontre des Grecs et des Macédoniens se fait à **Chéronée**, en Béotie, 338.

6° **Chéronée.** — Cette bataille, rude et sanglante, fut fatale aux Grecs. Le **Bataillon sacré** des Thébains fut anéanti, la **Phalange** macédonienne triompha, et ce succès fut dû, en grande partie, au fils de Philippe, le jeune **Alexandre**, qui s'y montra très fougueux.

**Une nouvelle période de l'histoire grecque** commence donc à cette défaite de Chéronée (338), où disparaît pour toujours l'indépendance politique des villes de l'Hellade.

La Grèce avance dans sa vieillesse pour mourir bientôt avec le démembrement de l'empire d'Alexandre.

7° **Paix de Démade.** — Philippe châtia sévèrement Thèbes qui fut aux trois quarts détruite, enleva à Sparte son territoire et accorda à Athènes la paix négociée par *Démade*, un Athénien quelconque pris sur le champ de bataille.

Athènes, par cette paix votée en l'absence de Démosthènes, perdait sa propre indépendance et celle de toute la Grèce, en reconnaissant l'hégémonie macédonienne.

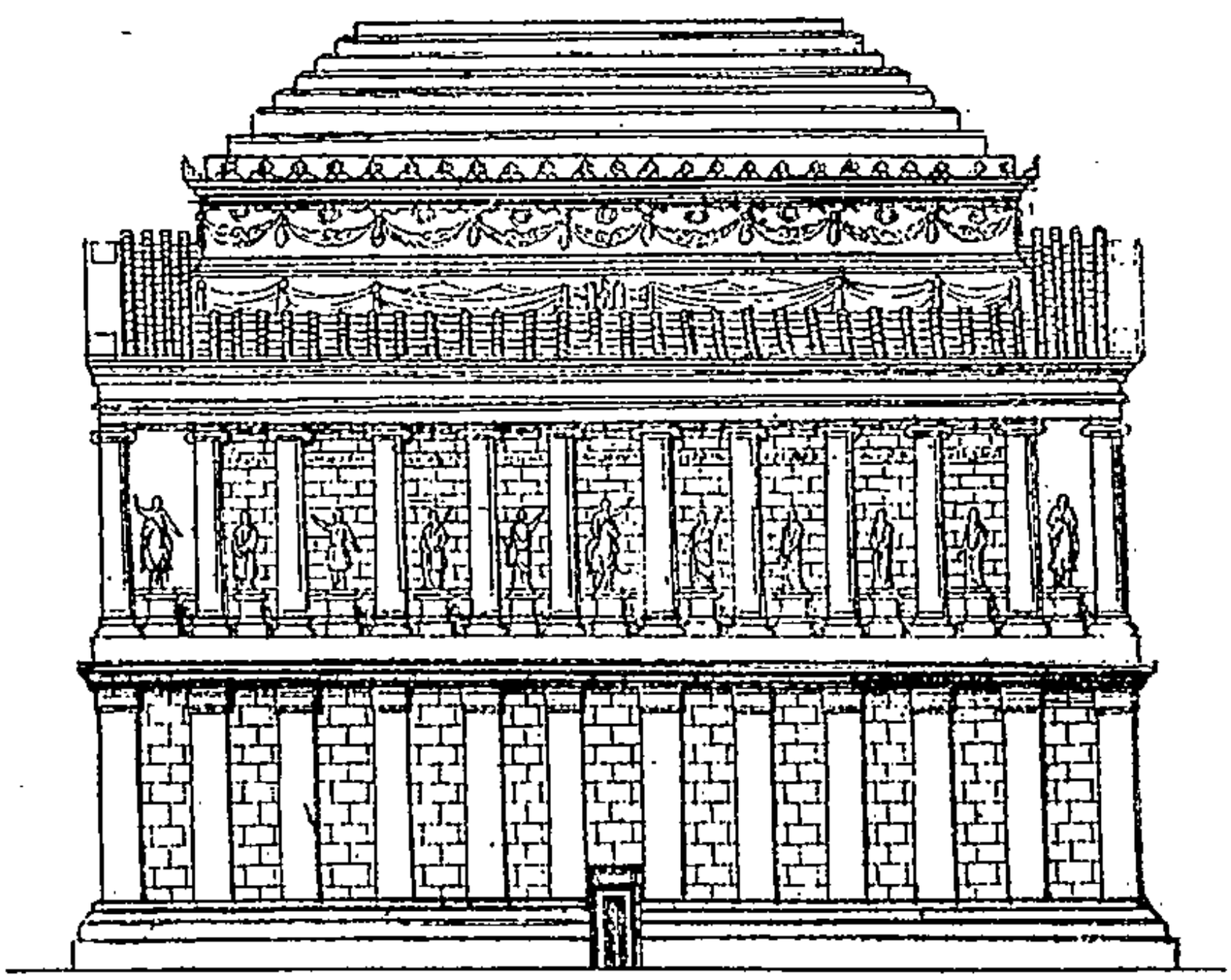
8° **Mort de Philippe.** — Maître de la Grèce, Philippe annonce dans le conseil des Amphictions de Corinthe son intention de délivrer les Grecs asiatiques de la domination persane, de venger l'invasion de la Grèce par Xerxès, et faisait les préparatifs de son expédition en Perse, lorsque, retardé par des querelles de famille, brouillé, puis réconcilié avec son fils **Alexandre**, il fut tué d'un coup d'épée par un macédonien du nom de Pausanias, 336.

Il avait 47 ans d'âge et 24 de règne.

## III. — Alexandre (336-323).

1° **Son enfance.** — *Alexandre* avait vingt ans quand son père fut tué. Il était né en 356, le jour du triomphe de Philippe aux jeux olympiques, ce jour-là même qu'un insensé, **Erostrate,** mit le feu au temple d'Ephèse pour faire parler de lui.

*Alexandre* fut formé par *Aristote*, l'un des plus grands philosophes de la Grèce. « Peu sensible, dit M. Gagnol, aux plaisirs grossiers qui étouffent tant d'heureux génies,



Tombeau de Mausole à Halicarnasse

il n'avait qu'une passion, celle de la gloire. Son héros était Achille et son livre favori l'Iliade, dont il eut toujours plus tard un exemplaire avec son épée sous son chevet ». Son courage se montra un jour que les généraux de son père refusaient un cheval difficile à dompter, le fameux **Bucéphale.** Alexandre se rendit facilement maître de cette bête qui lui servit plus tard dans ses expéditions.

2° **Ses débuts.** — Il fit d'abord mettre à mort *Pausanias* et ses complices, les meurtriers de son père.

A la mort de Philippe, Athènes, poussée par **Démosthènes**, Thèbes, Argos, Corinthe, Sparte se soulevèrent contre ce nouveau roi de 20 ans. Alexandre châtie aussitôt les révoltés, prend et saccage *Thèbes, 335,* à l'exception de la maison de Pindare, mais les Thébains sont massacrés et leur ville rasée. La Grèce épouvantée se soumet,

excepté le fameux philosophe de Corinthe, **Diogène,** qui dit un jour à Alexandre : « Ote-toi de mon soleil ». Alexandre retourne en Macédoine.

3° **Son expédition** (1). — L'empire des Perses était trop immense pour être bien organisé et fort. Il était, de plus, souvent mêlé aux affaires des Grecs.

**Maître de la Grèce**, Alexandre craignait-il une nouvelle alliance contre lui ? Ou bien est-il vrai qu'il conçut réellement un plan grandiose en rapprochant dans une union féconde le monde grec et le monde asiatique dans l'espoir d'obtenir ainsi des résultats impérissables pour le progrès général de l'humanité ?

Toujours est-il qu'il rêva de continuer les projets de son père et qu'il réalisa de grandes conquêtes, trop grandes pour être durables.

Il nomme son général, **Antipater**, régent de Macédoine et il part.

*a*) **Conquête de l'Asie-Mineure (334.)**

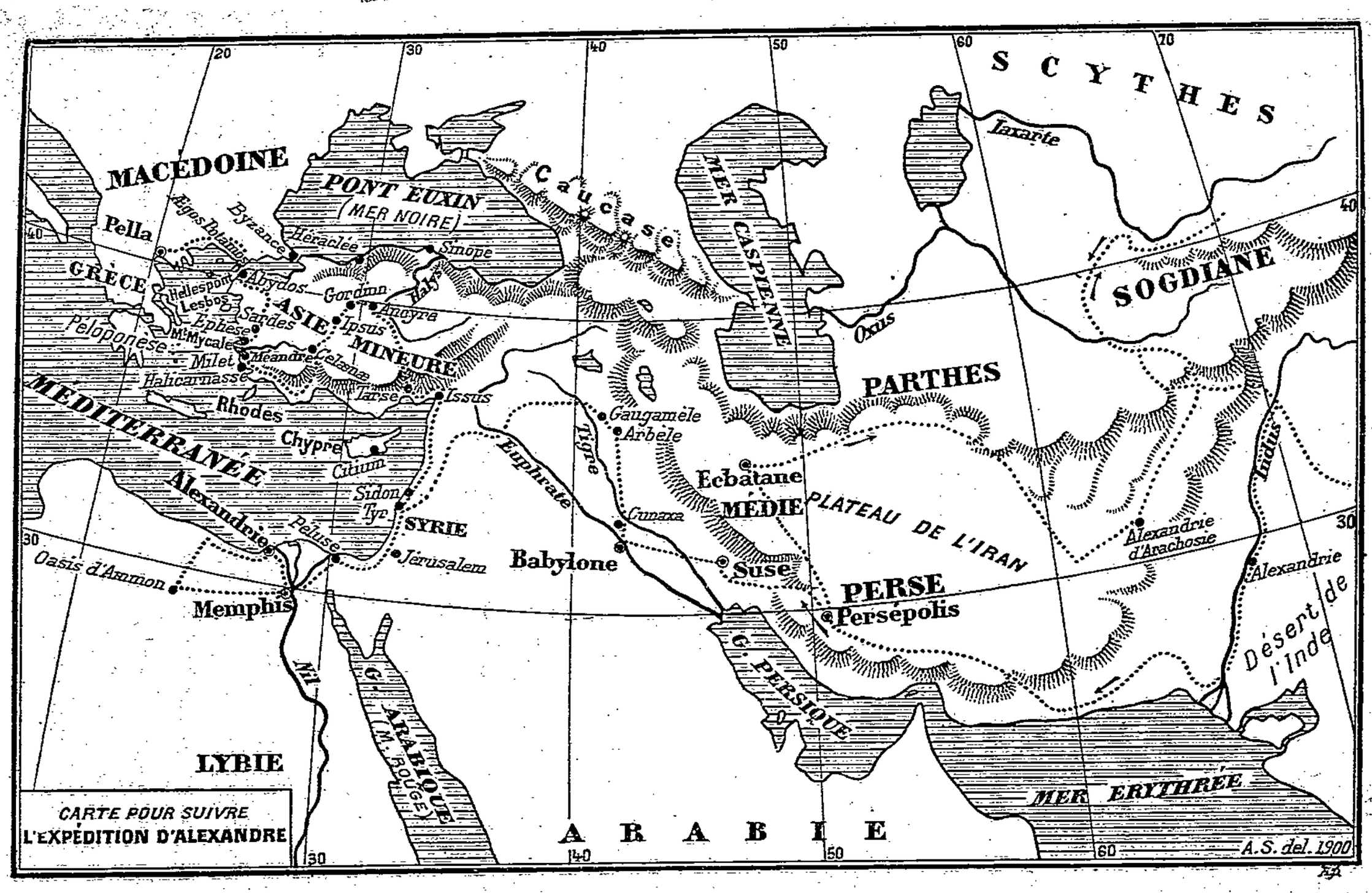
Parti de Pella à la tête d'une armée peu nombreuse mais composée de vieux soldats, il franchit l'Hellespont et attaque d'abord les satrapes de l'Asie-Mineure. Les mercenaires grecs, à la solde des Perses le rencontrent sur les rives d'une petite rivière, **le Granique, 334**. Il les défait suivi personnellement par **Cliton**, marche sur **Sardes**, est reçu en triomphe dans Éphèse, soumet les villes de Milet, d'Halicarnasse, coupe le **nœud gordien** dans le temple de Jupiter à Gordium, en Galatie (2), manque de mourir en prenant, plein de sueur, un bain trop froid dans le **Cydnus,** près de Tarse en Cilicie, il est sauvé par son médecin Philippe en qui il avait eu confiance, malgré son général, et rencontre à **Issus**, le roi des Perses, *Darius Codoman, 333.* Toute l'Asie-Mineure était conquise par Alexandre.

*b*) **Conquête de la Syrie et de la Phénicie. 322.**

Le roi des Perses, Darius, prince doux et paisible n'était certainement pas l'homme de la situation, capable de tenir tête au roi de Macédoine. De plus, la Perse était en pleine décadence. Darius devait être son dernier roi.

Il avait assemblé à **Issus** une nombreuse armée, mais c'était plutôt une multitude confuse ; Alexandre, grâce à la discipline de ses excellents soldats en eut vite et facilement raison. **Darius s'enfuit**. Alexandre fait même pri-

(1) Il faut absolument suivre cette expédition sur une carte.
(2) D'après l'oracle, l'empire d'Asie appartiendrait à celui qui dénouerait le fameux nœud qui attachait le char de Gordius, simple laboureur, devenu roi de Phrygie.




CARTE POUR SUIVRE
L'EXPÉDITION D'ALEXANDRE

sonnière toute la famille royale persane, il la traite avec magnanimité en lui rendant la liberté ; il se rend maître des satrapies du littoral de toute la Phénicie, ne trouve de résistance qu'à Tyr, bâtie dans une île. Il en fait le siège et ne l'emporte d'assaut qu'au bout de 7 mois, grâce à une chaussée qu'il fait construire entre le continent et la ville. — Tous les habitants sont châtiés, 8.000 avaient péri dans le siège, 2.000 sont pendus et 30.000 vendus comme esclaves. La Syrie était conquise (322).

*c*) **Conquête de l'Égypte (332).**

On peut dire que l'Égypte lasse de la domination persane ne fit aucune résistance. **Memphis** fut prise, Alexandre y fut même reçu avec déférence par les prêtres d'Apis dont il respecta la religion, et qui le reconnurent fils de Jupiter Ammon. Il profita de ces bonnes dispositions pour jeter les fondements d'une ville qui devait remplacer Tyr, détruite, et servir de centre pour le commerce entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique; cette ville prit son nom : **Alexandrie.**

*d*) **Conquête de la Perse (331).**

N'ayant pu obtenir la paix demandée, Darius réunit une nombreuse et incohérente armée de Perses et d'Indiens. Le roi de Macédoine, au lieu de marcher sur Babylone, traversa l'Euphrate, au gué de Thapsaque, le Tigre près de Gaugamèle, pour rencontrer Darius dans la plaine **d'Arbelles.** La bataille ne fut qu'une déroute pour l'armée de Darius qui s'enfuit encore une fois.

La Perse était définitivement ouverte à Alexandre qui prend Babylone en passant, puis Suse la capitale et Persépolis, la grande ennemie des Grecs qui la pillèrent. Alexandre se mit alors à la poursuite de Darius, mais le roi de Perse était à ce moment tué par un satrape, Bessus. Le corps de Darius reçut d'Alexandre de royales funérailles.

*e*) **Conquête de l'Inde.** — L'orgueil s'empara alors du cœur d'Alexandre. De riches trésors avaient été trouvés dans les villes perses. Dans une des orgies auxquelles il se livrait, il tua un de ses amis, **Clitus,** qui lui avait sauvé la vie au Granique. Son caractère change, il subit l'influence des mœurs orientales, lui, si modéré, si maître de lui-même, s'abandonne au luxe et à la débauche, et devient assez cruel pour faire assassiner ou lapider ses meilleurs généraux qui le gênent dans son intempérance, comme **Parménion, Philotas,** le philosophe **Callisthène.**

Bientôt il se croit au-dessus de l'humanité et prétend s'ériger en dieu. Il n'avait plus d'ennemis à combattre, il s'avance donc à travers les contrées de l'Asie centrale, parcourt le plateau de l'Iran, fonde sur l'Iaxarte une nou-

velle Alexandrie, soumet Porus, un puissant prince de l'Inde, mais ne peut arriver au Gange (326), car son armée refuse de marcher en avant. Il s'arrête, mais il est cependant obligé de penser au retour.

4° **Sa Mort.** — Il reprend donc la route de Perse, se fait offrir de magnifiques fêtes à Suse, pendant que le chef de sa flotte, **Néarque,** accomplit au delta de l'Indus, au golfe persique un retour difficile qui dura 10 mois.

De Suse, Alexandre descend au golfe persique et se dirige sur **Babylone (324),** qu'il choisit pour résidence définitive. Il y perd son meilleur ami, **Hephestion,** auquel il fait de magnifiques funérailles.

Alexandre est atteint l'année suivante d'une **fièvre** pernicieuse et en meurt, usé par des excès de tous genres, dans sa 33e année.

Ses courtisans lui ayant demandé à qui il laissait l'empire, il répondit : « **Au plus digne !** »

---

III

# ROME

## TREIZIÈME LEÇON

### L'ITALIE

### Les Etrusques. Les Latins. Traditions sur la Rome primitive

### I. — Géographie de l'Italie ancienne.

1° **Bornes et mers.** — L'Italie, pays des bœufs, du grec *Italos*, est une des trois presqu'îles de l'Europe méridionale qui s'avance dans la Méditerranée entre l'Espagne à l'ouest et la Grèce à l'est. Au nord, elle est séparée du reste du continent européen par les Alpes.

Elle est entourée de trois mers : à l'est, la mer *Tyrrhénienne* ou mer Inférieure (mare inferum) formant, au nord, le golfe de *Ligurie* (Ligusticus sinus, auj. golfe de Gênes) ; au sud, la mer *Ionienne*, avec le golfe de *Tarente* et le *Phare* de *Messine* qui l'unit à la mer Tyrrhénienne ; à l'est, l'*Adriatique* ou mer supérieure (mare superum).

ITALIE ANCIENNE

2° **Montagnes.** — Les montagnes de l'Italie sont les Alpes et l'Apennin. Les Alpes se divisaient en sept sections : les *Alpes Maritimes*, entre le golfe de Ligurie et le mont Vesulus (mont Viso) ; les *Alpes Cottiennes* (Alpes Cottiæ), ainsi nommées de Cottius, qui, au temps d'Auguste, régnait sur les tribus de ces montagnes ; c'est dans cette section que se trouvait le passage le plus fréquenté des Alpes, le col du mont Matrona, appelé aujourd'hui le mont Genève ; les *Alpes Graïæ* ou Alpes rocheuses, les *Alpes Pennines* (Alpes Penninæ et Summæ Alpes), c'est-à-dire les hautes Alpes, les Alpes aux sommets élevés ; les *Alpes Rhétiques* (Alpes Rhæticæ) qui tiraient leur nom des Rhètes, habitants du pays ; on y remarquait le mont Adula, aujourd'hui le Saint-Gothard ; les *Alpes Carniques* (Alpes Carniæ) , dont le nom vient des Carnes (Carni), qui habitaient ces montagnes ; les *Alpes Juliennes* (Alpes Juliæ), qui s'étendaient jusqu'à l'Adriatique.

L'Apennin (Apenninus mons) traverse l'Italie du Nord au Sud et forme dans la partie centrale de hauts plateaux, habités par des peuplades belliqueuses, les Samnites entre autres, qui se défendirent longtemps contre les Romains.

3° **Cours d'eau.** — La partie septentrionale de la Péninsule est la seule où les fleuves puissent se développer. C'est là que coule le *Padus* (Pô), le plus grand cours d'eau de l'Italie. Ses affluents de gauche, la *Doire*, le *Tésin*, l'*Adda*, le *Mincio*, portent la vie et la fertilité dans la grande plaine qu'ils arrosent. Le Pô reçoit encore à droite le *Tanaro*, la *Trébie* et le *Réno*. L'*Athésis* (Adige) est pour l'importance, le second fleuve de l'Italie. Sur les deux pentes des Apennins, il y a peu de place pour les fleuves ; aussi le plus grand d'entre eux, l'*Arno*, n'atteint pas 60 lieues de cours ; le *Tibre* est encore plus restreint ; le *Liris* et le *Vulturne* seraient des ruisseaux dans un autre pays. Sur le versant oriental, l'espace se rétrécit encore. Mentionnons cependant le *Rubicon* qui servait de limite entre l'Italie propre et la Gaule Cisalpine.

4° **Lacs.** — L'Italie renfermait un grand nombre de lacs, dont quelques-uns avaient une étendue considérable : c'étaient, au nord, dans la Gaule cisalpine : le lac Verbanus (lac Majeur) ,traversé par le Tésin ; le lac Larius (lac de Côme), traversé par l'Addua ; le lac Sevinus (lac d'Iseo), traversé par l'Ollius, et le lac Benacus (lac de Garde), traversé par le Mincius ; au centre, en Etrurie :

le lac Sabatinus (de Bracciano), le lac de Vulsinies (deBolsena), les lacs Prelius (de Castiglione), Ciminius (de Vico ou de Ronciglione), Vadimonius (de Bassano), Trasimène (de Pérouse), Clusinus (Palude Chiana) ; dans le Latium, les lacs Albanus (d'Albano), Regillus (Regillo), Nemorensis (de Nemi), Gabinus(de Gabii), Fucinus (Fucin ou de Celano), de Juturna et d'Aricia, aujourd'hui desséchés ; dans la Campanie, les lacs Averne et Lucrin ; dans l'Apulie, le lac Pantanus(de Lesina).

5° **Le climat** de l'Italie est tempéré, à l'exception des sommets glacés des Alpes et de l'Apennin ; au midi, souffle quelquefois du sud est un vent délétère appelé *Siroco*. Au nord, s'étend la *plaine du Pô*, extrêmement fertile : elle produit en abondance le riz et toutes espèces de grains. L'Italie présente partout de vastes et gras pâturages dans les plaines, des coteaux couverts de vergers, de vignobles, d'oliviers et d'orangers, tandis que les cîmes de l'Apennin sont couronnées d'immenses forêts.

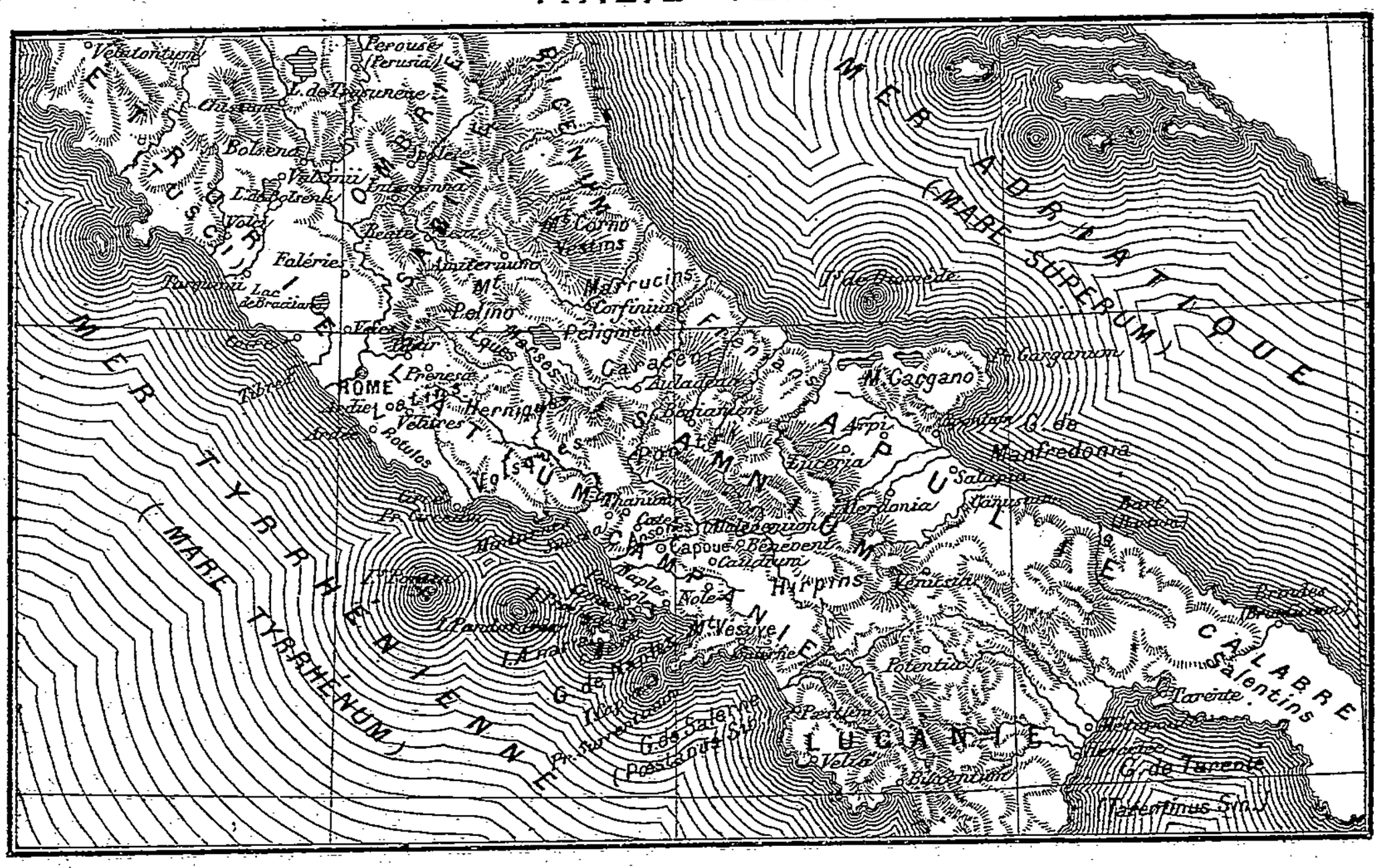
6° **Divisions.** — Politiquement, l'Italie se divisait en trois parties bien distinctes : la *Gaule Cisalpine*, l'*Italie Propre* et la *Grande Grèce*. La première devait son nom aux Gaulois qui s'y établirent en grand nombre, environ 600 ans avant Jésus-Christ. On y comptait quatre provinces : la *Gaule Cispadane* et la *Gaule Transpadane*, la *Ligurie* et la *Vénétie*. Les villes principales étaient : Mediolanum (Milan), Ticinum (Pavie), Côme, Crémone, Mantoue, Plaisance, Gênes et Patavium (Padoue).

L'*Italie Propre* renfermait six contrées principales : l'*Etrurie*, villes célèbres : Arretium, Veïes, Tarquinies ; l'*Ombrie*, capitale Senagallica ; le *Picenum*, villes principales : Ancône et Asculum ; le *Latium*, dont Rome était la métropole, et qui comprenait aussi le pays des Sabins ; le *Samnium*, villes principales : Confinium et Bénévent ; enfin la *Campanie*, dont Capoue, la capitale, était célèbre par ses richesses et par la mollesse de ses habitants.

La *Grande Grèce* (Italie méridionale), presque entièrement couverte de colonies ioniennes, doriennes et éoliennes, contenait beaucoup de cités importantes ; Tarente, Sybaris, Crotone, Locres, Rhégium. On y comptait quatre régions principales : l'*Apulie*, la *Messapie*, la *Lucanie*, le *Brutium*.

7° **Iles.** — Quelques îles peuvent être considérées comme des dépendances de l'Italie. Les grandes sont :

# ITALIE CENTRALE



1° la *Corse*, à l'ouest de l'Etrurie ; 2° la *Sardaigne*, au sud de la précédente ; 3° la *Sicile* appelée aussi Trinacrie à cause de ses trois promontoires ; Lilbyæum, au nord-ouest ; Pachynum, au sud ; Pelorum, au nord-est, en face du détroit qui sépare la Sicile du Brutium. — Les principales des petites îles sont : l'île d'*Elbe* sur la côte de l'Etrurie ; les îles d'*Ischia* et de *Procida* sur la côte de Campanie, presque en face du cap Misène ; *Caprée*, rocher stérile, à l'entrée de la baie au fond de laquelle s'élève la cime toujours fumante du Vésuve ; *Lipari* et *Malte*.

8° **Aspect général de l'Italie.** — La configuration de l'Italie, la diversité de ses climats et de ses productions, qui s'allie à une égale diversité de caractères et de tempéraments dans les peuples qui l'habitent, expliquent les grands traits de son histoire. Le nord et la presqu'île proprement dite forment deux pays différents. « L'un, vaste plaine traversée par un grand fleuve, a été dans tous les temps le champ de bataille des ambitions européennes ; l'autre, longue et étroite presqu'île, que d'innombrables volcans ont en partie soulevée au-dessus des eaux, a presque toujours eu des destinées contraires.

Cette presqu'île, c'est la véritable Italie, le pays le plus divisé qu'il y ait au monde. Les montagnes dont elle est hérissée, les vallées et les torrents qui la coupent, donnèrent à ses peuples cet amour de l'indépendance qu'ont montré dans tous les temps, sous toutes les latitudes, les populations des montagnes, mais aussi ce qui compromet cette liberté tant aimée et toujours si courageusement défendue, l'amour de l'isolement politique. Autant d'Etats que de vallées ; et, pour tout souvenir d'une commune origine, à peine un lien fédératif que le plus petit intérêt, le plus léger caprice faisaient oublier ; excepté quand, du mélange de toutes ces races, sortit ce principe énergique d'association qui s'appelle Rome (1).

9° **Situation de Rome.** — « Rome était au centre de l'Italie comme l'Italie au centre du monde antique. Sa situation au fond d'un cirque de collines, sur les bords d'un fleuve navigable, non loin de la mer, était assez heureuse ; mais elle n'avait rien de privilégié, même si l'on ajoute que la ville se trouvait sur la frontière commune des Latins, des Sabins et des Etrusques. Ce qui fit la force de Rome et ce qui explique en partie sa grandeur,

(1) Duruy, *Histoire Romaine.*

c'est qu'elle occupait « le milieu géographique » de l'Italie. Entourée de montagnes peu élevées, mais capables de la mettre à l'abri d'une incursion soudaine, elle pouvait lutter avec succès contre ses voisins. Qu'elle réussît à les vaincre et à les dominer, elle devenait aussitôt maîtresse de toute l'Italie. Au nord, s'étendait la plaine du Pô; au sud, le pays était plus accidenté; mais il était habité par des peuples de race et de civilisation différentes, qui ne purent jamais s'unir.

La conquête de l'une et l'autre contrée fut aisée, et elle conduisit les Romains à la conquête du monde. L'Italie, en effet, coupait la Méditerranée en deux bassins, et par suite rendait impossible une coalition générale contre Rome. Autour du bassin occidental se groupaient des populations courageuses, mais barbares et mal organisées : celles du bassin oriental étaient divisées et avaient perdu l'esprit militaire. Ainsi se forma le vaste empire de Rome. Elle le dut non pas aux avantages locaux de la région qu'arrosait le Tibre inférieur, mais à sa position en Italie et dans le monde ancien (1) ».

## II. — Anciennes populations.

1° **Origine des peuples de l'Italie.** — *Cettim*, l'un des quatre fils de Javan, vint s'établir en Italie, et ses descendants furent nommés Aborigènes ou Pélasges c'est-à-dire anciens. Ils étaient divisés en plusieurs peuplades, savoir : 1° les *Tyrrhéniens*, qui se fixèrent dans l'Italie septentrionale et dans le nord de l'Italie centrale ; 2° les *Sicules* qui s'étendaient au sud des précédents, sur le versant occidental de l'Apennin, le long de la mer ; les *Œnotriens*, au sud et au sud-ouest de la péninsule. Lorsque les Hellènes envahirent la Grèce, de nouvelles colonies de Pélasges vinrent s'établir dans le sud-est de l'Italie, qui se nomma *Grande-Grèce*. Les populations pélasgiques se livrèrent au commerce et à l'industrie ; elles bâtirent un grand nombre de villes qui devinrent florissantes.

2° **Invasions.** — Au XIIe siècle avant J.-C., les *Liguriens*, les *Ombriens* et les *Osques*, peuples de race celtique, envahirent l'Italie : les Liguriens se fixèrent au nord ; les Ombriens, entre le Pô, l'Adriatique et l'Apennin ; les Osques ou Ausoniens, dans l'Italie centrale, surtout le long de l'Adriatique.

Cette population se partagea en deux groupes, différant

(1) Guiraud et Lacour Gayet, *Histoire Romaine* (1885).

de mœurs et bientôt ennemis, mais de même langage. Les uns, laboureurs de plaines, cultivèrent les champs fertiles du Latium et de la Campanie : c'étaient le long de la mer, les *Latins*, les *Rutules*, etc.

Les autres, pasteurs des montagnes, se répandirent dans les gorges de l'Apennin et sur les rivages de l'Adriatique : c'étaient les *Sabins*, les *Eques*, les *Herniques*, les *Volsques*, les *Sammites*, les *Lucaniens*, etc., pâtres belliqueux ou pillards toujours en armes. Toutes ces populations, dont l'origine se perdait dans la nuit des temps, reçurent plus tard la dénomination d'*indigènes autochtones* (nés dans le pays), parce qu'elles avaient elles-mêmes oublié qu'elles fussent venues d'ailleurs.

## III. — Les Etrusques

1° **Invasion des Etrusques.** — Au XI^e siècle avant J.-C., les *Etrusques*, des Germains venus de la Rhétie, s'emparèrent de l'Italie septentrionale, refoulèrent les Liguriens vers le golfe de Ligurie (golfe de Gênes) et les Ombriens, qui avaient envahi la vallée du Tibre, au delà de l'Apennin, dont ils occupèrent le versant occidental. Ils subjuguèrent les Tyrrhéniens et occupèrent la contrée au nord du Tibre, qui fut appelée *Etrurie*. Plus tard, les Etrusques envoyèrent des colonies dans la Sardaigne, la Corse et la Campanie.

2° **Leurs institutions.** — Les *Étrusques* imposèrent aux vaincus leur langue, leur religion et leurs usages; mais ils s'approprièrent leur civilisation. Ils divisèrent la population en trois classes : 1° les *lucumons* ou nobles, qui seuls étaient propriétaires ; 2° les *pénestes* (c'est-à-dire pauvres) ou clients, qui vivaient de la culture des terres, moyennant une redevance payée aux lucumons; c'était l'ancienne population soumise ; 3° les esclaves qui étaient les prisonniers de guerre. Leur *gouvernement* était une monarchie que les lucumons, pour augmenter leur puissance, rendirent aussi élective. Plus tard, les villes principales abolirent la royauté et la remplacèrent par un conseil composé de lucumons ; puis deux *confédérations* se formèrent, l'une dans l'Italie septentrionale, l'autre dans l'Etrurie proprement dite ; elles se composaient chacune de douze villes. Ces confédérations étaient régies par un *conseil fédéral* et par un chef appelé *lars*, qui commandait leurs armées en temps de guerre (1).

(1) Mathieu, *Histoire universelle*.

3° **Les arts Etrusques.** — *a)* L'AGRICULTURE devint florissante partout où habitaient les Etrusques. Ils savaient défricher les marais et assainir le sol ; la côte de Toscane, aujourd'hui si insalubre, était jadis fertile, grâce aux conduits de drainage qui faisaient écouler les eaux.

*b)* L'INDUSTRIE n'était pas moins active. On tissait en Etrurie des étoffes de laine et de lin ; on fabriquait des cordages ; on construisait des navires ; on travaillait le marbre, le fer, le bronze, le cuivre et les métaux précieux ; il existait à Populonia de vastes fonderies qu'alimentait le minerai de l'île d'Elbe. De nos jours, on a recueilli dans les tombeaux un nombre infini d'objets de toute espèce, armes, bijoux, vases peints, qui sont sortis, pour la plupart, des ateliers étrusques.

*c)* Pour une agriculture et une industrie aussi développées, il fallait un COMMERCE étendu. Les échanges avec les pays voisins s'opéraient dans des foires qui avaient lieu sur les frontières, notamment à Vulsinii et près du mont Socarte : ainsi l'Etrurie recevait du Latium des bestiaux et des esclaves et lui envoyait du cuivre, des armes, des objets de luxe. Sa marine n'avait pas de rivale dans l'Adriatique et parcourait toute la Méditerranée. Elle allait trafiquer en Sicile : elle portait en Grèce des lampes d'airain, des coupes d'or, qu'elle échangeait contre des poteries athéniennes ; elle entretenait des relations suivies avec Carthage qui lui fournissait beaucoup de marchandises de provenance asiatique. Enfin, des bords de la Baltique, l'ambre arrivait par caravanes jusqu'aux bouches du Pò et de là jusqu'en Etrurie. De bonne heure, l'importance de ce négoce rendit nécessaire l'usage de la *monnaie* (1).

## IV. — Les Latins — Traditions sur la Rome primitive

1° **Enée.** — Lorsque Troie eut été prise par les Grecs, les Troyens, sous la conduite d'Enée, errèrent longtemps à la recherche d'une patrie. Virgile, dans son Enéide, chante cette grande odyssée. Poussés par le *Destin*, les Troyens abordèrent en Italie ; Enée, fils d'Anchise et de Vénus, se fixa dans le Latium, épousa Lavinie, fille du roi Latinus, et fonda Lavinium. Ascagne, à son tour, fils d'Enée et de Lavinie, fonda la ville d'Albe et en fut le premier roi.

(1) Guiraud et Lacour Gayet, *Histoire romaine.*

2° **Enée, roi des Latins.** — Les Troyens et les aborigènes eurent ensemble une guerre commune à soutenir. Turnus, roi des Rutules, à qui la main de Lavinie avait été promise, indigné de se voir préférer un étranger, déclara la guerre à Latinus et à son gendre Enée. Aucune des deux armées n'eut à s'applaudir de l'issue du combat. Les Rutules furent vaincus ; les Troyens et les aborigènes perdirent leur chef, Latinus.

Convaincus de leur impuissance, Turnus et les Rutules implorèrent l'appui de la florissante puissance des Etrusques ; Mézence, leur roi, avait établi le siège de son empire à Céré, ville opulente. Dès l'origine, ce prince n'avait pas vu sans ombrage l'établissement de la cité nouvelle, et, croyant alors la sûreté des peuples voisins menacée par le rapide accroissement de la colonie troyenne, il joignit sans répugnance ses armes à celles des Rutules. Pour résister à une ligue aussi formidable, Enée voulut s'assurer du dévouement des aborigènes. Il réunit, sous le même nom, les deux peuples déjà réunis sous les mêmes lois, et les appela, l'un et l'autre *Latins*.

3° **Romulus et Rémus.** — *a*) Leur naissance. — Un des successeurs d'Ascagne fut Procas. Il avait deux fils : Amulius et Numitor. En mourant, il laissa le trône à l'aîné, Numitor. Amulius, ambitieux et jaloux, détrôna son frère, fit périr ses fils et contraignit sa fille Rhéa Sylvia à se consacrer au culte de Vesta, la déesse du feu. Les Vestales faisaient vœu de garder la chasteté pendant le temps qu'elles servaient de déesse entretenant le feu sacré qui brûlait nuit et jour sur son autel. La Vestale, cependant, eut deux jumeaux : Romulus et Rémus ; fils du dieu Mars, disaient fièrement les Romains, donnant ainsi à leur race une origine divine.

*b*) Leur éducation. — Amulius fit garrotter Rhéa Sylvia et ordonna d'exposer les jumeaux sur les eaux du Tibre. Le fleuve était débordé ; les exécuteurs des volontés du roi, ne pouvant atteindre au lit même du fleuve, déposèrent sur les bords de l'inondation le berceau renfermant les deux enfants. Le dieu Mars, leur père, veillait sur eux : les eaux, en se retirant, laissèrent le berceau flottant s'arrêter sur le sol au pied d'un figuier ; une louve accourut des montagnes, attirée par les vagissements des enfants ; à la vue des pauvres petits, la farouche bête s'attendrit et se coucha pour leur présenter ses mamelles. Faustulus, berger du roi, la vit même, nous raconte Tite-Live, caresser de la langue ses nourrissons.

Suivant une autre tradition, Romulus et Rémus auraient été sauvés de la mort, puis allaités par Acca Laurentia, femme de Faustulus, surnommée par les pâtres, *la louve* à cause de sa méchanceté.

D'après l'une et l'autre version, Faustulus recueillit les enfants ; Acca Laurentia les nourrit. Romulus et Rémus grandirent ainsi parmi les bergers et se fortifièrent par des luttes continuelles, tantôt contre les animaux féroces, tantôt contre les pillards nombreux infestant la contrée.

*c*) Leur courage. — Pendant la fête des *Lupercales*, célébrées par les bergers sur le mont Palatin, en l'honneur du dieu Pan, destructeur des loups, les brigands firent soudain irruption. Romulus les repoussa, mais Rémus fut fait prisonnier, livré au roi Amulius et dénoncé comme chef de bandits. Amulius chargea Numitor, devenu son lieutenant, de punir le traître. Numitor, sur le point de faire périr Rémus, devina en lui son petit-fils. D'autre part, Romulus, averti par Faustulus de son enfance mystérieuse, de ses attaches probables à la famille royale, et désireux de venger son frère, attaqua Amulius. Numitor et Rémus secondèrent les efforts de Romulus. Amulius fut vaincu, tué et remplacé sur le trône par Numitor.

Romulus et Rémus, par leur naissance et en récompense de leur belle conduite, obtinrent de Numitor l'autorisation de fonder une ville sur les lieux témoins de leur enfance.

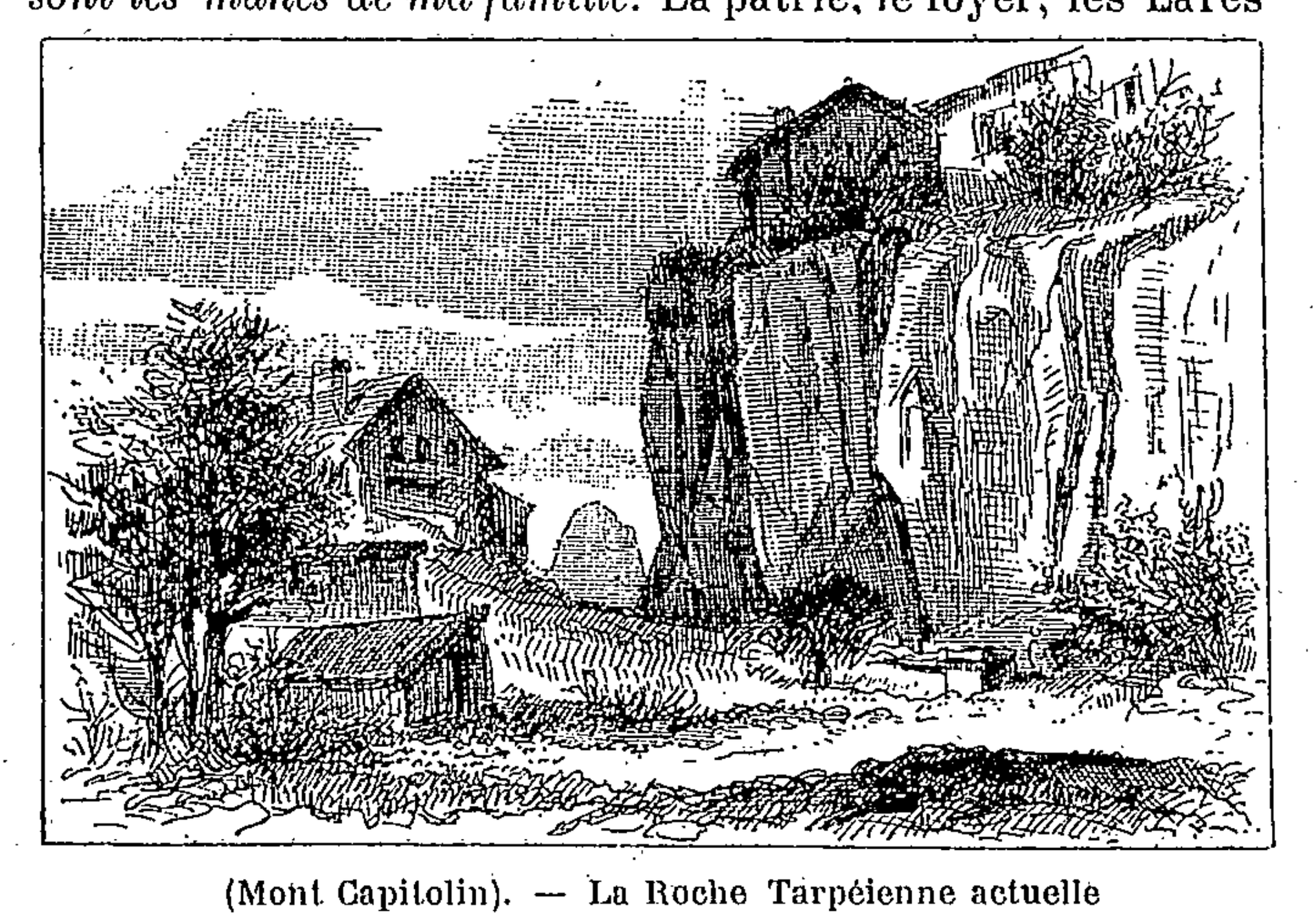
## V. — Fondation de Rome

1e **Meurtre de Rémus.** — Romulus et Rémus prétendaient l'un et l'autre au droit de donner un nom à la nouvelle ville et de régner sur ses habitants. Cette question ne pouvant être décidée entre deux jumeaux par la priorité d'âge, ils s'en remirent à la décision des dieux, manifestée par les *augures*.

Romulus se rendit sur le mont Palatin, Rémus sur le mont Aventin. Bientôt Rémus aperçut six vautours ; mais presque aussitôt Romulus en vit douze et prétendit à la priorité. Une discussion s'ensuivit : Romulus, fou de colère et d'ambition, tua Rémus.

Suivant d'autres, Rémus, après avoir reconnu la suprématie de Romulus, se serait ensuite moqué de son frère en franchissant, d'un saut, le modeste sillon tracé par lui comme limite de la ville nouvelle. Romulus l'aurait tué en s'écriant : *Ainsi périsse quiconque franchira mes murailles.*

2° **Romulus fondateur de Rome.** — Resté seul, Romulus se fit reconnaître pour chef par ses compagnons. Les augures, consultés, lui désignèrent le Palatin comme emplacement de la cité. Il offrit d'abord un sacrifice, puis alluma un feu de broussailles et chacun passa à travers la flamme pour se purifier avant de mettre la main à une si grande œuvre. Une petite fosse circulaire fut ensuite creusée. Romulus, et après lui tous ses compagnons, y déposèrent quelques parcelles de terre apportées de leurs pays respectifs. Grand symbole! Touchant souvenir qui perpétuait ainsi sur le sol étranger la présence de leur patrie. Chacun pouvait s'écrier devant cette fosse symbolique : *Terra patrum, patria : ici est ma patrie, car ici sont les mânes de ma famille.* La patrie, le foyer, les Lares



(Mont Capitolin). — La Roche Tarpéienne actuelle

domestiques furent la force du peuple romain. De cette fosse appelée *mundus* (mânes), les âmes des morts s'échappaient trois fois par an, désireuses de revoir un moment la lumière. A cette même place, on posa un autel, on alluma du feu : ce fut le *foyer* de la cité.

Romulus prit ensuite une charrue au soc de cuivre, attelée d'un taureau blanc et d'une vache blanche, et, tenant lui-même le manche de la charrue, chantant des prières, suivi par la foule religieuse de ses compagnons, il traça le sillon, enceinte de la ville. Au dehors et au dedans de cette ligne il fixa un espace de 166 pieds, le *Pomœrium*, où l'on ne put ni bâtir ni labourer ; on y allait

consulter la volonté des dieux dans les circonstances solennelles.

Ainsi naquit Rome sur le Palatin (753 av. J.-C.). Sa naissance fut consacrée par une fête, perpétuée d'année en année et célébrée aujourd'hui encore, à la même date, le 21 avril, par le peuple romain (1).

La critique moderne a nié ces légendes. D'après elle, il existait déjà une ville appelée *Ruma*, de *Rumon*, nom primitif du Tibre. Vers 753, *Roma* aurait pris la place de *Ruma ;* elle aurait été fondée par la réunion de trois tribus jusque-là distinctes : les *Raumenses* (Latins), les *Titienses* (Sabins), et les *Lucères* (Étrusques).

La Rome primitive s'appela *Roma quadrata*, de la forme de son enceinte.

Rome fondée, Romulus y fit entrer ses compagnons, prit le titre de *roi* (rex), s'entoura de douze licteurs, signe de la puissance, et se fit aider dans l'exercice du pouvoir par cent sénateurs ou *Patres*, plus tard les *Patriciens*.

A côté de Rome, et afin de la peupler, il ouvrit un asile, refuge de quantité d'hommes libres et d'esclaves.

## VI. — Institutions primitives

On attribue à Romulus les institutions politiques et sociales des Romains.

1° **La cité romaine.** — La population de la cité romaine, comme celle des cités grecques, se composait de familles, de curies et de tribus.

*a*) La gens. — La famille romaine, la *gens*, n'était pas ce que nous appelons aujourd'hui une famille. Nous donnons ce nom à un groupe d'individus liés entre eux par les liens du sang : père, fils, frères, oncles, neveux, cousins, c'est-à-dire à la famille naturelle. Chez les Romains, comme chez les Grecs, la gens est un groupe bien plus étendu ; il renferme toute la famille naturelle, branche aînée et branche cadette, les clients, les esclaves et les affranchis.

*b*) Le père de famille. — La gens forme une petite société, quelquefois assez nombreuse, ayant son culte domestique, auquel est consacré le feu du foyer, un chef tout-puissant, le père, qui est le maître absolu de la gens, de ses membres et de ses propriétés. Il a une autorité illimitée sur tous les membres de sa famille et de la gens ;

(1) Guiraud et Lacour Gayet, *Histoire romaine*.

il en est le juge et a le droit de vendre et de tuer ses fils, comme il peut tuer sa femme. Il est le chef religieux de la gens et le prêtre du foyer domestique ; c'est lui qui sacrifie aux dieux Lares. Son autorité découle de ses fonctions sacerdotales.

Le droit d'aînesse fixait l'hérédité dans la branche aînée, et de mâle en mâle, afin d'empêcher tout partage de la gens et de son domaine (1).

2° **Le patriciat et la clientèle.** — Dans ces familles, on distinguait deux espèces de personnes, les *patriciens* et les *clients*.

*a*) Les clients. — Il y avait entre les uns et les autres cette différence qu'un patricien, si haut qu'il remontât dans l'histoire de sa famille, n'y rencontrait que des hommes libres, tandis que les clients avaient souvent pour aïeux des esclaves. Un client était toujours libre de naissance, mais il n'était pas indépendant. Il faisait partie nécessairement d'une famille patricienne et il n'avait pas le droit de s'en détacher (2). Des obligations réciproques les rattachaient l'un à l'autre comme l'auraient fait de vrais liens de parenté. Les patrons prêtaient aux clients leur assistance dans toutes les affaires ; les clients aidaient les patrons de leur personne, de leur bourse, et leur gardaient une fidélité inviolable. Ils ne pouvaient se citer réciproquement en justice, porter témoignage les uns contre les autres, et c'eût été un scandale de les voir se séparer dans une question politique. Sans avoir le droit de voter dans l'assemblée des curies, sans pouvoir arriver à aucune charge, les clients faisaient partie du peuple romain, comme rangés à la suite des familles patriciennes dans la dépendance desquelles ils étaient placés.

*b*) Les Patriciens se composaient des chefs des *gentes*, ayant toute autorité sur les membres de leurs gens, possédant les terres de la gens, pouvant seuls exercer le sacerdoce domestique et célébrer le culte des Lares et des Pénates de la gens. Quand la République fut établie, les Patriciens devinrent les maîtres de la cité ; seuls, ils composaient le Sénat ; seuls, ils pouvaient être nommés consuls. La possession du Sénat et du Consulat les rendait maîtres du pouvoir ; le droit qu'ils avaient seuls d'être pontifes et augures, et la connaissance des formules employées dans les cérémonies du culte, les rendaient maîtres encore de la religion et mettaient son influence à leur disposition.

(1) Dussieux, *Histoire romaine*.
(2) Guiraud et Lacour Gayet, *Histoire romaine*.

Les Patriciens étaient encore les seuls qui connussent les formules de la loi : ils les tenaient secrètes, les interprétaient à leur gré, et étaient ainsi les maîtres de la justice (1).

3° **La plèbe.** — Au-dessous des Patriciens et des clients venait la *plèbe*, et au-dessous de la plèbe les *Esclaves*.

On a expliqué très diversement son origine ; quelques-uns ont pensé qu'elle descendait des aventuriers, des bannis, des esclaves fugitifs, des criminels que Romulus aurait accueillis dans son asile. Mais il n'est pas sûr qu'il y ait eu un asile ouvert par Romulus. L'opinion la plus probable est que les plébéiens étaient des hommes dégagés des liens de la clientèle. Qu'un client sortît volontairement ou non de la famille de son patron, il tombait dans la plèbe. Qu'une famille patricienne s'éteignît, ses clients devenaient aussitôt plébéiens. On joint à cela les esclaves affranchis par leurs maîtres, la plupart des étrangers qui s'établirent à Rome.

4° Le **gouvernement** se composait :

*a)* Du ROI, qui était revêtu du souverain pontificat, du commandement des armées, du triple pouvoir législatif, administratif et judiciaire. Il était électif.

*b)* Du SÉNAT, qui représentait les *gentes*. Il fut d'abord composé de cent citoyens de la tribu latine ; ce nombre s'accrut ensuite de cent membres pris dans la tribu sabine, lorsque celle-ci eut fait alliance avec Rome. Plus tard, ce nombre fut encore augmenté des Pères de la tribu étrusque. Le sénat partageait avec le roi les pouvoirs législatif, administratif et judiciaire. De temps en temps, pour remplir les places vacantes, on inscrivait de nouveaux membres sur la liste des sénateurs, c'est ce qui leur a fait donner à tous le nom de *pères conscrits*.

*c)* De l'ASSEMBLÉE DU PEUPLE, qui se composait de tous les citoyens, membres des tribus. Cette assemblée était convoquée et présidée par le roi, elle votait par curies. Ses principales attributions étaient : l'élection du roi, la discussion de la paix et de la guerre, l'adoption ou le rejet des lois nouvelles.

*d)* LES CHEVALIERS. — Pour la garde du roi comme pour les besoins de l'Etat, chaque *gens* dut armer et entretenir un cavalier, et l'on donna à ceux qui composaient cette garde de 300 hommes à cheval, le nom de *chevaliers* ou *célères*; ils avaient le droit de porter un anneau d'or et formèrent

(1) Dussieux, *Histoire Romaine*.

l'*Ordre équestre*. Plus tard, le nombre des chevaliers fut porté à 1.200, quatre de chaque gens, puis il devint illimité.

*e*) ORGANISATION MILITAIRE, LA LÉGION. — A l'origine, il n'y eut point à Rome d'armée permanente. Quand un danger menaçait, le roi, plus tard le consul, faisait arborer un drapeau rouge. Tous les citoyens en état de porter les armes devaient se rendre au Champ de Mars. Ceux qu'on choisissait (*legere*, de là *legio*) prêtaient le serment militaire, devenaient soldats, et servaient à leurs frais. L'élément constitutif de l'armée romaine était la légion, forte de 3, puis de 5 ou 6 mille hommes. En bataille, la légion se rangeait sur trois lignes : les *hastaires* étaient au premier rang, les *principes* au second, les *triaires* au troisième. Il faut encore y joindre les *vélites* ou soldats armés à la légère, et les *alliés* fournis par les nations amies.

---

## QUATORZIÈME LEÇON

### PROGRAMME OFFICIEL

**RELIGION ROMAINE**

**Le Culte**

**L'ARMÉE**

**La Discipline ; Les Camps ; Le Triomphe**

### I. — Religion romaine

La religion des premiers Romains différait plus des religions de l'Orient, que celle de la Grèce. Cependant les traditions pélasgiques conservèrent beaucoup de traits de la religion première.

En général, la religion des Etrusques et des autres peuples primitifs de l'Italie, était plus chaste et plus sévère.

1° **Divinités.** — Malheureusement, les idées grossières d'hommes qui ne connaissaient que les combats et les travaux des champs, avaient fait dégénérer le culte de la divinité en un grossier fétichisme, qui multiplia les dieux avec autant de profusion qu'en Egypte. Chaque confédé-

ration, chaque ville, chaque maison, chaque source même avait son dieu particulier ; le culte de la Providence se trouvait ainsi associé au culte de la nature.

*a*) DIVINITÉS COMMUNES. — Quelques divinités étaient plus généralement honorées, comme *Janus* aux deux visages, tantôt dieu sous le nom de *Djanus* (le soleil), tantôt déesse sous celui de Djana ou Diana (la lune), ayant un visage tourné vers le passé, un autre tourné vers l'avenir, et présidant ainsi à l'ouverture de l'année (*januarius*, mois de janvier), comme à l'ouverture des portes (*janua*, porte de maison) ; — *Saturne*, le dieu de l'agriculture, le bienfaiteur du Latium, où il s'était caché, et devenu plus tard le dieu du temps, comme le *Kronos* des Grecs ; — *Mars*, le dieu de la guerre ; — *Bellone*, sa sœur, aussi belliqueuse que lui ; — *Jupiter*, fils de Saturne et roi des autres dieux ; — *Junon Sospita* (la protectrice), sœur et femme de Jupiter et mère de Mars, etc.

*b*) DIVINITÉS PARTICULIÈRES. — D'autres divinités appartenaient plus spécialement à certains pays, comme *Matuta Mater*, la bonté ; *Vacuna*, la victoire ; *Feronia*, déesse de l'agriculture, gardienne des limites et déesse de la liberté ; *Vesta* ou *Hestia* (foyer), déesse du foyer domestique, du feu intérieur de la terre et la terre elle-même, en l'honneur de qui les *Vestales* entretenaient un feu perpétuel, etc.

*c*) DIVINITÉS INFÉRIEURES. — Enfin il y avait des *nymphes* dans les forêts, des héros déifiés, des dieux d'un ordre inférieur : *Pan*, le dieu des troupeaux ; *Faune*, le dieu des bergers, quelquefois confondu avec le précédent, et le chef des *Faunes*, divinités champêtres ; *Sylvain*, le dieu des forêts, chef des *Sylvains* et des *Satyres ; Pomone*, la déesse des fruits (*Poma* en latin), etc.

*d*) DIVINITÉS ITALIENNES. — Deux espèces de divinités semblent avoir été particulières à l'Italie, surtout depuis l'invasion étrusque ; ce sont les *Lares* (les maîtres), génies chargés de protéger chaque maison et chaque famille, et dont les statues, fort petites, étaient placées près du foyer ; — et les *Pénates*, qui présidaient plus spécialement à l'accroissement des biens domestiques (*penus*, provisions).

Plus tard, sous l'Empire, on ajouta à ces dieux une foule d'autres divinités empruntées à toutes les nations conquises auxquelles Rome accordait le droit de cité. Enfin la flatterie inventa l'apothéose honteuse des Césars.

Le paganisme romain est exposé dans les *Métamorphoses* d'Ovide et dans l'Enéide de Virgile qui sont pour

la religion de Rome ce que les poésies d'Homère et d'Hésiode sont pour la religion des Hellènes (1).

2° **Croyances religieuses.** — Les Italiens, comme tous les peuples, croyaient à l'existence d'une *autre vie* après celle-ci ; ils croyaient aux châtiments et aux récompenses ; les Champs-Elysées et le Tartare se trouvaient dans leur enfer comme dans celui des Grecs. Les âmes des morts recevaient le nom de *mânes ;* on leur rendait un culte comme aux divinités infernales. Les *mânes* des bons étaient habituellement confondus avec les lares et les pénates ; les mauvais mânes recevaient le nom de *Larves*, génies malfaisants qui revêtaient des formes hideuses pour tourmenter les humains, ou celui de *Lémures*, âmes tristes et malheureuses ; ce nom désignait seulement les âmes séparées de leurs corps.

Quant au *bien et au mal* qui recevaient ainsi des récompenses ou des punitions, on les expliquait par les influences contraires des divinités bonnes ou mauvaises, comme chez les Perses ; il semble pourtant que les dieux bons étaient considérés comme plus puissants dans un grand nombre de circonstances : aussi la *Providence* recevait-elle un culte particulier, et l'implorait-on pour la prospérité des moissons et le succès des entreprises importantes (2).

3° **Les prêtres** des Romains comprenaient plusieurs collèges.

*a)* Pontifices. — D'abord les *Pontifices* formant une corporation savante de cinq membres dont le chef était le grand Pontife. Ils tiraient leur nom de la charge qui leur était confiée de monter et de démonter le pont du Tibre ; ils étaient instruits dans la science des nombres et des mesures. Ils établissaient le calendrier, annonçaient la nouvelle lune et les jours de fête ; ils étaient chargés de répartir les jours en *fastes* et *néfastes*, heureux et malheureux ; ils exerçaient une autorité considérable sur les actes de la vie civile : mariages, testaments, adoption ; ils accomplissaient les cérémonies faites pour la cité (*sacra publica*), tandis que les cérémonies privées (*sacra privata, gentilitia, familiara*), faites par les gentes, étaient accomplies par le chef de la gens (*Pater familias*).

Le code des Pontifes se composait des livres pontificaux (*Libri Pontificales*), désignés aussi sous le nom de lois de

(1) Dussieux, *Histoire romaine.*
(2) Chantrel, *Histoire romaine.*

Numa. A ce code sacré se rattachaient les *Indigitamenta*, recueils de prescriptions relatives aux rites et à la manière d'honorer les dieux. Un des pontifes était le *roi des sacrifices* (rex sacrorum), qui portait le diadème et la robe royale ; il avait le pas sur les consuls, mais il était exclu de toutes les magistratures. Le roi des sacrifices, comme l'archonte-roi à Athènes, continuait la royauté et son pouvoir sacerdotal, mais sans avoir aucune autorité politique.

*b*) Les Vestales. — Après les Pontifes venaient les *Vestales*, chargées d'entretenir le foyer de la cité. Les païens eux-mêmes estimaient tant la virginité, qu'ils accordaient aux vestales le privilège de se faire précéder d'un licteur, de prendre le pas sur tous les magistrats et de délivrer les criminels condamnés à mort qu'elles rencontreraient sur leur chemin. Mais si elles laissaient s'éteindre le feu sacré, elles étaient battues de verges par le grand pontife ; et si l'une d'elles avait manqué à son vœu de chasteté, on l'ensevelissait toute vivante dans un caveau où elle était condamnée à périr de faim.

*c*) Prêtres spéciaux. — Les *prêtres particuliers* comprenaient les *Flamines curiales*, chargés du culte spécial des Curies ; le *Flamine Dialis*, prêtre de Jupiter, de droit sénateur ; le *Flamine de Mars* (Flamen martialis), prêtre de Mars, le *Flamine quirinal* (Flamen quirinalis), prêtre de Quirinus (Romulus), les douze *Saliens* (Salii, sauteurs), qui, au mois de Mars, dansaient et chantaient la danse des armes en l'honneur du dieu de la guerre, en frappant sur de petits boucliers, nommés *ancilia*, fabriqués sur le modèle d'un bouclier qui était, disait-on, tombé du ciel ; les *Frères Arvales* (Fratres Arvales, ou frères des champs, chargés d'appeler sur les semences, au mois de mai, les faveurs de la déesse de la Fécondité (*Dea Dia*) ; les *Luperques* célébraient les lupercales ou fêtes du loup, en l'honneur de Faunus ; le corps nu, une peau de bouc entourant la ceinture, les Luperques, assistés de nombreux bergers, couraient, sautaient et frappaient les passants à coups de lanières ; les *Titiens* (Titii), prêtres des tribus titiennes ; les *Féciaux* (Feciales), au nombre de trente ; c'étaient des messagers d'Etat, chargés d'aller déclarer la guerre aux nations voisines et de conserver les traités conclus avec elles ; les *Duoviri* (Duumvirs), chargés de lire et d'interpréter le texte du livre de la Sybille de Cumes, prêtresse d'Apollon.

*d*) Les Augures faisaient connaître la volonté des dieux d'après le vol, le chant et l'appétit des oiseaux, ou d'après l'état du ciel et l'aspect de la foudre.

Pas un acte important ne se faisait qu'après avoir consulté les Augures, dont la charge fut longtemps très importante. Le vol du corbeau à droite et de la corneille à gauche étaient de bon augure ; le chant clair et net des oiseaux était aussi une augure favorable ; si les poulets sacrés mangeaient avec avidité le grain que le *Pullarius* leur donnait, en les faisant sortir de leur cage, les dieux étaient évidemment favorables à l'entreprise.

*e)* Les Aruspices, très inférieurs aux augures, étaient simplement des sacrificateurs à gages. Ils observaient la victime pendant le sacrifice, examinaient les entrailles et tiraient des présages de ces observations. Caton a dit que deux aruspices ne pouvaient se regarder sans rire.

*f)* Fêtes. — Les *fêtes* avaient pour but de célébrer les actes de la vie agricole ou domestique, de perpétuer la mémoire de certains événements et d'accomplir de solennelles expiations.

Une des fêtes les plus célèbres était celle de Saturne, au mois de décembre. Les trois jours des *Saturnales* se passaient dans une débauche continuelle, où les esclaves devenaient maîtres, et les maîtres esclaves.

Les *libations*, espèce de sacrifice fort en usage chez les Romains, consistaient à répandre du vin ou quelque autre liqueur sur la table, pendant le repas, en l'honneur des dieux.

## II. — Le Culte

Les Romains avaient une religion toute chargée de pratiques et d'observances et attachaient la plus grande importance au rite, c'est-à-dire aux règles sur la façon de procéder. Il s'agissait beaucoup plus de réciter des formules, que de prier du fond de l'âme. Ils craignaient leurs dieux beaucoup plus qu'ils ne les aimaient.

La religion tenait une très grande place à Rome, où était pratiqué un double culte :

*a)* **Le culte privé** ou **domestique**, dont les pratiques se célébraient dans l'intérieur de la famille. Le prêtre était le père ; les dieux étaient surtout les âmes des ancêtres. L'ancêtre commun à la Gens était le **Lar familiaris**, les autres ancêtres étaient les **mânes** et les **pénates**.

Quand quelqu'un était mort, sa famille brûlait son corps sur un bûcher, plaçait les cendres dans une urne qu'on déposait dans le tombeau, petite chapelle dédiée aux Dieux Mânes. D. M., ces initiales se retrouvent sur des tombeaux romains. On apportait des repas funèbres à ce tombeau.

Chaque famille avait aussi un *foyer* qu'elle adorait et un sanc-

tuaire où se trouvaient à la fois les dieux lares et l'autel du foyer.

*b)* Le **culte public** ne connaissait d'abord d'autres dieux que le **Soleil**, le **Tonnerre**, **Janus** ou le Temps, **Mars** ou la Guerre, le dieu **Terme**, gardien des limites des propriétés ; puis d'autres dieux furent introduits : **Jupiter**, **Mercure**, **Vulcain**, **Junon**, **Cérès**, **Diane**.

On immolait en leur honneur des animaux, et on versait du vin sur leurs autels (*libations*).

Il n'y avait pas de clergé organisé, mais il existait des **Collèges religieux**, c'est-à-dire, des corporations chargées de célébrer les cérémonies pour telle ou telle divinité déterminée ou de renseigner le peuple sur la volonté divine.

## III. — L'armée

1° **Recrutement.** — Tout citoyen devait à l'Etat seize années de service militaire dans l'infanterie, ou dix dans la cavalerie. On pouvait être appelé à dix-sept ans ; on ne pouvait plus l'être à quarante-cinq. Les prolétaires de la sixième classe n'étaient pas enrôlés. L'enrôlé, pour devenir soldat, devait prêter serment. Les consuls faisaient les levées, assistés des tribunaux militaires qui *choisissaient* les hommes à répartir entre les légions, de manière à ce qu'elles fussent égales. On voit là l'origine du mot *Légion* (*legere*, choisir).

2° **Légion.** — La force de la légion a varié entre trois et six mille hommes ; le plus souvent, elle était de quatre mille deux cents. A chaque légion était attaché un corps de trois cents cavaliers. La légion comprenait quatre espèces de combattants à pied : les *hastaires*, les *princes*, les *triaires*, qui formaient une véritable infanterie de ligne, et les *vélites*, infanterie légère. La légion se divisait en dix *cohortes*, chaque cohorte en dix *manipules*, chaque manipule en deux *centuries*, par conséquent, chaque légion comprenait trente manipules et soixante centuries. On adjoignait à chaque légion un corps de troupes auxiliaires ou alliées, dont le nombre a varié selon les circonstances.

3° **Hiérarchie militaire, solde.** — Le consul était le chef (*dux*), investi d'une autorité absolue, remplacé, dans les guerres lointaines, par le proconsul ou le préteur.

Chaque légion était commandée par six tribuns, reconnaissables à leur anneau d'or, et dont chacun avait sous ses ordres dix centuries ; au-dessous des tribuns, les cen-

turions, chefs de centuries, puis les options analogues à nos sous-lieutenants.

Avant 349, il n'y avait pas de *solde*. Elle fut établie à 3 as par jour pour l'infanterie, à un denier pour la cavalerie, jusqu'à Jules César qui la doubla. Les empereurs l'augmentèrent encore.

4° **Ordre de bataille.** — L'ordre de bataille était sur trois lignes : à la première, les *hastaires* ; à la seconde, les *princes* ; à la troisième, les *triaires* ; tous vétérans

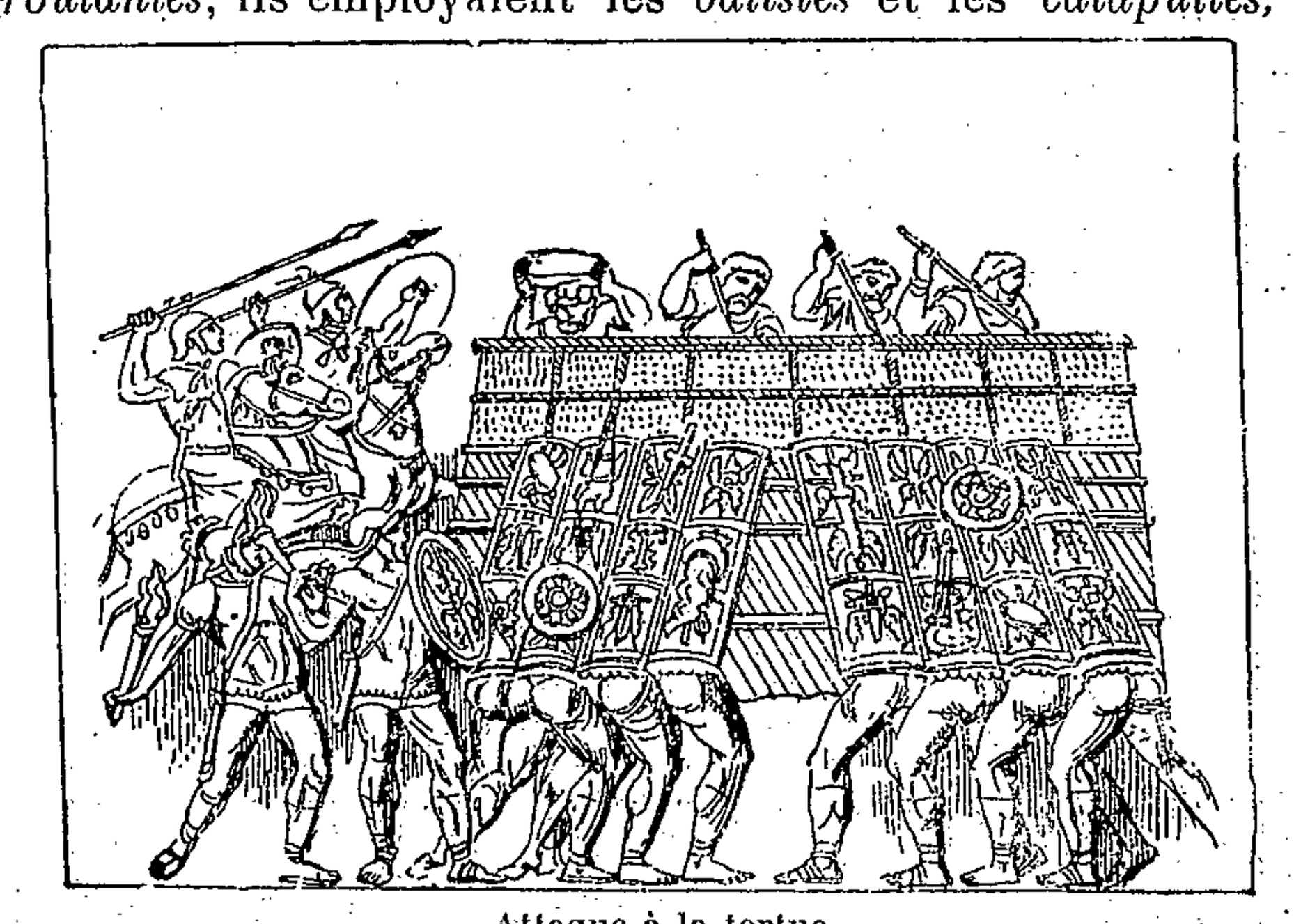
Soldat Romain

ou hommes d'élite. Chaque ligne avait 8, 12 ou même 16 hommes de profondeur, selon les circonstances. En dehors des lignes se tenaient les *vélites*, soldats de l'infanterie légère, qui combattaient à l'avant-garde ou dans les escarmouches.

5° **Armes.** — L'arme commune à tous les soldats romains était un sabre à deux tranchants, bien affilé. Le soldat, armé à la légère, avait, outre le sabre, sept jave-

lots de trois pieds de long au moins, un petit bouclier de bois et un casque de cuir. Le soldat, pesamment armé, portait, outre les javelots ordinaires, d'autres javelots de cinq ou six pieds de long, avec un fer à crochet dont les coups étaient fort dangereux. Il avait sur la tête un casque d'airain qui laissait le visage découvert ; il portait, de plus, une cuirasse faite de mailles ou de petites lames d'airain : enfin, il attachait au bras gauche, avec des courroies, le bouclier, large de deux pieds et demi, haut de quatre, et courbé en forme de tuile creuse, de sorte qu'en se baissant un peu il pouvait entièrement se mettre à couvert. Les armes offensives de la cavalerie étaient une longue épée, une pique, et quelquefois des javelots.

6° **Machines de guerre.** — Les Romains avaient imaginé, ou emprunté aux autres nations, diverses machines qui tenaient lieu d'artillerie. Outre le *bélier* et les *tours roulantes*, ils employaient les *balistes* et les *catapultes*,



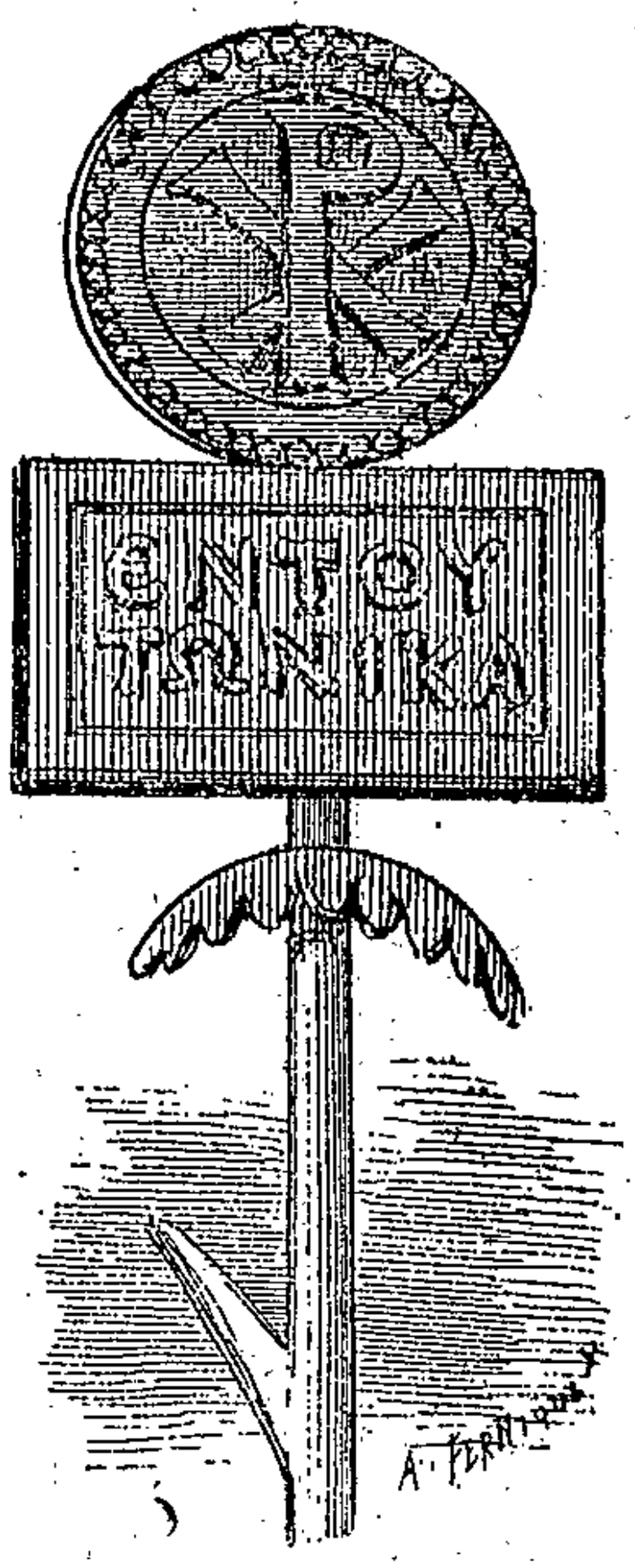
Attaque à la tortue

pour lancer, celles-ci de gros javelots, celles-là des pierres, des torches enflammées, etc. La force de ces machines était prodigieuse : un jour, la pierre d'une catapulte ayant été mal placée, alla donner contre un des montants de la machine, et revint frapper l'ingénieur qui la dirigeait ; le coup fut si violent qu'il le mit en pièces et dispersa tous ses membres.

Pour former ce qu'ils appelaient la *tortue*, les soldats

romains prenaient des boucliers carrés très solides, qu'ils mettaient sur leurs têtes et réunissaient de manière à former une espèce de toit, sur lequel glissait tout ce que l'ennemi y jetait. Ils s'approchaient ainsi des murailles qu'ils voulaient saper : pour faire brèche à ce toit, il ne fallait rien moins que des poutres ou des quartiers de rochers.

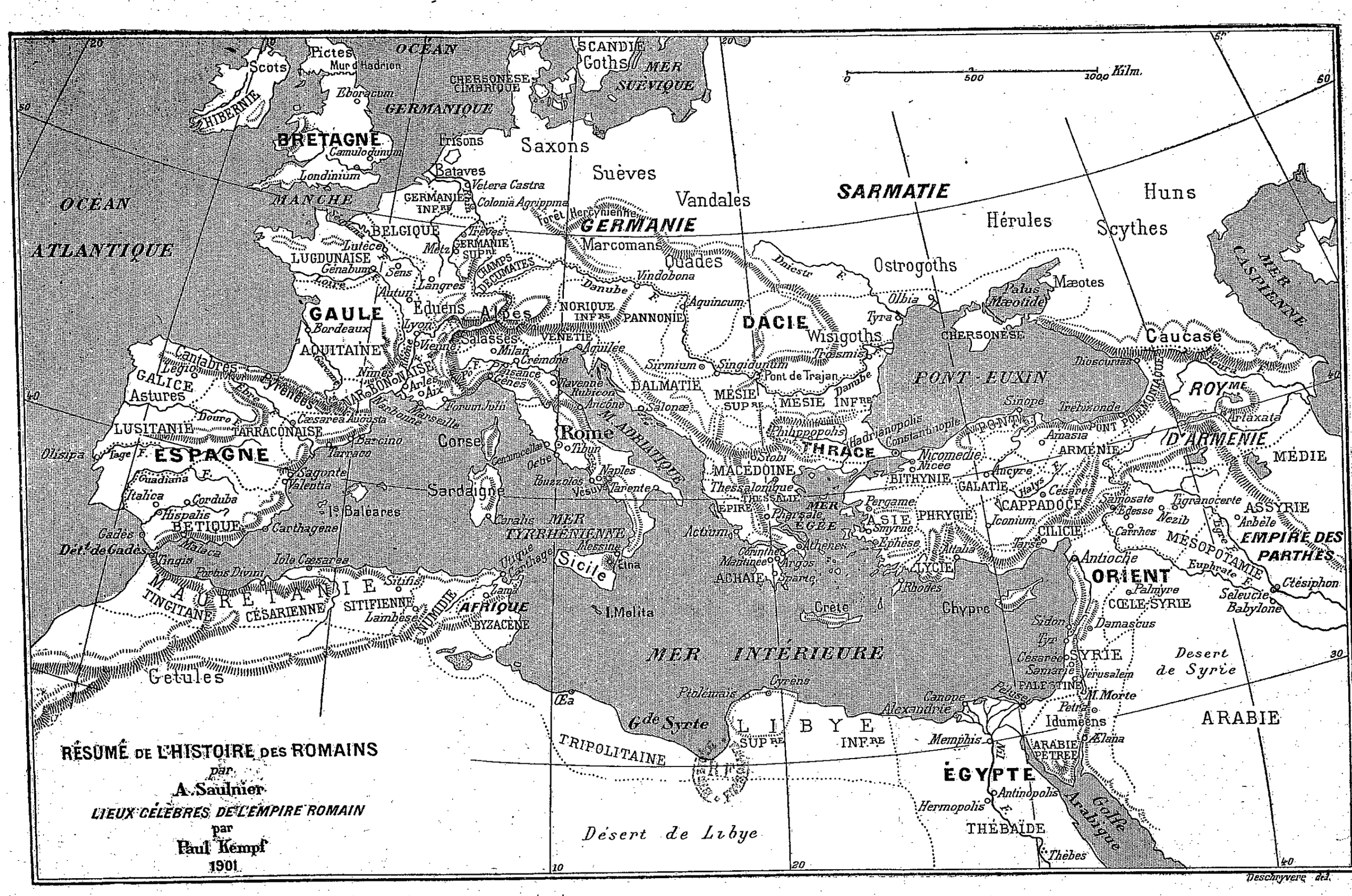
Ils avaient encore des *galeries* de bois, construites avec de grosses poutres, qu'on revêtait de terre et de peaux de bœufs nouvellement écorchés, pour les préserver du feu : à la faveur de ces galeries, on s'approchait sans beaucoup de risques d'un mur ou d'une tour que l'on voulait miner.


Enseigne Romaine

7° **Enseignes militaires.** — Les premières enseignes des Romains n'étaient qu'une botte de foin au haut d'une pique. Dans la suite, on y attacha de petites planches rondes où étaient les images des dieux, surmontées d'une main ou de quelque figure d'argent. Depuis Marius, chaque légion eut pour enseigne une aigle d'or. On ne connaissait point le tambour ; on n'employait que des trompettes d'airain recourbées de différentes grandeurs.

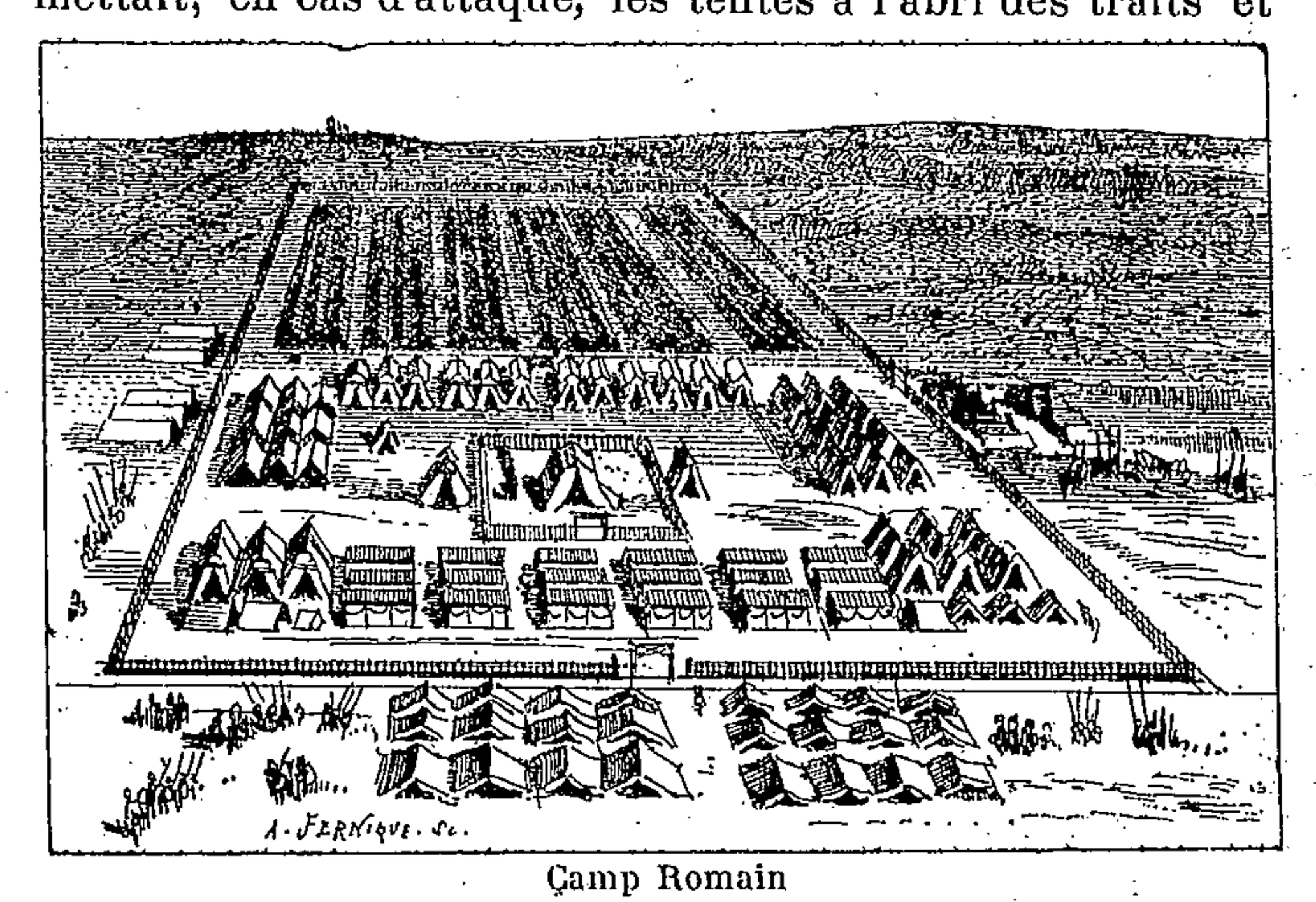
8° **Camp romain.** — Les Romains, dans le pays ennemi, ne manquaient jamais de fortifier leur camp, ne fût-ce que pour une seule nuit. Le camp était ordinairement carré : il était traversé par plusieurs rues parfaitement régulières ; et les postes assignés à chaque corps étaient si bien fixés, qu'un soldat arrivé après les autres ne pouvait se tromper sur le quartier où était placée sa compagnie.

Les tentes étaient alignées, faites de peau, et contenaient chacune dix soldats avec leur chef. Vers le centre s'élevait la tente du général appelée *prétoire*. Vis-à-vis, et du côté qui faisait face à l'ennemi, était la porte du camp nommée *prétorienne* ; au côté opposé, était la porte *décumane* : les deux faces collatérales du camp avaient aussi chacune leur porte. Devant le prétoire était une


RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DES ROMAINS
par
A. Saulnier
LIEUX CÉLÈBRES DE L'EMPIRE ROMAIN
par
Paul Kempf
1901
OCÉAN ATLANTIQUE
OCÉAN GERMANIQUE
MER SUÉVIQUE
MER CASPIENNE
MER INTÉRIEURE
MER TYRRHÉNIENNE
MER ÉGÉE
GERMANIE
SARMATIE
BRETAGNE
GAULE
ESPAGNE
ITALIE
GRÈCE
ASIE
AFRIQUE
ÉGYPTE
ARABIE
ORIENT
ROYAUME D'ARMÉNIE
EMPIRE DES PARTHES
PONT-EUXIN
Rome
Désert de Libye
Désert de Syrie
Golfe Arabique
Deschrywere del.

grande place, où se tenait le marché, où l'on réunissait les troupes, quand le général voulait en faire la revue ou les haranguer : dans ces cas, on lui élevait un tribunal de gazon.

Le camp était environné d'un fossé de neuf pieds de profondeur, et d'une palissade formée de pieux entrelacés les uns dans les autres. Enfin, on laissait un intervalle de 200 pas entre les tentes et les retranchements ; ce qui mettait, en cas d'attaque, les tentes à l'abri des traits et




Camp Romain

des feux de l'ennemi. On voit que les camps des Romains étaient tout à la fois des villes régulières et des forteresses : aussi n'est-il pas étonnant que plusieurs de ces camps aient donné naissance à des villes qui subsistent encore aujourd'hui.

9° **Marches.** — Dans les marches, les soldats, outre trois ou quatre pieux destinés à former le camp, portaient des vivres pour quinze jours et plus : c'était du blé, et ils l'écrasaient avec des pierres, quand ils voulaient avoir du pain : dans la suite, on leur donna du biscuit. Les ustensiles qu'ils avaient de plus à porter étaient une scie, une corbeille, une bêche, une hache, une faulx, une chaîne et une marmite. Quant à leurs armes, elles n'étaient pas un fardeau pour eux ; ils les regardaient en quelque sorte comme leurs propres membres. On les a vus, ainsi chargés, faire jusqu'à vingt-cinq milles en cinq heures.

10° **Discipline.** — Les lois de la discipline étaient très sévères. Quiconque, dans une marche, s'éloignait assez pour ne plus entendre le son de la trompette, était traité comme déserteur. Quitter son poste quand on était sentinelle, combattre hors de son rang sans permission, dérober la plus petite pièce de monnaie, étaient autant de crimes qui méritaient la mort.

Les fautes plus légères étaient punies par la bastonnade, par la privation de la paie, par l'exposition en public avec un habit de femme : cette dernière peine était réservée aux lâches. Il n'était pas libre à chacun de piller le pays ennemi : on y envoyait des détachements ; les dépouilles étaient mises en commun, et les tribuns distribuaient à chaque soldat sa part.

Personne ne pouvait manger avant le signal, qui ne se donnait que deux fois par jour. Les soldats dînaient debout et très frugalement : leur souper était un peu meilleur. Dans les derniers temps de la république, on leur accorda du sel, des légumes ou du lard. Leur boisson ordinaire était de l'eau pure, ou mêlée avec un peu de vinaigre.

11° **Récompenses militaires.** — Les principales récompenses militaires étaient : la couronne *obsidioniale*, décernée à celui qui avait délivré une ville ou un camp assiégé ; la couronne *civique*, à celui qui avait sauvé la vie à un citoyen ; la couronne *murale*, à celui qui, le premier, avait gagné le haut des murailles ennemies dans un assaut. Ce qui faisait, aux yeux des Romains, le prix de ces couronnes, c'est qu'elles étaient distribuées par le général, et à la vue de toute l'armée.

Les récompenses réservées au général lui-même, après une victoire, étaient le titre d'*Imperator* ou *général victorieux*, et le grand ou le petit *triomphe*, selon le plus ou moins d'importance de ses exploits (1).

12° **Le triomphe.** — « Le général vainqueur recevait le titre d'*imperator*. Le Sénat lui décernait alors le droit de célébrer le *triomphe*. On appelait ainsi le sacrifice solennel que le vainqueur célébrait au Capitole avec toute son armée. Il entrait dans Rome sur un char à quatre chevaux en forme de tour, assis sur un siège d'ivoire, la figure vermillonnée comme les antiques statues des dieux et la tête couronnée de laurier. Devant le char triomphal s'avançaient les captifs et les chars qui portaient le butin

(1) A. M. D. G. *Histoire Romaine.*

fait à l'ennemi. Le défilé était parfois très long. Le triomphe de Paul Emile, vainqueur de la Macédoine, dura trois jours. Le général était escorté de ses soldats qui chantaient des hymnes de victoire et portaient des branches de laurier. Ils ne ménageaient pas au triomphateur les grosses plaisanteries pour lui rappeler qu'il était

Le Triomphe

homme. Pendant ce temps, les chefs vaincus étaient emmenés à la prison Mamertine et étranglés dans leur cachot.

A côté de ce triomphe, il y avait une récompense moindre, l'*ovation*, dans laquelle le vainqueur faisait son entrée à cheval ».

ALBERT MALET.

# QUINZIÈME LEÇON

## PROGRAMME OFFICIEL

## LA CONQUÊTE ROMAINE
## Pyrrhus, Annibal, les guerres puniques

### I. — Conquête de l'Italie

1° **Guerres contre les peuples voisins.** — Pendant qu'à l'intérieur, les Romains se disputaient entre patriciens et plébéiens, les peuples voisins, qui ne voyaient pas sans jalousie ni sans crainte grandir cette puissance nouvelle, active et ambitieuse, attaquaient presque chaque année des armées romaines qui, non seulement se défendirent, mais attaquèrent, à leur tour, ces peuples.

Depuis le VIII^e siècle jusqu'au III^e, Rome a donc été en guerres, et, malgré certaines défaites, finit par triompher complètement de ses voisins et par devenir Maîtresse de toute l'Italie.

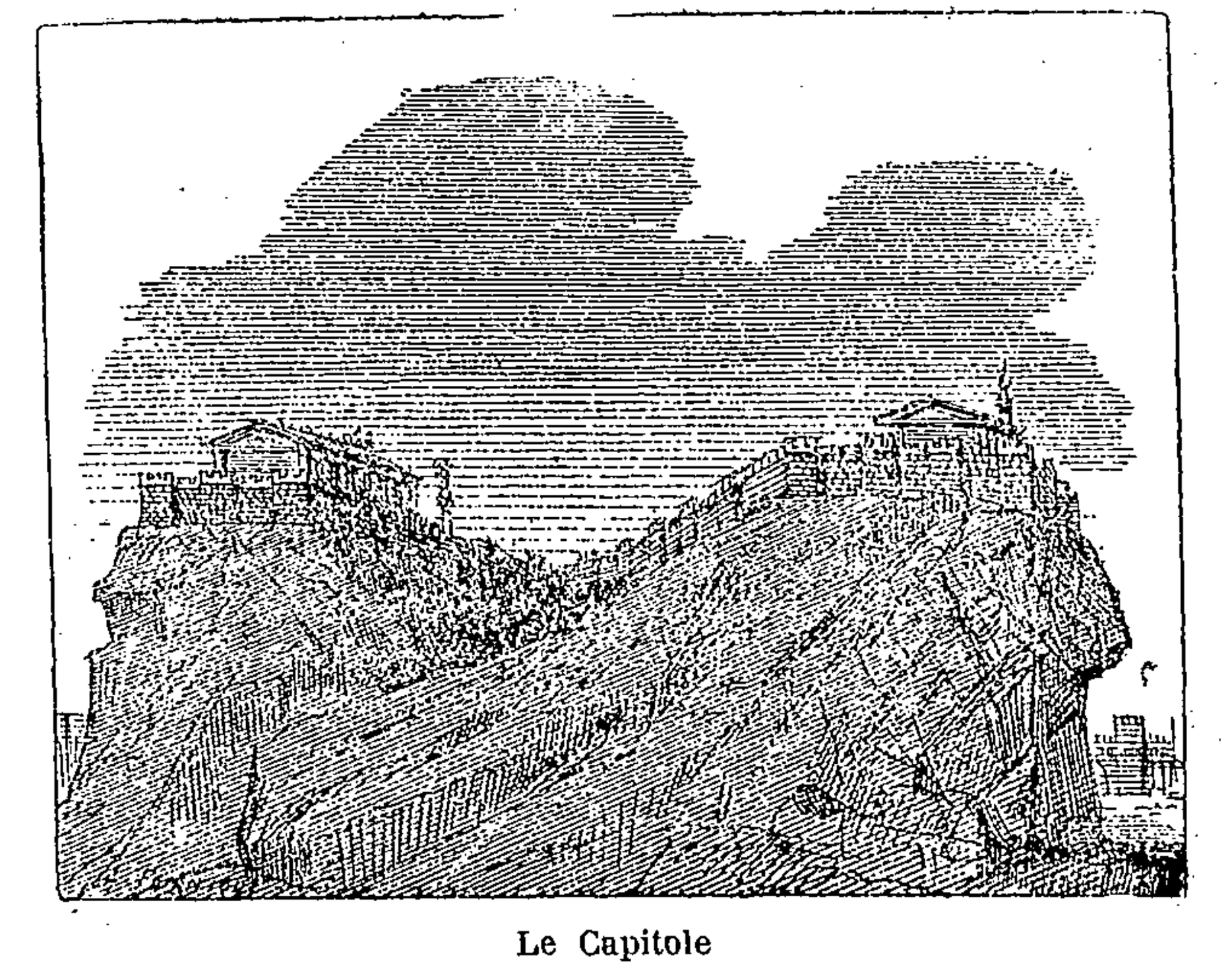
*a)* **Les Etrusques.** — Nous avons vu comment les Tarquins, voulant reconquérir leur trône, avaient soulevé les Sabins, les Latins et les Etrusques conduits par Porsenna. Rome fut prise plus tard et délivrée. Elle alla même faire le siège de Véies, capitale des Véiens (peuple étrusque) à 20 kilomètres de Rome. Ce siège célèbre dura dix ans.

*b)* **Les Sabins et les Éques**, à l'est, les **Volsques**, au sud, avaient été soumis par Cincinnatus (*Exil de Coriolan, Légende de Cincinnatus*), qui de simple laboureur devint dictateur. Il reçut les députés qui lui apportaient les propositions du Sénat, pendant qu'il labourait son champ. Il convoqua le peuple, triompha des ennemis de Rome, et abdiqua ensuite pour retourner à sa culture.

*c)* **Les Gaulois.** — Nous savons que les Gaulois, nos glorieux ancêtres, appartenaient à ces nombreuses peuplades, qui, sorties d'Asie, avaient envahi l'Occident pour occuper la vallée du Danube, la Germanie, la Gaule et une partie de la Grande-Bretagne et de l'Espagne. Un des peuples gaulois, les Sénons, s'étaient établis dans la vallée du Pô, alors au pouvoir des Etrusques, qui, du reste, les expulsèrent. Les Gaulois franchirent ce fleuve, traversèrent l'Apennin et attaquèrent **Clusium**, le cœur de l'Etrurie. Clusium demande l'appui du Sénat ; celui-ci envoie en ambassade trois Fabius, croyant venir à bout des Gaulois

par des pourparlers. « Que les Clusiens nous donnent des terres ! » dit Brennus, le chef gaulois. — « De quel droit ? » demandent les Fabius — « Du droit de mon épée » réplique le Gaulois. Les Romains peu habitués à ces fières réponses, s'unissent aux Clusiens contre les Gaulois ; la guerre est déclarée, et les Gaulois marchent sur Rome, après avoir battu les légions sur la rivière l'Allia.

*d)* **Prise de Rome** (390). Malheureusement le temps que perdirent dans des orgies les Gaulois victorieux permit aux Romains d'enfermer dans la citadelle du **Capitole,** le Sénat, les prêtres, les soldats avec des vivres et de l'argent.



Le Capitole

Les Gaulois entrent dans Rome qu'ils saccagent, mais le Capitole tint bon. Une nuit, les Gaulois allaient le prendre, quand les **Oies** sacrées donnèrent l'alarme et le patricien **Manlius** put repousser l'ennemi ; ce qui ne l'empêcha pas d'être accusé d'aspirer, dit-on, à la royauté, et d'être, pour cela, jugé, condamné à mort et précipité du haut de la **roche Tarpéienne.**

Après sept mois de siège, les deux peuples traitèrent ; Rome se racheta moyennant mille livres d'or. Quand cet or fut payé, les Gaulois le pesèrent avec de faux poids ; les Romains réclament et le chef (Brennus) jetant en plus son épée dans la balance : « **Væ victis !** » s'écria-t-il.

Sur ces entrefaites, les Romains avaient rappelé **Camille,**

qui avait été exilé par les tribuns pour s'être opposé à plusieurs pétitions populaires. Ils le nomment **Dictateur.** Camille annule le traité conclu avec les Gaulois, les bat sur l'**Anio** (MANLIUS TORQUATUS, VALÉRIUS CORVUS) et se fait surnommer le *second fondateur de Rome*, en relevant les murs de la ville et en réorganisant l'armée.

En 349, son fils, par une victoire décisive, chasse les Gaulois du Latium.

2° **Guerres contre les Samnites et leurs alliés.** — Les **Samnites** étaient de pauvres et rudes montagnards de l'Apennin. Ils descendaient pour piller dans les riches plaines de la Campanie, et, en 343, vinrent assiéger l'opulente ville de **Capoue** qui demanda le secours de Rome.

*a)* **Première Guerre, 343-341.** — Les latins se soulevèrent en faveur des Samnites ; la bataille s'engage à Véseris, au pied du Vésuve ; les Romains sont victorieux, grâce au dévouement du consul **Décius**, qui, pour obéir aux dieux, se précipite, la tête couverte d'un voile, dans les rangs **ennemis**. Le Latium est définitivement soumis (340) et Rome garde la Campanie.

*b)* **Deuxième Guerre, 328-312.** — Les **Samnites,** aidés par les villes grecques du sud, et voulant conserver un accès dans la Campanie, reprennent les armes, s'emparent de Naples et attirent les Romains dans les défilés de **Caudium,** (*Fourches caudines*) (1) où ceux-ci furent faits prisonniers sans combat. Les consuls ainsi que l'armée romaine passèrent sous un joug composé de deux lances plantées en terre et surmontées d'une troisième, puis, signèrent un traité favorable aux Samnites, que le sénat refusa de ratifier. Rome envoie un autre général **Papirius Cursor,** qui venge les Romains à Lucérie en faisant passer, à leur tour, sous le joug, les Samnites. Ceux-ci se retirent dans leurs montagnes. Résultat de cette 2e guerre : *les Romains victorieux conquièrent l'Apulie.*

*c)* **Troisième guerre, 311-280.** — Les **Etrusques,** les **Ombriens,** les **Herniques** viennent aider les Samnites à se venger. Ils sont battus au lac **Vadimon.** Les Gaulois accourent, mais sont battus également dans les plaines de **Sentinum** en 295 et à **Aquilonie** en 293. Toute résistance sérieuse est désormais impossible.

Le Samnium est entièrement ravagé. L'Italie centrale est au pouvoir des Romains qui commandent jusqu'au

(1) Passer sous les fourches caudines, c'est-à-dire, subir des conditions humiliantes.

**Rubicon.** De plus, chacun des peuples vaincus, devait désormais devenir les auxiliaires des Romains dans leurs guerres.

3° **Guerre contre Pyrrhus.** — Restait à conquérir le sud de l'Italie occupé par les Grecs. La plus grande ville de cette contrée était **Tarente,** port très commerçant avec une population très efféminée.

Les navires romains s'étaient, un jour, approchés trop près de ce port; les Tarentins les attaquent et en coulent quelques-uns. Le Sénat, indigné, déclare la guerre.

Tarente fait appel à un prince grec, **Pyrrhus,** roi d'Epire. Cet aventurier fameux, qui avait conquis la Macédoine et rêvait de conquérir également la Sicile, l'Italie et l'Occident, profite de l'occasion, arrive à Tarente et bat les Romains à **Héraclée, 280,** grâce à l'épouvante causée sur ceux-ci par les éléphants du camp de Pyrrhus. Il les bat une deuxième fois à **Asculum, 279,** mais il perdait beaucoup de soldats sans pouvoir les remplacer. Il passe alors en Sicile pour découvrir les Syracusains assiégés par les Carthaginois et rentre en Italie, non sans avoir été complètement battu à **Bénévent, 275,** par les Romains, pour aller mourir à l'assaut d'Argos, en Grèce, tué par une vieille femme qui lui avait jeté une tuile sur la tête. Tarente fut livrée aux **Romains,** restés **seuls maîtres de toute l'Italie.**

Pyrrhus

## II. — Les Guerres Puniques Amilcar, Annibal

Sous ce nom de **Guerres puniques,** on entend les trois luttes célèbres qui eurent lieu entre la République de **Rome** et celle de **Carthage** (1).

**Carthage,** ville renommée de l'Afrique ancienne, devenue la plus riche, la plus vaste des colonies phéniciennes, était située au fond du golfe du même nom (*Golfe de Tunis*). Ses abondantes récoltes lui procurèrent un commerce très étendu et favorisé par un port très avantageux. Ses habitants avaient déjà ajouté à leur immense territoire les îles Baléares, une grande partie de l'Espagne, de la Sardaigne et voulaient conquérir la Sicile. Les Romains s'y opposèrent.

Les Carthaginois étaient restés phéniciens de langue, de mœurs et de religion. Leur gouvernement était une république oligarchique. Les deux chefs suprêmes (*suffètes*) étaient renouvelés tous les ans et dirigeaient les affaires avec l'aide d'un *Conseil* (2) de 300 membres choisis parmi les marchands les plus riches de la ville. Le peuple n'intervenait qu'en cas de discussion entre le Sénat et les Suffètes.

L'armée carthaginoise était composée de soldats étrangers (**Mercenaires**), lybiens, numides, ligures, gaulois, baléares; mais les généraux étaient carthaginois.

**L'intérêt** guidait tout ; le patriotisme était **inconnu.**

Il y eut **trois guerres** puniques :

### 1° PREMIÈRE GUERRE 264-241

**Causes :** La **rivalité** de Carthage et de Rome;
Les **progrès** envahissants de la politique romaine;
**Le désir de prendre la Sicile** « beau champ de bataille » avait dit Pyrrhus.

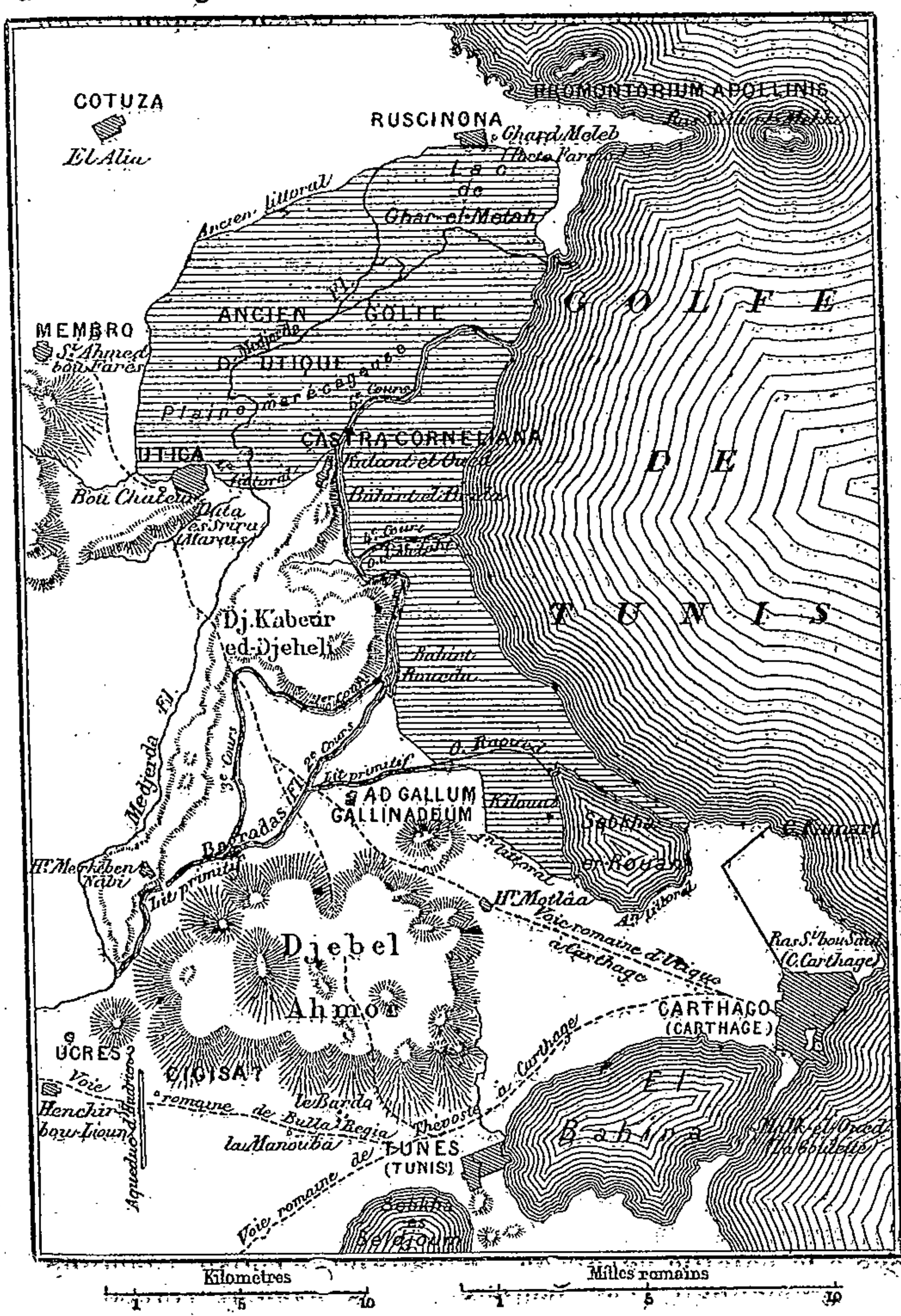
**Occasion : La querelle des Mamertins.**

La Sicile était occupée :
A l'Orient, par les Carthaginois;
Au Sud-Est, par les Syracusains, commandés par Hiéron;
Au Nord-Est, par les Mamertins, commandés par Hannon;

Romains et Carthaginois avaient d'abord vécu en bonne intelligence. Un jour, des bandes d'aventuriers italiens

(1) L'adjectif **punicus** vient de Pœni (nom donné aux Carthaginois par les Romains. Pœni vient du grec φοινιξ, phénicien).
(2) Ce Conseil était, comme à Rome, une espèce de Sénat.

vinrent s'unir aux Grecs qui habitaient Messine et formèrent le peuple des Mamertins (peuple de Mars). Ils y vivaient de brigandages. Hiéron, général grec, devenu roi de Syracuse, vient les attaquer dans Messine et demande secours aux **Carthaginois.**



Les Mamertins appellent de leur côté les **Romains.**

**Les Faits — Trois expéditions :** Deux en Sicile et une en Afrique.

**Résultat :** Rome est maîtresse de la **Sicile** et de la mer.

*a*) **1re Expédition en Sicile.** — Le consul Appius Claudius bat Hiéron, lève le siège de **Messine**, assiège **Agrigente**, la plus grande place de guerre des Carthaginois. Les habitants sont pillés et vendus comme esclaves.

En 260, victoire navale de **Mylée** gagnée par le consul **Duiflus**, qui, n'ayant pas une flotte de guerre, à proprement parler, installe sur ses galères improvisées une machine originale qui permettait de jeter sur les navires ennemis un énorme grappin ou crampon de fer. Quand le bateau ennemi était ainsi accroché, les soldats romains y pénétraient et on se battait corps à corps. On éleva en l'honneur de ce consul une **colonne rostrale** (ornée d'éperons) sur le Forum. En 259, les Romains poursuivent et détruisent, en Sardaigne, les vaisseaux carthaginois qui avaient pu éviter le désastre de Mylée et profitent de ce succès pour conquérir la Corse. En 256, le consul Régulus monte une flotte de 330 galères avec 40.000 soldats, attaque les Carthaginois ayant 350 galères et 50.000 hommes à **Ecnome,** promontoire de la Sicile. Les Carthaginois, commandés par Amilcar et Hannon sont vaincus et se retirent.

*b*) **Expédition en Afrique.** — La victoire d'Ecnome ouvre aux Romains l'Afrique, où la flotte de **Régulus** débarque. Bientôt, l'hiver venu, elle se partage. Une partie rentre en Italie, l'autre reste en Afrique avec Régulus et assiège Carthage, mais il est vaincu par un Spartiate au service des Carthaginois, **Xantippe**, qui le fait prisonnier.

En 251, Régulus est envoyé à Rome pour demander au Sénat, au nom de Carthage, ou la paix ou l'échange de prisonniers, promettant, d'après la légende, de revenir en captivité, s'il échouait dans son ambassade. Le Sénat décide de continuer la guerre, sur l'avis même de Régulus, qui, fidèle à sa parole, revint dans les fers. Carthage le reprend et lui fait subir des tortures atroces. On cite **Régulus** comme un des beaux caractères de l'antiquité.

*c*) **2e Expédition en Sicile.** — En 251, les Romains sont vainqueurs à **Panorme** (*Palerme*). En 249, ils sont vaincus à la bataille navale de **Drépane** où le consul Claudius les commandait. (Les poulets sacrés avaient refusé de

manger — *signe défavorable* — Claudius les jette à la mer en disant : « Eh bien, qu'ils boivent ! » Cet acte d'impiété avait révolté ses soldats.)

Pendant six ans, les légions romaines sont tenues en échec par **Amilcar** (*Barca, La Foudre*) qui avait été mis à la tête des armées carthaginoises en Sicile.

Cet habile général, en arrivant en Sicile, avait trouvé des soldats révoltés, il les soumit et les emmena piller le Sud de l'Italie, mais ses allures indépendantes inquiétèrent les riches marchands carthaginois. Ceux-ci l'abandonnèrent. Amilcar fut battu devant les îles Egates par le consul Lutatius.

Carthage demande la paix, s'engage à donner une contribution de guerre et abandonne la Sicile aux Romains.

*d*) **Révolte des Mercenaires.** — L'armée carthaginoise était composée, nous l'avons dit, de **soldats étrangers** qui attendaient leur solde. Carthage, n'ayant plus d'argent, les fait attendre, les soldats se révoltent en Afrique ; Amilcar est envoyé contre eux, et une guerre féroce s'ensuivit, appelée **Guerre inexpiable.** Les Romains profitèrent de ces luttes pour prendre la **Sardaigne.**

## III. — Annibal

**Asdrubal**, gendre d'Amilcar, avait succédé à ce dernier dans le commandement des armées carthaginoises, et, à la mort d'Asdrubal, les soldats choisirent pour général **Annibal,** fils d'Amilcar.

« Elevé dès son enfance au milieu des soldats, n'ayant jamais connu d'autre patrie que son armée, Annibal ne pensait qu'à la guerre. Il menait la vie d'un soldat, mangeant peu, couchant sous la tente, parlant familièrement aux soldats. Annibal, comme son père, détestait Rome. Devenu vieux, il racontait un jour au roi Antiochus l'origine de sa haine : « Quand mon père partit pour l'Espagne avec son armée, je n'avais que neuf ans; le jour où il fit le sacrifice, je me tenais près de l'autel. Après la cérémonie, Amilcar fit retirer les serviteurs, me fit approcher et me demanda, en me caressant, si je n'avais pas envie de le suivre en Espagne. Je répondis vivement que non seulement j'en serais bien aise, mais que je le suppliais de m'emmener. Alors, me prenant la main, il me mena à l'autel vers le corps des victimes et me dit : Jure sur ces victimes que tu seras toujours l'ennemi des Romains ».

SEIGNOBOS.

Nous allons le voir à l'œuvre, fidèle à la haine qu'il avait vouée, et, quand il aura été définitivement vaincu à Zama, où il s'était montré grand capitaine, il se retirera chez Prusias, roi de Bithynie. Là, il avalera le poison qu'il portait toujours dans le chaton de sa bague, pour ne pas recevoir la mort de la main d'un consul romain. Il mourut en 183 avant J.-C., à l'âge de 64 ans.

Annibal

Tite-Live nous a laissé d'Annibal un portrait qui n'est pas impartial, car il est inspiré par la haine. Quoi qu'ait dit cet historien de ses vices, il n'en est pas moins vrai qu'Annibal, par son courage et sa fermeté, par son activité, par son audace et par son génie d'organisation a mérité d'être placé au premier rang parmi les grands capitaines de l'histoire.

## 2° DEUXIÈME GUERRE PUNIQUE

**Cause.** — Ce fut l'**ambition** d'**Annibal**, qui voulait deux choses :

*a* — frapper mortellement les Romains.

*b* — se procurer assez de gloire pour imposer son autorité à Carthage.

**L'occasion** fut le siège de **Sagonte** (219), ville alliée aux Romains. Annibal s'empare de cette ville ; le Sénat proteste et envoie aux Carthaginois **Fabius** qui leur dit, en levant le pan de sa robe : Je porte dans ce pli la paix ou la guerre, choisissez ! — Choisissez vous-même, lui fut-il répondu. — Il choisit la guerre.

La guerre était déclarée, à la grande joie d'Annibal.

**Résultat.** — Carthage perd l'Espagne, s'engage à ne pas faire de guerre sans la permission de Rome qui devient la puissance prépondérante du monde ancien.

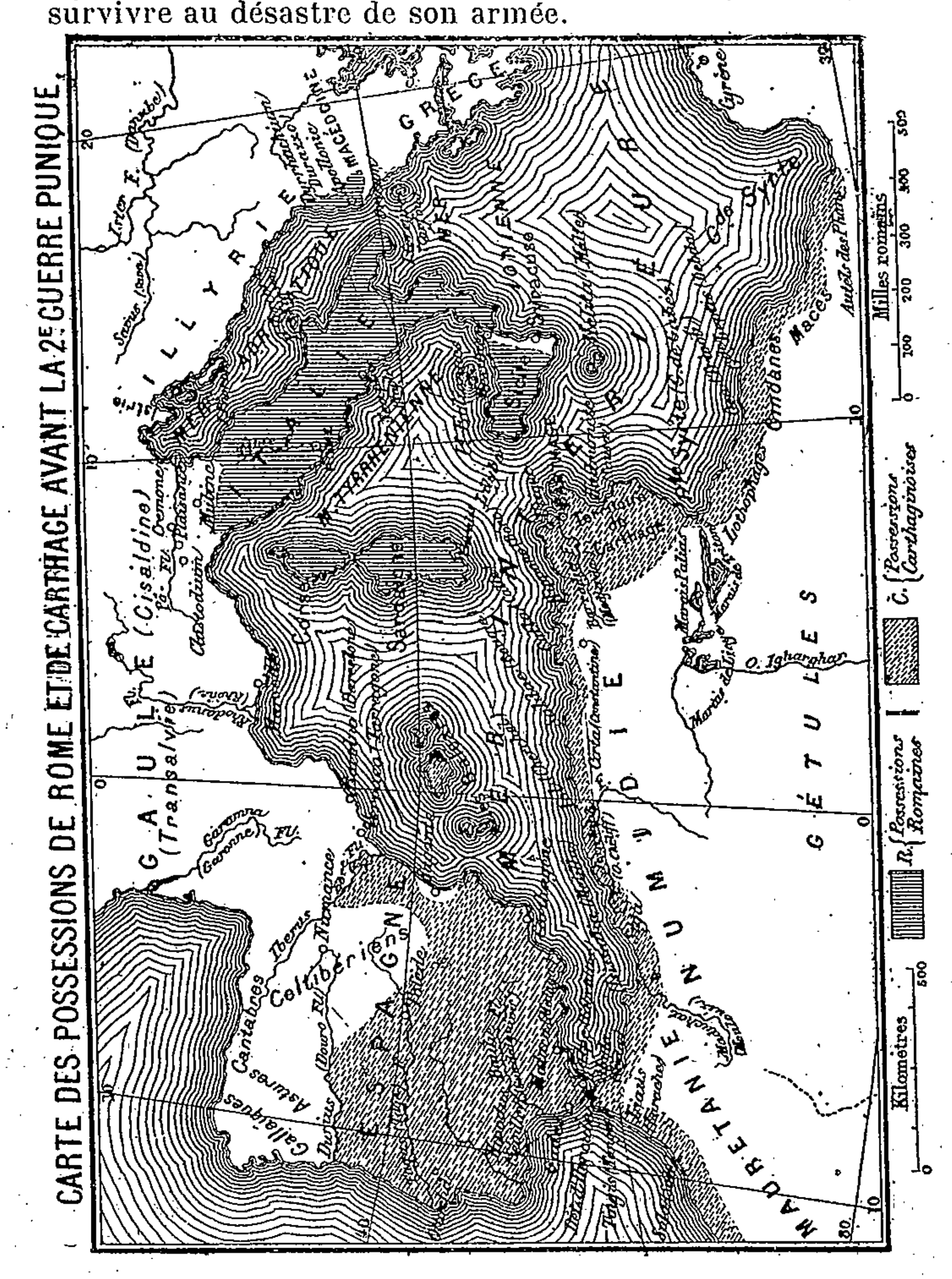
*a)* **1re Période 219-216. Succès d'Annibal.** — Le plan d'Annibal était de porter la guerre en Italie dans l'espoir de soulever et de s'attacher les nouveaux peuples conquis par Rome, par exemple les Gaulois cisalpins. Partir par mer ? il craignait de se voir refuser par Carthage la flotte suffisante. Laissant donc en Espagne son frère Asdrubal, il prend la route de terre et quitte **Carthagène en 218**, à l'âge de 27 ans, suivi d'une armée formidable d'Africains et d'Espagnols. Il franchit l'Ebre, traverse les Pyrénées, passe à Narbonne, à Nîmes, traverse le Rhône près d'Orange, remonte ce fleuve, puis l'Isère pour éviter la rencontre de **Cornélius Scipion**, qui l'attendait sur le littoral, et l'aurait retardé dans sa marche, traverse les Alpes au milieu de mille difficultés, gagne la bataille du **Tessin** (*rivière d'Italie*) sur **Corn. Scipion**, celle de la **Trébie** (*rivière d'Italie*) sur **Sempronius**, et voit les Gaulois grossir son armée.

En 217, Annibal anéantit l'armée du Consul **Flaminius** au lac **Trasimène** (*Etrurie*) mais il trouve bientôt en face de lui le Consul **Fabius Cunctator** (*le Temporisateur*) qui refusait toujours le combat et se tenait inattaquable sur les montagnes, essayant d'empêcher l'armée carthaginoise de s'approvisionner.

Un jour même, Annibal n'échappa au danger que par une ruse : il avait attaché des fagots enflammés aux cornes de ses bœufs, qui, parcourant ainsi les montagnes, trompèrent Fabius.

En 216, le peuple romain, mécontent des lenteurs de Fabius, choisit pour consuls **Paul-Emile** et, malheureuse-

ment aussi, l'incapable **Terentius Varron**, fils d'un boucher. Annibal attire l'armée romaine dans la grande plaine de **Cannes**, en Apulie. La bataille fut meurtrière pour les Romains, et Annibal, grâce à son génie militaire, s'y couvrit de gloire. **Paul-Emile** se fait tuer pour ne pas survivre au désastre de son armée.



Annibal aurait pu se rendre maître de Rome. Il préféra aller hiverner à Capoue, qui venait de se détacher de Rome.

*b*) **2e Période 216-207. Revanche de Rome.** — Pendant qu'Annibal se reposait dans les délices de **Capoue**, Rome se relevait et remplaçait ses soldats morts, tandis que le général carthaginois ne pouvait obtenir que des secours insignifiants de sa patrie qui craignait de se donner un maître.

215. — Ses intrigues parviennent à lui obtenir l'alliance de **Philippe** de Macédoine, mais les vaisseaux de ce dernier brûlèrent sur les côtes de l'Illyrie.

**Syracuse.** — La plus importante ville de la Sicile s'était donnée à Annibal, mais elle fut reprise par le consul **Marcellus**. C'est pendant ce siège que fut tué le célèbre géomètre **Archimède** (1), qui, pour défendre Syracuse, multiplia les machines de guerre.

207. — **Asdrubal**, frère d'Annibal, s'échappe d'Espagne, où il combattait contre les Scipions et descend en Italie avec 60.000 hommes. Il fallait que Rome empêchât à tout prix les deux frères de se joindre. Le Sénat envoie donc 100.000 légionnaires commandés par le Consul **Livius** contre Asdrubal qu'ils rencontrent sur la rivière du **Métaure**. Asdrubal y est tué et son armée exterminée.

Annibal se retire dans le Bruttium *(Calabre)* où il reste pendant cinq ans.

*c*) **3e Période 206-201. Revers d'Annibal.** — Les Romains transportent alors la guerre en Afrique, où descend **Publius Scipion**, fils de Cornélius, 204.

**Carthage**, se voyant menacée, rappelle Annibal qui revient d'Italie, la rage au cœur, car il avait bien espéré la conquérir. Il livre à Scipion une bataille décisive à **Zama**, à l'ouest de Kef (202). Malheureusement sa cavalerie était bien plus faible que celle de Scipion à qui **Massinissa** avait prêté ses fameux cavaliers numides. Annibal avait hésité avant d'engager le combat, il savait que si les Romains ne risquaient que le sort d'une bataille, Carthage, au contraire, allait jouer son existence. Il rangea donc son armée d'une façon qu'il crut habile : en première ligne, les éléphants puis les troupes éprouvées, en seconde ligne les Carthaginois récemment incorporés sur lesquels il n'osait trop compter, enfin, derrière, ses vieilles bandes expérimentées que le sort des batailles lui avait laissées. Mais ses Car-

(1) Il découvrit l'hélice, l'hydrostatique et la théorie du levier.

thaginois combattirent en désordre, tout fut perdu et Annibal se retira à Carthage que les Romains n'osèrent assiéger.

Cette ville demande et obtient une paix désastreuse et perd son empire maritime qui passe aux Romains. D'après ce traité, Carthage ne devra plus faire de guerre sans la permission de Rome.

## 3° TROISIÈME GUERRE PUNIQUE, 149-146

**Cause.** — Ce fut la haine de Caton le censeur qui ne pouvait prendre la parole dans le Sénat sans crier : Delenda est Carthago ; il fallait détruire Carthage.

**L'occasion** fut la déclaration de guerre faite par Carthage à **Massinissa**, roi de Numidie, sans la permission de Rome, ce qui était contraire au traité.

**Les faits.** — 80.000 légionnaires arrivent à Carthage, veulent imposer aux habitants des conditions inacceptables. Les Carthaginois ferment leurs portes et massacrent les partisans des Romains.

En 146, **Scipion Emilien**, dit le second Africain, assiège Carthage qu'il prend par la famine, et y entre pour l'incendier.

**Résultat.** — Carthage fut détruite de fond en comble, et son territoire forma désormais une nouvelle province romaine : **l'Afrique** (1).

## 4° CONQUÊTE DU BASSIN DE LA MÉDITERRANÉE

Rome, bien placée pour dominer dans tout ce bassin méditerranéen, a soif de conquêtes et veut punir les princes étrangers qui avaient tenté de secourir Annibal. Telles sont les causes de cette série de guerres qui vont lui assujettir le monde. Jusqu'ici, elle n'a attaqué que pour se défendre ; à partir de cette époque (200 ans av. J.-C.), elle prend l'offensive, elle devient envahissante.

Dans le **bassin oriental**, la conquête fut facile : la Macédoine était en décadence.

Dans le **bassin occidental**, les Romains rencontrent des ennemis plus sérieux dans ces contrées, depuis qu'Annibal avait passé les Alpes.

(1) Carthage, rebâtie sous Jules César, sera définitivement détruite par les Arabes en 697.

Rome profite des moindres prétextes pour faire la guerre.

Bassin oriental { A — **En Macédoine.** B — **En Syrie.** C — **En Grèce.**

*a*) **En Macédoine (200-196).** Philippe V (1) y régnait. En 215, il s'était allié à Annibal contre Rome. Le Sénat ne l'oublia pas, et aussitôt après la 2e guerre punique, lui déclara la guerre, à son tour.

Philippe a pour lui, outre son royaume, la Thessalie, l'Eubée, la Béotie et les villes grecques de Thrace.

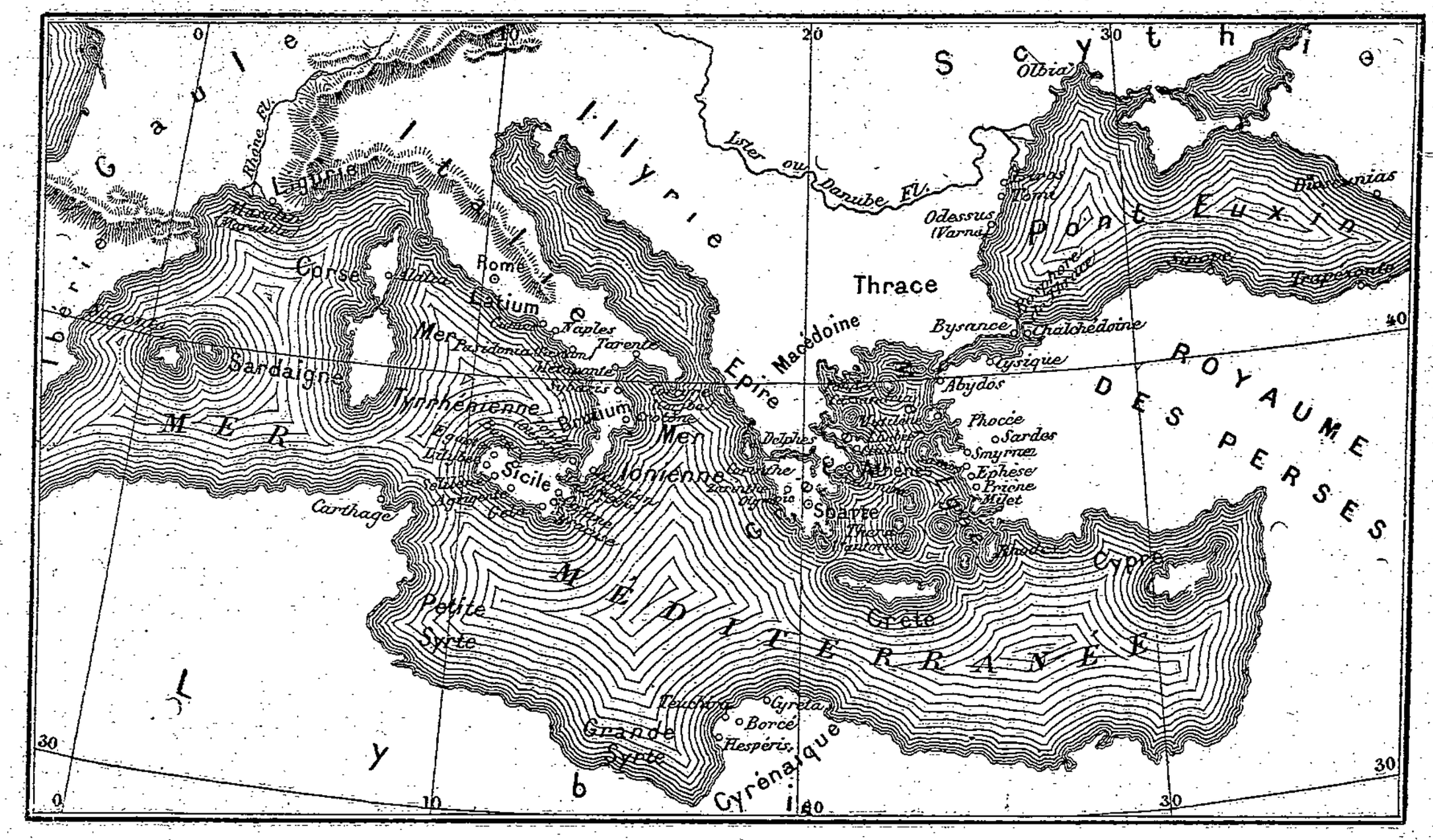
Les Romains sont aidés par Massinissa, de Numidie, les villes grecques d'Asie, les Étoliens, les Illyriens et le reste de la Thrace.

Le Sénat envoie un jeune consul, **Flaminius,** déjà plein d'expérience, général, orateur et fin diplomate; il commença par isoler Philippe en lui enlevant ses alliés grecs (198) et, après deux jours de marche, presque côte à côte et sans le savoir, sur chacun des versants de la chaîne des montagnes de Thessalie, Philippe fait occuper le sommet de ces monts appelés **Cynocéphales,** 197 *(têtes de chiens)*, à cause des monticules innombrables qui s'y trouvent; il attaque les Romains qui sont repoussés d'abord, mais la **phalange macédonienne,** manœuvrant mal sur ces collines, se débande; les soldats de Philippe attaquent de tous côtés, et, surpris par derrière, sont massacrés. Une paix très onéreuse est accordée à Philippe, qui livre sa flotte et s'engage à payer un tribut annuel.

**Flaminius** se rend aux jeux olympiques de Corinthe et proclame l'indépendance des cités grecques que la Macédoine avait soumises. Des statues et des autels furent élevés en l'honneur de ce consul victorieux.

Mais **Persée,** le fils de Philippe, voulut venger son père et sa patrie et reprit les armes en 172. Ce fut pour y recevoir le dernier coup à la bataille de **Pydna,** où le consul **Paul-Emile,** fils du consul mort à Cannes, rompit la Phalange et ramena à Rome Persée prisonnier pour servir à son triomphe. Il fit tant de riches dépouilles qu'on dispensa les citoyens d'impôts pendant longtemps. **Persée** fut jeté dans une prison d'Albe, où il mourut de faim.

(1) On a comparé Philippe II, père d'Alexandre, politique rusé et profond, et Philippe V, dont il s'agit ici, père de Persée, politique cruel et soupçonneux. Il n'est pas inutile de faire remarquer que si le premier fit la grandeur de la Macédoine, le second amena sa décadence.


Gaule
Rhône Fl.
Ligurie
Italie
Illyrie
Scythie
Istre ou Danube Fl.
Olbia
Odessus (Varna)
Pontus
Pont Euxin
Diocesarias
Trapezonte
Thrace
Bysance
Chalchédoine
Lysique
Abydos
Phocée
Sardes
Smyrne
Ephèse
Priene
Milet
Rhodes
Chypre
Crète
ROYAUME DES PERSES
Macédoine
Epire
Grèce
Sparte
Delphes
Athènes
Rome
Corse
Latium
Naples
Tarente
Brundium
Sicile
Sardaigne
Carthage
Mer Tyrrhénienne
Mer Ionienne
MER MÉDITERRANÉE
Petite Syrte
Grande Syrte
Cyrénaïque
Gyrene
Borcé
Hespéris
Teuchira
Libye

Après d'inutiles révoltes, la **Macédoine** fut définitivement réduite en province romaine en 146.

*b*) **En Syrie (192-189).** — Le roi de Syrie, **Antiochus-le-Grand** avait reçu à sa cour l'ennemi de Rome, Annibal, qui profita de son séjour pour l'exciter contre Rome.

D'un autre côté, **Eumène,** roi de Pergame, menacé par le trop puissant Antiochus, demande secours aux Romains.

Le prétexte de la guerre était facile à trouver. Antiochus débarque en Grèce, mais s'en fait honteusement chasser à la bataille des **Thermopyles,** 191. Il s'avance en Asie-Mineure, jusqu'à **Magnésie,** où les légions le suivent et l'écrasent sous la conduite de Scipion l'Asiatique, frère de Scipion l'Africain (190).

Antiochus signe la paix ; l'Asie-Mineure est donnée à Eumène, en attendant qu'un de ses successeurs, le roi **Attale**, lègue le royaume de Pergame et d'Asie à Rome pour constituer, en 129, la province romaine d'Asie.

Antiochus est tué par ses propres sujets en 187, et **Annibal** se retire chez **Prusias,** roi de Bithynie, où il **se donne la mort** pour ne pas être livré vivant aux Romains (183).

*c*) **En Grèce.** — La Grèce supportait mal la prépondérance de la Macédoine qui l'avait vaincue. Elle conservait toujours en elle les germes des divisions qui ont fait son impuissance. **Flaminius** entretint ces querelles intestines pour avoir plus facilement raison d'elle.

Un Grec s'était alors levé, **Philopœmen**, pour essayer de réveiller le sentiment national contre Philippe. Il était devenu l'âme de cette **ligue achéenne,** imaginée cent ans avant par Aratus pour la lutte contre l'envahisseur et pour la liberté menacée par les Romains. Mais le dévouement de ce grand patriote fut mal récompensé. Dans un combat contre les Messéniens, il est pris et condamné à boire la ciguë. Il fut le *Dernier des Grecs.* Les légions romaines n'eurent qu'à paraître pour voir s'ouvrir devant elles toutes les portes de la Grèce, qui, après la **destruction de Corinthe,** en 146, fut réduite en province romaine. Corinthe en effet voulut empêcher le consul **Mummius** d'entrer dans le Péloponèse. Elle fut prise, détruite, et ses habitants massacrés ou vendus comme esclaves.

La Grèce perdit son nom avec la liberté et s'appela désormais la province romaine d'**Achaïe** (146).

Bassin occidental { D — **Haute-Italie**
E — **Espagne**

*d*) **Haute-Italie.** — Deux peuples, les Gaulois et les Ligures, furent difficiles à réduire.

— Les **Gaulois** de la Cisalpine n'avaient pas vu sans inquiétude Rome établir chez eux les deux colonies militaires de Plaisance et de Crémone. Ils s'étaient alliés à Annibal, et, vaincus, détruisirent Plaisance. Rome voulut les châtier, mais ils résistèrent pendant dix ans.

— Les **Ligures** étaient protégés par les montagnes du Piémont. Il fallut leur faire une guerre d'extermination et en transporter 50.000 dans le Samnium, après avoir brûlé les forêts, les moissons et les villages. Cette guerre ne se termina qu'en 163.

Les Romains fondèrent alors les colonies d'Aix et de Narbonne, et le Sénat, après avoir créé une province qui allait du lac Léman à la Méditerranée, sous le nom de **Provence**, fonda une autre colonie : la **Narbonnaise**, qui s'étendait jusqu'aux Pyrénées.

*e*) **Espagne 218-133.** — Les guerres d'Espagne ne cessèrent qu'après un demi-siècle de luttes acharnées.

— **1re guerre — En 218**, les deux frères Scipion, Cnéius et Publius avaient été envoyés en Espagne dans le but d'y retenir les Carthaginois et de leur barrer ainsi la route d'Italie pendant qu'Annibal marchait contre les Romains, mais ils furent vaincus et tués. L'Espagne était ainsi perdue pour les Romains.

En 210, le Sénat y envoie le fils Publius qui attaque Carthagène, triomphe de ses ennemis et l'Espagne redevient romaine.

— **2e guerre — En 197** — Les Espagnols se révoltent. Malheureusement pour eux, tout braves qu'ils étaient, ils ne connaissaient ni la discipline, ni l'union entre eux, et la guerre se fit dans des conditions d'atrocité inouïe. D'innombrables exécutions augmentèrent encore la haine et la vengeance. Un berger survint, du nom de **Viriathe**, devint chef de bandes, plein de courage, de sens politique et doué du génie d'organisation. Il battit cinq préteurs et se fit reconnaître roi de Lusitanie. Mais le Sénat réussit à faire assassiner ce héros populaire (140).

Les Romains attaquèrent alors **Numance**, ville importante que Scipion Emilien affama et prit après une résistance héroïque. Les habitants se tuèrent plutôt que de se rendre.

Comme **Carthage**, comme **Corinthe**, **Numance** fut rasée de fond en comble (133).

Rome possédait donc alors : l'**Italie**, la **Sicile**, l'**Espagne**, le **Midi de la Gaule**, la **Macédoine**, le **Nord de l'Afrique**, l'**Asie-Mineure**, c'est-à-dire, tout le bassin de la Méditerranée.

# SEIZIÈME LEÇON

## PROGRAMME OFFICIEL

## LA VIE ROMAINE
## L'habitation, le vêtement, les repas, les funérailles

## LA SOCIÉTÉ ROMAINE
## Les esclaves, les nobles. Le Sénat, les comices, les provinces

### I. — La vie romaine

#### 1° L'Habitation

*a)* **Dans les premiers temps.** — Nous ne parlons pas des huttes misérables et primitives des Romains, faites de troncs d'arbres, couvertes de branchages et de paille, avec un trou sur un côté pour servir de porte. L'habitation des premiers temps était une simple mais grande pièce appelée **atrium**, avec une ouverture au milieu qui permettait à la pluie de tomber dans un bassin central, l'**impluvium** ; puis, la pièce se compliqua, on sépara l'atrium de la porte d'entrée par un couloir, puis par un vestibule, à droite et à gauche duquel on louait, sur la rue, une boutique ou une écurie.

*b)* **Après les conquêtes.** — Quand les étrangers arrivèrent nombreux à Rome, on construisit des demeures (**tabernæ**), qui servaient de simple abri ; l'intérieur des maisons se développa et le confortable commença à s'introduire. L'**atrium** restait la pièce principale, mais on y joignit une salle à manger, **tablinum**, réservée au maître du logis qui s'y tenait habituellement et s'isolait des autres habitants de la maison, à l'aide de tentures servant de portières. A droite et à gauche : **deux** salles (**alæ**) dans le genre de nos salons, où le maître recevait ses visiteurs et où se trouvaient les **images des ancêtres**. Vinrent ensuite la chambre à coucher *cubicula*, les cuisines, jusqu'à ce qu'enfin on établit plusieurs étages aux maisons dont le premier était réservé pour les repas, *cœnacula*, et une terrasse, *solarium*, pour respirer le frais en été.

*c)* **Époque gréco-romaine.** — Après la conquête de l'Orient, les Romains voulurent construire des maisons pareilles à celles qu'ils avaient rencontrées dans les pays conquis. Alors devant les maisons, ils se réservèrent une cour spacieuse entourée d'un portique ou **péristyle** sur lequel ouvraient les appartements. L'atrium fut gardé, mais on n'y habitait plus. Il y eut le **lararium** ou sanctuaire des dieux, le **viridarium** ou jardin d'ornement du milieu du péristyle, des salles de conversation, **exedra**, une bibliothèque avec une galerie de tableaux ou **pinacothèque**. L'intérieur était surchargé de décorations, colonnes, marbres, peintures, mais l'extérieur resta toujours d'aspect modeste.

*d)* **Les maisons de campagne.** — Il y en eut de deux sortes : celles qui servaient au campagnard qui n'habitait jamais en ville et les **villas** qui servaient d'abri aux citadins pendant la belle saison. Ces dernières étaient généralement très luxueuses, ayant de belles perspectives et attenant à de beaux jardins. C'était comme une petite ville à cause des nombreux esclaves qui devaient trouver asile aux alentours.

*e)* **Le mobilier.** — Les sièges à dossier s'appelaient **cathedra** ; le siège du maître, **solium** ; le siège à deux places, **bisellium** ; le siège réservé aux magistrats supérieurs, **sella curulis** ; et le banc dont se servaient les plébéiens ou magistrats inférieurs (**tribun**, édile **subsellium**.

La caisse du lit était en bois ou en métal précieux ; le matelas **torus**, d'abord simple sac de paille reçut bientôt le duvet des oies et des cygnes. Il y avait un ou plusieurs oreillers (**pulvinus**) pour soutenir les coudes. Les plats étaient en argile (**patinœ**), et en métal précieux chez les riches ; les vases étaient empruntés aux Grecs, d'où leurs noms, **calix**, **patera**, **scyphus**.

## 2° Le Vêtement

**1° Le costume.** — (1) Deux catégories de vêtements : ceux de dessus (*amictus*), ceux de dessous (*indutus*).

**Vêtements de dessus** : La **toge**, signe distinctif des citoyens ; plus tard, elle ne fut portée que par les hautes classes ; elle était obligatoire dans les cérémonies officielles et devant les tribunaux. C'était une sorte de pièce d'étoffe ovale dont la longueur égalait trois fois la taille

(1) Ces détails sont tirés çà et là, d'après GUHL et KONER, *La Vie antique.* — BECKER ; GALLUS . — HEUZEN et SAGLIO. *Dict. des Antiquités.*

de l'homme, tête non comprise. Pour les enfants, elle était bordée de pourpre (*toga prætexta*) ; pour les jeunes gens, elle était toute blanche.

La *Pœnula*, manteau sans manches qui couvrait le corps jusqu'à la hauteur du genou, fermé par derrière, ouvert des deux côtés et cousu sur le devant, généralement en laine, pour les femmes et pour les hommes.

La **lacerna**, pièce oblongue, retenue avec une agrafe sur l'épaule ; fort à la mode sous l'empire.

**Vêtements de dessous** : Le principal était la **tunica** qu'on mettait sous la toge, descendait jusqu'aux mollets mais serré à la taille par une ceinture. Les sénateurs portaient le **laticlave** et les chevaliers l'**angusticlave**, espèces de tuniques ornées de deux bandes de pourpre. Les femmes se couvraient de la **palla** ; elles jetaient sur leur tunique la **stola**.

Le Romain sortait généralement nu-tête ; les femmes ramenaient la **palla** sur leur tête, ou se couvraient avec une espèce de bonnet (**mitra**).

Le **calceus** ressemblait à nos souliers. Sa couleur variait selon la condition des personnes. Les dignitaires de l'Etat se chaussaient du **calceus mulleus** rouge (*mule du pape*). Les sandales étaient la **solea** et la **crepida** et les soldats avaient la **caliga**.

2° **Bains.** — Dans les premiers siècles, les Romains ne faisaient pas, comme dans la suite, un usage quotidien des bains, mais, à mesure que le luxe s'est développé, les raffinements de la vie donnèrent à cet acte d'hygiène une importance considérable. Il y avait une salle pour le bain chaud (**caldarium**) une pour le bain froid (**frigidarium**), et entre elles une troisième, où l'on entretenait une chaleur tempérée (**tepidarium**). C'était plutôt un lieu de passage avant d'entrer dans les pièces à température extrême. Sénèque nous a laissé la description d'une salle de bains avec ses marbres, ses peintures, ses colonnes, ses piscines.

3° **Les Repas.** — Primitivement, on comptait un déjeûner (**jentaculum**), un dîner (**cena**) et un modeste souper (**vesperna**).

Le premier déjeûner avait lieu entre 7 et 9 heures du matin ; pain trempé dans du vin, olives, dattes, pâtisseries ; le grand déjeûner vers midi : charcuterie, œufs, poissons, vin pur ou miellé ; le dîner commencé entre 2 et 3 heures du soir, se prolongeait souvent fort tard. On sait que Néron se mettait à table à midi et n'en sortait qu'à minuit.

La salle à manger s'appelait **triclinium** ce qui indique que les convives étaient couchés : le nombre normal de convives était fixé à neuf ; trois sur chacun des trois lits en bois ou en maçonnerie placés autour de la table. On étendait sur ces lits des matelas (**tori**) et des couvertures (**stragulæ**). Les places étaient séparées par un coussin (**pulvinus**) et les convives s'étendaient en biais, le haut du corps appuyé sur le coude. On mangeait presque tout avec les doigts ; il y avait donc des essuie-mains et plus tard des serviettes, mais on ne commença que sous Domitien à se servir de nappes. Le convive pouvait apporter sa serviette, il en profitait pour y serrer les petits cadeaux et même les restes du repas qu'il désirait emporter.

4° **Les Médecins.** — Longtemps les Romains restèrent sans médecins et se contentèrent dans leurs maladies des recettes de paysans. Le premier arriva de Grèce en 218 et se nommait Archagathas. Il fit des élèves qui acquirent de la vogue, et les riches eurent bientôt un de leurs esclaves médecin. Il faut lire dans Caton l'Ancien (1) et dans Pline l'Ancien (2) les conseils médicaux qu'ils donnent à leurs contemporains. Caton y prône surtout le chou et l'urine, et Pline la salive, la cendre de têtes brûlées, les escargots, le lard, etc. Ces détails curieux nous entraîneraient trop loin.

5° **Les Funérailles.** — Dès que quelqu'un est mort, on va au temple de Libitine prévenir les entrepreneurs de funérailles d'envoyer leurs esclaves pour préparer le corps et l'embaumer. Ce corps reste exposé, la face découverte, et s'il a la figure décomposée on lui met un masque, pendant sept jours ; le huitième, un héraut annonce dans les rues : « Un tel est mort. Ceux qui voudront assister à ses funérailles, il est temps. On célébrera des jeux, et le maître des funérailles (le fils) aura un appariteur et des licteurs ». Alors l'atrium se remplit de monde, une **præfica** (*pleureuse à gages*) récite des poèmes en l'honneur du défunt et le cortège se met en marche, dans lequel on n'oublie pas les portraits des ancêtres en cire coloriée. Après s'être arrêté sur le Forum, au pied des Rostres, et avoir entendu l'éloge du défunt, le cortège se dirige vers la voie Appienne où un bûcher a été préparé.

6° **Les Columbaria.** — On appelait de ce nom « les édifices destinés à la sépulture. Les murs étaient garnis de

(1) *Sur l'Agriculture.*
(2) *Histoire naturelle.*

niches rangées en files étagées du haut en bas, où étaient déposées les urnes qui contenaient les cendres des morts... Les **columbaria** de Rome, situés autour des murs de la ville, et sur les bords des routes qui en sortaient, consistent en de grandes salles rectangulaires, à moitié souterraines, dont les murs sont occupés par des niches carrées ou arrondies dans le haut.

... Un des plus vastes fut construit sur la voie Appienne pour les affranchis et les esclaves de Livie, femme d'Auguste ; il pouvait recevoir les cendres d'au moins 3.000 personnes. » SAGLIO, *Dict.*

## II. — La Société romaine

### 1° Les Esclaves

*a*) **Origine des esclaves.** — Les esclaves étaient nombreux tant à Rome que dans les provinces romaines : les ennemis faits prisonniers en fournissaient une grande partie : souvent, après une guerre, le marché était tellement couvert d'esclaves qu'on se les procurait à vil prix. Les esclaves avaient encore une autre origine ; un père vendait ses enfants pour s'acquitter de ses dettes ; une ville, une province vendaient des citoyens, pour payer les lourds tributs, exigés par les publicains. Comme Marius demandait des secours à Nicomède, roi de Bithynie, le roi lui répondit : *Vos Publicains ne m'ont laissé que des enfants et des vieillards.*

*b*) **Sort des esclaves.** — Quelle que soit leur origine, les esclaves avaient un même sort : ils devenaient la propriété de leurs maîtres ; ceux-ci avaient le droit de les vendre, de les battre, de leur faire exécuter toute espèce de travaux et même de les mettre à mort. Les esclaves étaient des hommes descendus à l'état de bête. Le maître devait les nourrir, les vêtir et les loger. Il faut entendre là-dessus les conseils du vertueux et honnête Caton :

« Mettez, disait-il, dans une futaille dix amphores de « vin doux, deux amphores de vinaigre bien mordant, et « autant de vin cuit, avec cinquante amphores d'eau « douce ; remuez le tout ensemble avec un bâton trois « fois par jour pendant cinq jours consécutifs ; après « quoi vous y ajouterez soixante-quatre setiers de vieille « eau de mer. » Voilà le vin donné aux esclaves avec la plus grande parcimonie, voici leur nourriture. « Vous « garderez, conseillait Caton, le plus que vous pourrez « d'olives tombées, et même de celles qui auront été « cueillies à temps quand vous n'espérerez pas en tirer

« beaucoup d'huile ; vous leur en donnerez avec épargne « afin que la provision dure le plus longtemps possible. « Lorsqu'elle sera épuisée, vous leur donnerez de la saumure « épuisée. Il leur faudra à chacun un setier d'huile par « mois et un boisseau de sel par an. »

Comme vêtement : « Vous leur donnerez, tous les deux « ans, une tunique sans manches, de trois pieds et demi, « avec des sayes, et vous aurez soin de reprendre l'habil- « lement qu'ils quitteront, pour en faire des pièces. Il « faut aussi leur donner, tous les deux ans, de bons « sabots garnis de clous de fer. »

L'esclave n'avait pas de répit : « Il devait travailler ou dormir ». « Certains jours de l'année étaient chômés, les « bêtes ne pouvaient être employées à aucun travail; « mais les esclaves devaient, ce jour-là « nettoyer les « fossés, paver le grand chemin, couper les ronces, « bêcher le jardin, ôter des prés les mauvaises herbes, « arracher les épines, broyer les blés, curer les réser- « voirs. » Enfin, quand ils devenaient vieux, très souvent on les abandonnait. « On doit se débarrasser des vieux « bœufs, du bétail maladif, des vieilles ferrailles, de « l'esclave vieux ou malade. »

Pour les esclaves, du matin au soir, le travail ; mauvaise nourriture ; en cas de paresse, les étrivières, la meule, les chaînes et l'*ergastulum* ; quelquefois on les jetait aux murènes pour engraisser le poisson patricien. Essayaient-ils de s'enfuir : l'oreille coupée, la lettre F (*fugitivus*), marquée au front avec un fer rouge ; de se révolter : la mort, cloués sur la croix. Etaient-ils vieux ou hors de service : la mort, par la faim cette fois, dans l'île du Tibre. Un jour, on apporte à Lucius Domitius, préteur de Sicile, un énorme sanglier. Emerveillé, il demande qui a délivré la campagne de ce monstre. « *Un berger esclave armé d'un épieu. — Qu'on le fasse venir.* » L'esclave vient : il est attaché à une croix. Il avait violé l'édit défendant aux esclaves d'avoir une arme en leur possession.

Cette situation pénible, décrite par Caton, est celle des esclaves ruraux. A côté d'eux, il y avait dans les villes, principalement dans les grandes familles de Rome, des esclaves d'un ordre plus élevé et, par conséquent, mieux traités. Les intendants, les précepteurs, les secrétaires, les copistes et tous les emplois qui font de quelqu'un un serviteur, mais exigent des individus instruits et intelligents, étaient remplis par des esclaves.

*c*) **Première guerre des esclaves** (139-133). — Les

esclaves ruraux formaient la majeure partie des esclaves ; ils étaient surtout nombreux en Sicile : cette province était le vrai grenier de Rome. Maltraités comme nous l'avons vu, malheureux, les esclaves se firent brigands et voleurs : armés de gourdins, vêtus de peaux de bêtes, accompagnés de gros dogues, ils détroussaient les voyageurs et pillaient les fermes. D'après quelques historiens, leurs maîtres leur faisaient faire ce métier de brigands et en partageaient avec eux les bénéfices. Ils se familiarisèrent ainsi avec l'usage des armes.

Parmi eux se trouvait *Eunus*, esclave syrien. *Je serai roi un jour*, disait-il à ses compagnons. Ceux-ci le raillaient, lui demandant sa protection pour ce moment-là : Eunus, pour les convaincre, plaçait une noix remplie de soufre dans sa bouche et lançait des flammes en présence de ses compagnons émerveillés ; il acquit ainsi une certaine autorité et fut bientôt choisi pour roi par les esclaves d'un certain Damophile. Les révoltés massacrèrent leurs maîtres, épargnèrent seulement la fille de Damophile, qui s'était toujours montrée bonne pour eux. Eunus prit alors le titre d'Antiochus, roi de Syrie ; son principal complice était Cléon, esclave d'Agrigente.

Cette première révolte fut le signal de beaucoup d'autres ; bientôt toute l'île prit les armes : deux cent mille hommes, sous les ordres d'Eunus, battirent quatre préteurs en quatre années. L'insurrection gagnait déjà le Latium et la Campanie, et menaçait Rome, mais ils furent enfin battus en Campanie, à Messine et à Taurominum. Cléon périt dans une sortie : Eunus fut trouvé caché dans une caverne avec son cuisinier, son boulanger, son baigneur et son bouffon ; il fut enfermé dans un cachot humide, où il mourut rongé par la vermine.

*d*) **Seconde guerre des esclaves** (103-100). — La seconde révolte des esclaves débuta en Campanie à l'instigation de Veltius, chevalier perdu de dettes. Il avait armé ses esclaves, assassiné ses créanciers, puis appelé à la liberté tous les esclaves de la Campanie. Ce premier foyer fut vite éteint par Lucullus. Veltius, trahi par l'un des siens, se tua pour ne pas tomber vivant entre les mains de Lucullus.

Une autre révolte survint aussitôt après celle de Campanie. C'était en Sicile, pendant l'invasion des Teutons et des Cimbres, et à l'occasion de cette invasion. Marius, autorisé par le Sénat à demander des secours aux rois alliés, s'était adressé à Nicomède, roi de Bithynie. Le pauvre roi n'avait plus d'hommes à donner. Là, comme

ailleurs, les Publicains avides les avaient réquisitionnés afin de se faire de l'argent en les vendant comme esclaves.

Le Sénat, alarmé dans un moment aussi critique, ordonna la mise en liberté de tous les sujets alliés de Rome, tombés injustement en esclavage ; aussitôt un tribunal avait été institué à Syracuse pour statuer sur ces émancipations. Les riches, craignant de faire des pertes trop considérables d'esclaves, prodiguèrent l'or et arrêtèrent les effets du tribunal. En revanche, les esclaves perdirent la faculté d'être rendus à la liberté, s'insurgèrent et se placèrent sous les ordres de Salvius, surnommé Tryphon, et du Sicilien Athénion, lieutenant de Salvius.

Salvius, battu par Lucullus, passa le commandement à Athénion. Celui-ci tint en échec durant un an le successeur de Lucullus ; enfin après cette année de brigandage, Athénion fut vaincu par Aquilius et tué de la main même de ce général. Un millier d'esclaves, après avoir essayé encore une résistance désespérée, se rendirent et furent condamnés aux bêtes ; mais, arrivés dans l'amphithéâtre, ils s'entr'égorgèrent avant l'arrivée des fauves ; Satyrus, leur chef, resté le dernier, se perça de son épée.

Les règlements les plus durs furent décrétés contre les esclaves à la suite de cette révolte : ils ne pouvaient plus avoir aucune arme, pas même l'épieu du pâtre. On évalue à un million les esclaves anéantis dans la première et la seconde révolte.

## II. — **Les nobles**

*a*) **La noblesse.** — Nobles étaient ceux qui pouvaient compter au moins un magistrat parmi leurs ancêtres.

« Le magistrat, édile, préteur, consul, avait la toge bordée de pourpre (*prétexte*), le siège d'ivoire (*chaise curule*), et le droit de faire faire son **image**. Ces images étaient des statues de cire, plus tard d'argent, revêtues des insignes du magistrat. On les plaçait dans une niche près du foyer et des dieux de la famille, comme des idoles. Lorsqu'il mourait quelqu'un de la famille, on sortait les images et on les mettait sur un char, en avant du cortège. Le cortège traversait la ville jusque sur la place publique ; là, devant la foule assemblée, un parent du mort prononçait son éloge et rappelait les exploits et les honneurs des membres de la famille. L'image rendait noble la famille du magistrat. Plus il y avait d'images

dans une famille, plus elle était noble. On disait : *noble par une seule image, noble par plusieurs images.* »

SEIGNOBOS.

Le **non-noble** (*ignobilis*) qui devenait magistrat n'était plus ignobilis, mais était appelé **Homo novus** (*homme nouveau*). Il n'était pas encore **nobilis**, et son fils était noble à une image.

Les nobles occupaient la plupart des fonctions publiques. Le commerce et l'industrie leur étaient interdits ; aussi se procuraient-ils souvent de l'argent par des moyens plus ou moins licites.

*b*. **Ordre équestre**. — L'ordre équestre était l'aristocratie de la finance comme la noblesse était l'aristocratie sénatoriale.

Il y avait, en effet, bon nombre de familles riches dont les ancêtres n'avaient pas été magistrats. Elles formèrent, au-dessous de la noblesse un **Ordre** appelé **équestre** parce que ses membres (**Chevaliers**), servaient *à cheval*, en qualité d'officiers, pendant les guerres.

On continua, même après le IIe siècle, à appeler **chevaliers** tous ceux dont la fortune était équivalente à celle demandée autrefois pour servir à cheval dans l'armée.

Les chevaliers qui affermaient le droit d'exploiter les mines, les ports, de percevoir les impôts dans les pays conquis, en un mot, de gérer les affaires du public, étaient appelés **publicains**.

### 3e Le Sénat

*a*) **Le Sénat** ou **Conseil des Anciens** était, pendant la royauté, une assemblée composée des chefs des maisons patriciennes (100 membres primitivement, 200 après la réunion des Sabins, 300 ensuite). Il n'avait pas d'attributions bien déterminées. C'était, tout d'abord, un conseil que le roi consultait pour les affaires importantes et qui exerçait le pouvoir entre la mort d'un roi et l'élection d'un nouveau, après avoir désigné le candidat aux suffrages du peuple. Nous verrons, dans le cours de cette histoire, son rôle grandir et diminuer selon les circonstances.

Sous la République. le Sénat fut une assemblée chargée de la direction générale du gouvernement. Ses décrets avaient force de loi. Il déclarait la guerre et signait la paix. Les Sénateurs avaient pour insignes le **laticlave**, bande de pourpre sur la robe, les bottines noires avec **lunulæ** — *boucles d'argent.*

Le Sénat était convoqué par le magistrat qui devait le présider, après s'être assuré, par un sacrifice, que les dieux étaient favorables. Un crieur public l'annonçait sur le **Forum** ; plus tard, on publia un *Edictum* (*affiche*). — Le lieu ordinaire des séances était la **Curia Hostilia**, bâtiment blanchi à la chaux, et garni de bancs de bois.

« Les magistrats viennent s'asseoir sur leur chaise curule, les sénateurs sur les bancs de bois. La salle reste ouverte, mais le public n'est pas admis à y entrer.

Le magistrat qui préside, parle d'abord ; il communique au sénat ce qu'il croit utile, en commençant par les affaires de religion ; il lit les lettres des généraux et des gouverneurs ; il fait parler les envoyés des peuples étrangers, les magistrats ou les sénateurs qui ont un renseignement à donner.

Puis, il expose la question sur laquelle il veut consulter le sénat ; il commence par ces mots : « Dans l'intérêt du peuple romain, Pères Conscrits, nous vous soumettons ceci : » et finit en disant : « Sur cela, que convient-il de faire ? ». C'est ce qu'on appelle *demander* l'opinion du Sénat.

Les Sénateurs ne votent pas. C'est le président qui les interroge un à un, en suivant l'ordre de dignité des magistratures que chacun d'eux a exercées (consuls, préteurs, édiles, tribuns, questeurs).

Il les interroge en disant : « Parle, un tel ». Chacun répond de sa place, soit en se levant, et expliquant ses raisons, soit en restant assis et disant qu'il se range à l'avis de tel autre.

D'ordinaire, les premiers interrogés seuls parlaient, les autres se rangeaient à un avis déjà exprimé. On finit même par adopter un procédé plus rapide.

Le magistrat exposait les avis différents ; on disait : « Que ceux qui sont de cet avis passent à droite. » — La salle était divisée en deux par un large couloir. — Les sénateurs se séparaient et on comptait les voix. Les sénateurs des derniers rangs, ceux qui n'avaient pas été magistrats, ne parlaient jamais ; ils se bornaient à aller s'asseoir d'un côté ou d'un autre. On les appela **pedani** (qui votent avec les pieds).

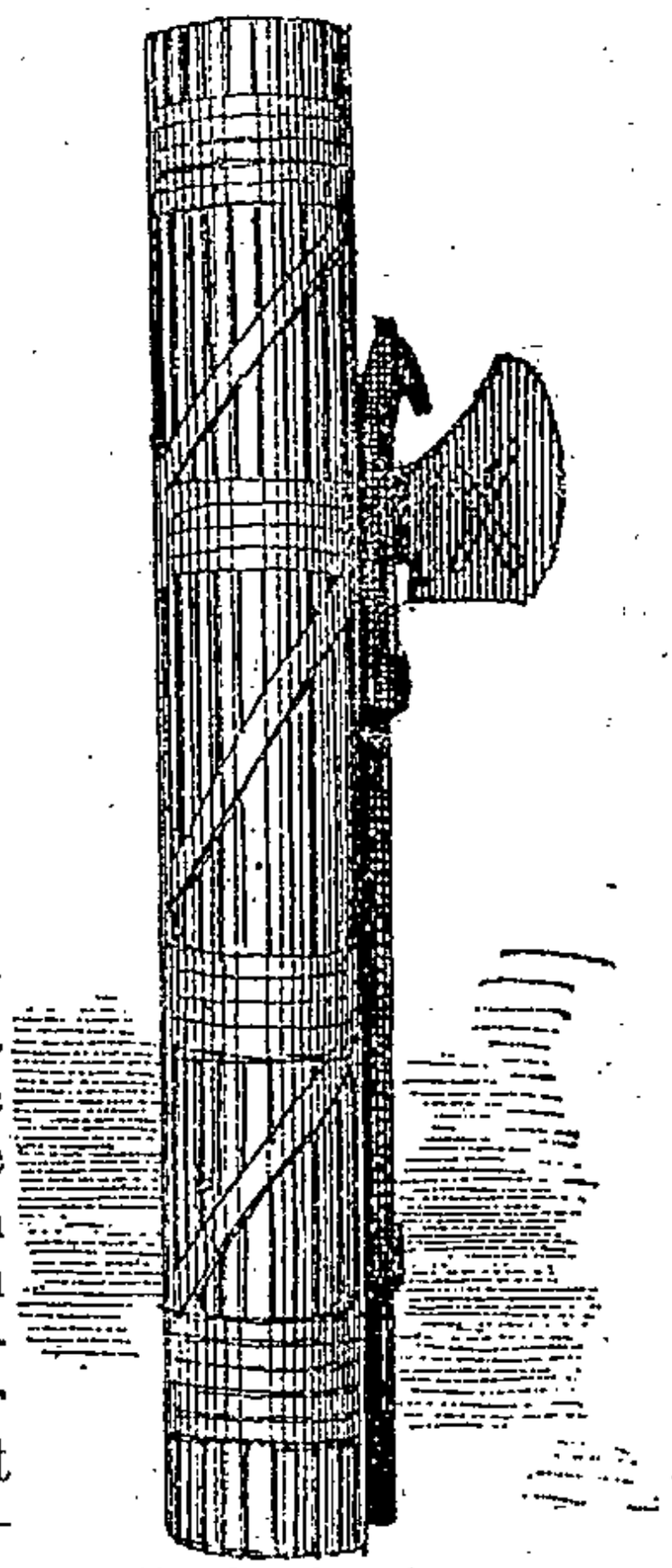
Le magistrat levait la séance en disant : « Pères conscrits, nous ne vous retenons plus ».

Dans les jours suivants, il faisait rédiger le Sénatus-Consulte (avis du Sénat) en présence de deux sénateurs » (SEIGNOBOS).

*b*) **Le Consulat.** — « Les consuls, au nombre de deux,

étaient élus par le peuple dans les comices centuriates. Ils exerçaient le pouvoir tour à tour chacun pendant un mois. L'année écoulée, leur mandat expirait ; ils devaient alors remettre leurs fonctions à deux autres consuls ; en même temps, ils étaient tenus de rendre compte au Sénat de leurs actes pendant l'année et pouvaient être mis en accusation.

Leurs attributions étaient celles des rois ; ils portaient la robe de pourpre et se servaient de la chaise curule ornée d'ivoire. Douze licteurs les précédaient. Toutefois, ils n'avaient ni le sceptre, ni la couronne. Ils ne jouissaient plus du droit de vie ou de mort dans Rome, mais hors de Rome : pour l'attester, les douze licteurs, dans la ville, retiraient la hache de leurs faisceaux et l'y remettaient seulement à un mille des murs. En droit, le consul était tout puissant, comme Chef d'**Etat**, Chef de l'**armée**, de la **justice**, de la **religion**. En fait, son pouvoir était limité par son collègue, par sa responsabilité et par le temps puisque le consulat était annuel. Le consul redevenait simple citoyen ».


Hache de Licteur

### 4° Les Comices

On appelait de ce nom les assemblées du peuple qui avaient pour objet les affaires de l'Etat.

Il y en eut de trois sortes :

**Les Comices par Curies** (*Curiata*), où l'on votait par tête. La majorité l'emportait toujours. Après la chute des rois, ces comices ne servirent plus guère que pour des cérémonies religieuses. La **curie** était une des divisions du peuple. Romulus avait divisé le peuple par tribus. Chaque **tribu** était formée par 10 curies.

**Les Comices par centuries** (*centuriata*). La division par centuries avait été faite par Servius Tullius pour retirer l'autorité aux plébéiens et la remettre aux patriciens. Il avait partagé le peuple en six classes selon la richesse, et chaque classe en centuries. Ces comices

votaient les lois et les traités, et faisaient l'élection des magistrats, consuls, préteurs, censeurs, etc...

**Les Comices par tribus** (*tributa*) ne se tenaient que la nuit, jamais quand il tonnait, ou quand les augures ne pouvaient le permettre. Quand le magistrat voyait aux oiseaux ou aux poulets sacrés des signes favorables, un crieur public convoquait l'assemblée et chaque centurie se rangeait, sur le Champ de Mars, derrière son étendard. Une fois le vote terminé, on se séparait.

Jusqu'au milieu du Ve siècle, les assemblées du peuple se tinrent, hors de Rome, au Champ de Mars, car la religion interdisait de se présenter en armes dans l'enceinte sacrée de la Ville, mais, à partir de 449, les tribus se réunirent au cœur même de la ville, sur le Forum.

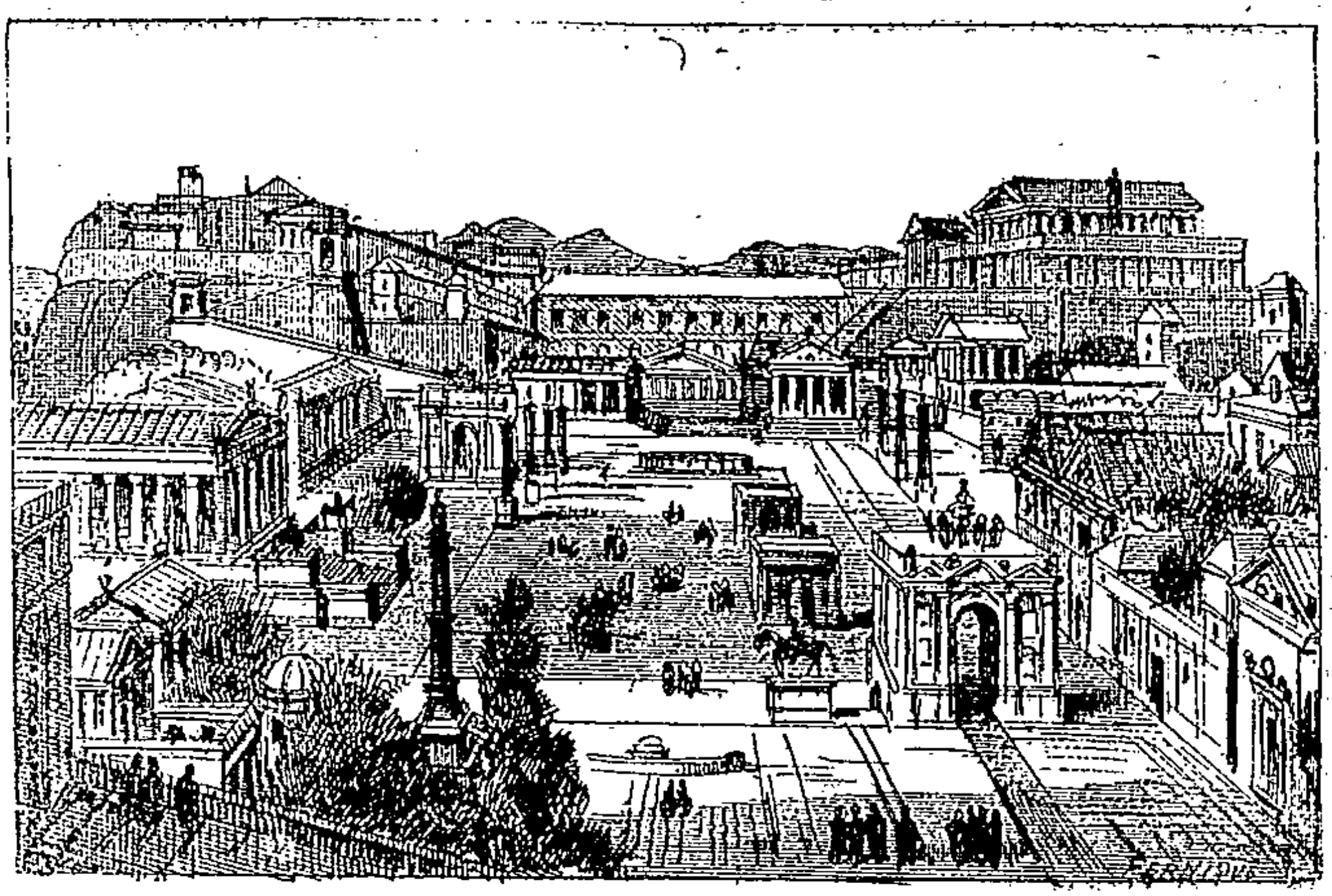
Le magistrat qui faisait la convocation, devait l'annoncer par un édit fixant la date de la réunion, d'abord, trente jours, plus tard, dix-sept jours d'avance. On ne pouvait choisir qu'un jour **Comitialis**, c'est-à-dire, ni un jour néfaste, ni un jour de marché (*nundinæ*). On consultait les augures, qui devaient se montrer favorables, et l'assemblée étant réunie au point du jour, le président faisait un sacrifice et une prière, puis il exposait son ordre du jour.

## 5° Le Forum

« Le **Forum** était et resta toujours le cœur de Rome. C'est une petite place en forme de trapèze dont le grand côté a 200 mètres de long, la grande base 55 et la petite 30. Il est situé entre le Capitole et le Palatin. Là s'étendaient à l'origine des terrains marécageux où le fleuve revenait souvent. La construction de la **Cloaca Maxima** l'assainit, et c'est alors qu'il dût prendre l'aspect qu'il conserva sous la République, jusqu'au moment où Caton, puis César et enfin Auguste le transformèrent. Le Forum de la République comprenait plusieurs régions. Tout au bas était une petite plaine humide où se tenait la plèbe; en avançant vers le Capitole, on trouvait un espace carré, le **Comitium**, où se réunissaient les nobles; enfin au pied de la colline, la **Curie**, temple où le Sénat tenait ses séances. En face de la curie, sur le bord du **Comitium**. était la tribune (*rostra*). C'était une terrasse assez élevée et assez étendue; on y avait fixé des éperons de fer (rostra) pris par les Romains dans le port d'Antium. Tout près de la tribune étaient également placés la loi des Douze Tables et les traités d'alliance conclus avec les cités voisines. On trouvait encore sur le Forum le **Græcostase**,

salle d'attente pour les ambassadeurs que le Sénat devait recevoir.

Le Forum n'était pas destiné uniquement aux réunions



Le Forum Romain

des assemblées. Le matin, la place était un marché; dans la journée, les tribunaux y siégeaient en plein air; le soir le Forum devenait un lieu de promenade. Tout autour de la place, on trouvait des boutiques de tout genre, fruiteries, étaux de bouchers, boutiques de comestibles; on y trouvait aussi des écoles ». V. Duruy.

### 6° Les Provinces

*a*) **Les provinces Romaines.** — Après la première guerre de Mithridate, Rome dominait la *Sicile* partagée en deux questures à cause de ses richesses, la Corse et la Sardaigne, la Gaule Cisalpine, la Macédoine avec l'Epire, la Thessalie et l'Illyrie, l'Asie, l'Afrique et l'Achaïe, les deux Espagnes, la citérieure et l'ultérieure.

*b*) **Leur organisation.** — Chaque province recevait une constitution qui réglait son tribut et ses obligations envers Rome. Ordinairement l'organisation du pays était conservée, modifiée par les institutions aristocratiques de Rome. Des consulaires ou des préteurs gouvernaient les provinces dont les impôts et les travaux publics étaient affermés. Chaque ville gérait ses propres affaires.

Les divers tributs comprenaient l'impôt personnel

d'après le cens, l'impôt foncier, les droits de douane dans les ports et diverses réquisitions.

*c*) **Le gouverneur.** — Les fonctions du gouverneur étaient gratuites, mais ses voyages et diverses obligations étaient rétribués. La province lui fournissait le blé nécessaire à toute sa maison.

Il exerçait le pouvoir politique, judiciaire et militaire. A son arrivée, le gouverneur faisait connaître le caractère de son administration. Il laissait dans deux villes ses comptes en double; sous ses ordres se trouvaient les *légats* ou administrateurs des districts et les questeurs administrateurs financiers. Sa maison se composait de la cohorte prétorienne, de jeunes patriciens, des amis des affranchis et des scribes.

*d*) **Sous l'Empire.** — En l'an 27 av. J.-C., Auguste partagea les provinces en deux catégories :

— Les provinces **sénatoriales** : l'Afrique, l'Asie, la Bithynie, l'Achaïe, l'Illyrie, la Macédoine, la Crète, la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne bétique; leur gouverneur était un proconsul nommé parmi les sénateurs, et ne s'occupait que de l'administration sans avoir de commandement militaire.

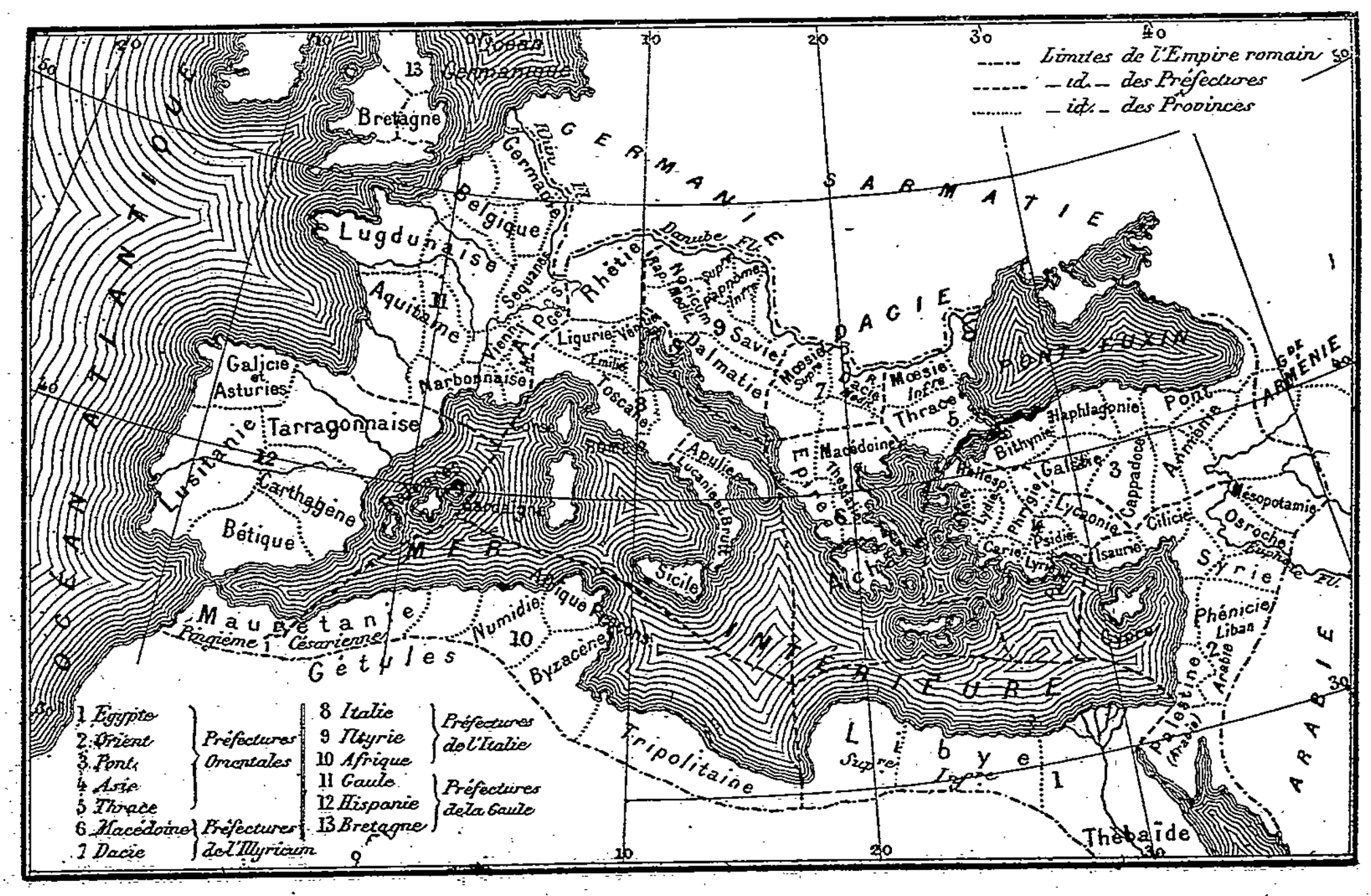
— Les provinces **impériales** : l'Egypte, Chypre, la Cilicie, la Syrie, la Gaule, l'Espagne tarraconnaise, la Lusitanie; leur gouverneur était nommé par l'empereur et réunissait dans ses mains l'autorité judiciaire, militaire, administrative. Les gouverneurs des provinces étaient désormais contrôlés sévèrement; moyen nécessaire pour éviter les concussions, les prévarications dont les anciens proconsuls avaient donné le triste exemple sous la République (Verrès).

Pendant onze ans, Auguste voyagea à travers ces provinces, sauf l'Afrique et la Sardaigne, et sut trouver pour chacune d'elles, les moyens de ramener la confiance et la paix.

Toutes ces modifications exigèrent beaucoup d'argent. Auguste organisa les **revenus** et ajouta à ces revenus du domaine public (*Ager publicus*):

*Metalla*, les revenus des mines;
*Vectigalia*, les contributions en nature;
*Stipendia*, les contributions en argent;
*Portoria*, les douanes.

L'*Ærarium Saturni* était à la disposition du Sénat (ancien trésor public) mais l'*ærarium militare* (caisse de l'armée), était réservé à l'empereur, qui avait, en plus, sa [illegible] (fiscus Cœsaris).


Limites de l'Empire romain
— id. — des Préfectures
— id. — des Provinces
Bretagne
Belgique
Lugdunaise
Aquitaine
Galicie et Asturies
Tarragonnaise
Lusitanie
Carthagène
Bétique
Narbonnaise
Germanie
GERMANIE
SARMATIE
DACIE
PONT-EUXIN
Rhétie
Norique
Dalmatie
Ligurie
Toscane
Corse
Sardaigne
Sicile
Apulie
Lucanie et Bruttium
Macédoine
Thrace
Mœsie Supérieure
Mœsie Inférieure
Bithynie
Paphlagonie
Pont
Galatie
Cappadoce
Arménie
Mésopotamie
Osroène
Syrie
Phénicie
Liban
Palestine
Arabie
Chypre
Cilicie
Isaurie
Lycaonie
Pisidie
Carie
Lydie
Phrygie
Grèce
Thessalie
Epire
Achaie
Mauritanie Tingitane
Mauritanie Césarienne
Numidie
Afrique proprement dite
Byzacène
Gétules
Tripolitaine
Libye Supérieure
Libye Inférieure
Thébaïde
ARABIE
ARMÉNIE
OCÉAN ATLANTIQUE
MER MEDITERRANÉE
1 Egypte
2 Orient
3 Pont
4 Asie
5 Thrace
Préfectures Orientales
6 Macédoine
7 Dacie
Préfectures de l'Illyricum
8 Italie
9 Illyrie
10 Afrique
Préfectures de l'Italie
11 Gaule
12 Hispanie
13 Bretagne
Préfectures de la Gaule

La perception des impôts se faisait par des fonctionnaires spéciaux appelés **procuratores**.

Quand un pays était conquis, ses habitants ne devenaient pas citoyens de Rome, mais sujets du peuple romain. Les uns étaient vendus comme esclaves; les autres restaient dans ce pays conquis appelé **Province**, et étaient gouvernés par un magistrat choisi par le peuple romain parmi les anciens consuls ou préteurs. Ce *gouverneur* était appelé **proconsul** ou **propréteur**, et les habitants de cette condition se trouvaient être les Provinciaux.

La charge de Gouverneur était gratuite, mais, afin d'avoir de l'argent, les proconsuls ou propréteurs ne se gênaient pas pour commettre toutes sortes d'exactions, si bien que le mot proconsul était devenu synonyme de *despote*.

Le plus connu de ces gouverneurs, plus bandits que gouverneurs, fut **Verrès**.

Le Gouverneur avait l'**imperium**, c'est-à-dire, une autorité absolue au point de vue judiciaire, militaire et administratif.

Les provinces ne tardèrent pas à être ruinées par les impôts que percevaient les publicains et par les concussions des proconsuls.

En 130, l'Italie avait neuf provinces : **La Gaule** cisalpine, la **Corse** et la **Sardaigne**, la **Sicile**, la **Macédoine**, l'**Achaïe**, l'**Asie**, l'**Afrique**, et en Espagne, la **Tarraconnaise** et la **Lusitanie**.

---

## DIX-SEPTIÈME LEÇON

### PROGRAMME OFFICIEL

**LES TROUBLES CIVILS**

**Les Gracques, Marius, Sylla, Pompée, César.**

### LES TROUBLES CIVILS

### I. — Les Gracques

Le résultat moral des conquêtes fut donc une désorganisation générale : les campagnes étaient désertes, la

terre n'était plus cultivée, les bonnes mœurs et les traditions des anciens Romains avaient disparu, et le luxe des villes contrastait étrangement avec la misère qui régnait parmi cette foule de prolétaires paresseux et mendiants qui constituaient la **plèbe** nouvelle. En un mot, la République était en **décadence**.

Quelques hommes désintéressés avaient donné le bon exemple : **Paul-Emile**, conquérant de la Macédoine, resté pauvre ; **Sempronius**, le pacificateur de l'Espagne et le père des **Gracques**.

Trois personnages essayèrent d'apporter un remède à la situation ; ce furent :

**Tibérius Gracchus, Caïus Gracchus, Scipion Emilien.** Tibérius et Caïus étaient fils de Sempronius et les petits-fils, par leur mère Cornélie (1), de Scipion l'Africain.

1° **Tibérius.** — Doux, instruit, éloquent, vivant sans luxe, fut chéri du peuple qui le nomma questeur, puis tribun de la plèbe (153), à son retour de la troisième guerre punique. Il avait 31 ans.

Frappé de voir tant de terres incultes, et pourtant fertiles, il voulut refaire une population de citoyens paysans, et, pour arriver à son but, proposa à l'adoption des comices, les *Lois agraires*.

*a*) **Lois agraires.** — D'après son projet de réformes, il s'agissait de distribuer entre les citoyens pauvres, l'*ager publicus*, c'est-à-dire les terres qui appartenaient au domaine public. Ce domaine du peuple était divisé en trois parts :

1° Les terres prises, et laissées aux vaincus moyennant une redevance en argent ou en grains.

2° Les terres affermées à des entrepreneurs qui faisaient payer un impôt par tête de bétail.

3° Les terres laissées en friche et abandonnées au premier occupant, le peuple gardant le droit de les reprendre à son gré, car c'était toujours le domaine du peuple.

Tibérius voulait que tout le monde fût propriétaire, afin de repeupler l'Italie et de détruire la mendicité devenue inquiétante.

Il proposa donc cette loi agraire :

(1) Cornélie, la vertueuse mère des Gracques, avait donné la plus brillante éducation à ses enfants. On cite la réponse à une dame de Campanie qui lui montrait avec complaisance ses bijoux et voulait voir les siens : « Les voilà, dit Cornélie, en montrant ses enfants. »

1° Nul ne devait posséder plus de 500 arpents de terre publique.

2° Nul ne devait employer d'esclaves sur ses terres.

3° L'Etat reprenait les terres du domaine public et les distribuait aux pauvres par lots de 30 arpents par famille. Cette loi était faite pour plaire au peuple, et pourtant, les **pauvres** de la plèbe, habitués à la paresse, redoutant le travail, ne mirent aucun empressement à quitter l'oisiveté de la ville. Les **propriétaires** lui firent une vive opposition et gagnèrent à leur cause le collègue de Tibérius dans le tribunat, **Octavius**, qui mit son **veto**. Mais, chose inouïe jusque-là, Tibérius fit voter par les tribus la destitution du tribun Octavius, qui eut les yeux crevés, et la **Loi agraire** fut votée par le peuple.

Mais les riches se vengèrent en accusant Tibérius de vouloir devenir roi, puis en le faisant assommer d'un coup de bâton et en massacrant ses amis (133).

*b*) **Scipion Émilien.** — Un grand capitaine revenait alors d'Espagne : Scipion Emilien. Il était opposé à la loi agraire et voulait la faire abolir, quand un matin, il fut trouvé assassiné dans son lit (129). Son but principal avait été de faire de l'Italie une nation.

2° **Caïus Gracchus (123).** — Le frère de Tibérius, Caïus Gracchus, avait 21 ans. Il reprit bientôt les projets de son aîné. Elu questeur, puis tribun, plus éloquent que Tibérius, il fit voter plusieurs lois qui transformaient complètement la constitution romaine, en ajoutant de nouvelles lois à celles de son frère. Ces nouvelles lois sont appelées **Lois Semproniennes**, du nom de la famille des Gracques.

1° Il rendit d'abord aux triumvirs, chargés de faire appliquer la loi agraire, les pouvoirs que Scipion Emilien leur avait enlevés :

2° Il fit décréter que le blé des provinces serait fourni à moitié prix aux pauvres (loi frumentaire).

3° L'Etat se chargeait d'habiller à ses frais les soldats qui ne seraient plus enrôlés avant l'âge de 17 ans.

4° Tous les Italiens auraient, comme les citoyens romains, le droit de suffrage aux élections. C'était enlever aux riches l'occasion d'acheter des voix (lois judiciaires).

5° Les tribunaux furent confiés, non plus au Sénat, mais à l'ordre équestre. C'était vouer la noblesse et les chevaliers à une inimitié réciproque.

Les intentions étaient bonnes sans doute, mais ces réformes, d'une pratique presque impossible, indisposè-

rent contre Caïus tous les partis. Aussi le Sénat, qui avait favorisé l'élection au tribunat de **Livius Drusus**, faisait-il présenter par celui-ci des lois plus populaires, chaque fois que Caïus en offrait une.

Caïus partit à Carthage, et, à son retour, tout le monde s'était détaché de lui, et son ennemi personnel, **Opimius** fut nommé consul.

Caïus, accusé, ne voulut pas paraître devant le consul, fut poursuivi par une bande de nobles et d'esclaves, et se fit donner la mort par un de ses serviteurs dévoués en 121.

**La noblesse triomphait** ; les lois des Gracques furent ou abolies ou modifiées ; les chevaliers s'enrichirent malhonnêtement ; la populace s'avilit encore plus profondément ; les esclaves se révoltèrent, la misère ne fit que croître ; les violences allaient répondre aux violences, en un mot, la décadence s'accentuait. Il n'est donc pas étonnant de voir les chefs du peuple devenir les chefs de l'armée et préparer la voie aux coups d'Etat.

## II. — Marius et Sylla

Au milieu de cette désorganisation générale de Rome, il n'y avait plus qu'une force réelle : l'armée. Malheureusement, les généraux, qui ne sont pas sans valeur, sont des ambitieux et songeront surtout à eux-mêmes. Nous allons les voir lutter entre eux à qui restera le maître et, pendant un siècle, les Romains vivront au milieu des émeutes et des guerres civiles.

*Après l'anarchie, la dictature militaire, et, par une conséquence naturelle, le pouvoir personnel* (**l'Empire**).

### 1° Marius

*a*) **Son portrait.** — Né à **Arpinum** (*Latium*) d'une famille obscure, Marius fut élevé au milieu des pâtres et des laboureurs, et conserva toujours sa nature sauvage et féroce. De bonne heure, il embrassa la carrière militaire, et fut incontestablement un grand homme de guerre, gardant même des anciens Romains le mépris des richesses et sacrifiant les plaisirs à la gloire. Ce fut un ambitieux sans instruction (ce qui faisait précisément sa faiblesse dans les assemblées publiques) ne reculant devant aucune atrocité pour assouvir la passion qu'il avait de dominer.

Grâce à la protection de la puissante famille de **Métellus**, il fut élu tribun de la plèbe en 119, et, sans reconnaissance pour son protecteur, prit parti contre les nobles et devint

le chef de la politique démocratique, comme Sylla le sera du parti aristocratique.

Le consul Métellus, connaissant sa bravoure aveugle à la guerre, l'emmena en Espagne, après l'avoir réconcilié un moment avec la noblesse. **Marius** fit ses premières armes au siège de **Numance**, sous les ordres de **Scipion Emilien (107)**. Un jour qu'on demandait à Scipion qui lui succéderait s'il venait à être tué « Celui-là peut-être » répondit le général en frappant sur l'épaule de Marius.

Deux occasions allaient se présenter pour faire valoir les qualités militaires de Marius : la guerre de Jugurtha et l'invasion des Cimbres et des Teutons.

*b*) **La Guerre de Jugurtha, 118-106.** — **Jugurtha** avait reçu de son oncle **Micipsa**, roi de Numidie (auj. l'Algérie) le tiers de ses États. Non content de cette part, il prend celles de ses deux cousins, les fils du roi (112), en fait assassiner un et déclare la guerre à l'autre. Le roi des Numides avait été l'allié de Rome. Le Sénat envoie donc à Jugurtha l'ordre de cesser la guerre et équipe pour marcher contre lui, une armée qui le fait passer sous le joug.

Jugurtha détourne, par son or, la colère de Rome, mais, comme il refusait de venir s'expliquer devant le sénat, celui-ci envoie plusieurs armées que Jugurtha achète successivement.

L'incorruptible consul Métellus, accompagné de Marius, se rend, à travers des déserts de sable et au milieu des plus grandes difficultés à la rencontre de Jugurtha qui s'enfuit chez son beau-père **Bocchus**, roi de Mauritanie.

Marius se distinguait et parvenait à une grande popularité ; il partit pour Rome afin de se faire élire consul. Métellus le railla de ces prétentions, et son protégé devint alors son ennemi. Marius prit avec lui tous ceux qui se présentaient pour être soldats, ce qui ne s'était pas encore fait, et marche contre Bocchus. Celui-ci s'humilie et livre à Sylla, lieutenant de Marius, Jugurtha, qui, après avoir servi au triomphe de son vainqueur, fut enfermé dans une prison où il mourut de faim.

La **Numidie** était ajoutée à la province d'Afrique.

*c*) **La Guerre contre les Cimbres et les Teutons.** — Venus du fond de la Germanie, **les Cimbres et les Teutons** avaient envahi la Gaule et menaçaient l'Italie. Pendant qu'ils ravageaient les provinces romaines, le Sénat envoya contre eux plusieurs armées qui furent battues. Marius se mit à la tête de nouvelles troupes et défit ces barbares

à **Aix** (102). Les Teutons y furent exterminés. Marius courut alors contre les Cimbres qui pénétraient en Italie par le Nord. La bataille s'engagea à **Verceil** où se trouvait déjà le consul **Catulus**. Les Cimbres demandèrent à Marius des terres pour eux et leurs frères. — Quels frères ? — interrogea Marius. — Les Teutons, répondirent-ils. — « Ne vous en inquiétez pas, fit Marius ils ont et ils auront pour toujours la terre que nous leur avons donnée. » La bataille fut livrée, les Cimbres massacrés, et leurs femmes, qui avaient combattu sur des chariots, étouffèrent leurs enfants, tuèrent ceux d'entre eux qui fuyaient et se pendirent aux arbres. — Les Cimbres étaient entièrement anéantis.

## 2° Sylla

*a*) **Portrait.** — Sylla descendait de l'illustre famille patricienne des Cornélius, mais la branche dont il sortait était restée dans l'obscurité et l'indigence. Il passa donc sa prime jeunesse dans la gêne jusqu'à ce qu'un héritage inattendu le mit en état de figurer avec honneur dans la société. Ce fut un homme violent en qui se caractérisaient l'ambition, la haine, la vengeance, la dissimulation. Son regard était terrible dans ses moments de colère.

Il était questeur de Marius, quand il se fit livrer Jugurtha. Il combattit aux côtés de Marius contre les Cimbres, devint propréteur de Cappadoce, fut élu consul et chargé de diriger la guerre contre **Mithridate, roi de Pont**. Sa valeur militaire et aussi son adresse lui avaient concilié l'amitié des soldats.

*b*) **Guerre contre Mithridate, 88-84.** — C'est une curieuse figure que celle de ce roi de Pont qui devint, après Annibal, le plus terrible ennemi de Rome. Grec par sa mère, fille d'un Antiochus, et barbare par ses mœurs, **Mithridate** était né à Sinope vers l'an 133, fut roi à 12 ans, et soutint, pendant plus de vingt ans, une guerre à outrance contre les Romains qui auraient peut-être succombé, s'ils n'avaient eu pour chefs Sylla, Lucullus et Pompée.

« Le diadème, dit un auteur, (1) ne lui apporta d'abord que misères et dangers. Ses tuteurs et sa mère elle-même en voulaient à sa vie ; toutefois, il sut échapper à leurs poignards ; il erra pendant sept années, changeant d'asile chaque nuit, fugitif dans son propre royaume et menant la vie d'un chasseur nomade et sans patrie. Les légendes orientales l'ont paré des attributs d'un vrai Samson. Son

(1) Mommsen. — Histoire romaine, t. V. p. 259.

armure étonnait les Asiatiques et plus encore les Italiens. A la course, il forçait la bête la plus rapide ; à cheval, il domptait la monture la plus rétive ; une fois il parcourut en un jour 40 kilomètres, il savait conduire un char attelé de 16 chevaux. En chasse, il frappait le gibier à coup sûr ; à table il défiait ses convives, et y remportait le prix donné au buveur le plus solide, au plus intrépide mangeur ; dans les plaisirs enfin, il n'avait point d'égal. Il était très superstitieux et consacrait de longues heures à l'interprétation des songes... il étudia, il expérimenta les poisons et les antidotes ; il habitua son corps à l'empoisonnement à fortes doses. Ce qui le distingue surtout, c'est une activité inouïe... Il avait l'éloquence facile et parlait vingt-deux langues. »

Mithridate avait donc hérité de son père du petit royaume du **Pont**, sur les côtes de la mer Noire. Il fit successivement la conquête des pays environnants, la Paphlagonie, la Colchide, la Galatie, la Phrygie, la Bithynie, la Cappadoce, à qui il avait imposé son fils pour roi, malgré Sylla. Il rêvait en un mot de refaire de tous ces petits états asiatiques, par ses armes et ses intrigues, un immense royaume.

Le Sénat romain, inquiet, à juste titre, de voir toutes ces conquêtes au profit d'un homme, écouta les plaintes de tous les princes dépossédés qui réclamaient la protection du peuple romain.

Dans tous ces pays se trouvaient des agents de Rome ; un grand soulèvement fut décidé ; mais, un jour, tous les Romains qui se trouvaient en Asie-mineure furent massacrés, et Mithridate envoya une armée de 50.000 hommes soulever la Grèce, sous la conduite d'Archelaüs, son lieutenant.

Sylla, qui venait d'être nommé consul, partit contre Mithridate. Il marche d'abord sur Athènes, occupée par Archelaüs. Il s'empare de la ville après un siège de neuf mois, la livre au pillage et fait massacrer les habitants pour les punir de leur alliance avec le Pont. Il bat ensuite **Archelaüs** à **Chéronée**, en Béotie, où il s'était enfui, et **Dorylaüs**, autre lieutenant de Mithridate, à **Orchomène**, mais non sans une vigoureuse résistance qui mit en fuite, un moment, les légions romaines.

D'un autre côté, le consul **Valérius Flaccus**, avait envoyé une autre armée contre **Mithridate**. Celui-ci, craignant de ne pouvoir résister de deux côtés à la fois, fit la paix à Dardanos, dans de dures conditions, mais avec un seul désir de vengeance, qu'il réalisera plus tard.

*c*) **Guerre Sociale, 98-88.** — Extension du droit de cité. — Sylla revint à Rome où de graves événements s'étaient passés pendant son absence.

Nous savons que les Italiens, soumis par Rome, avaient été déclarés les **Socii**, les alliés du peuple romain, mais comme ils contribuaient à toutes les guerres, ils voulaient, comme les Romains, avoir le **droit de cité** et le titre de **Citoyens romains,** qui les exemptait des lourds impôts et assurait pour leurs personnes et leurs biens la protection de la loi.

La moitié des Italiens (**socii**) se soulevèrent donc pour obtenir ce titre. De là, son nom de **Guerre sociale.** Elle eut deux périodes : la première avec **Marius**, la seconde avec **Sylla**. Alors apparut la **rivalité** célèbre de ces deux hommes. Ils dépensèrent, l'un contre l'autre, une énergie qui, mieux employée, eût pu donner tant de gloire à leur patrie.

Marius représentait le **parti populaire** et Sylla le **parti aristocratique.** Marius réprima donc avec mollesse la révolte des Italiens, car, presque tous, Samnites, Picentins, Marses, Lucaniens, Apuliens avaient été autrefois ses soldats. Prétextant le mauvais état de sa santé, il remit son commandement. Sylla prit pour son compte ces opérations et réprima vigoureusement les révoltés en les battant à Ausculum et en Campanie. Mais les Italiens, bien que vaincus, n'en obtinrent pas moins le titre de **citoyens romains.**

*d*) **Guerre Civile, 88-82.** — Sylla était parti contre Mithridate. Marius, jaloux de n'avoir pas obtenu le commandement de cette guerre, s'en prend à la noblesse et excite le peuple contre Sylla, qui, de plus, venait d'être nommé consul. Les partisans de Sylla ripostent ; des rixes s'engagent. Tour à tour Marius et Sylla triomphent au milieu des batailles que se livrent leurs partisans dans Rome ; finalement Marius s'enfuit, (1) et sa tête est mise à prix. Sylla part en Asie, mais les hommes de Marius profitent de ce départ pour rappeler leur chef qui marche sur Rome.

A ce moment, les Comices venaient d'élire deux consuls nouveaux **Octavius** et **Cinna** (87). Octavius restait attaché aux intérêts de Sylla. Cinna était partisan de Marius mais fut bientôt dépouillé de sa dignité consulaire. Il lève une

(1) Cette fuite vers la Campanie fut signalée par divers incidents, entre autres, celui des Marais de Minturnes. Ses vaèntures fourniraient la matière d'un roman.

armée de trente légions, revient avec Marius assiéger Rome, la remplit de meurtres et tombe sous le fer d'un centurion de son armée, trois ans après (84). C'était un homme violent, débauché, très ambitieux mais n'ayant rien du talent qu'il faut pour arriver à se maintenir à la première place.

Maître de Rome, Marius obtient pour la septième fois le consulat, envoie Flaccus contre Sylla en même temps que contre Mithridate. Flaccus et son lieutenant Fimbria sont tués. Sylla rentre à Rome. Marius venait d'y **mourir** au milieu des orgies.

Sylla s'attaque à son fils **Marius le Jeune**, dont il écrase l'armée à **Sacriport** et à la **porte Colline.** Les généraux du parti de Marius sont mis à mort ainsi que mille chevaliers, et plus de 5000 citoyens sont dépouillés de leurs biens.

— *e)* **Proscriptions.** — Alors s'ouvre une des plus sanglantes périodes de l'histoire romaine. On peut l'appeler : **La Terreur.**

« Je me vengerai, avait dit Sylla dans sa lettre au Sénat, et sa vengeance sanglante, éhontée, suivit immédiatement la victoire. Le lendemain de la bataille de la Porte Colline, il haranguait le Sénat dans le temple de Bellone ; tout à coup on entend des cris déchirants ; les sénateurs se troublent : « Ce n'est rien répondit Sylla, ce sont seulement quelques mauvais sujets que je fais mettre à la raison », et il continua tranquillement son discours. Or, ces « mauvais sujets » étaient 8 à 10.000 malheureux prisonniers samnites et lucaniens dont 3.000 s'étaient rendus contre promesse d'avoir la vie sauve, et qu'au mépris de sa parole, le vainqueur faisait égorger » (GAGNOL)

Non seulement les ennemis de Sylla furent immolés, mais une foule de gens dont on voulait avoir les richesses. Des listes de proscriptions étaient successivement publiées et quiconque dénonçait ou faisait découvrir ceux dont les noms y étaient inscrits, recevait de l'argent.

Sylla amassa, de ces biens confisqués, une somme d'environ 100 millions, et ses partisans s'enrichirent par les mêmes procédés.

— *f)* **Lois Cornéliennes.** — Maître absolu de Rome, Sylla, déjà consul, se fit donner un nouveau titre, celui de **Dictateur** qui lui permettait de diriger des lois et d'organiser la constitution (82).

Pendant deux ans, il usa de ce pouvoir et fit les lois appelées **Cornéliennes**, de son nom **Cornélius Sylla.**

1° Aucun descendant des proscrits ne pouvait occuper une magistrature quelconque ;

2° Le Sénat avait la direction principale de la République ;

3° Les tribuns n'avaient plus le droit de proposer des lois ;

4° Le peuple ne pouvait voter que des lois déjà acceptées par le Sénat ;

Pendant dix ans, Rome retrouva le régime aristocratique qu'elle avait eu dans les premiers temps de la république.

— *g)* **Mort de Sylla** — En 79, Sylla, dégouté du pouvoir et voulant terminer sa vie dans les plaisirs, abdiqua la dictature et se retira dans sa maison de campagne à **Cumes.** Deux ans après, il y mourait d'une maladie terrible qui, dit-on, faisait tomber son corps en pourriture.

Les sénateurs, qui étaient ses créatures, voulurent que ses restes, rapportés à Rome, fussent inhumés au Champ de Mars, rendant ainsi à Sylla un honneur qui n'avait jamais été accordé depuis la période royale.

## III. — Pompée

Au milieu des guerres dont nous venons de parler avait surgi un homme qui joua un certain rôle à cette époque : **Pompée** (77).

**Pompée.** — **Cnéius Pompéius Magnus** était né l'an de Rome 646 (107 ans avant J.-C.). A 16 ans, il avait déjà contenu une révolte fomentée par Cinna dans le camp de son père et à vingt ans, il levait une armée dont il dut rester le chef. Sa vanité était extrême. Un jour qu'il avait vaincu dans les guerres civiles une armée plus forte que la sienne, Pompée fut salué par Sylla, dont il était le partisan, du nom d'*Imperator*. Il demanda l'honneur du triomphe, mais Sylla, jaloux de la popularité dont il jouissait auprès des soldats, le lui refusa. Pompée lui dit alors : « Le soleil levant a plus d'adorateurs que le soleil couchant. » — « Qu'il triomphe ! répondit alors Sylla, je ne redoute rien d'un homme livré tout entier à la vanité ». Pompée obtint donc le triomphe en 81.

Malgré Sylla encore, il fit nommer consul **Lépidus,** mais celui-ci mourut bientôt après la mort du dictateur.

Pompée revient à Rome, licencie son armée, obtient le triomphe pour ses campagnes contre les Pirates et contre Mithridate, et pour lui commence une nouvelle période de sa vie, faite de fautes et de revers. Pendant l'absence de Pompée, les partis politiques s'étaient agités et plusieurs ambitieux se préparaient à disputer la première place au

vainqueur. Deux hommes surtout furent des rivaux sérieux : Crassus et César. Ils avaient encouragé secrètement le parti des mécontents.

## IV. — César

**Caïus Julius César**, qui devait un jour établir le despotisme, était né 100 ans avant Jésus-Christ, de l'illustre famille des Julius qui prétendait descendre de Iule, fils d'Enée. En tout cas, sa famille était noble et même patricienne quoique appartenant au parti opposé au Sénat.

Il était le neveu de Marius et le mari de Cornélie, fille de Cinna.

« Magnifique et prodigue, comme s'il eût compté sur les richesses du monde, il jetait l'or moins pour ses plaisirs que pour ses amis et pour le peuple, qu'il conviait à des fêtes splendides. Fier, actif, il avait, sans hauteur blessante, le génie du commandement. Tombé aux mains des pirates, il maîtrise ces brigands et les force à le servir. Ils lui demandent 20 talents pour sa rançon : « Vous en aurez 50, mais je vous ferai pendre » ; et il leur tint parole. Quelque temps après, Mithridate attaquant les alliés, il avait, sans titre, sans mission, rassemblé des troupes, battu plusieurs détachements enne-mis et retenu des villes dans l'alliance de Rome. « Redoutez ce jeune élégant à la robe flottante » avait dit aux nobles le vieux Sylla. L'élégant débauché cachait, en effet, une ambition audacieuse ; ses amis l'avaient vu pleurer devant une statue d'Alexandre en répétant : « A mon âge, il avait conquis le monde, et je n'ai rien fait ! » Quand Pompée était revenu d'Asie, il avait trouvé César en possession d'un tel crédit, qu'il avait dû compter avec lui. Il pensait s'en faire un instrument : il tomba sous le charme, il écouta les conseils, déguisés sous les éloges, et César contribua beaucoup à la détermination qui sépara Pompée de la noblesse, où était sa véritable place, pour le mettre à la tête du peuple où son caractère ne pouvait le laisser longtemps ». V. Duruy.

Questeur en 68, édile en 65, il reçut le Grand Pontificat qui le rendait inviolable, et, en 63, il était préteur.

En 60, Rome lui donnait le titre d'*Impérator*, à son retour d'Espagne où il avait été gouverneur. Il en revint pour solliciter le Consulat.

1° **Premier Triumvirat.** — A son retour, César avait trouvé comme concurrents pour le consulat deux hommes, **Crassus** et **Pompée.** Tous deux étaient mécontents

Tribuns et suite. Général romain. Licteur.

du Sénat, le premier, parce qu'on le laissait, malgré ses richesses, sans influence dans Rome, le second, parce que les sénateurs refusaient de sanctionner ses actes en Asie et de donner des terres à ses soldats. César était également l'ennemi du Sénat par sa famille. C'en était assez pour que ces trois hommes, oubliant leurs querelles particulières, unissent leurs efforts pour arracher le pouvoir au Sénat. Cet accord, tout à fait illégal, entre ces trois hommes fut appelé **Triumvirat.** Ils devaient se partager le pouvoir et il fut convenu que **César** serait nommé consul en attendant, à sa sortie de charge, le proconsulat des Gaules. Du reste, tout le profit de cette association devait être pour lui. Le parti du Sénat avait réussi à faire nommer consul **Bibulus**, comme collègue de César. mais Bibulus, timide et impuissant, fut obligé de se retirer peu de temps après.

**César** fit voter une **loi agraire** qui donnait des terres aux soldats de Pompée, dont il fit approuver l'administration en Asie. **Crassus** obtenait bientôt le gouvernement de Syrie où il espérait s'enrichir encore, puis s'en alla mourir chez les Parthes dont le roi lui fit couler du plomb fondu dans la bouche.

Après son année de consulat, César, comme il avait été convenu, se fait accorder pour cinq ans le gouvernement de la Gaule cisalpine, avec l'espoir d'en revenir couvert de lauriers, car la Gaule était menacée de l'invasion des **Suèves** et des Helvètes. Il espérait, après avoir repoussé ces envahisseurs, revenir à Rome plus glorieux que Pompée, aussi riche que Crassus et rester ainsi le premier personnage de la République.

Avant de partir, il s'attache à Pompée en lui donnant sa fille Julia en mariage, et quitte Rome qu'il laissait livrée aux intrigues et prête à la guerre civile. Il obtient l'**exil de Cicéron**, l'homme des chevaliers, et l'éloignement de **Caton d'Utique,** l'homme des patriciens. Il lui manquait une armée. On la lui donne avec la mission de conquérir la Gaule.

Avant de partir en Gaule, César avait eu soin d'enlever au Sénat les deux hommes qui avaient le plus d'autorité, **Cicéron** et **Caton**, et de faire nommer tribun le patricien **Clodius**, qu'il chargea de surveiller le sénat et Pompée lui-même. Clodius devint bien vite le maître de Rome et ne voulut plus se contenter du second rang. Pompée, inquiet de ses intrigues, se rapprocha du Sénat et des chevaliers, rappela Cicéron de l'exil et gagna à son parti l'autre tribun **Milon**, gendre de Sylla. Ces deux tribuns, aussi violents l'un que l'autre, livrèrent Rome aux trou-

bles de la rue et des bagarres sanglantes mirent aux prises les deux bandes de gens sans aveu.

Crassus étant mort, Pompée et César ne purent s'entendre, car l'un jalousait l'autre. De plus, la mort de Julia, femme de Pompée et fille de César, détruisait le lien qui aurait pu les rapprocher. Tous deux étaient ambitieux. Ils vont donc avoir leurs partisans et une **guerre civile** va éclater.

C'est la **rupture** entre ces deux hommes, mais c'est aussi le **signal de la fin de la République.**

2° **Guerre civile.** — *a*) **Pompée seul consul.** — Pompée sentait bien que si César revenait triomphant à Rome, son autorité disparaîtrait devant ce concurrent ambitieux. Il fallait affaiblir ce rival et il se crut assez fort pour dépouiller César de son commandement. César ne consent à revenir à Rome que si Pompée accepte d'abdiquer le consulat qu'il venait de recevoir, seul, sans collègue. Pompée déclare alors **César ennemi public** (49).

*b*) — **César passe le Rubicon et marche sur Rome.** Le Rubicon était un petit torrent qui marquait la frontière de la Cisalpine, gouvernée par César. La loi défendait à un gouverneur de sortir en armes de sa province. César hésite, puis « *Alea jacta est!* » *le sort en est jeté!* s'écrie-t-il, et il passe, suivi de son armée pour marcher sur Rome, disant qu'il venait « délivrer le peuple romain d'une faction tyrannique et rétablir les tribuns dans leur pouvoir ».

*c*)—**Pompée s'enfuit.**—Mais Pompée, dont l'armée était en Espagne, se trouvait sans défense. Il s'enfuit à Dyrrachium en Illyrie. César part pour l'Espagne combattre d'abord l'armée de Pompée, privée de son général, pour aller ensuite attaquer Pompée, général sans armée.

*d*) — **Bataille de Pharsale** (*Thessalie*) (*9 Août 48*). — C'est là que les deux armées se rencontrèrent, car Pompée avait pu rassembler en Epire une armée de 50 000 hommes et une flotte. César n'en avait que 23.000. On crut un instant que Pompée allait être vainqueur, mais sa cavalerie fut repoussée. Les vieux soldats de César mettent les Pompéiens en déroute. Pompée s'enfuit encore et, comme il n'avait pas indiqué de lieu de retraite, toute son armée fut prise ou dispersée.

*e*) — **Mort de Pompée** (48). — Il se retirait en Egypte, mais avant de débarquer, un de ses soldats lui trancha la tête ; César arrivait quelques jours après à **Alexandrie.**

On lui présenta la tête de Pompée; il fit rendre des honneurs à ces tristes restes. Les Egyptiens voulurent se révolter et provoquèrent un tumulte pendant lequel fut détruite, par un incendie, la *fameuse bibliothèque.*

*f*). — **Veni, vidi, vici.** — En 47, César s'en va châtier **Pharnace,** fils de Mithridate, dont il vint à bout en cinq jours : **Veni, vidi, vici** » écrivait-il. (Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu). Il revient contre les Pompéiens qu'il bat d'abord à **Thapsus,** en Afrique, où est tué Caton (46), et à **Munda**, en Espagne (45) où meurent Labiénus et Cnéius Pompée, puis il part pour l'Italie.

3° **La Dictature.** — *a*) **Puissance de César.** — A Rome, César fut reçu au milieu d'un enthousiasme éclatant. Il y fut proclamé dieu et nommé **Dictateur** à vie, avec un pouvoir supèrieur à tous les pouvoirs. Son ambition fut alors d'opérer la fusion des partis en pratiquant l'oubli des injures.

*Dictateur*, il avait le pouvoir exécutif et judiciaire.
*Impérator*, il avait la puissance militaire.
*Tribun à vie*, il avait le pouvoir législatif.
*Grand pontife*, il ètait maître de la religion.
*Préfet des mœurs*, il était le maître des sénateurs dont il dressait la liste.
Tout était à sa discrétion. César était tout-puissant.
Il était roi sans en avoir le titre.

*b*). — **Réformes de César.** — Il n'abolit aucune des anciennes institutions, Sénat, comices, magistratures, mais toutes étaient dans sa main.

— Il encouragea l'agriculture en donnant dés terres et de l'argent à ses soldats et en arrêtant le mouvement d'émigration.

— Il fit exécuter des travaux d'utilité publique afin d'occuper les oisifs et d'embellir la ville.

— Il réorganisa l'impôt, qui fut dès lors perçu en régie et l'administration, en contrôlant plus activement les gouverneurs des provinces et en punissant sévèrement les concussions.

— Il réforma le calendrier.

— Enfin et surtout, car ce fut le plus grand acte de sa vie publique, il publia la Loi municipale (Lex Julia Municipalis) qui accordait à toutes les cités, en Italie ou dans les Provinces, un **Conseil** ou un tribunal particulier et une **Assemblée** du peuple qui étaient comme une espèce de Sénat et de Conseil municipal chargés d'administrer la ville et le territoire.

*c*). — **Projets de César.** — Il méditait encore d'autres projets, comme de dessécher les Marais Pontins, pour créer un territoire vaste et fertile, d'augmenter le port d'Ostie en nettoyant la rade, de couper l'isthme de Corinthe, de reconstruire Carthage, de créer une vaste bibliothèque grecque et latine, puis de soumettre les Parthes, les Germains et les Scythes, de venger la mort de Crassus, quand la mort vint mettre un terme à tous ses desseins.

*d*) **Mort de César (15 mars 44).** — Un certain nombre de ses anciens ennemis n'avaient pas déposé leur haine. Ils accusèrent le dictateur d'aspirer à la royauté et une conspiration fut ourdie contre lui, à l'instigation de deux préteurs **Cassius et Brutus.** Le jour des ides de mars, César se rendit au Sénat, malgré les conseils de ses amis qui étaient au courant du complot, et dès qu'il se fut assis, il fut environné des assassins qui devaient le poignarder. Brutus lui-même, qu'il avait jadis comblé de bienfaits, leva sur lui son poignard.

Son corps qui avait reçu vingt-deux blessures, roula jusqu'au pied de la statue de Pompée qu'il inonda de sang.

César fut un grand génie, un esprit net et précis, sachant et accomplissant ce qu'il voulait, grand écrivain, grand orateur, grand général. Il avait jeté les fondements de l'organisation administrative de l'empire et ceux de la civilisation en Occident. Le crime commis contre cet incomparable homme d'Etat, fut un crime inintelligent et stérile, car il ne profitait à personne, sinon à deux ambitieux, Antoine et Octave.

4° **Second Triumvirat.** — **Antoine** était ce soldat de César qui, à la bataille de **Pharsale** commandait l'aile droite de l'armée. Il fut chargé de prononcer l'oraison funèbre aux funérailles du dictateur. Il le fit en montrant la **robe** sanglante et en excitant le peuple à la vengeance.

Les conjurés prirent la fuite : **Brutus** en Macédoine, **Cassius** en Syrie et **Décius Brutus** à Modène en Cisalpine.

La guerre allait reprendre entre les partisans et les meurtriers de César.

*a*) **Octave.** — Alors arriva d'Epire, où il étudiait, un jeune homme de dix-huit ans, né d'Octavius et d'Accia, fille de la sœur de César, du nom d'Octavien, plus connu dans l'histoire sous le nom d'**Octave.** Il avait perdu son père à quatre ans et César l'avait adopté et fait son héritier. Octave venait donc à Rome pour recueillir l'héritage de son oncle.

Il demanda des comptes à Antoine qui le reçut mal.

Octave s'adressa au Sénat, et, grâce à l'éloquence de Cicéron, qu'il avait rencontré à **Cumes**, grâce aussi aux largesses pécuniaires par lesquelles il s'attachait les gens, un véritable parti se forma en sa faveur. On lui donna une armée et la même autorité qu'aux consuls, puis le Sénat le chargea d'aller débloquer **Modène**, où se trouvaient déjà les deux consuls et Antoine, lorsqu'on apprit la fuite d'Antoine, la mort des consuls et le succès de Décius Brutus.

Le Sénat ôta son commandement à **Octave**.

Mais celui-ci se sépara du Sénat et alla s'unir à **Antoine** pour former avec **Lépide** qui commandait en Espagne le **Second triumvirat.**

Le peuple vota tout ce que voulurent ces nouveaux triumvirs, qui prirent le pouvoir consulaire et devinrent maîtres de Rome et de l'Occident, pendant que les conjurés tenaient l'**Orient.**

Le programme de ces trois hommes était de venger César et de reprendre l'Orient à ses meurtriers qui prétendaient être le *parti de la République.*

Avant de partir en expédition, ils voulurent débarrasser Rome des ennemis qu'ils pouvaient avoir. Des proscriptions furent publiées. La plus illustre victime fut l'orateur Cicéron dont Antoine voulait se venger et qu'Octave abandonnait aux rancunes de son collègue.

Octave et Antoine partirent pour l'Orient. Lépide fut chargé de la garde de Rome.

Deux batailles se livrent dans les **Plaines de Philippes** (42) près de la Thrace. Dans la première, en l'absence d'Octave tombé malade, Antoine est vainqueur et **Cassius se tue.** Dans la seconde, Octave et Antoine battent **Brutus qui se tue** également en s'écriant : *Vertu, tu n'es qu'un mot !*

Antoine part pour l'Asie chercher de l'argent, car le trésor était vide, et Octave rentre en Italie.

Les derniers partisans de la République étaient morts.

*b*) **De Philippes (42) à Actium (31).** — Entre ces deux batailles, onze années se passèrent, remplies uniquement par des dissensions et des guerres civiles.

Les triumvirs étaient vainqueurs, maîtres du monde comme de leurs ennemis. Ils vont maintenant tourner leurs armes contre eux-mêmes en cherchant à se supplanter.

Ils commencent par se partager le monde.

**Lépide** eut l'Afrique.

**Antoine**, l'Orient.

**Octave**, l'Occident.

Mais Lépide fut bientôt dépossédé par Octave.

Antoine était chargé de combattre les Parthes, encore insoumis.

Octave devait combattre un fils de Pompée, Sextus Pompée, réfugié en Sicile et qui s'était mis à la tête d'une flotte de Pirates.

Antoine et Octave se brouillent, puis font, à **Brindes**, une paix que le peuple leur impose (40). Octave fait avec Sextux Pompée la paix de **Misène** par laquelle les Romains, craignant la famine à laquelle les condamnait Sextus, abandonnent à ce dernier la Sicile et l'Achaïe.

**Octave**, chargé de l'Occident, reste à Rome.

**Antoine** part contre les Parthes (36) et échoue honteusement.

*c*) **Cléopâtre.** — Antoine arrive en Cilicie. Il fait venir à Tarse pour paraître à son tribunal la reine d'Egypte, **Cléopâtre**, afin de lui demander compte de sa conduite à l'égard de Cassius et de Brutus dont elle avait favorisé les projets. Cléopâtre arrive au milieu de l'apparât le plus luxueux; elle séduit Antoine qui part avec elle pour y mener une vie de débauches appelée la *Vie inimitable.*

*d*) **Bataille d'Actium (31).** — Antoine commet alors fautes sur fautes; il répudie sa femme Octavie, sœur d'Octave, il donne aux enfants de Cléopâtre les provinces romaines de l'Orient, il déshonore le nom romain par une vie absolument scandaleuse; aussi est-il considéré comme ennemi public, et Octave déclare la guerre à Cléopâtre, restée célèbre par sa beauté, son esprit et surtout par ses prodigalités séductrices.

La bataille se livra devant le promontoire d'**Actium** (31). Cléopâtre s'enfuit à Alexandrie, où la suivit Antoine, et l'armée de ce dernier, ainsi abandonnée, passa à Octave qui poursuivit ses ennemis en Egypte.

Antoine et Cléopâtre sont prisonniers à Alexandrie. Croyant que Cléôpâtre est morte, Antoine s'enfonce une épée dans la poitrine et meurt pendant que Cléopâtre apprenant la mort d'Antoine, se fait, dit-on, piquer mortellement au bras par une vipère.

Tous deux disparurent et Octave fit, de l'Egypte, une province romaine.

L'heureux vainqueur d'Antoine rentre à Rome au milieu de l'enthousiasme et du triomphe. Il prend le titre d'**Impérator** (*Général vainqueur*) et reçoit le surnom d'**AUGUSTE.**

**La République cessait d'exister. L'empire s'organisait.**

# DIX-HUITIÈME LEÇON

## PROGRAMME OFFICIEL

## LA CONQUÊTE DES GAULES
## Vercingétorix

### I. — La Conquête des Gaules

**1° Etat de la Gaule avant la conquête.** — *a)* Bravoure des Belges. — Les nations gauloises, dit Jules César, diffèrent entre elles par le langage, les institutions et les lois. Les Gaulois sont séparés des Aquitains par la Garonne, des Belges par la Marne et la Seine. Les Belges sont les plus braves de tous ces peuples, parce qu'ils restent tout à fait étrangers à la politesse et à la civilisation de la province romaine, et que les marchands, allant rarement chez eux, ne leur portent point ce qui contribue à énerver le courage; d'ailleurs, voisins des Germains qui habitent au delà du Rhin, ils sont continuellement en guerre avec eux. Par la même raison, les Helvètes surpassent aussi en valeur les autres Gaulois; car ils engagent contre les Germains des luttes presque journalières, soit qu'ils les repoussent de leur territoire, soit qu'ils envahissent celui de leurs ennemis.

*b)* Les factions. — Dans la Gaule, ce n'est pas seulement dans chaque ville, dans chaque bourg et dans chaque campagne qu'il existe des *factions*, mais aussi dans presque chaque famille : ces factions ont pour chefs ceux qu'on estime et qu'on juge les plus puissants : c'est à leur volonté et à leur jugement que sont soumises la plupart des affaires et des résolutions. La raison de cet antique usage paraît être, d'assurer au peuple une protection contre les grands, car personne ne souffre que l'on opprime ou circonvienne ses clients; si l'on agissait autrement, on perdrait bientôt tout son crédit. Ce même principe régit souverainement toute la Gaule, car toutes les cités sont divisées en deux parties.

*c)* Suprématie des Edues. — Lorsque César vint dans la Gaule, les Edues étaient les chefs d'une de ces factions ; les Séquanes, ceux de l'autre. Ces derniers, moins puissants par eux-mêmes, parce que la principale autorité appartenait depuis longtemps aux Edues, lesquels possédaient de grandes clientèles, s'étaient unis avec Arioviste

et les Germains, et les avaient attirés à eux à force de présents et de promesses. Après plusieurs victoires et la destruction de toute la noblesse des Edues, ils acquirent une telle puissance, qu'un grand nombre de peuples, clients des Edues, passèrent dans leur parti. Ils prirent en otages les fils de leurs principaux citoyens, firent prêter publiquement à cette nation le serment de ne rien entreprendre contre eux, s'attribuèrent la partie du territoire conquise par leurs armes, et obtinrent la suprématie dans toute la Gaule.

Hutte Gauloise

Réduit à cette extrémité, Divitiac avait été implorer le secours du Sénat romain, et était revenu sans rien obtenir.

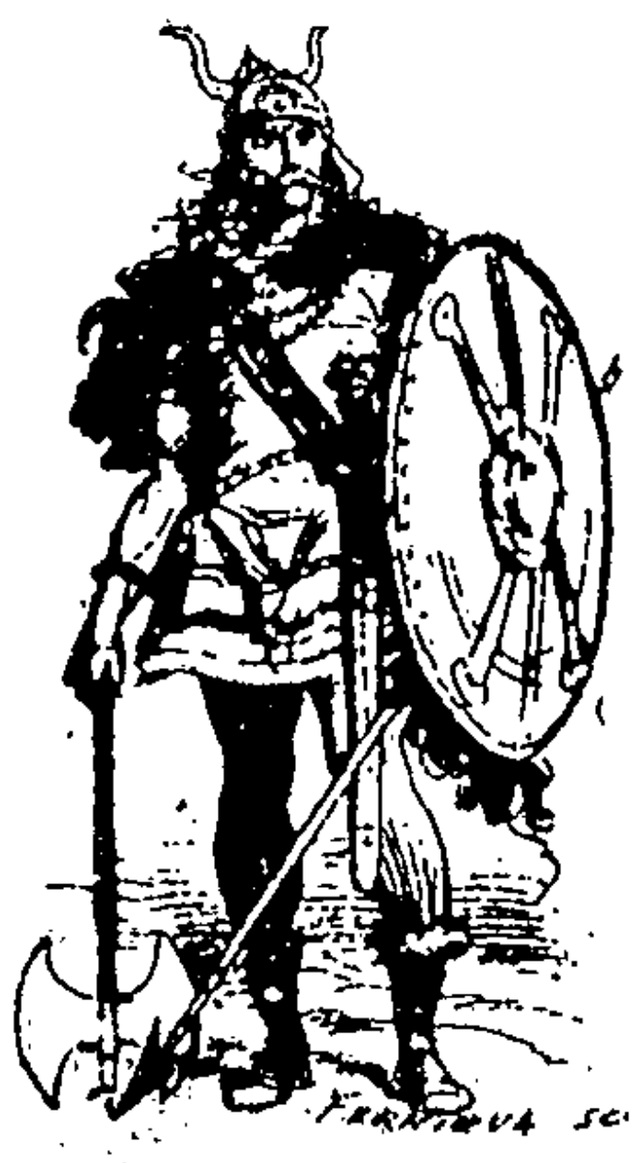
*d*) César en Gaule. — L'arrivée de César changea la face des choses; les Edues reprirent leurs otages, recouvrèrent leurs anciens clients, en acquirent de nouveaux par le crédit de César, parce qu'on voyait que ceux qui entraient dans leur amitié jouissaient d'une condition meilleure et d'un gouvernement plus doux; ils obtinrent dans tout le reste un crédit et un pouvoir qui firent perdre aux Séquanes leur prépondérance. A ceux-ci avaient succédé les Rèmes; lorsqu'on remarqua que leur faveur auprès de César égalait celle des Edues, ceux que d'anciennes iniquités empêchaient de s'unir à ces derniers se rallièrent à la clientèle des Rèmes, qui les protégeaient avec zèle pour conserver le nouveau crédit qu'ils avaient si rapidement acquis. Tel était alors l'état des Gaules, les Edues avaient sans contredit, le premier rang parmi les Gaulois, et les Rèmes le second.

Druide coupant le Gui sacré

*e*) Les Druides et les chevaliers. — Dans toute la Gaule, il n'y a que *deux classes* d'hommes qui soient comptées pour quelque chose et qui soient honorées; car la multitude n'a guère que le rang des esclaves, n'osant

rien par elle-même, et n'étant admise à aucun conseil. La plupart, accablés de dettes, d'impôts énormes et de vexation de la part des grands, se livrent eux-mêmes en servitude à des nobles qui exercent sur eux tous les droits des maîtres sur les esclaves. Des deux classes privilégiées, l'une est celle des *Druides*, l'autre celle des *chevaliers*.

2° **Expéditions de César.** — Nous ne pouvons donner ici qu'un aperçu très sommaire des huit campagnes mémorables, qui mirent César au rang des plus grands capitaines et dans lesquelles il est à remarquer que la Gaule vaincue mérite autant d'admiration que César vainqueur. Pour trouver tous les détails de cette guerre de huit ans, il faut lire les commentaires de César écrits généralement avec une impartialité qui fait honneur à son auteur.


Guerrier Gaulois

*a*) 1re CAMPAGNE. — Aussitôt arrivé dans la Gaule, César trouva une occasion d'employer ses légions ; les *Helvètes*, constamment harcelés par les Germains s'étaient décidés à émigrer, et au nombre de trois cent mille environ, se préparaient à passer le Rhône : César défend le passage. Les Helvètes alors descendent la rive gauche du fleuve et tentent le passage de la Saône. César les avait suivis et les joignit à Bibracte. Les Helvètes vaincus durent regagner leur pays et s'engager à n'en pas sortir (58).

*b*) 2e CAMPAGNE. — *Arioviste* avec ses bandes de Suèves dévastait alors le pays des Séquanes. César, appelé par les Gaulois, marche sur Arioviste. Dans une entrevue à Besançon le chef barbare avait dit à César : « *Ceci est ma Gaule, tu as la tienne. Ignores-tu quels hommes sont les Germains ? Voilà quatorze ans que nous n'avons pas dormi sous un toit. Personne ne s'est attaqué à Arioviste sans s'en repentir.* » La renommée grossissait encore leur valeur et leur férocité : tribuns, centurions et soldats étaient frappés d'effroi et déclaraient qu'ils ne marcheraient pas au combat. « *Je m'en inquiète peu,* dit César, *si personne ne me suit, je marcherai avec la 10e légion, dont je suis sûr ; ce sera une cohorte prétorienne.* » Ces paroles courageuses raffermirent les troupes : les Suèves furent battus, presque anéantis, et leur chef, blessé, s'enfuit au delà du Rhône d'où il était venu (58).

*c*) 3e CAMPAGNE. — César continua sa route au nord vers la *Belgique*. Là il faillit perdre tous les fruits de ses premières victoires ; les Nerviens en effet (Hainaut), alliés aux Veromandues (Saint-Quentin), aux Atrebates (Aires) et aux Aduatiques (Namur) opposèrent la plus vive résistance : un moment les légions parurent fléchir, l'ennemi triomphait ; alors César saisit une enseigne, s'élança à la tête de ses troupes, rétablit le combat et gagna une victoire sanglante sur les ennemis (57).

De la Belgique, César se dirigea vers le pays des *Vénètes*, situé sur le littoral de l'Atlantique, au sud de la Bretagne. C'était un peuple surtout marin, il était réputé le plus habile dans l'art de la navigation : il faisait un grand commerce et sa marine était si redoutable que les vaisseaux étrangers, passant en vue de la flotte des Vénètes, devaient payer tribut. César, pour atteindre leur pays, suivit la Loire ; il avait recruté à la hâte une flotte qui descendait le fleuve escortée par l'armée qui longeait le rivage. César rencontra beaucoup de résistance : le pays était couvert d'*Oppida* ou petites citadelles très fortes qu'il fallait assiéger une à une.

Enfin la flotte romaine rencontra celle des Vénètes ; on suppose que c'est dans le golfe du Croisic. César, dans ses Commentaires, ne fixe pas le lieu ; mais du rivage, l'armée de terre put assister au combat naval. Il fut désastreux d'abord pour les Romains : leurs vaisseaux, bien moins grands et moins élevés que ceux des Vénètes, ne permettaient pas aux soldats d'user de l'abordage. Pour parer à cet inconvénient, les Romains prirent des faux, les placèrent à l'extrémité de longues perches et, munis de ces instruments, coupèrent les cordages des vaisseaux ennemis. Incapables dès lors de manœuvrer, ceux-ci furent bientôt à la merci des Romains. Les Vénètes découragés renoncèrent à la lutte. César nous apprend dans ses Commentaires qu'il tira d'eux une *vengeance éclatante !!!*

Dans le même moment, le jeune *Crassus* soumettait l'*Aquitaine* malgré les secours que cette province avait reçus d'Espagne (56).

*d*) 4e CAMPAGNE. — Les Suèves, chassés de la Belgique, étaient entrés dans le pays des Usipètes et des Teuctères, les avaient chassés et ceux-ci venaient de franchir le Rhin pour s'établir en Gaule. César, qui venait de battre les Vénètes, traversa la Gaule, repoussa les nouveaux barbares ; et, afin que l'effroi empêchat à l'avenir les Germains de se risquer sur le territoire Gallo-Romain, il fit quelques excursions en *Germanie*, marquant son pas-

sage par des actes de cruauté et par des représailles exemplaires contre les tribus qui ne se soumettaient pas assez promptement (55).

*e*) 5e ET 6e CAMPAGNES. — De la Germanie, César alla jusqu'en *Grande-Bretagne* : il trouva le pays défendu par l'intrépide Cassivellanum, qui régnait sur le Middlesex. Content d'un léger succès qui sauvait à peu près son honneur, il s'empressa de quitter la Grande-Bretagne pour revenir dans le nord de la Gaule où Ambiorix et Induciomare avaient soulevé le peuple. Déjà un des lieutenants laissés en Gaule par César, Sabinus, avait péri avec la majeure partie de ses troupes ; Cicéron opposa une résistance énergique ; mais il était impuissant à sortir de ce mauvais pas sans le secours du proconsul ; il arrive, en effet, soumet l'insurrection et la punit cruellement en ravageant systématiquement les pays entre l'Escaut et la Meuse, les Ardennes et le Limbourg, et en traquant les chefs pour les faire périr. Ambiorix seul échappa (54 et 53).

César était à proximité de la Germanie ; il en profita pour écraser encore une fois les Germains et s'assurer de leur tranquillité. César, en effet, avait besoin de toutes ses forces : car, à la voix de Vercingétorix, la Gaule entière venait de se soulever.

Cette période est comme l'auréole des gloires si nombreuses qui illustrèrent par la suite notre France. Nous lui devons quelques lignes supplémentaires ; nous les devons surtout à celui qui fut le premier héros français, à Vercingétorix.

## II. — Vercingétorix et la 7e campagne.

1° **Sa bravoure.** — *a*) SON ÉDUCATION. — Il y avait alors en Arvernie un jeune homme qui attirait tous les regards par ses qualités personnelles bien plus encore que par l'illustration de sa famille. Sa haute stature, sa beauté, sa vigueur et son adresse dans les armes, le belliqueux génie qui brillait dans ses regards, tout produisait en lui ce mélange d'admiration et de crainte qui était l'idéal du Gaulois. Son nom même, dit un historien latin, était fait pour inspirer la terreur. Il s'appelait *Vercingétorix*, c'est-à-dire le grand chef des cent têtes. C'était le fils de ce Celtill un moment généralissime de la confédération Gaëlique, puis condamné à mort pour avoir tenté d'usurper la royauté sur l'Arvernie.

*b*) IL REFUSE D'ÊTRE L'AMI DE CÉSAR. — César avait tâché de le séduire, comme tous les fils ou neveux de princes :

il l'avait attiré près de lui, dans *cette pépinière de petits tyrans* qu'il lançait sur la Gaule comme les limiers de l'étranger ; il lui avait donné le titre d'*ami* ; mais le fils de Celtill était bientôt revenu dans ses montagnes, plus préoccupé des exemples d'Ambiorix et de Induciomare que de ceux de Tasgil ou de Cavarin. Là, dans les fêtes religieuses, dans les assemblées politiques, dans les réunions secrètes tenues entre les mystiques (cercles de pierres) ou au fond des cratères de volcans éteints, il n'avait cessé d'exhorter ses compatriotes à reconquérir *le droit ancien de la liberté gauloise*. Après avoir relevé l'âme de l'Arvernie, il avait travaillé avec ardeur à conjurer la Gaule ancienne.

*c*) Il est proclamé chef suprême des Gaulois. — Aux premières nouvelles de Génabe, Vercingétorix se met à la tête de ses clients, et déclare l'insurrection dans Gergovie, capitale des Arvernes. Son propre oncle et le reste des grands, ne voulant pas, dit César, courir cette fortune, s'arment aussi, mais contre lui, et le rejettent hors de la ville. Repoussé par l'aristocratie, il appelle à lui les pauvres gens, les bannis, les rudes populations de la montagne. Tous se lèvent : le Dôme, les monts Dore, le Cantal, descendent sur la Limagne : les grands sont chassés de l'Arvernie ; Vercingétorix est proclamé chef suprême. Vingt nations acclament à l'instant même au choix des Arvernes, défèrent le commandement en chef à Vercingétorix et lui envoient des otages en garantie de leur foi : ce sont, avec les Carnutes, les Sénons et les Parisis, les peuples aulerkes, les Turons, les Audes, les Lémovikes, les Cadurkes, et tous les peuples armoricains, y compris ces Pictons et ces Santons qui naguère avaient fait un mal irréparable à l'Armorique par leur alliance avec les Romains.

*d*) Il se prépare a combattre César. — Vercingétorix commence aussitôt d'immenses préparatifs avec une célérité digne de César ; il lève des contingents, fait fabriquer des armes, organise une puissante cavalerie, fait marcher les braves par enthousiasme, les lâches et les indifférents par la terreur ; on brûle vifs les traîtres, on mutile les réfractaires. Dans les temps anciens, on n'eût pas eu besoin de ces terribles expédients !... Une grande armée est sur pied en quelques semaines, et Vercingétorix se dirige vers le Nord afin d'aller assaillir les légions dans leurs cantonnements et soulever les Belges, tandis que son lieutenant, Lucter le Cadurke, marche au Sud pour ramasser les Gaëls méridionaux, Ruthènes, Gabales,

Nitiobriges, les jeter sur la province romaine, et retenir César loin des légions (1).

2° **Insurrection générale de la Gaule** (52). — *a*) PRISE DE BOURGES PAR CÉSAR. — Toute la Gaule, à la voix de Vercingétorix, se leva en masse contre le joug romain. Le plan de Vercingétorix était d'affamer les légions en créant devant elles un vrai désert. On l'exécuta fidèlement chez les Bituriges, dont vingt villes furent détruites en un jour; mais Avaricum (Bourges), la cité la plus riche et la plus puissante, demanda grâce, et on eut le tort de l'épargner : les Romains vinrent l'assiéger, et, malgré son héroïque défense, ils s'en emparèrent et y trouvèrent d'amples approvisionnements.

*b*) ECHEC DE CÉSAR DEVANT GERGOVIE. — César, après ce succès, partagea son armée en deux parties ; la première, sous les ordres de Labiénus, se dirigea sur le Nord ; lui-même, avec la seconde, marcha sur Gergovie (Limoges), centre de l'insurrection. Vercingétorix accourt pour la défendre, perce les lignes ennemies, arrive jusque dans la cité assiégée et s'y trouve bloqué lui-même. Mais les Romains lèvent bientôt le siège, qu'ils ne peuvent soutenir avec avantage. A cette nouvelle, les Edues, derniers alliés des Romains, se rallient au parti national ; les Gaulois s'emparent en outre de Noirodunum (Nevers), quartier d'approvisionnement des Romains, et prennent possession d'un pont sur la Loire.

Sérieusement menacé, César envoie à Labiénus l'ordre de se replier; et lui-même marche à sa rencontre. Labiénus était en ce moment occupé sur les rives de la Seine, contre Camulogène, à peu près sur l'emplacement actuel de Paris. Un léger succès remporté sur le chef gaulois permet à Labiénus de se retirer sans être poursuivi. César et Labiénus opèrent leur jonction à Sens.

3° **Défaite des Gaulois.** — Comme César, avec toutes ses forces, se repliait vers la province romaine, il fut rejoint par l'armée des Gaulois et dut livrer bataille. Le combat fut acharné : les cavaliers gaulois avaient juré de traverser deux fois les lignes romaines : César dut payer de sa personne et fut poussé si vivement qu'il perdit son épée. Enfin les Germains, alliés de César, prononcèrent la victoire en faveur des aigles romaines : Vercingétorix et les Gaulois, battus, se retirèrent dans *Alésia,* dont César entreprit aussitôt le siège.

(1) Henri Martin, *Histoire de France.*

4° **Mort de Vercingétorix.** — Celui-ci ne pouvant nourrir sa trop nombreuse armée affamée qui s'enfuit et se disperse pendant que le chef gaulois, aprés s'être fait cerner à Alésia, est obligé de capituler. Vercingétorix sauve ainsi ceux de ses soldats qui lui étaient restés fidèles et se livre généreusement à César comme l'auteur de toute la guerre. On raconte que, monté sur son cheval de bataille et revêtu de sa plus riche armure le vaillant Gaulois arriva près de César et jeta fièrement aux pieds du vainqueur ses armes sans dire un mot. César le fit décapiter cinq ans plus tard, après l'avoir traîné derrière son char au jour de son triomphe.

La révolte générale était dominée, mais il y avait encore, çà et là, dans le Nord, des insoumis.

5° **8e Campagne, 51.** — César employa cette année à pacifier complètement la Gaule, en soumettant définitivement les Bellovaques, les Eburons, les Trévires. les Carnutes, etc., en prenant la fameuse place forte d'Uxellodunum, vaillamment défendue par les Cadurces auxquels il fit couper les mains.

**Le résultat** fut la conquête de la Gaule qui devint romaine. Elle est réduite en provinces et adopte les mœurs, la religion et la langue des Romains. Cette conquête fut, pour ainsi dire, un bienfait, car elle apporta la civilisation chez des peuples encore barbares.

---

IV

# L'EMPIRE

**(30 ans av. J.-C. — 395 de l'ère chrétienne)**

## DIX-NEUVIÈME LEÇON

PROGRAMME OFFICIEL

**ETABLISSEMENT DE L'EMPIRE**
**Auguste, Tibère, Néron, Vespasien, Trajan Marc-Aurèle.**

### I. — Établissement de l'Empire

Il est nécessaire de se bien rendre compte tout d'abord en écrivant le mot **Empire** en tête de ces leçons que le régime impérial n'a pas pris la place du régime républicain comme il l'a fait dans les temps modernes, par un coup d'Etat ou par suite d'un vote populaire. Il n'y eut point de passage brusque entre les deux régimes ; la transition se fit insensiblement et par des modifications légales qui. retirant peu à peu l'autorité à plusieurs magistrats la donnèrent à un seul homme dont la magistrature devenait permanente et viagère.

L'Etat s'appelait donc toujours la République (*res publica*), mais les institutions subirent une révolution profonde en tombant toutes sous la main d'un homme. Comme sous la République, les aigles et les étendards portent toujours la formule ancienne **S. P. Q. R.** — Sénatus populus que romanus.

Au commencement, cet homme fut **Octave**, devenu **Augustus**, mot qui signifiait que cet homme s'élevait au-dessus de la condition commune.

L'empire romain dura 425 ans et peut se diviser en 3 phases :

1° Phase de **Prospérité** matérielle (60 av. J.-C. — 192) { **Auguste.** Les **Flaviens.** Les **Antonins.**

2° Phase de **décadence** — jusqu'à Constantin — un siècle.

3° Phase glorieuse depuis **Constantin** jusqu'à **Théodose.**

A la mort de Théodose l'empire romain se partage en { empire d'**Orient,** empire d'**Occident**

## II. — Auguste

**1° Ses pouvoirs.** — Le titre d'**Impérator**, qui signifiait général victorieux, prend un nouveau sens et devient celui du Chef de l'Etat. Il confère à Auguste le commandement de toutes les armées, le droit de déclarer la guerre et de décider de la vie et de la mort des citoyens. —Il est investi de la **puissance tribunitienne**, magistrature assez indéterminée depuis quelque temps, mais qui lui donnait l'**inviolabilité** et le droit de **Veto** aux lois qui lui déplaisaient.

—**Proconsul**, il est chargé du gouvernement des provinces et s'attribue surtout celles ou se trouvent les légions.

— En l'an 19, il est **Préfet** des **mœurs** et **consul à vie.** Comme préfet des mœurs, il dressait la liste des sénateurs et des chevaliers et prenait le pouvoir des censeurs d'autrefois. Il lève les impôts et manie les fonds publics.

— **Souverain pontife**, il devient le chef de la religion.

— **Prince du Sénat**, il dirige les délibérations de cette assemblée.

En somme, tous les pouvoirs civil, militaire, religieux, judiciaire, sont concentrés dans sa main. C'est l'omnipotence la plus complète.

**2° Administration de Rome.** — Le Sénat subsiste, mais les sénatus-consultes ne sont plus qu'un acte de la volonté de l'Impérator. Les comices se bornent à acclamer les candidats présentés par l'Impérator.

Un grand nombre d'emplois sont créés : Deux ordres de magistrats, **ceux du peuple**, ayant les charges du régime ancien, **ceux du prince**, dont les fonctions dépendent uniquement de l'Impérator.

A côté du Sénat, une sorte de Conseil d'Etat impérial (Conseil du prince).

**2 préfets du prétoire** qui commandent les cohortes impériales ou prétoriennes. Les **prétoriens** qui formaient la garde de l'empereur se rendront bientôt tout puissants feront et déferont les empereurs à leur gré. Ils recevaient à chaque avènement des gratifications appelées **donativum.**

— 1 préfet de la ville, pour administrer Rome (préfet de police).

— 1 préfet de l'**annone** qui s'occupe des vivres. Rome ruinée par la grande propriété était obligée de s'approvisionner à l'étranger, surtout en Egypte.

— 1 préfet des **vigiles**, chargé de la surveillance pendant la nuit et des incendies. Les vigiles formaient sept cohortes de 1000 hommes. Auguste crée une armée permanente qui se recrutait soit par des engagements volontaires, soit par l'obligation qu'avait chaque propriétaire de fournir, selon sa fortune, un certain nombre de soldats.

— Les citoyens restent divisés en trois classes : les **sénateurs**, l'**ordre équestre** et la **plèbe**. Celle-ci ne pouvait exercer aucune fonction publique ; elle se partageait en *bourgeoisie* vivant de son travail et en *populace*, composée de prolétaires de bas étage.

On demandait surtout, à Rome, du pain et des jeux *(Panem et circenses.)*

**Agrippa et Mécène.** — Il est juste de mentionner, parmi les principaux ministres qui aidèrent Auguste dans cette nouvelle et vaste organisation, deux noms qui sont restés célèbres : Agrippa et Mécène.

**Agrippa**, né en 63 av. J.-C., la même année qu'Octave, de parents peu fortunés, devint général, et comme tel, avait gagné la bataille d'Actium ; puis, administrateur de l'empire, il exécuta dans Rome et l'Italie des travaux immenses. Il mourut en l'an 12, pendant une campagne en Pannonie, en laissant une fille, **Agrippine**, qui fut plus tard la femme de Germanicus et la grand'mère de Néron. **Mécène**, au contraire, sortait d'une famille illustre de chevaliers. Il fut le conseiller d'Auguste dans son administration. Homme d'Etat supérieur, il devint un négociateur de traités, un grand protecteur des lettres et des artistes, ami de Virgile et d'Horace.

3° **Lutte contre les Germains : Varus (9).** — César avait déjà songé à soumettre les Germains, qui, par leurs continuelles invasions en Gaule, inquiétaient Rome. Auguste envoya son beau-fils, Drusus, qui y mourut d'une chute de cheval après avoir repoussé ces barbares au-delà du Rhin, puis il nomma gouverneur de la Germanie le mari d'une de ses nièces : **Varus** qui ne savait ni faire la guerre, ni administrer. Varus avait mécontenté ces barbares qui se partagèrent en deux partis : l'un pour, l'autre contre Rome. A la tête des mécontents révoltés se trouvait Arminius (Hermann) qu'Auguste se croyait favorable. Tout-à-coup, on apprend avec stupeur à Rome la

nouvelle d'un grand désastre : Arminius, après avoir dîné sous la tente de Varus avait donné un signal et les légions avaient été massacrées par les Germains. Varus s'était tué et les officiers romains avaient été enterrés vivants.

Auguste en fut consterné et répétait à chaque instant : Varus, rends moi mes légions !

4° **Dernières années et mort d'Auguste** (14 apr. J.-C). « Le règne d'Auguste finissait bien tristement, et la perte de ses légions n'était point son seul malheur. Sa maison avait été remplie de deuil et d'opprobre. En 23, il avait perdu *Marcellus*, son neveu et son gendre, jeune homme de vingt ans à qui Virgile consacra des vers célèbres ; puis Agrippa, son gendre et son conseiller ; puis Drusus, l'espoir de l'empire ; puis ses deux petits-fils *Caïus et Lucius César*, les enfants d'Agrippa, tendrement et peut-être trop aimés. Il restait seul dans son palais en face de Tibère, qu'il détestait. Il l'adopta cependant pour avoir un héritier. Tibère était alors âgé de 46 ans. A ces deuils s'étaient jointes de grandes hontes : il s'était vu obligé d'exiler, parce qu'elle déshonorait sa famille, sa propre fille *Julie*, femme successivement de Marcellus, d'Agrippa et de Tibère. L'empereur n'avait donc trouvé parmi les siens que des sujets de chagrin.

Il ne survécut que cinq ans au désastre de Varus. Il s'arrêta à Nole et y mourut à l'âge de 76 ans. Il voyageait en Campanie, quand il tomba malade. Son corps rapporté à Rome, fut enseveli en grand pompe dans le splendide mausolée qu'il s'était bâti lui-même, et on fit de lui un dieu. Tous les Césars, sauf les plus hideux, dès qu'ils seront morts, deviendront dieux. » GAGNOL

Après avoir usurpé à son profit tous les pouvoirs de Rome, Auguste, qui, au fond, était un esprit dissimulé, croyant habile de ne pas affirmer franchement qu'il faisait une révolution monarchique, laissa l'empire romain, au moment de sa mort, dans une singulière situation. Il y avait dans la constitution de ce premier chef absolu deux vices qui laissaient la porte ouverte aux luttes intestines aux ambitions personnelles.

En effet, il n'y avait **aucune loi** réglant la **transmission** et l'**exercice** du pouvoir ; l'**avenir** était laissé **au hasard.** En cela, Auguste a manqué de sens politique.

Or, Auguste mourut sans laisser de fils. A qui allait passer l'empire ?

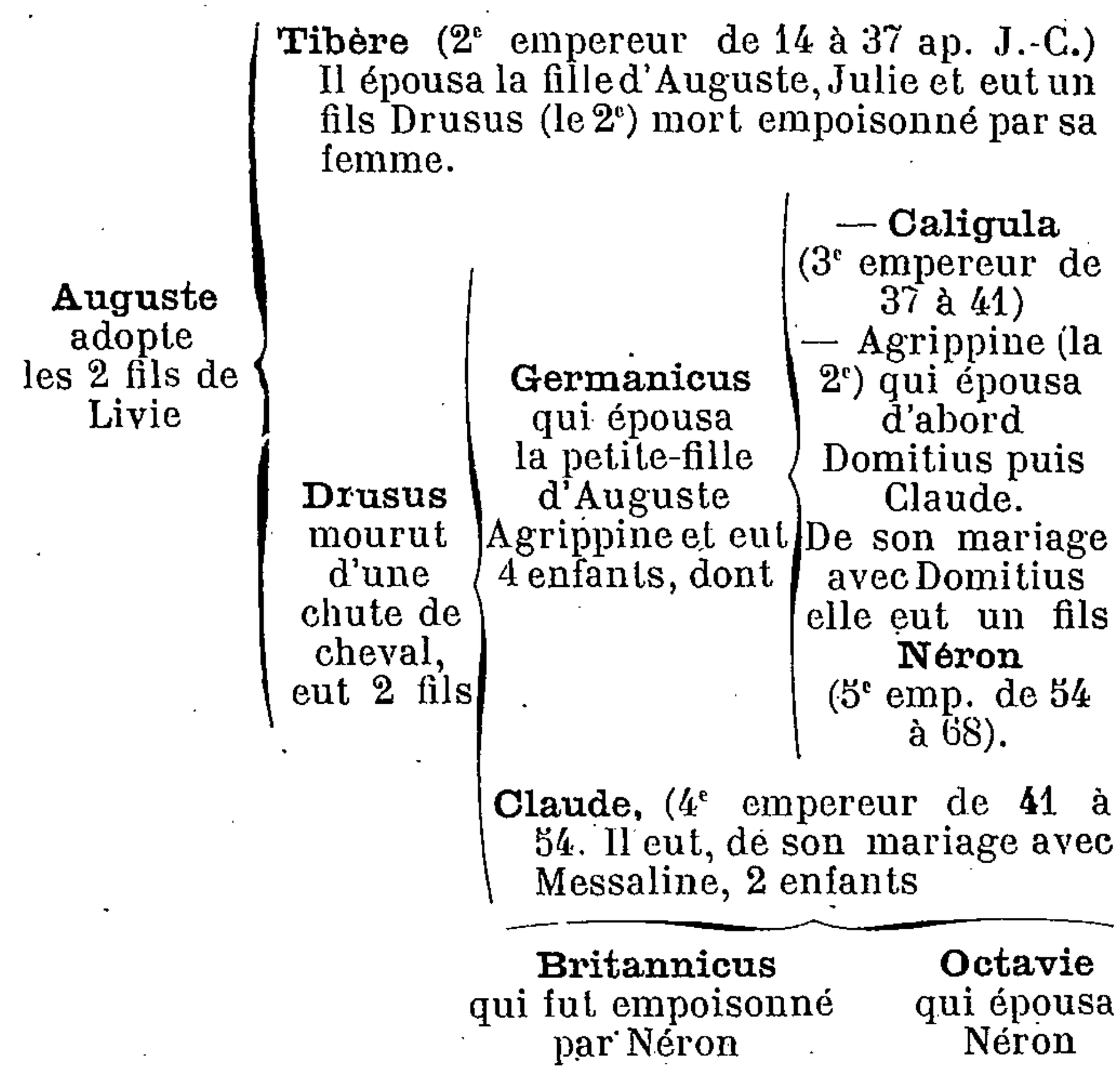
— L'aristocratie regrettait de n'avoir plus l'autorité du régime républicain ; la mort de l'empereur raviva ses espérances, mais l'armée et la plèbe qui avaient reçu les

faveurs d'Auguste, tinrent bon pour le gouvernement impérial, et nous verrons les soldats faire et défaire les empereurs.

— L'autorité resta donc dans la famille d'Auguste, et pour comprendre mieux la succession des héritiers d'Auguste, il nous paraît nécessaire d'en établir la parenté par le tableau suivant :

— Quand **Auguste** épousa **Livie**, celle-ci avait eu d'un premier mariage **Tibère** et **Drusus**.

— Auguste et Livie n'eurent qu'une fille **Julie**, qui fut mariée trois fois, la seconde fois avec **Agrippa** et eut de ce mariage cinq enfants dont **Agrippine** (la 1re) ; la troisième fois avec Tibère.




On voit que pendant 54 ans, le pouvoir impérial fut transmis par adoption ; **Tibère**, un politique méchant, adopta Germanicus et par conséquent son fils **Caligula**, un fou furieux ; **Claude**, un imbécile, adopta **Néron**, un monstre. Quelle jolie famille ! Un mot sur chacun d'eux.

## III. — Tibère, 14-37.

*a*) **Tibère** avait 56 ans quand il succéda à Auguste. On a dit du bien et du mal de cet homme, qui, en résumé, fut un politique méchant. Il débuta, il est vrai, par conserver les traditions de justice et de fermeté de son prédécesseur ; il restait économe, indifférent aux honneurs et faisait son métier d'empereur en conscience, mais sans enthousiasme. Il donna au Sénat des droits nouveaux, embellit Rome et contrôla sévèrement l'administration des provinces. La première partie de son règne fut donc plutôt bienfaisante, mais son caractère sombre s'aigrit bientôt et Tibère devint cruel.

Germanicus. — Son neveu Germanicus, envoyé en Germanie pour venger le désastre de Varus, revenait à Rome après avoir vaincu les Germains, pour y recevoir les honneurs du triomphe, mais il fut aussitôt envoyé en Orient, où quelques mouvements des Parthes réclamaient sa présence. Le gouverneur de Syrie, *Pison*, le reçut mal, et Germanicus allait chasser Pison, mais il mourut subitement à Séleucie. On soupçonna plus tard Tibère d'avoir fait empoisonner Germanicus dont la popularité devenait trop grande et que l'on supposait aspirer à l'Empire.

Séjan. — Tibère, en effet, subissait la triste influence de son favori Séjan, préfet du prétoire, qui avait su gagner les bonnes grâces de l'empereur. Séjan parvint à dominer si bien son maître, qu'il lui faisait voir partout des complots, et Tibère commença alors une telle série d'exécutions que les plus nobles familles de Rome, qui gênaient l'ambition du ministre, furent peu à peu décimées. Il fit même tuer Drusus, le fils de Tibère, afin d'épouser sa femme Livie.

Caprée. — Tibère devint encore plus triste et plus sombre après la mort de son fils et prit tout d'un coup la résolution d'aller vivre seul à Caprée, près de Naples. Il laissait Rome entre les mains de Séjan qui y fit couler le sang à flots, mais cet ambitieux favori fut dénoncé comme organisateur d'un complot contre la vie de Tibère. Celui-ci le fit arrêter et exécuter. Rome poussa un soupir de soulagement.

Mort de Tibère. — Tibère ne cessa alors d'envoyer des ordres de mort contre tous ceux qui lui étaient suspects. Ce sinistre vieillard, à qui la vie pesait, se mit à voyager, mais il mourut à 78 ans, dans une ville de Campanie, étouffé, dit-on, sous des couvertures, en l'an 37.

*b*) **Caligula, 37-41.** — A Tibère succéda **Caïus**, fils de

Germanicus. Le nom de **Caligula**, qui lui resta, lui avait été donné familièrement par les soldats et signifiait *petite botte* (de Caliga, chaussure gauloise). Il avait 25 ans et fut d'abord un peu aimé, mais bientôt, il se conduisit comme un fou furieux et gouverna en tyran fantasque. Par ses folies sanglantes, Caligula fait horreur à l'humanité.

La vie des hommes n'était rien à ses yeux. Il lui fallait de l'argent et, quand il n'en avait plus, il ordonnait le massacre des gens riches pour s'emparer de leur fortune. « Je voudrais, disait-il, que le peuple romain n'eût qu'une tête pour l'abattre d'un seul coup. » Il voulait qu'on rendît les honneurs divins non seulement à sa personne, mais même à son cheval dont il voulait faire un consul. N'est-il pas étonnant qu'il ait pu régner quatre ans sans être assassiné ? Enfin, le tribun Chéréas débarrassa l'humanité en le tuant d'un coup d'épée au sortir du théâtre.

*c)* **Claude, 41-54.** — Le Sénat tenta de ramener le gouvernement républicain, mais les soldats voulurent un empereur. On trouva alors le frère de Germanicus, caché dans un coin obscur par peur d'être tué comme son neveu Caligula. **Claude** avait alors 50 ans. Faible d'esprit et de corps, il était parfaitement ridicule avec sa tête branlante, son bégaiement et ses tremblements convulsifs. Un jour, un plaideur grec lui dit en face : « Tu es une vieille bête ! ». Mais s'il avait l'esprit faible, il n'était point idiot et possédait une certaine instruction. Il eut même fait un empereur animé des meilleures intentions, si sa volonté n'avait pas subi la mauvaise influence de son entourage et en particulier de sa femme **Messaline**, restée fameuse par ses débauches tellement scandaleuses que Claude la fit mettre à mort. Son **règne** fut celui des **affranchis**, c'est-à-dire, d'anciens esclaves, dont quatre surtout exploitèrent la timidité de Claude : *Polybe*, son lecteur ; *Narcisse*, son secrétaire ; *Pallas*, l'intendant de ses domaines ; *Calliste*, qui prétendait lui avoir sauvé la vie.

Ce règne ne fut pas sans quelque gloire, surtout au dehors.

A **l'intérieur**, Claude prit la défense des esclaves maltraités, fit la guerre aux usuriers, remplit les greniers de blé en vue de la disette, favorisa habilement le commerce et exécuta de grands travaux publics.

**Dans la province**, il veilla à l'administration, punit les concussions et fit participer les provinciaux aux dignités. Est-ce parce qu'il était né à Lyon qu'il accordait ainsi des faveurs aux provinces ?

A **l'extérieur**, ses armées furent victorieuses, la Mauritanie et la moitié de la Bretagne furent conquises ; la Syrie, la Thrace, la Judée réduites en provinces romaines.

Malgré cette gloire, il y eut à la cour impériale de grands scandales d'argent et de mœurs. Il se maria avec sa nièce Agrippine, fille de Germanicus. Celle-ci empoisonna son mari pour placer sur le trône le fils qu'elle avait eu de son premier mariage, **Néron** au détriment de Britannicus, le fils de Claude et de Messaline.

La célèbre empoisonneuse *Locuste* prépara un plat de champignons. Agrippine l'offrit à Claude, qui, après sa mort, fut déclaré *dieu* (54).

## IV. — Néron, 54-68

Les cinq premières années de son règne, le Quinquennium, furent heureuses et à part le meurtre de Britannicus, son frère d'adoption, on peut dire que **Néron**, empereur à dix-sept ans, pouvait passer pour un César irréprochable. Un jour qu'on lui présentait une sentence capitale à signer : « Que je voudrais, disait-il, ne pas savoir écrire ! » Il avait eu pour précepteur Sénèque, le philosophe, et Burrhus, préfet du prétoire, qui furent souvent les lâches complaisants de ses passions, car bientôt, à l'instigation de l'ambitieuse Agrippine, Néron se montra véritable monstre hypocrite, orgueilleux, grotesque, méchant, ayant tous les vices, sans aucune vertu. Il se livra aux plaisirs les plus grossiers, aux liaisons les plus vulgaires, aux dépenses les plus effrénées, ne reculant jamais devant les crimes les plus monstrueux, courant les rues pendant la nuit déguisé en esclave pour dévaliser et assassiner les passants. Il admit à sa cour le voluptueux **Pétrone**, qu'il appelait *arbiter elegantiæ*, l'arbitre du goût.

Il met à mort sa mère Agrippine qui ne voulait pas lui voir quitter sa femme Octavie pour épouser Poppée, la femme d'un courtisan ; il tue sa femme Octavie, son précepteur Burrhus, son général Corbulon, le vainqueur des Parthes, et, pour satisfaire ses goûts dépensiers, il fait mettre à mort les gens riches dont il confisquait les biens, ce qui lui permit de ferrer ses chevaux d'argent, ceux de Poppée d'or et de se construire une maison d'or. Un incendie immense détruisit Rome aux trois quarts en 64. Pendant que le feu faisait rage, au milieu des ruines et des victimes, Néron contemplait ces flammes et chantait des vers sur la ruine de Troie. Il accusa les chrétiens

d'être les auteurs de cet incendie, ce qui lui donna prétexte pour lancer contre eux un édit de persécution où furent inventés les tourments les plus raffinés. Ces témoins de la foi chrétienne furent appelés **Martyrs**.

**Pison.** — Une conjuration se forma pour délivrer Rome de Néron, à l'instigation d'un riche citoyen Calpurnius Pison, mais elle fut découverte, et les conspirateurs eurent la lâcheté de se dénoncer les uns les autres. Les plus illustres victimes furent Sénèque, le poète Lucain, le vertueux Thraséas. Néron, continuant ses folies, alla en Grèce pour se faire couronner aux jeux olympiques, mais une conspiration, organisée par **Galba**, gouverneur d'Espagne, et par Vindex, propréteur des Gaules, réussit mieux que la première.

Néron s'enfuit de Rome, abandonné de tous et se plongea un couteau dans la gorge en disant : « Quel artiste le monde va perdre ! » Il avait trente ans. Avec ce monstre s'éteignait la race des Césars de la famille d'Auguste.

**Galba** fut salué empereur par les légions d'Espagne, puis tué au bout de 7 mois. Son successeur **Othon** fut vite remplacé par le glouton **Vitellius**, proclamé par les légions du Rhin, tandis que celles d'Orient élevaient à l'empire **Flavius Vespasien**. Ce furent trois Césars de passage. Vitellius fut jeté dans le Tibre et les **Flaviens** arrivaient à l'empire avec Vespasien.

## V. — Vespasien, 69-79

**Vespasien** était général des légions de Syrie quand celles-ci le proclamèrent empereur. Sa famille était de modeste origine : son père, simple percepteur des impôts en Asie. Né à Riate, petite ville de la Sabine, **Vespasien** donna à Rome une ère de prospérité, et commença la dynastie des **Flaviens** que continuèrent ses deux fils Titus et Domitien.

Vespasien fut un général habile et un actif administrateur. Il termina la guerre des Bataves en Gaule et celle de Judée.

**Bataves.** — Ces Gaulois, profitant des guerres civiles de Rome, avaient voulu reprendre leur indépendance. Encouragés par la prophétesse Velleda, ils se révoltèrent ayant à leur tête le batave Civilis et le lingon Sabinus. Vespasien envoie contre eux son lieutenant Céréalis qui vint à bout de l'insurrection. Civilis obtint un traité honorable et Sabinus s'enfuit dans une grotte souterraine où il se cacha avec sa femme Eponine pendant neuf ans. Découverts, ils furent conduits à Rome et mis à mort tous les deux.

**En Judée,** 67-70. — Claude avait réduit la Judée en province romaine. Les Juifs y avaient été tellement pressurés par deux gouverneurs Félix et Florus, qu'ils se révoltèrent et massacrèrent les Romains. **Vespasien** avait été envoyé pour les réprimer et il allait marcher sur Jérusalem quand il fut nommé empereur.

*a)* **Ruine de Jérusalem (70).** — Il confia donc le soin de prendre cette ville à son fils **Titus.** La fête de la Pâque juive, qui ne pouvait se célébrer qu'à **Jérusalem**, avait amené dans cette ville une foule considérable de juifs étrangers, et bientôt une horrible famine y sévit. Malgré cette calamité, les juifs assiégés résistèrent pendant six mois aux assauts des légions de Titus. L'une après l'autre, les trois enceintes dont la place était entourée furent emportées par l'armée romaine.

« La ville basse alors attaquée devint un champ de bataille, chaque demeure une forteresse, et il fallut aux Romains cinq jours pour s'en rendre maîtres. Les Juifs ne demandèrent qu'une grâce, celle de se retirer au désert, comme leurs pères avaient fait en quittant l'Egypte : cette grâce leur fut refusée. Le temple et la haute ville furent arrachés à leur tour aux malheureux qui essayaient de les défendre avec l'énergie du désespoir. Titus voulait épargner le temple, mais un soldat y jeta un brandon, et l'édifice entier fut la proie des flammes avec tout ce qui l'environnait. Sur l'ordre du vainqueur irrité, la ville basse fut elle-même détruite par le feu après un affreux massacre, et de la cité de David il resta à peine quelques décombres ».

RIQUIER.

C'est alors que commença la dispersion des Juifs qui avait été prédite et qui dure encore.

1.100.000 Juifs avaient péri dans ce siège (1).

— On voit encore à Rome, l'arc-de-triomphe (Arc de Titus) élevé à l'entrée du Forum pour célébrer cette victoire.

**Son administration.** — Vespasien remit l'ordre dans le Sénat en expulsant les membres indignes ; dans l'armée en imposant une discipline sévère ; dans les finances en réalisant des économies, ce qui lui permit de rebâtir le Capitole incendié et de construire le fameux Colisée, dont nous parlerons plus loin.

(1) Ce chiffre est donné par l'historien Josèphe, mais il a été démontré géométriquement qu'il était impossible d'entasser une telle multitude à Jérusalem.

C'est le premier empereur romain qui mourut de mort naturelle.

*b*) **Titus (79-81).** — Fils de Vespasien, Titus régna avec tant de bonté et de douceur qu'il fut appelé : *Les Délices du genre humain.* Il se plaignait d'avoir perdu sa journée quand il ne l'avait signalée par aucun bienfait. A son règne se rapportent trois grandes catastrophes — un **incendie** terrible qui détruisit plusieurs quartiers de Rome — la première **éruption** du Vésuve qui engloutit les villes d'Herculanum et de Pompéï (79) sous les cendres et où périt Pline le Naturaliste — une **peste** désastreuse qui ravagea la ville. Sa bienveillance trouva à s'exercer dans ces douloureuses circonstances et le peuple le pleura comme un père.

*c*) **Domitien (81-96).** — Fut l'opposé de son frère Titus et par conséquent un exécrable empereur.

Sous son règne fut conquise par Agricola, beau-père de l'historien Tacite, la Grande-Bretagne. A part cette conquête, tous les actes de Domitien furent ceux d'un cruel tyran, faisant mettre à mort les gens qui le gênaient ou dont il désirait confisquer les biens et ordonna la deuxième persécution contre les chrétiens.

Mais bientôt un vaste complot s'organisa et il fut égorgé dans son palais. Sa mort fut un soulagement pour tous (96).

Domitien terminait la série des empereurs que Suétone appelle les **Douze Césars.**

## VI. — Trajan

La dynastie des six empereurs suivants reçut de l'histoire le nom d'Antonins emprunté à l'un d'eux. Leur règne fut l'**âge d'or de l'empire.** Ils se succédèrent, à l'exception de Commode, par voix d'**adoption**, pendant près de cent ans. Ce siècle de tranquillité et de bonne administration mérite de passer pour le siècle le plus heureux de l'histoire de l'humanité. Il est regrettable, comme nous le verrons par la suite, que les chrétiens aient subi la persécution que ces empereurs ne surent pas arrêter.

1° **Nerva (96-98).** — Ce vieillard pacifique de 70 ans avait été l'un des conjurés qui renversèrent Domitien. Proclamé empereur par le Sénat, il gouverna d'accord avec lui, ce qui diminua l'autorité prise par les prétoriens. Les murmures de ceux-ci appelèrent l'attention de **Nerva**, qui fit appel à une main plus ferme en adoptant pour

collègue en 97 un général, **Trajan.** Celui-ci devait lui succéder quelques mois après.

Nerva abolit la loi de lèse-majesté, dont les empereurs abusaient pour exiler ou condamner à mort les suspects, rappela les exilés, chassa les délateurs et donna des terres aux pauvres.

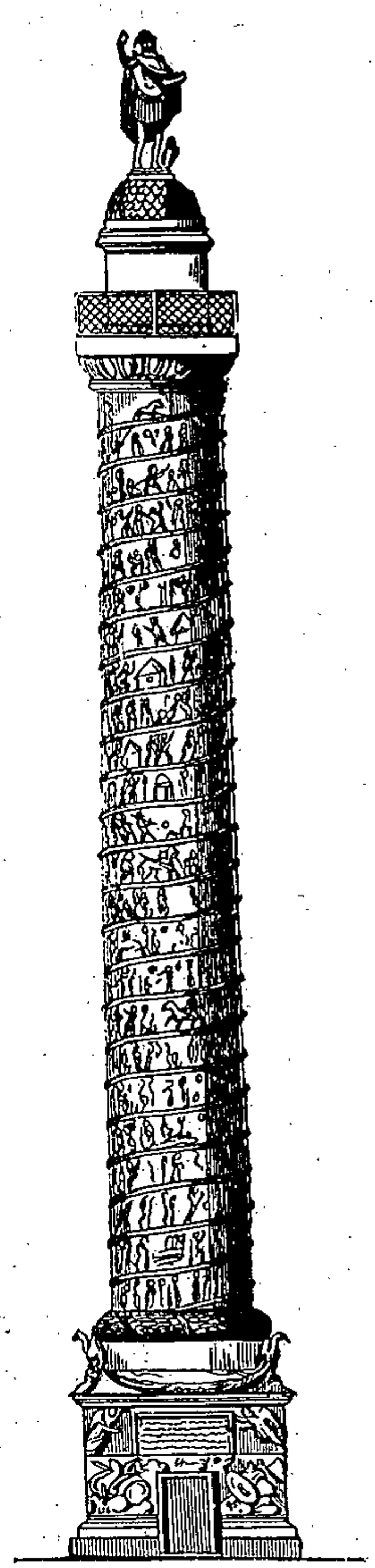
2° **TRAJAN (98-117).** — **Trajan** était né en Espagne. C'est le premier empereur qui ne fut ni Romain ni Italien. Il avait 45 ans. Fils de soldat, soldat lui-même, il avait passé sa vie dans les camps; intelligent et énergique, juste et brave, il arrivait au pouvoir avec l'estime universelle. De la Germanie où il était gouverneur, il entra à Rome sans faste, simplement, à pied, avec une petite escorte; il se rendit populaire par son administration bienfaisante et par ses conquêtes en Dacie et chez les Parthes. Il commença par envoyer les prétoriens, toujours remuants, se faire tuer glorieusement à la frontière, où les barbares germains ne cessaient d'attaquer les légions, puis il se mit tout entier aux réformes administratives de Rome et des provinces.

*a*) **Son administration.** — Il s'attacha l'*aristocratie* en ne permettant plus de proscrire les citoyens riches pour accaparer leurs biens, et les *pauvres*, en organisant un ingénieux système d'assistance publique et de crédit foncier, qui fut l'acte le plus remarquable de son gouvernement; car, pour arriver à ce merveilleux résultat, il fallait d'abord être **charitable** puisqu'il prêta sur sa cassette plus d'un million de sesterces, contre hypothèques, et aussi très **économe** dans les finances de l'empire.

Il ne voulut plus entendre parler de délations. Ceux qui s'en rendaient coupables étaient arrêtés comme des brigands; la justice la plus rigoureuse présida à tous les jugements. Il donna à Rome l'arc-de-triomphe et le Forum qui porte son nom.

Dans les provinces, l'administration fut sévèrement contrôlée, et nous pouvons lire dans sa correspondance avec Pline le Jeune comment il s'attachait à tous les détails et avec quelle justice et quel bon sens il traitait les affaires.

En Italie, il construisit des routes : une, la voie Trajane, le long de l'Adriatique; une autre longe la mer Tyrrhénienne, une troisième rejoint la voie Trajane à la voie Appienne. Enfin, d'autres routes furent établies à travers la Gaule, l'Espagne, l'Illyrie, la Grèce et deux grands ports de commerce furent construits : **Centum**



Colonne Trajane.

**Cellœ** (Civitta Vecchia) en Toscane et **Ancône**, sur l'Adriatique.

*b)* **Ses guerres**. — **La Dacie**, qui s'appelle aujourd'hui la Roumanie, avait pour roi Décébale qui devenait un voisin dangereux. De 101 à 106, Trajan y fit plusieurs campagnes difficiles. Grâce à un pont de pierre jeté sur le Danube, les légions purent entrer et vaincre enfin Décébale qui se tua.

Les Romains firent une province de la Dacie, y cultivèrent les terres, et, en souvenir de cette conquête, Trajan fit élever à Rome la **Colonne Trajane** qui s'offre encore à l'admiration des visiteurs. Nous en reparlerons plus loin.

Les **Parthes** avaient déjà été plusieurs fois en guerre avec Rome. Leur roi, Chosroës, venait de s'emparer de l'Arménie pour la donner à son fils; mais les Romains en revendiquaient la possession, De là, conflit. Trajan franchit l'Euphrate et le Tigre, entre à Babylone et à Suse, prend la Mésopotamie et les capitales des Parthes, Ctésiphon et Séleucie et réduit en provinces romaines la Mésopotamie et l'Assyrie. Il voulait recommencer les conquêtes d'Alexandre quand il tomba malade à Sélinonte en Cilicie.

Il y mourut au moment (117) où la révolte des Juifs et des tribus arabes le forçait à revenir.

Trajan peut passer pour le dernier des empereurs conquérants. Sa mémoire resta comme celle du meilleur et du plus juste des empereurs, si bien que le Sénat souhaita longtemps à l'avènement de chacun de ses successeurs « d'être plus heureux qu'Auguste et meilleur que Trajan ».

*c)* **Hadrien (117-138)**. — Hadrien, adopté par son cousin Trajan, était également espagnol. D'une instruction

solide, il était bon général, mais surtout excellent administrateur, Il pensait que Rome n'avait plus besoin de conquêtes, il abandonna même celles de Trajan, sauf la Dacie, pour éviter la guerre, et surtout pour permettre à Rome de se donner de bonnes frontières naturelles défendues par des forteresses et des retranchements, tels que le **Mur d'Hadrien**, qu'il éleva entre la Bretagne et la Calédonie (1). Cette muraille avait 15 pieds de haut, 8 de large et allait de la mer d'Irlande à l'océan germanique.

Prince pacifique, il se tient cependant sur la défensive, fortifie la ligne de défense établie sur le Rhin par Trajan. Il ne fit qu'une guerre, mais elle fut sanglante : en 132, il avait établi une colonie militaire à Jérusalem. Les Juifs se révoltèrent et pendant trois ans tinrent en échec les légions qui finirent par triompher et par se venger d'une façon terrible. 180.000 Juifs furent tués, un grand nombre vendus comme esclaves et le reste dispersé.

**Son administration.** — Hadrien mérite une place à part comme administrateur de génie. Il donna une organisation nouvelle au gouvernement en le rendant plus monarchique, en introduisant dans le droit d'heureuses innovations et en formant un Code appelé l'**Edit perpétuel** (131).

1° Il centralisa l'administration dans les bureaux (scrinia).

2° Il enleva au Sénat le pouvoir législatif pour le donner à une sorte de Conseil d'État.

3° Il favorisa l'ordre équestre en lui confiant les fonctions administratives ; les affranchis furent éloignés du palais.

4° Les lois, les édits, les sénatus-consultes, toutes les sources du droit étaient souvent contradictoires jusque là ; il chargea Salvius Julianus de les coordonner et d'en faire une espèce de Code qui fixa la jurisprudence.

5° Il donna des règlements qui mirent l'armée sur un pied nouveau. La discipline, l'exercice, l'âge, tout était mieux déterminé.

6° Enfin il ordonna de grands travaux publics et organisa des corporations ouvrières. Il fit bâtir à Tibur, la fameuse villa Hadrien, à Nîmes les arènes, à Rome le Mausolée d'Hadrien (château Saint-Ange) et en Thrace la ville d'Hadrianopolis (Andrinople).

**Ses voyages.** — Hadrien visita toutes les provinces ;

(1) La Calédonie formait tout le Nord de la Grande-Bretagne. C'était, autrement dit, l'**Ecosse**.

l'Ouest d'abord, l'Orient ensuite. Nous avons dit que pour arrêter les barbares Calédoniens, il avait fait construire le mur d'Hadrien, il passa en Gaule, en Espagne et en Afrique, construisant ou terminant des routes, et visita ensuite la Thrace, la Macédoine, la Grèce et la Sicile.

Une seconde fois, il quitte Rome pour parcourir l'Orient, laissant partout des traces de son passage : à Corinthe, des bains ; à Mantoue, un temple ; à Athènes, un cirque et différents monuments. Il visite les villes grecques célèbres, la Syrie, la Judée, l'Egypte et remonte le Nil pour revenir en Italie terminer sa vie (134-138).

A Tibur, dans sa villa de Tivoli, il fait reproduire en petit tous les monuments qu'il avait admirés dans ses voyages et ses dernières années furent attristées par des complots qu'il réprima sévèrement. Hadrien est resté dans l'histoire comme le premier des empereurs romains.

*d*) **Antonin le Pieux (138-161).** — Le nom d'**Antonin** resta à la dynastie dont nous nous occupons. C'était un riche sénateur, né à Nîmes, ville romaine, et adopté par Hadrien. Il avait déjà 53 ans. Il continua la politique de son prédécesseur et donna l'exemple de toutes vertus ; homme simple, économe et généreux, il ne pensa qu'à soulager les villes désolées par les tremblements de terre, à embellir Rome et les provinces, à éviter la guerre. Son règne fut une époque de paix ; aussi reçut-il de ses contemporains le surnom de *Père du genre humain.*

Quand il se sentit mourir, il laissa l'empire à Marcus Aurélius, qu'il avait adopté comme son fils avant même d'être empereur et qui régna sous le nom de Marc-Aurèle, le Philosophe.

## VII. — Marc-Aurèle, 161-180

*a*) **Son caractère.**— **Marc-Aurèle** qui était né à Rome, mais de parents espagnols, avait 18 ans quand il fut adopté par Antonin. Celui-ci l'avait fait élever dans son palais et lui avait donné les meilleurs maîtres de l'époque. Ce fut un **philosophe couronné**, moraliste de la secte des **Stoïciens**, qui chercha la perfection morale en pratiquant les vertus actives : « *Songe à toute heure qu'il faut agir en Romain, en homme* » se dit-il dans ses Maximes, livre intitulé Εμαυτῳ (A moi-même).

« Il faut reconnaître que sa vie privée demeura conforme à sa doctrine. D'une santé délicate, il régla minutieusement son régime pour ne pas s'user plus vite que ne le voulait la nature, et suivit, par devoir, les ordonnances de ses médecins, au nombre desquels était **Galien**,

le plus célèbre de l'antiquité après Hippocrate. Il ne connut pas les plaisirs, fut sobre et chaste, c'est-à-dire une exception, même parmi les meilleurs empereurs. »

GAGNOL.

Quoique héritier unique du trône, il s'associa son frère d'adoption **Lucius Vérus**, dont il fit son gendre, mais celui-ci fut juste le contraire de Marc-Aurèle, un second Néron, habitué des orgies nocturnes et des plaisirs coûteux. Heureusement, il n'eut aucune influence sur le gouvernement.

*b*) **Ses guerres.** — Ami de la paix, Marc-Aurèle fut cependant forcé de passer sa vie dans les camps. Il batailla surtout contre les barbares du Danube, les **Marcomans** (en Bohême), les **Quades** (en Moravie) 167. Les campagnes furent d'autant plus rudes que la peste avait décimé une partie de l'armée romaine et que l'argent ne rentrait plus dans le trésor, les récoltes ayant été mauvaises. Marc-Aurèle vendit alors les bijoux du palais et équipa les légions, qu'il conduisit lui-même, à la mort de son frère Vérus, contre les Barbares. Il n'en revint qu'en 176 pour retourner en Syrie, apaiser des révoltes et de là, retourner sur le Danube, où la guerre recommençait (1).

Il mourut à Vindobona (Vienne) à l'âge de 60 ans, 180.

*c*) **Son administration.** — Il considéra toujours la charge d'empereur comme un devoir qui devait être rempli avec la plus stricte équité. Bien qu'il fût souvent absent de Rome, il trouva le moyen d'accomplir des réformes importantes dans **la justice**, en créant les fonctionnaires, juges et administrateurs, appelés **juridici** ; dans *les finances*, en élargissant la charge des curateurs, qui devaient contrôler attentivement les administrateurs ; il développa l'*assistance publique* créée par Trajan et adoucit le traitement des esclaves.

Une **faute** cependant pèse sur sa mémoire : il ordonna la **4me persécution** générale contre les chrétiens pendant laquelle souffrirent le plus atroce martyre saint Pothin et sainte Blandine, à Lyon.

(1) C'est dans l'une de ces campagnes que se distingua la **Légion fulminante**. Il y avait dans l'armée romaine beaucoup de soldats chrétiens et un jour que les Romains altérés ne pouvaient plus avancer faute d'eau, les chrétiens se jetèrent à genoux et aussitôt de gros nuages s'amoncelèrent dans le ciel et la pluie tomba en abondance. Les Quades, profitant du désordre des Romains fondirent sur eux, mais ils furent détruits par l'orage et la grêle et les Romains épargnés.

On lui reproche également son indulgence pour les désordres de sa femme **Faustine**, et pour ceux de son fils Commode qui devait lui succéder.

*d*) **Commode, 180-192.** — Ce jeune homme de 17 ans prit le pouvoir, mais son règne de douze ans, trop long tissu d'injustices, de cruautés, de corruptions, de débauches et de folies, fait tache dans l'histoire des Antonins.

Trop occupé de ses plaisirs, **Commode** négligea l'intérêt public, laissa l'administration aux mains de son favori, le phrygien Cléandre, qui fit argent de tout et surtout de l'honneur et de la vie des citoyens.

Aussi l'empire tombait dans une rapide **décadence.**

Commode, après une vie passée surtout dans les cirques, où il descendit plus de 700 fois pour combattre les gladiateurs, périt, étranglé de la main d'un athlète, en 192.

---

# VINGTIÈME LEÇON

## PROGRAMME OFFICIEL

**L'EMPIRE** (suite)

**La défense des frontières.**
**Les monuments, les routes. —**
**Les mœurs, les spectacles, le cirque.**
**Pompéï.**

## I. — La défense des frontières

Les frontières de l'empire romain furent organisées :
Au N., la Manche, le Rhin, le Danube, la Mer Noire.
A l'O., l'Océan.
Au S., les déserts africains.
A l'E., les déserts de l'Arabie.

Sur chaque frontière se trouvait une armée, à côté de laquelle s'installaient des commerçants dont le nombre augmenta avec les vieux soldats qui y restaient.

Au Nord, Auguste avait placé les deux plus fortes armées : l'armée du Rhin (8 légions); l'armée du Danube. La superficie de cet immense empire était de neuf fois celle de la France. Il y avait environ 200 millions d'habitants.

L'armée du Rhin était divisée en deux : le corps de Basse-Germanie qui avait son camp à Vétéra-Castra défendait le Rhin depuis son embouchure jusqu'aux montagnes et le corps de Haute Germanie qui avait son camp à Mayence et défendait tout le reste du Rhin, jusqu'au lac de Constance. L'armée du Danube qui défendait quatre provinces : l'Illyrie, la Dalmatie, la Pannonie et la Mœsie (aujourd'hui Bulgarie).

Auguste se trouvait donc à la tête du plus vaste empire qu'on eût vu : l'Espagne, la France, l'Italie, la Bavière, l'Autriche, la Hongrie, la Turquie d'Europe ; toute l'Asie-Mineure, la Syrie, l'Egypte, et l'Afrique du Nord. A la tête de toutes ces provinces se trouvait un gouverneur romain.

## II. — **Monuments** (1)

*a*) **Caractères.** — « Il n'y eut pas à Rome comme en Grèce de grands sculpteurs ni de grands peintres. L'art romain fut **l'architecture** ; les œuvres d'art romaines furent des **monuments**. Les Romains imitèrent les Grecs en architecture comme dans les autres arts ; ils adoptèrent l'usage grec des colonnes et des chapiteaux et se mirent à construire des maisons à la grecque. Mais ils employèrent un système de construction dont les Grecs ne se servaient pas pour leurs monuments : la **voûte**, qui consiste à disposer en arc de cercle des pierres taillées jointes l'une à l'autre de façon à être retenues ensemble par une pierre placée en haut, au milieu, *la clef de voûte*. Au moyen de la voûte, ils purent construire des édifices plus vastes et plus hauts que ceux des Grecs.

Ils n'avaient besoin de pierres taillées que pour les voûtes et pour le revêtement de leurs constructions. Ils bâtissaient l'intérieur des murs avec des matériaux grossiers, des pierres brutes, des cailloux, des briques reliées ensemble par un mortier très solide fait de sable et de chaux. Ces matériaux se trouvaient partout ; les Romains purent ainsi bâtir des monuments dans tout l'empire ».

SEIGNOBOS. *Histoire du peuple romain.*

« Au point de vue esthétique, la Grèce cherche avant tout l'harmonie des proportions et la perfection de l'œuvre ;

(1) Rome eut tant de monuments, citadelles, arcs-de-triomphe, temples, ponts, aqueducs, colonnes, amphithéâtres, thermes, etc., que la simple nomenclature dépasserait les limites de ce Résumé. Nous signalerons les principaux et pour les autres, qu'on nous permette de renvoyer aux études spéciales, entre autres : *Rome et ses Monuments*, de Pélade, lib. Beauchesne.

Rome veut la grandeur réelle et la puissance de l'effet. La Grèce veut surtout produire l'impression du charme et de la beauté pure ; Rome veut surtout étonner et dominer. Elle n'a jamais été dépassée dans les grands travaux d'utilité publique, parce que, malgré son esprit pratique, même dans ses aqueducs, ses ponts, etc., elle ne se désintéresse jamais de l'art et veut réunir le beau à l'utile ».

ROGER PEYRE.

**Style nouveau.** — « Les Romains avaient trouvé par eux-mêmes le cintre et la voûte, en combinant ces deux éléments avec l'architecture grecque (1), ils en formèrent un style nouveau, remarquable surtout par sa majesté. Ce style devait donner naissance en Occident au style **roman** d'abord (plein cintre), puis au style **gothique** (ogive), et en Orient, au style **byzantin** et **arabe**, dont le caractère distinctif est la coupole ». GAGNOL.

*b*) **Monuments du Forum**. — Il n'y a pas dans le monde entier un endroit aussi célèbre et aussi fécond que le Forum romain. Toute l'histoire de Rome est là et au Capitole, car c'est du Forum que s'est bien des fois décidé le sort des nations.

Il est nécessaire de distinguer les quatre Forums célèbres: **l'Ancien** et **Grand Forum romain**, le **Forum** de **César**, le **Forum d'Auguste** et le **Forum** de **Trajan.**

1° Le **Grand Forum romain** (2) le premier, était situé sur l'emplacement d'un ancien marais, devenu terrain herbeux ondulé et dominé par les deux collines du Palatin et du Capitole. Tullus Hostilius y avait bâti la **Curie** pour les sénateurs. Tarquin l'Ancien donna au Forum la forme d'un parallélogramme et c'est sous la République qu'on y annexa d'autres forums plus vastes et plus luxueux. En partant du nord, c'est-à-dire du Capitole, on rencontrait le **temple de Saturne,** où était le trésor de l'Etat, le **temple de la Concorde**, trésor militaire, la **Grœcostase,** maison des ambassadeurs étrangers, la **prison Mamertine** ; à l'est, le palais du Sénat (28 mètres de long, 25 mètres de large) ; au sud, l'**arc-de-triomphe** de **Fabius Maximus**, le **temple de Vesta**, le **temple** de **Castor** et **Pollux** ; à l'ouest, se trouvaient des boutiques de bouchers et de banquiers; au centre, un grand nombre de statues en pierre, en marbre et en bronze. Signalons aussi les Rostres, tribunes aux harangues.

(1) Voir notre Résumé de l'Histoire des Grecs.
(2) Ces détails sont résumés de *l'Ancien Rome*, de Lanciani.

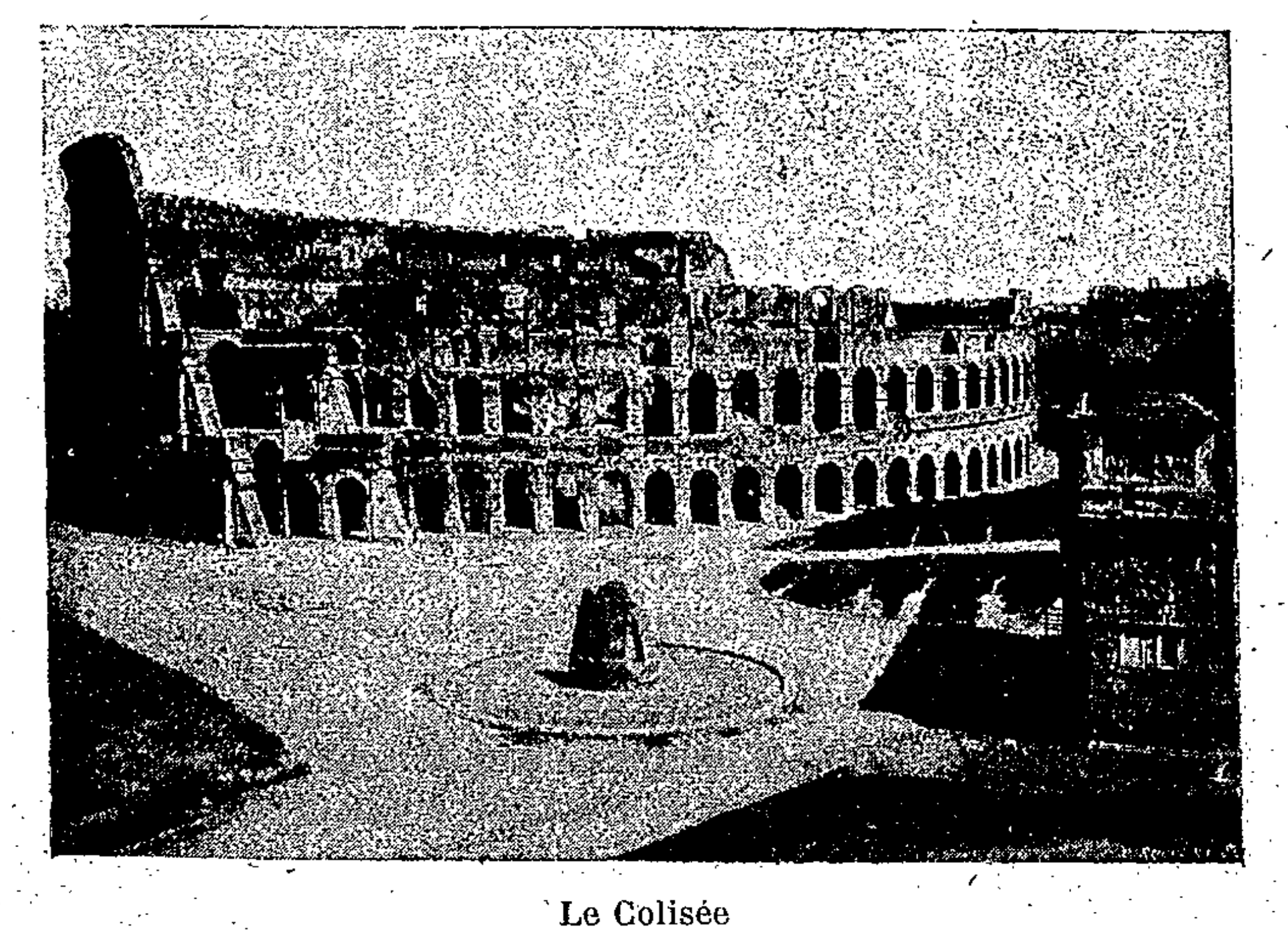
2° **Forum de César.** — En 54 av. J.-C. Æmilius Paulus acheta un immense terrain sur le côté oriental du Forum, bâtit la Basilica Æmilia et en 51 César y dépensa 25 millions pour embellir cette place.

3° **Forum d'Auguste** ou de **Mars** dans lequel étaient groupées les statues de tous les généraux qui avaient conquis le monde.

Vespasien et Domitien donnèrent une suite au Forum d'Auguste.

4° **Forum de Trajan**, le plus splendide monument de la vieille Rome. Ce n'était pas une simple place ; ce Forum était divisé en plusieurs parties : les **propylées** ou arc-de-triomphe de l'empereur ; la **Statue équestre**, la **colonne** monumentale et le **temple de Trajan**.

*c*) **Le Colisée.** — De tous les monuments si grandioses des Romains, le plus vaste, le plus imposant est l'amphithéâtre Flavien appelé par le peuple **Colisée** (de *Colosse*).



Le Colisée

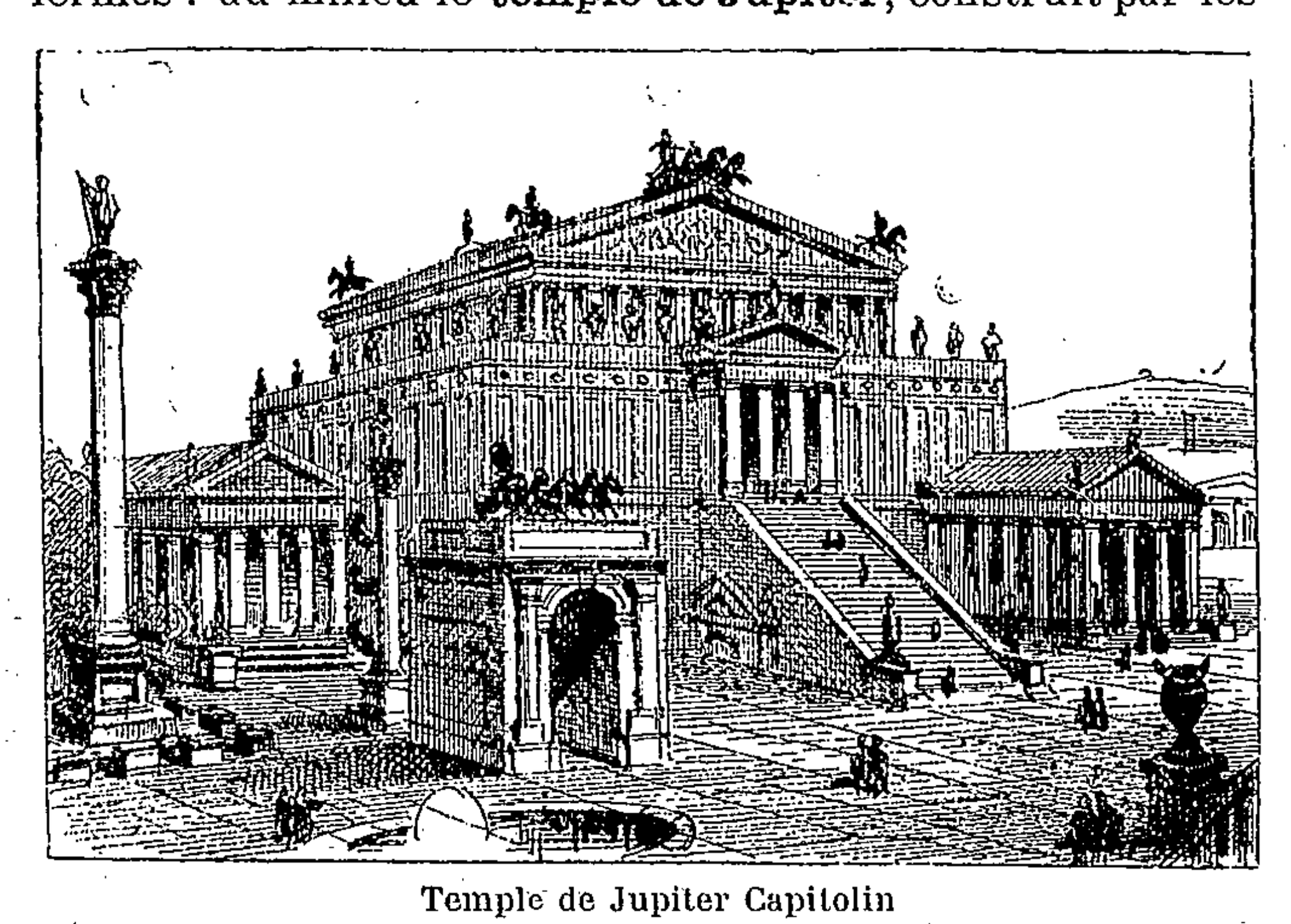
Malheureusement, il ne s'y rattache guère que des souvenirs de sang. C'est dans cette enceinte que se livraient les combats de gladiateurs et d'animaux féroces et que coula le sang d'une multitude de martyrs.

Il contenait cent mille spectateurs dans les 58 rangs de

gradins superposés. Pendant les fêtes, on étendait un grand voile qui reposait sur 200 colonnes de bronze. Une gravure seule peut donner une idée de ce monument.

Il a 188 mètres de long, 156 de large et 50 de haut. L'arène a 76 mètres de long sur 46 de large.

*d*) **Le Capitole.** — Pas un monument n'a, dans le monde entier un passé rempli de tant de souvenirs historiques que le Capitole, dont l'origine, presque aussi ancienne que celle de Rome, est entourée de légendes fabuleuses. C'était d'abord une forteresse bâtie sur le rocher Tarpéian (1) ; trois temples superbes y furent renfermés : au milieu le **temple de Jupiter**, construit par les



Temple de Jupiter Capitolin

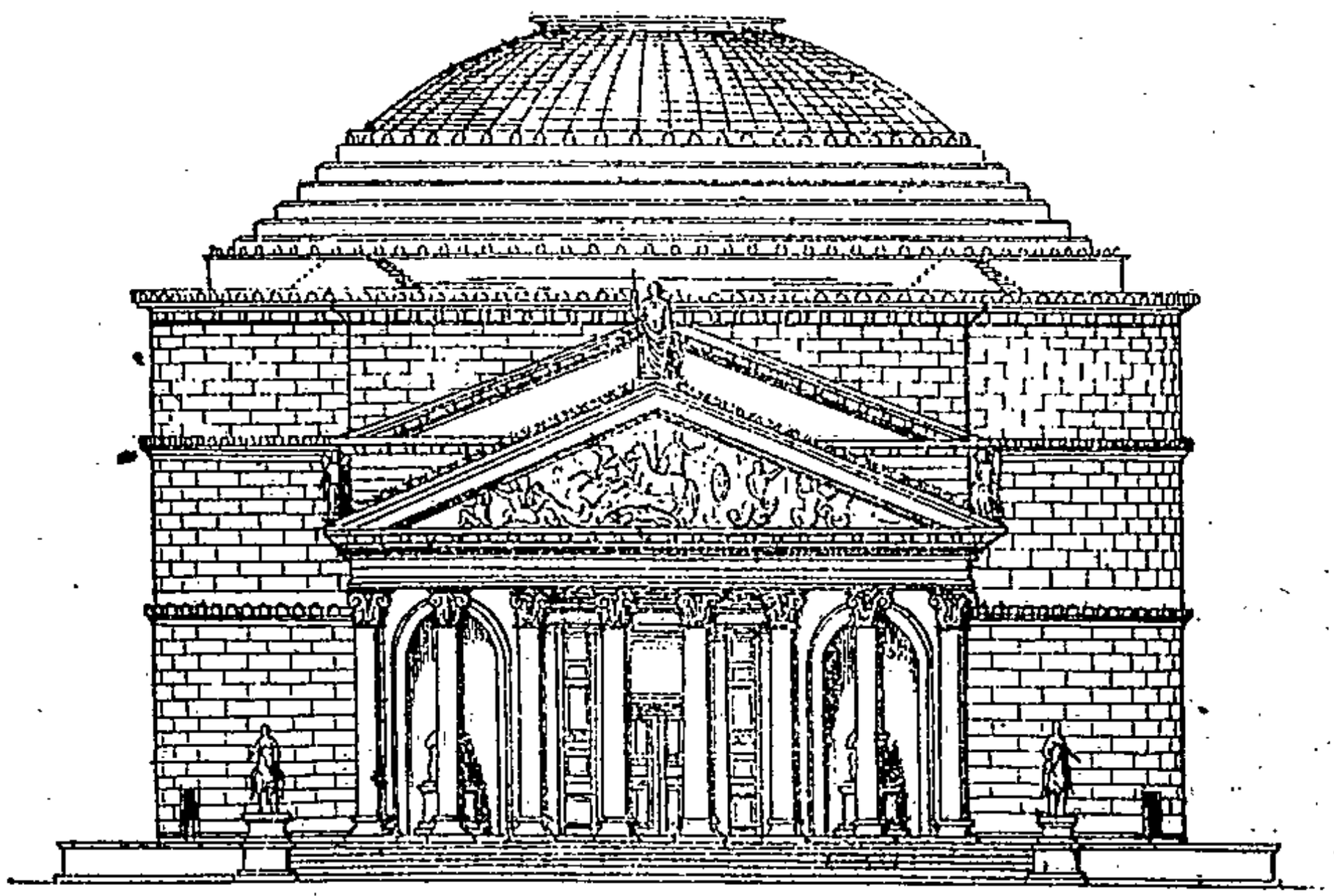
Tarquins, à droite, celui de **Minerve**, et à gauche, celui de **Junon.**

On y montait par un escalier de cent marches. Ce temple magnifique reçut, des consuls et des empereurs, les plus riches offrandes en vases, boucliers, et chars d'or et d'argent. Le Capitole fut brûlé trois fois, pendant les troubles de Marius, de Vitellius et sur la fin du règne de Vespasien. Restauré par le soin des papes, le Capitole renferme

(1) Un côté de la forteresse s'appuyait sur la roche Tarpéienne qui en rendait cette partie tout à fait inaccessible. Cette roche, un des remparts du Capitole, était un lieu de supplice d'où l'on précipitait les condamnés politiques sur les rocs aigus qui entouraient sa base.

aujourd'hui des chefs-d'œuvre : la statue équestre de Marc-Aurèle, au sommet de l'escalier. les statues en marbre de César et d'Auguste, la louve allaitant Romulus et Rémus et sur le haut de la tour, la statue de la Rome républicaine, une croix à la main droite, symbolisant ainsi le triomphe du Christianisme sur le monde païen.

*e*) **Le Panthéon d'Agrippa.** — De tous les monuments de Rome, le plus régulier, le plus beau et le mieux conservé est le Panthéon, élevé par Agrippa, gendre d'Auguste et dédié à tous les dieux pour éterniser la mémoire de la



Le Panthéon à Rome.

bataille d'Actium. Brûlé en partie sous Titus et sous Trajan, il fut restauré par Septime Sévère dans sa première architecture.

« La forme est circulaire, et il est couvert d'une voûte hémisphérique de 43m50 de diamètre, mesure qui est aussi celle de la hauteur de l'édifice. Cette coupole qui est un chef-d'œuvre de construction, n'a pas bougé depuis près de deux mille ans, et fait encore l'admiration des architectes. La façade se compose d'un portique tout à fait d'aspect grec. Il a 35m50 de développement sur 15 mètres de profondeur. Il est formé de 16 colonnes corinthiennes en granit gris de 14 mètres de hauteur, surmontées d'un fronton. Une des particularités de l'architecture du **Panthéon**, c'était l'adjonction du métal à la maçonne-

rie, pour les chapiteaux et pour les rosaces des caissons de la voûte ; mais il en reste peu de chose. »

ROGER PEYRE, p. 165.

Le Panthéon est aujourd'hui l'église Sainte-Marie des Martyrs et renferme les tombeaux de certaines célébrités, entre autres Raphaël.

*f*) **Colonne Trajane.** — Cette colonne permet d'apprécier le développement de l'art du bas-relief sur les arcs de triomphe et les colonnes. « La colonne Trajane comprend cent sujets et plus de 2.500 figures.

Les figures, au lieu d'être disposées comme au Parthénon, sans grand relief, le plus souvent de profil, de manière à valoir par elle-mêmes, sont accumulées, superposées comme dans des peintures. Mais les détails caractéristiques de la fonction ou de la nationalité du personnage, les types, les costumes, les armures, la disposition des groupes, la nature des sujets, font de ce monument un monument historique à peu près unique, et l'on a pu dire que la colonne Trajane était pour la vie militaire des anciens Romains, ce que Pompéï est pour leur vie civile ».

ROGER PEYRE, 191.

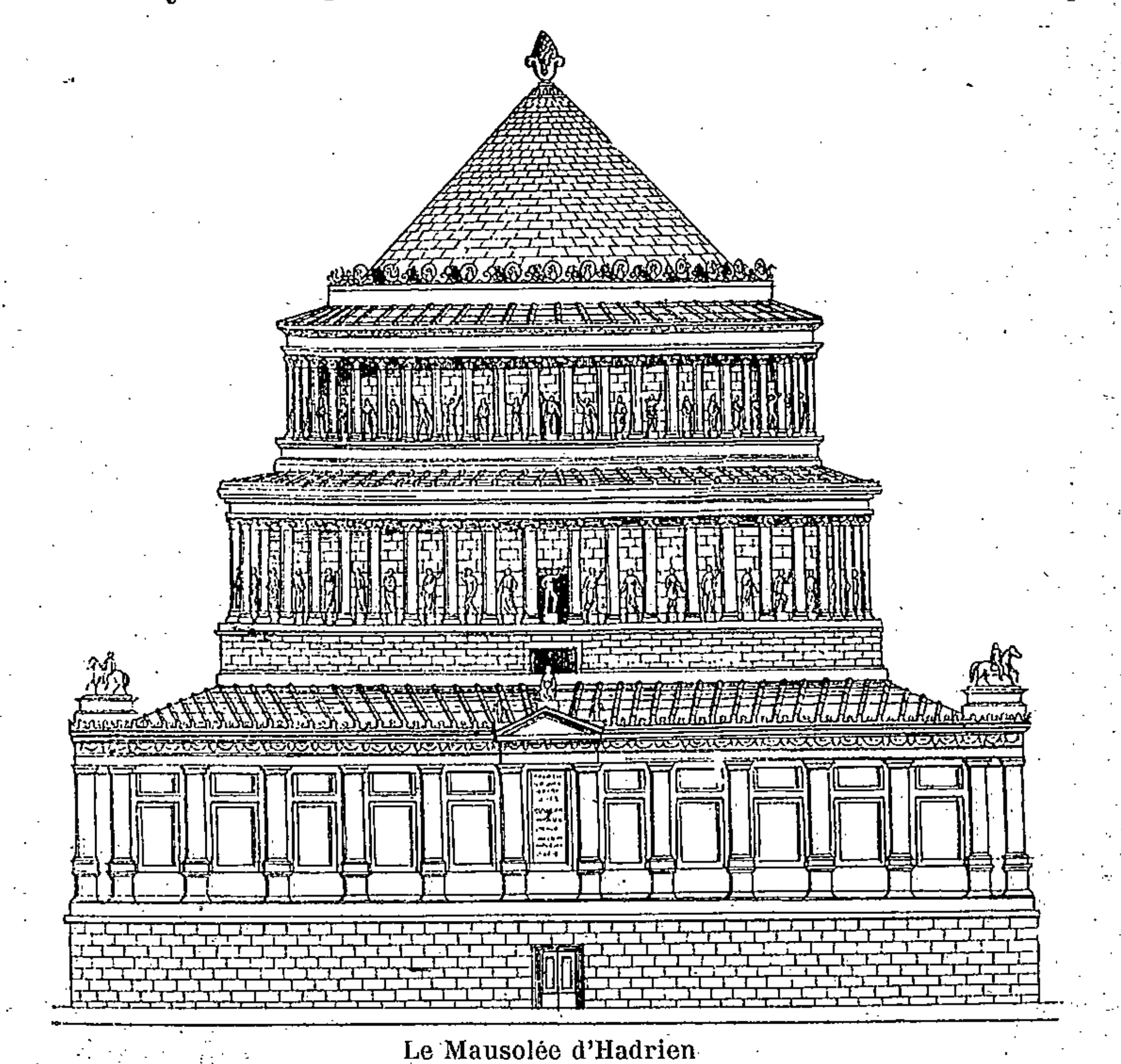
*g*) **Le Mausolée d'Hadrien** (aujourd'hui **Château Saint-Ange**). Construit en l'an 136 par l'empereur Hadrien, ne ressemblait pas à ce qu'on en voit de nos jours. C'était un vaste cercle de 80 mètres de diamètre recouvert par un dôme et garni à l'intérieur de trois rangs superposés de statues en marbre le long des murs. Il contenait des caveaux souterrains qui allaient jusque sous le Tibre.

*h*) **Arcs-de-Triomphe. — Aqueducs. — Thermes. — Ponts.** Il serait trop long d'énumérer tous ces chefs-d'œuvre d'architecture et de sculpture. Signalons seulement les **Thermes** d'Agrippa, de Néron, de Titus, de Trajan, de Caracalla. Ces derniers, élevés sur des chambres voûtées qui servaient de magasins et de calorifères, comprenaient : 1° un grand bassin d'eau froide en marbre ; 2° une grande salle d'étuves (50 m. sur 25) ornée d'épaisses colonnes de granit ; 3° une grande salle chauffée entourée de petites salles de bains ; 4° deux immenses galeries à colonnes ; 5° des vestiaires ; 6° des salles de friction ; tout cela pavé de mosaïques, orné de statues et de tableaux. A côté s'étendait un grand jardin entouré d'une enceinte de bâtiments, formée d'un portique, de bibliothèques, de gymnases, de salles de conversation. L'eau arrivait par un aqueduc dans un réservoir formé de soixante grandes chambres voûtées ».

SEIGNOBOS.

Dans la partie la mieux conservée de ces thermes, on a fait un musée qui contient aujourd'hui quantité d'objets curieux retrouvés dans les fouilles.

Signalons également **l'Arc de Titus** situé sur le point culminant de la voie sacrée, le plus beau par la pureté de son style et le grandiose de son architecture, décoré de

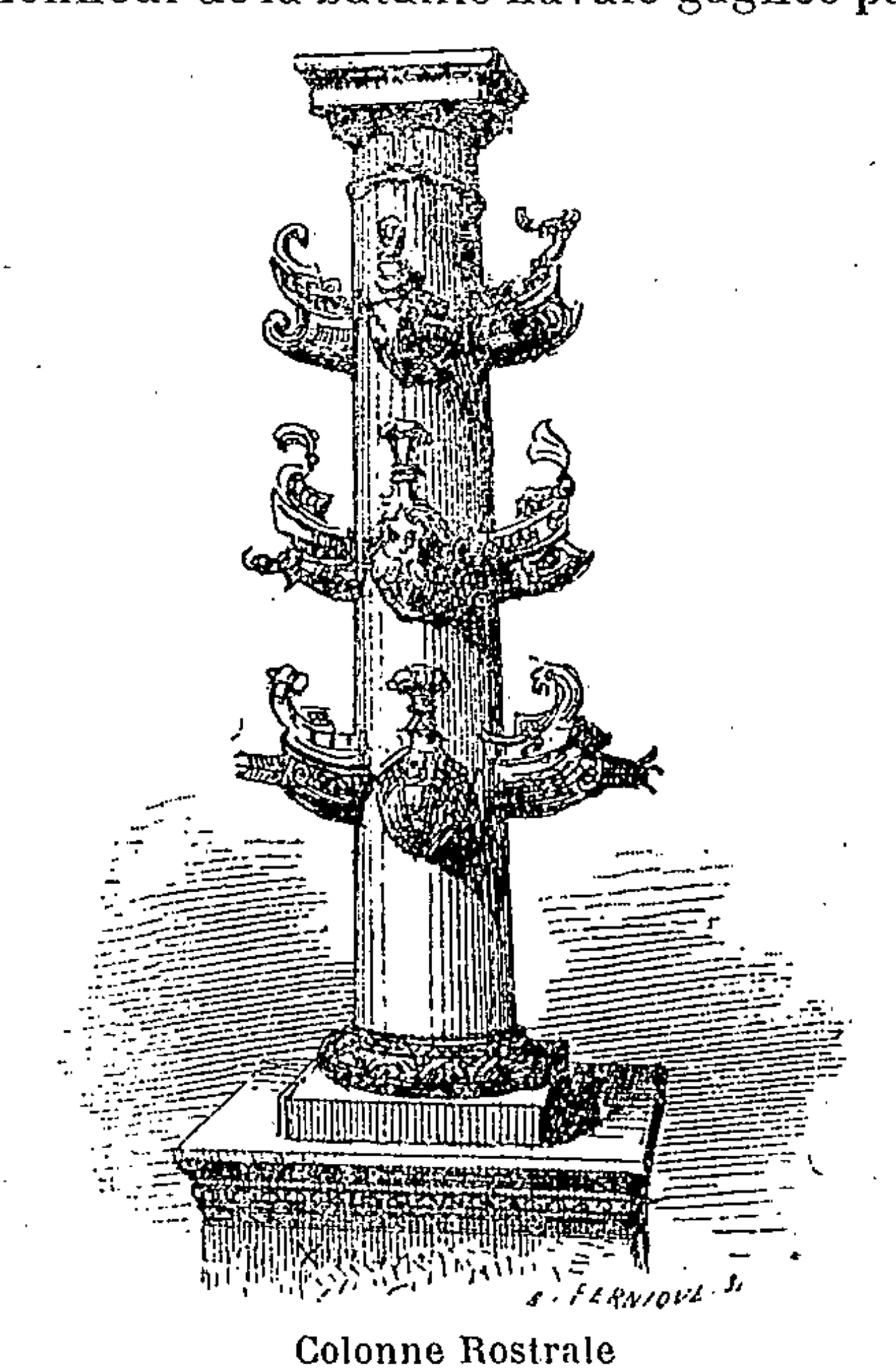


Le Mausolée d'Hadrien

quatre belles colonnes corinthiennes et de magnifiques bas-reliefs. Ceux-ci nous représentent, entre autres choses, les ornements du temple de Jérusalem, le chandelier d'or, la table des pains de propitiation, etc. Cet arc fut élevé en mémoire de la prise de Jérusalem par le Sénat et le peuple romain. On y lit cette inscription : « Senatus populus que romanus divo Tito imperatori ».

1. **Colonnes rostrales**. — Il y en avait cinq sur le Forum.

Elles étaient ainsi nommées parce que leur fût était orné de rostres ou éperons de navires. Le première fut élevée en 492 en l'honneur de la bataille navale gagnée par Duilius



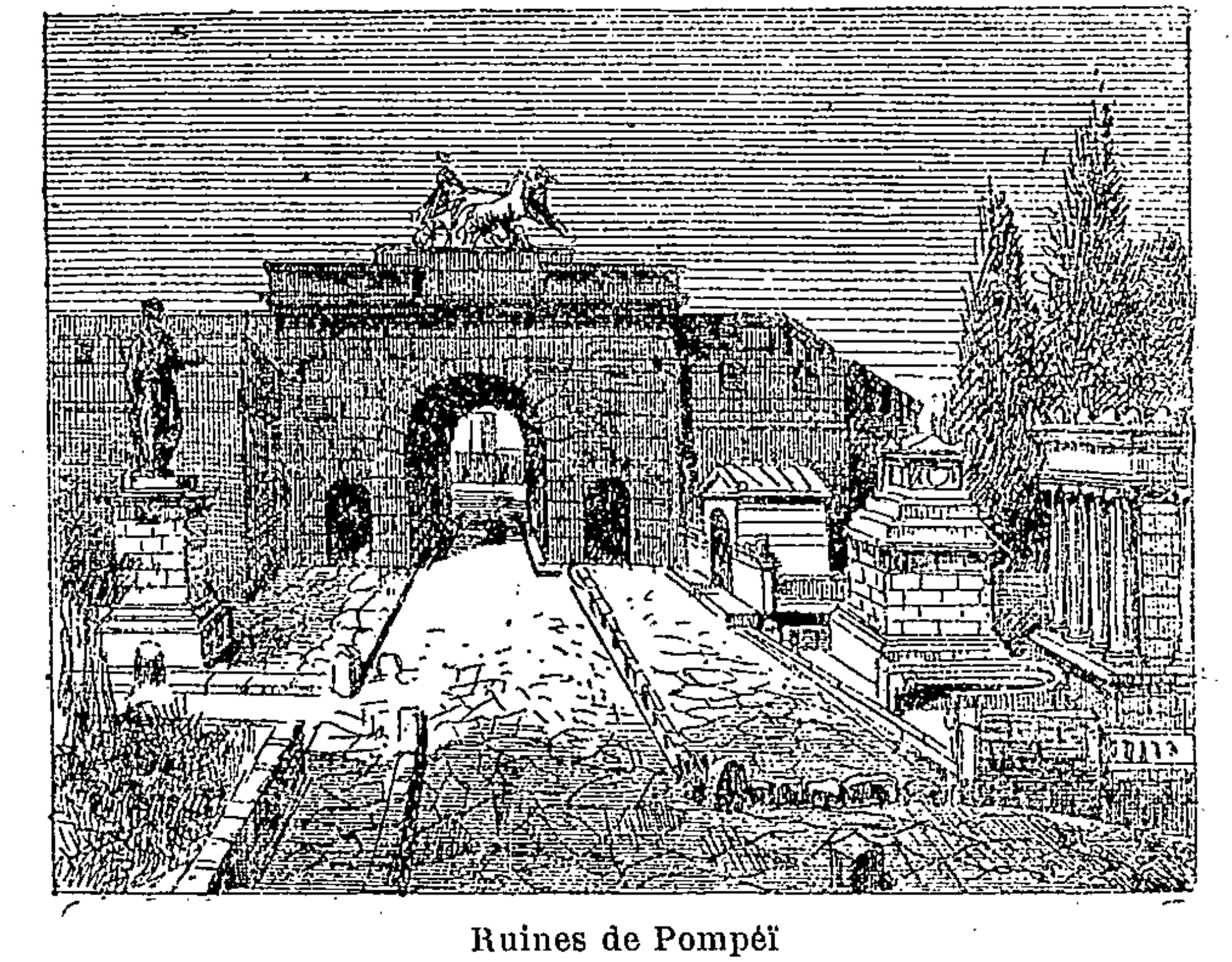
Colonne Rostrale

sur les Carthaginois. C'est Auguste qui érigea les quatre autres avec des rostres pris à la bataille d'Actium.

## III. — **Pompéï**

Le Vésuve nous a conservé en l'ensevelissant (79) toute une ville antique qui semble abandonnée d'hier. Pompéï est, dans son ensemble, le plus curieux, le plus important des monuments romains. Herculanum aurait été bien plus intéressante encore, et les morceaux remarquables que des fouilles isolées et peu nombreuses en ont déjà révélés, nous font comprendre combien on y aurait trouvé plus qu'à Pompéï. Mais les conditions dans lesquelles s'est passée la catastrophe et les villes nouvelles qui se sont construites au-dessus de la ville disparue ne permettent pas de la rendre au jour ». R. Peyre.

« Les maisons de la ville, recouvertes pendant des siècles, ont été déblayées de nos jours, et nous retrouvons les rues, les immeubles, le mobilier des intérieurs, leur décoration, les boutiques avec leurs accessoires, les murs avec leurs inscriptions et leurs affiches, les cadavres des gens surpris par le fléau. Cette ville, qui était une petite



Ruines de Pompéï

ville de bains de mer, avait deux théâtres, dont l'un contenait cinq mille personnes. Les peintures murales, les bijoux, les ustensiles de ménage et de toilette, tous les objets familiers s'y rencontrent en grand nombre et nous ont permis de reconstituer la vie intime des hommes de ce temps en Italie. » A. MALET, p. 410.

## IV. — **Routes et postes**

Les provinces, l'Italie et la Gaule surtout ont vu s'élever un nombre considérable de constructions de toutes sortes. En Italie, on a retrouvé les ruines de quatre-vingts amphithéâtres ; en Espagne, signalons le fameux pont d'Alcantara, sur le Tage, l'Aqueduc de Ségovie ; en Gaule, les arènes et la Maison carrée de Nîmes, l'arc-de-triomphe et le théâtre d'Orange, les arènes d'Arles, le **Pont du Gard,** etc., et quantité de **routes** qui étaient de véritables cons-

tructions. On creusait d'abord jusqu'à ce qu'on eût trouvé un sol résistant, puis on y superposait trois couches de matériaux, des cailloux, des pierres cimentées, et un mélange de briques et de ciment avant de recouvrir le tout d'un pavage en pierres plates et dures qui rendaient ces routes à peu près indestructibles.

*M*aison carrée à Nîmes

Les routes étaient, à cette époque, partagées en deux catégories : les *voies publiques royales, viæ publicæ regales*, établies aux frais publics ; les *voies vicinales, viæ vicinales*, partant des routes publiques pour sillonner les campagnes, et construites aux frais des communes ou *pagi*.

Aux voies existant déjà en Italie, en Grèce, en Epire, en Macédoine, et d'Italie en Espagne, Auguste en ajouta d'autres à travers les Alpes et dans les deux Gaules, aboutissant toutes au *Milliaire d'or*, élevé au milieu du Forum.

La plus ancienne et la plus célèbre des voies romaines, connue sous le nom de *voie Appienne*, fut construite par le censeur Appius, au plus fort de la guerre contre les Samnites ; elle conduisait à travers les marais Pontins, de Rome à Capoue ; elle fut prolongée dans la suite jusqu'à Brindes. La voie *Emilienne* aboutissait à Rimini, et la voie *Aurélienne* à Civita-Vecchia, plus tard à la ville d'Arles.

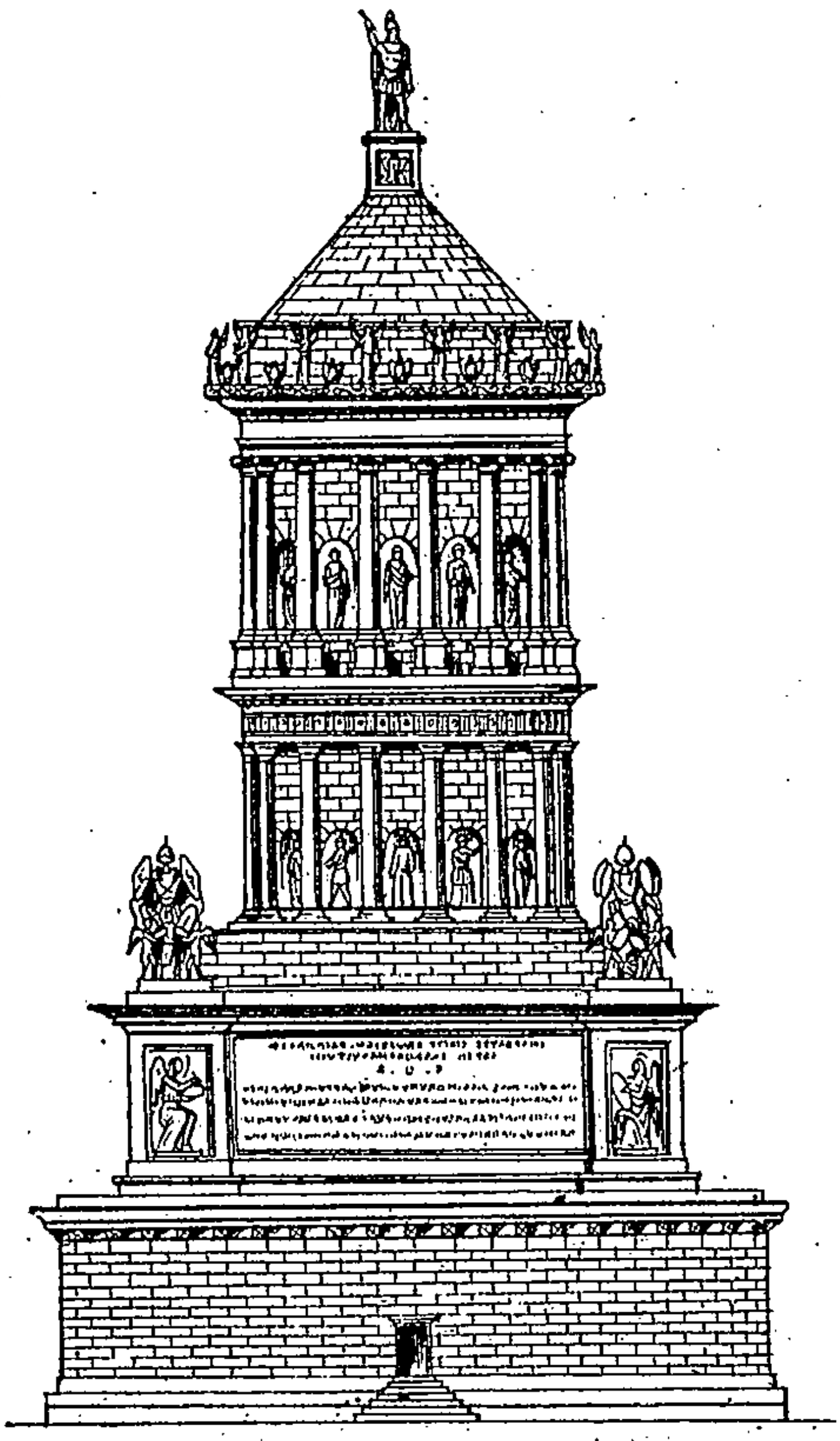
Ces routes, ordinairement tracées en ligne droite, franchissaient les vallées sur des viaducs en maçonnerie ; elles étaient formées de trois couches superposées de pierres et de ciment, qui leur donnaient une grande solidité. Au milieu, s'élevait une sorte de chaussée, large d'environ 15 pieds, bien pavée et convexe pour faciliter l'écoulement des eaux. C'était le passage réservé aux chariots. Il y avait de chaque côté une sorte de trottoir qui était à peu près de la même largeur et servait aux piétons.

On trouvait sur la route, de douze en douze pieds, des marches en pierre pour aider le voyageur à monter à cheval ; précaution fort utile, car les anciens ne connaissaient point l'usage des étriers. Les bornes *milliaires*, placées de mille en mille, indiquaient aux passants la distance de Rome ou d'une autre ville importante (1).

Sur toutes ces routes un *service de poste* régulier fut

(1) A. M. D. G. *Histoire Romaine.*

organisé. Les messagers du prince et les armées pouvaient se porter rapidement d'une province à l'autre ; le commerce, la civilisation y gagnèrent ; et une vie nouvelle circula dans cet empire si admirablement disposé pour une grande et longue existence.



Temple du Soleil à Rome (sous l'Emp. Aurélien) en 270

## V. — Les mœurs

*a*) **Loi sur les héritages.** — Parmi les lois d'Auguste sur la *réforme des mœurs*, les plus célèbres furent les

lois sur le mariage, appelées *leges caducariæ*, la *lex Julia de maritandis ordinibus* et la *lex Pappia Poppæa* : c'était le monument législatif le plus considérable depuis la loi des XII Tables. Auguste avait voulu combattre la captation des héritages, qui était devenue un véritable métier, et favoriser les mariages. D'après ses lois, le célibataire ou la personne sans enfant (*orbus*) furent privés des héritages, le premier entièrement, le deuxième pour la moitié ; en se mariant dans les cent jours, le célibataire pouvait profiter du testament. Les biens qui devenaient ainsi *caducs* passaient aux plus proches héritiers avec enfant compris dans le testament, ou à leur défaut à l'*ærarium*. Malheureusement, l'efficacité de ces lois ne fut que passagère parce que, comme le dit le poète Horace, les lois ont peu d'effet, quand les mœurs ne sont pas bonnes.

*b*) **Sur le luxe.** — Pour modérer le *luxe*, l'empereur fit une loi d'après laquelle la dépense pour les noces et les fêtes qui s'ensuivaient ne devait pas dépasser 100 sesterces ; prescription qui dut être bien rarement observée (1).

*c*) **Exemple d'Auguste.** — Auguste donna lui-même l'exemple de la *simplicité* et de la *frugalité*, il continua d'habiter l'ancienne maison d'Hortensius, sur le Palatin (d'où le nom *palatium*, *palais*), demeure petite et sans grands ornements, avec des portiques étroits, en simple pierre d'Albano ; sur la porte modeste, on voyait la couronne de chêne et de laurier, qui lui avait été solennellement décernée comme au sauveur des citoyens, au vainqueur des ennemis de Rome.

En hiver, Auguste s'habillait d'une camisole de laine, de quatre tuniques et d'une grosse toge, les pieds dans des pantoufles, chaque jambe et chaque cuisse emmaillotée d'étoffes. Auprès de lui étaient toujours des costumes pour se montrer en public, et une chaussure à talons pour paraître plus grand. Il buvait ordinairement de l'eau froide trempée de pain, de concombre, de laitues ou de pommes.

Sa parure l'occupait si peu, qu'il faisait couper sa barbe et ses cheveux blonds par plusieurs barbiers en même temps pendant qu'il lisait ou qu'il écrivait.

Avec sa faible santé, rien ne demeurait en retard : après le souper, il se mettait sur un lit de travail, expédiait ses ordres, réglait chaque affaire et contrôlait sévèrement la conduite de chacun.

(1) Guiraud et Lacour Gayet, *Histoire Romaine*.

*d*) **Les visites.** — Les visites de politesse et d'affaires, les solennités, comme la prise de la toge virile, les fiançailles, les noces, l'entrée en charge des magistrats avaient lieu de grand matin ; les enterrements seuls se célébraient l'après-midi. Il était très difficile de se faire recevoir chez les gens de qualité, quand on allait chez eux pour réclamer un service ou une protection ; il fallait d'abord passer chez le portier dont on achetait les bonnes grâces. Puis, après un séjour d'attente dans l'**atrium**, entrer en négociation avec les affranchis chargés de l'intérieur, être reçu par l'huissier (**nomenclator**) qui appelait les visiteurs les uns après les autres.

*e*) **La journée.** — Galien décrit ainsi l'emploi ordinaire de la journée d'un Romain : De bonne heure, chacun fait ses visites, puis une foule de gens se portent au Forum pour écouter les débats judiciaires ; une foule plus grande encore va voir les courses de chars et les pantomimes ; beaucoup passent leur temps aux dés, dans les bains, à boire, ou à d'autres plaisirs, jusqu'à ce que le soir on se retrouve dans les festins, où l'on a pour divertissement non pas de la musique, ni des conversations sérieuses, mais des orgies et des débauches qui se prolongent souvent jusqu'au lendemain.

*f*) **Lectures publiques.** — Ces lectures étaient à peu près ce que nous appelons aujourd'hui les conférences. Elles eurent une vogue immense dans la seconde moitié du premier siècle. Le lecteur devait observer certaines règles de prononciation, de geste et d'accent. Il y avait quatre manières d'applaudir : l'un criait : « bien ! très bien ! » ; un autre battait des mains ; un troisième frappait le sol du pied ; un quatrième enfin agitait sa toge.

*g*) **Les cabarets.** — C'étaient plutôt des espèces de restaurants (**popinæ**) où l'on vendait des aliments cuits, des **cicers** ou pois bouillis, de la **polenta**, gruau d'orge et surtout de la viande de porc avec des ingrédients très relevés. Les **popinæ** étaient généralement malpropres et fréquentées surtout par les esclaves, les assassins, les voleurs ; il est juste de dire que les patrons ne valaient guère mieux que leurs clients. Les gens d'une classe plus relevée se réunissaient dans le **thermopoles** où allaient de préférence les Grecs. Les **vinariæ** étaient des sortes de tavernes où l'on détaillait des vins de toutes qualités (1).

(1) Pour plus de détails, nous recommandons l'ouvrage de Dézobry, *Rome au siècle d'Auguste* ; chez Delagrave.

## VI. — Les spectacles

Les spectacles ont joué un grand rôle dans la vie romaine. Sous Auguste on comptait sept spectacles annuels avec une durée totale de 66 jours. Sous l'empire il y eut 175 jours de fêtes, sans compter les spectacles extraordinaires que fixaient les circonstances de tel ou tel événement. Ces spectacles étaient célébrés au cirque, à l'amphithéâtre, au théâtre, dans le stade.

*a*) **Au cirque.** — Il y eut sans aucun doute, au cirque des combats simulés et des parades militaires, mais ce qui y domina, ce furent les **courses de chars.** Primitivement les citoyens eux-mêmes conduisaient leurs chars mais cela devint un métier, assez lucratif d'ailleurs, réservé à des gens de peu, à qui l'on donnait non-seulement des couronnes, mais encore de l'argent. Quelques-uns de ces conducteurs devinrent très riches. Comme il y avait ordinairement quatre chars, par course, il se forma quatre associations de propriétaires dont chacun avait sa couleur : le blanc, le rouge, le vert et le bleu. Le public pariait pour l'une ou l'autre de ces couleurs.

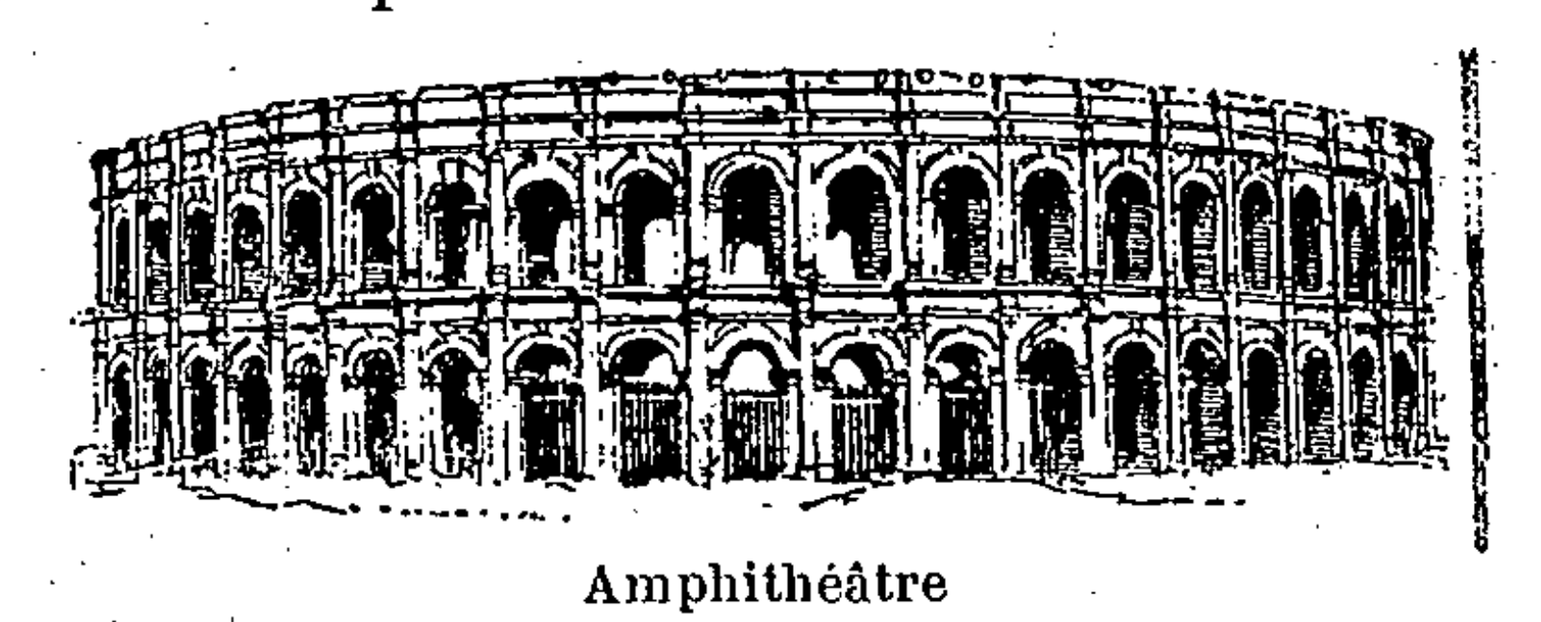
On commençait la course par une procession religieuse, qui, partant du Capitole, traversait le Forum et entrait dans le cirque, conduite par le magistrat président, debout sur un char élevé. Les chars étaient attelés de 2, 3. 4 chevaux, les plus habiles conducteurs pouvaient en avoir 5, 6, 7 et même 8. Le signal était donné par le président qui jetait un mouchoir blanc dans l'arène. Il fallait parcourir sept fois la piste, c'est-à-dire environ sept kilomètres et demi. La grande difficulté était de tourner les deux bornes placées aux extrémités ; alors les chars se heurtaient, se brisaient et le sol se couvrait de corps ensanglantés, au milieu des cris de tous les spectateurs.

*b*) **A l'amphithéâtre.** — L'amphithéâtre était réservé aux **combats des gladiateurs.** Ceux-ci étaient ou des prisonniers de guerre, ou des criminels condamnés ou des engagés volontaires. Il y avait des écoles de gladiateurs, en particulier à Capoue, à Alexandrie, et à Rome sur le mont Cælius. Ces hommes suivaient un régime sévère ; on n'épargnait rien pour développer leurs forces physiques, mais ils étaient tenus dans une sévère claustration et, à la moindre faute, on les punissait cruellement.

Le spectacle commençait par un défilé dans l'arène, puis par un combat simulé ; ensuite les gladiateurs prenaient leurs armes tranchantes et luttaient souvent

jusqu'à ce que mort s'ensuive. Sous la république, vers 186. av. J. C., on inaugura des combats d'animaux entre eux, lions, panthères, hyènes, léopards, éléphants, etc, puis vinrent les combats entre animaux et gladiateurs.

L'amphithéâtre servait également aux **pantomimes** dont les acteurs étaient des condamnés à mort, car ils représentaient des sujets mythologiques comme Hercule brûlé sur le Mont Œta, où la mort entrait comme élément essentiel dans la pièce.



Amphithéâtre

*c*) **Au théâtre.** — Là c'était la **farce atellane** et la mime. L'atellane était une comédie populaire dont les quatre principaux acteurs étaient toujours : *Pappus*, le vieux ; *Dossenus*, le sage ; *Bucco*, le goulu ; *Maccus*, le niais. Il se mêlait généralement à ces comédies beaucoup d'obscénité. La farce mimique servait d'intermède et était empruntée aux actes de la vie commune.

*d*) **Au stade.** — Le stade servait aux jeux et aux combats d'athlètes, aux exercices musicaux, équestres et gymniques. On les assimila aux jeux olympiques de la Grèce, si bien que l'empereur les présidait en manteau de pourpre grec.

« **Panem et circenses. Le pain et les jeux** », **telle** était, d'après Juvénal, la grande préoccupation de la multitude romaine à l'époque impériale. Aussi les Césars veillèrent-ils à satisfaire ces besoins. C'est dans ces spectacles que la foule manifestait pour ou contre l'empereur qui était obligé d'y assister, et sa popularité dépendait souvent de l'éclat qu'il donnait à ces sortes de distractions (1).

(1) Voir *Mœurs Romaines*, de Friedlander.

# VINGT-ET-UNIÈME LEÇON

## PROGRAMME OFFICIEL

## L'ÉGLISE PRIMITIVE
## Les Martyrs

## ANARCHIE ET INVASIONS
## Dioclétien, Constantin

## LE CHRISTIANISME RELIGION D'ÉTAT
## Théodose

## I. — L'Église primitive

Les Chrétiens, c'est-à-dire ceux qui embrassèrent la religion du Christ, se réunissaient pour la célébration de leur culte et cette réunion fut appelée **Eglise** (assemblée), Le nom d'Eglise fut donc donné à toutes les communautés. qui, dans différentes contrées, formaient une grande famille occupée à prier, à secourir les indigents, à soigner les malades ; voilà pourquoi on disait : Eglise de Corinthe, église d'Antioche, etc., et l'ensemble de toutes ces églises forme l'**Eglise catholique** ou universelle.

### JÉSUS-CHRIST ET SA DOCTRINE

*a)*. **Naissance.** — Alors parut le Fils de Dieu lui-même, Jésus-Christ, né à Bethléem en Judée, de la Vierge Marie, en l'an de Rome 747.

C'est lui, l'**Homme-Dieu** qui devait régénérer et sauver la société par des moyens inconnus jusque là, la pauvreté et l'humiliation.

Auguste était alors empereur romain et Hérode, roi de Judée. Les Juifs étaient dans l'attente de ce Messie, attendu d'ailleurs universellement et promis par les prophètes qui avaient fixé l'époque et les circonstances de cet avènement.

Après avoir mené une vie de travail et de soumission dans la demeure ignorée de Joseph et de Marie, **Notre Seigneur Jésus-Christ** commença sous le règne de Tibère, vers sa trentième année, à prêcher sa doctrine.

*b*) **Sa doctrine.** — Jésus-Christ révolutionna le monde par cet enseignement que les oreilles païennes n'avaient point encore entendu :

Il prêcha la **Charité**, il faut aimer le prochain comme soi-même et même ses ennemis.

— la **pauvreté**, demandant à ceux qui voulaient le suivre de renoncer à tout.

— **l'humilité**, s'intéressant surtout aux pauvres, aux malades, et prêchant le renoncement aux honneurs, aux richesses, à la famille.

Et le Maître donna l'exemple, prouva par des miracles, par sa parole, qu'il était Dieu, révéla et flétrit les vices et l'orgueil des pharisiens et donna aux pauvres et aux déshérités des paroles de consolation et d'espérance jusque là ignorées.

Il s'attira donc l'amour des petits et des humbles à qui il promettait la béatitude, et, en même temps, la haine de ceux dont il froissait l'orgueil.

Poursuivi par les pharisiens, livré par un de ses disciples, Judas, lâchement sacrifié par son juge Ponce-Pilate gouverneur romain de la Judée, il subit la peine des esclaves, meurt sur la croix, abandonné de tous, sauf de sa mère et de son disciple Jean, mais non sans avoir établi une société chargée de garder immuable et de propager cette doctrine nouvelle, qui, par sa sublimité ne pouvait être que celle d'un Dieu.

Le **Nouveau testament** contient tout entière cette doctrine prêchée par Jésus-Christ (4 évangiles de St-Mathieu, de St-Luc, de St-Marc, de St-Jean) et rapporte en même temps le récit des miracles, de la vie et de la passion du Sauveur. Les **Actes des Apôtres** qui en font également partie, ont été écrits en grec par St-Luc et montrent comment la bonne nouvelle, l'**Evangile**, fut portée aux nations (1).

*c*) **Dispersion des Apôtres.** — Aussitôt que Jésus-Christ fut monté au ciel le jour de l'Ascension, onze de ses apôtres se réunirent dans le Cénacle de Jérusalem, élurent Mathias à la place du traître Judas et se partagèrent le monde pour y annoncer l'Evangile et y conférer le Baptême.

Les Apôtres se dispersent : **saint Pierre** fonde l'église d'Antioche, où pour la première fois, les disciples du

(1) Le Nouveau Testament fut formé en réunissant les 4 évangiles, les actes des Apôtres, les Epîtres de Saint-Paul, de Saint-Pierre, de Saint-Jacques et l'apocalypse de Saint-Jean ainsi que ses trois épîtres.

Christ prennent le nom de chrétiens ; il revient ensuite à Rome au centre même de l'empire.

— **Saint Jean** se rend en Asie-Mineure, **saint Philippe** en Haute-Asie, **saint André** chez les Scythes, **saint Thomas** et **saint Barthélemy** chez les Parthes, **saint Jude** en Arabie, **saint Mathieu** en Egypte, en Ethiopie, en Abyssinie, **saint Simon** et **saint Barnabé** en Perse, **saint Mathias** en Cappadoce ; **saint Jacques** le **Mineur** était resté à Jérusalem où il fut mis à mort.

*d*) **Saint Paul** mérite une place à part, car il se fit, un peu partout, l'ardent propagateur de la vérité chrétienne.

Devenu tout à coup chrétien sur le chemin de Damas il resta **l'apôtre des nations.** L'île de Cypre, l'Asie-Mineure, la Macédoine, la Grèce, Athènes où il parut devant l'aréopage, Corinthe, Ephèse le virent tour à tour. Retenu en prison à Césarée ; il vint en qualité de citoyen romain demander des juges à Rome et fut décapité en 65 le même jour que saint Pierre était crucifié, la tête en bas.

*e*) **Le Christianisme.** — L'Eglise était établie et constituée. Les nouveaux convertis recevaient le baptême (*néophytes*). Les chrétiens s'assemblaient pour prier, chanter des cantiques et prendre un frugal repas en commun (*agapes*). Les chefs étaient les prêtres (*anciens*) assistés des diacres, chargés d'administrer les biens et de porter les aumônes, et tous étaient sous la dépendance des évêques, soumis eux-mêmes à l'Evêque de Rome, successeur de saint Pierre.

Il se produisit alors un double phénomène.

— D'un côté, le christianisme se répandit rapidement.

— De l'autre, il fut vigoureusement persécuté.

*f*) **Les dix grandes persécutions.** — Le christianisme avait eu de grands obstacles à vaincre.

Les apôtres prêchaient un Dieu unique à ce monde qui adorait des milliers d'idoles ; la pureté et la vie future, à ces nations perverties qui semblaient ne plus connaître de l'Olympe que les dieux de la débauche, et ne voyaient rien au delà de la vie terrestre ; la fraternité de tous, à cette société qui repos ait tout entière sur l'esclavage. Ils ne pouvaient donc attendre que les persécutions et la mort.

Les prêtres païens, menacés dans leur influence et les philosophes, dont les doctrines plus ou moins étrangères à la foule étaient renversées par la prédication des évangiles, excitèrent contre les chrétiens les passions mauvaises. Refusant de s'associer aux joies et aux cérémonies

publiques, les chrétiens furent signalés comme ennemis de l'empire. Leurs assemblées, qu'ils tenaient secrètement, fournirent un prétexte à des accusations de complots ou de débauches. N'ayant ni temple ni sacrifices, on les proclama athées.

Parmi les nombreuses *persécutions* que *l'église* eut à essuyer pendant les trois premiers siècles de notre ère, on en distingue ordinairement *dix* qui furent plus générales et plus sanglantes. Elles eurent lieu :

La 1re sous *Néron*, l'an 64 : les apôtres *saint Pierre* et *saint Paul* y versèrent leur sang.

La 2e sous *Domitien*, l'an 93, fut signalée par le martyre de l'apôtre *saint Jean*, qui plongé dans l'eau bouillante en sortit sain et sauf.

La 3e sous *Trajan*, l'an 107, coûta la vie à *saint Ignace*, évêque d'Antioche.

La 4e sous *Marc-Aurèle*, l'an 162; sa plus célèbre victime fut *saint Polycarpe*, évêque de Smyrne.

La 5e sous *Septime Sévère*, l'an 202, vit *saint Irénée*, évêque de Lyon, et des milliers de chrétiens de cette ville verser leur sang pour la foi.

La 6e sous *Maximin*, l'an 235.

La 7e sous *Dèce*, l'an 250.

La 8e sous *Valérien*, l'an 258, procura à *saint Cyprien*, évêque de Carthage, l'occasion de remporter la palme du martyre.

La 9e sous *Aurélien*, l'an 272, atteignit *saint Denys*, 1er évêque de Paris, et ses compagnons, qui versèrent leur sang pour J.-C.

La 10e sous *Dioclétien*, l'an 303, fut la plus furieuse et la plus sanglante des persécutions.

## II. — Les Martyrs

« Les supplices infligés aux chrétiens étaient horribles. Ceux qui étaient citoyens étaient décapités ; les autres étaient jetés aux fauves de l'arène, brûlés vifs, crucifiés, ou tourmentés avec tous les raffinements de l'antique barbarie. Les bourreaux ne respectaient ni l'âge, ni le sexe. Des vieillards étaient assis sur des chaises de fer rougies au feu. Des jeunes filles étaient déchirées par des lions ou éventrées par la corne des taureaux ; et la foule prenait grand plaisir à ces exécutions. Mais les condamnés ne renonçaient pas pour cela à leur foi. Ils considéraient la mort comme une faveur de Dieu qui leur permettait ainsi de témoigner publiquement qu'ils étaient chrétiens. Ils étaient des *martyrs*, c'est-à-dire des témoins de la divinité

du Christ. Ils bénissaient leurs persécuteurs et souvent allaient au devant des supplices. Le premier des martyrs fut Saint-Etienne, l'un des disciples du Christ, qui fut lapidé par les Juifs. Un grand nombre de fidèles périrent dans tout l'empire par ordre des magistrats romains. L'Eglise a conservé pieusement leur mémoire dans un livre intitulé les *Actes des Martyrs.* » (Albert Malet) (1).

La persécution ordonnée contre les chrétiens par Dioclétien, à l'instigation de Galère, homme rongé de vices, fut tellement sanglante (la plus terrible et la plus longue de toutes 303-313) que les chrétiens prirent le règne de Dioclétien comme le point de départ d'une ère nouvelle, dite Ere des Martyrs. On y inventa les supplices les plus atroces, les fouets, les chevalets, les ongles de fer, la croix, les bêtes féroces tout en un mot fut employé pour martyriser les chrétiens, hommes, femmes et enfants. Et cet édit fut exécuté dans tout l'empire sauf dans les contrées gouvernées par Constance Chlore.

## III. — **Anarchie**

C'est bien le mot **Décadence** qui convient à ce siècle d'anarchie militaire qui va de Commode à Dioclétien, sous le règne de qui l'Empire, avec des tentatives de relèvement et de réorganisation, retrouva quelques années de calme.

Il est impossible ici d'entrer dans le détail de ces règnes successifs. Nous nous contenterons d'une simple nomenclature pour un certain nombre de ces empereurs passant rapidement sur le trône, sans rien faire qui mérite d'être mentionné.

### Liste des empereurs

A la mort de Commode, les prétoriens, véritables maîtres de Rome, acceptèrent pour empereur **Pertinax**, fils d'un charbonnier, officier, puis sénateur d'un certain âge dont l'économie et la popularité égalèrent la douceur et la modestie. Mais ces vertus déplurent bientôt aux prétoriens dont il voulait réprimer les désordres. Ils l'égorgèrent après 87 jours de règne.

Un riche sénateur leur offrit un *donativum* important. Cette gratification mettait ainsi l'empire aux enchères, et **Didius Julianus** l'acheta. Mais les armées des provinces proclamèrent chacune de leur côté un empereur. Alors

(1) L'Antiquité, Hachette.

commença la série des **Empereurs Africains** ; **Septime Sévère** 193 ; **Caracalla**, 211.

**Empereurs Syriens** : Héliogabale, 218 ; **Alexandre Sévère**, 222.

**L'Anarchie Militaire** : **Maximin**, 235 ; **Gordien** et son fils, 238 ; **Pupien** et **Balbin**, 238 ; **Gordien-le-Jeune**, 238 ; **Philippe l'Arabe**, 244 ; **Décius**, 249 ; **Gallus**, 251 ; **Emilien**, 253 ; **Valérien** et **Gallien**, 253 ; **Gallien**, 260 : Période de **30 tyrans**.

**Empereurs Illyriens** : **Claude**, 268 ; **Aurélien**, 270 ; (**Tacite** et **Florianus**, son frère, ne sont pas illyriens) ; **Probus**, 276 ; **Carus**, 282 ; **Dioclétien**, 284 à 305.

1° **Septime Sévère, 193-211.** — Les soldats des provinces ne voulant pas reconnaître l'empereur des prétoriens, l'armée de Bretagne proclama **Albinus** et l'armée de Syrie, **Pescennius Niger** ; enfin l'armée du Danube et de l'Illyrie, **Septime Sévère**.

Cette dernière était la plus forte (10 légions). Septime Sévère fait tuer Didius, expulse loin de Rome les prétoriens, marche contre Niger, qu'il fait décapiter à Issus, 194, puis contre Albinus qui subit le même sort près de Lyon, 197 ; Septime resta seul maître du pouvoir, cherchant surtout à contenter ses soldats qu'il combla de faveurs.

*a*) **Ses guerres.** — Après s'être cruellement vengé de ses ennemis, il fait la guerre aux Parthes, en Orient (ils avaient soutenu Niger et violé les frontières d'Asie, puis aux Bretons et aux Calédoniens, en Occident, 211, relève le mur d'Hadrien et tombe malade à Eboracum (York), où la fièvre l'emporta.

*b*) **Son administration.** — Septime Sévère fut un empereur très actif et un administrateur remarquable. C'est lui qui fit construire le célèbre temple de Jupiter à Héliopolis en Syrie (Baalbeck), dont on admire encore les ruines gigantesques. Son dernier mot avait été : *Laboremus*, *Travaillons* ! et s'il n'avait pas montré un caractère aussi cruel, s'il n'avait pas ordonné la cinquième persécution contre les chrétiens, qui fut atrocement rigoureuse en Afrique et en Gaule, il eut été l'un des meilleurs empereurs romains.

Il s'était appuyé sans doute sur l'armée, mais il eut l'habileté de s'entourer d'hommes remarquables qui firent son règne **l'âge d'or** des **jurisconsultes romains.**

A sa mort, commencent les révolutions et les assassinats qui accusent la fin de cet empire fondé par Auguste.

2° **Caracalla, 212-217.** — *a*) **Sa vie.** — Son nom était Bassien, mais il fut plus connu sous le surnom Caracalla, à cause de l'habitude qu'il avait de porter la tunique gauloise, dite caracalla. Cet empereur fut un monstre de cruauté, à l'égal de Néron et Domitien. Il commença par faire égorger son frère **Géta**, dans les bras de sa mère qui fut blessée et couverte de sang. Il mit à mort 20.000 personnes qui blâmaient l'acte fratricide, entre autres l'illustre jurisconsulte, préfet du prétoire Papinien. Il ruina tout le monde autour de lui, écrasa d'impôts les provinces et altéra les monnaies pour satisfaire ses ignobles débauches et ses cruautés monstrueuses.

Il fit la guerre **sur le Rhin**, contre les Germains dont il fut victorieux; sur le **Danube**, contre les Thraces; en **Egypte** où il fit massacrer des jeunes gens d'Alexandrie qui s'étaient moqués de lui, en **Syrie**, où il triomphe des Parthes, puis alla en Mésopotamie où il fut poignardé par un centurion, à l'âge de 29 ans, après six années de règne qui furent six années de folies et de crimes.

*b*) **Son édit.** — Deux choses appellent cependant l'attention : 1° La construction des **thermes** dits de Caracalla, dont on voit encore à Rome les magnifiques ruines. Ils tenaient 1600 sièges pour les baigneurs. L'empereur répondait ainsi à la passion que les Romains avaient pour les bains.

2° Son **Edit de l'an 212,** qui accordait le droit de cité à tous les hommes de l'empire.

En apparence, cette mesure était libérale, car elle abolissait les anciennes appellations politiques de Latins, Italiens, fédérés, sujets, pour les remplacer par le titre de citoyen romain, mais, au fond, Caracalla y voyait un moyen d'augmenter les ressources de son trésor, car tous ces provinciaux avaient à payer dorénavant, non seulement les impôts ordinaires, mais encore les droits attachés au titre de citoyen romain.

*c*) **Macrin (217-218).** — Ce préfet du prétoire qui avait ordonné le meurtre de Caracalla fut élu empereur, mais on l'assassina avant qu'il put entrer à Rome.

*d*) **Elagabal ou Héliogabale (218-222).** — Syrien, voulut imiter les monarques de l'Orient, introduire le culte du Soleil avec les sacrifices humains, et se faire adorer lui-même; il passa sur le trône, au milieu des plus cruelles excentricités, juste assez de temps pour rester dans l'histoire comme le type de l'infamie.

*e*) **Alexandre-Sévère (222-235.** — Les prétoriens

élurent son cousin Alexandre Sévère, âgé seulement de 14 ans. Celui-ci eut le mérite de s'entourer des jurisconsultes habiles **Paul** et **Ulpien**, et avec ces sages conseillers, l'empire retrouva quelques années paisibles. Alexandre était, en effet, un esprit large et une âme généreuse. C'est lui qui fit graver, au frontispice de son palais : *Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît à toi-même.*

Il n'eut cependant pas la fermeté de s'opposer au meurtre d'**Ulpien**.

Les Perses, à ce moment, attaquaient les Parthes et les provinces romaines d'Asie. Alexandre les repoussa, puis il fut rappelé, à cause de l'invasion des Germains en Gaule, sur les bords du Rhin, où il mourut, victime d'une émeute populaire.

Alors s'ouvre une nouvelle période d'anarchie militaire qui dura plus de 30 ans, 235-268.

Le désordre est à son comble, les légions se battent entre elles pour proclamer, renverser ou tuer chacune leurs empereurs auxquels l'histoire a donné le nom de Trente tyrans. Mentionnons seulement, à travers cette période de révolutions et d'assassinats les noms de **Maximin**, **Dèce**, **Valérien**, de **Gallien**, son fils.

*f*) **Maximin**, une sorte d'hercule de l'armée du Danube, qui pouvait casser les dents d'un cheval d'un seul coup de poing, manger 30 livres de viande et boire 20 litres de vin en un jour « avait été le meurtrier d'Alexandre Sévère. Il lassa les Romains par ses férocités, ses pillages et ses vols et fut égorgé en 238.

**Dèce** se signala surtout en 249 par sa persécution contre les chrétiens.

**Valérien**, brave soldat des Gaules, 254-260, voulut s'opposer à l'invasion des Barbares qui le gardèrent prisonnier pendant 8 ans.

**Gallien**, son fils, 260-268, ne fut empereur que de nom. Pendant que les provinces proclamaient un empereur chacune de leur côté, les Barbares profitant de cet épouvantable désordre, font irruption dans l'Empire. C'était fatal !

## IV. — Invasions

Obligées d'abandonner les frontières pour venir se battre l'une contre l'autre dans l'intérieur de l'Empire, les armées romaines laissèrent la porte ouverte aux envahisseurs qui pénétrèrent de tous les côtés à la fois.

**A l'Est**, les Parthes, avec leur roi Sapor, traversent la

Mésopotamie, l'Euphrate, la Syrie, pillent Antioche et les villes de Cappadoce. Ils sont chassés par le prince Odenath de la ville de Palmyre qui dépendait de l'empire romain.

**Du côté du Rhin**, les Alamans, les Francs, les Saxons traversent le Rhin et ravagent la Gaule.

**Du côté du Danube**, les Goths pillent l'Asie-Mineure et la Grèce.

## V. — Dioclétien, 284-305

*a*) **Partage du pouvoir.** — Né d'une famille obscure de Dalmatie, **Dioclès**, qui prit le nom plus romain de Dioclétien, proclamé empereur par les soldats, vit qu'il ne pourrait seul restaurer l'empire, alors dans une situation difficile et troublée. Il se donne donc un aide et choisit un homme, sans éducation il est vrai, mais plein de bravoure et d'expérience, **Maximien**. Dioclétien restait la tête du gouvernement tandis que son collègue serait le bras. Il fait donc le partage de cet empire trop étendu pour un seul homme.

**Dioclètien** gouverne l'**Orient** et réside à **Nicomédie**.
**Maximien** gouverne l'**Occident** et réside à **Milan**.

*b*) **Tétrarchie.** — Ce partage dura 6 ans, après quoi, voulant faire surveiller les frontières plus activement, Dioclétien s'adjoignit deux collègues nouveaux : **Galerius** ou Galère et **Constance-Chlore.** Il les força de se séparer de leurs femmes pour épouser des filles d'empereurs. C'est ainsi que Constance-Chlore se sépara de la pieuse Hélène, qui devait être la mère de Constantin pour prendre une fille de Maximien, Théodora.

Le partage se trouva ainsi réparti :

| | |
|---|---|
| Deux Augustes | **Dioclétien**, qui gardait l'Orient.<br>**Maximien**, qui avait l'Italie, l'Afrique, les Iles. |
| Deux Césars | **Galère** : La Thrace, provinces du Danube, et résidait à Sirmium, en Pannonie.<br>**Constance-Chlore** : la Gaule, la Bretagne l'Espagne et résidait à Trèves. |

Dioclétien restait l'âme du gouvernement et rien ne se faisait sans ses ordres. Ce système de gouvernement partagé fut appelé la **tétrarchie.** 292 (τετρα *quatre et* αρχειν *commander*).

*c*) **Monarchie impériale.** « Malgré cette division, Dio-

clétien resta le chef unique et suprême. Il acheva l'œuvre de centralisation commencée par Hadrien ; et désormais un despotisme presque oriental remplaça les dernières formes de la république. L'empereur prit le diadème, et se fit donner, ainsi qu'à son collègue les titres de Seigneur (dominus). Le Sénat fut laissé dans l'oubli, et les décrets impériaux n'eurent plus besoin de sanction. La justice fut rendue plus uniforme par l'institution de juges impériaux et par les grands travaux de codification, œuvre d'éminents jurisconsultes tels que Gaius, Papinien et Ulpien. Les impôts furent aussi rendus plus uniformes, et, dans chaque cité, les membres des Sénats municipaux décurions et curiales furent chargés de faire rentrer les contributions et furent responsables du payement intégral de l'impôt. »

D. BLANCHET.

*d*) **Abdication et Mort, 305.** — Fatigué du pouvoir, Dioclétien abdique, ainsi que Maximien qui suivit son exemple contre sa propre volonté. Dioclétien se retire dans sa magnifique villa de Salone, sur les côtes de Dalmatie. Il y mourut huit années après une vieillesse passée dans de paisibles travaux. Il répondit à Maximien qui le pressait de reprendre le trône : « Si tu pouvais voir les beaux légumes que je fais pousser moi-même, tu ne me parlerais pas de pareilles fatigues. »

L'empire passait aux mains de Galère et de Constance qui prirent le titre d'Augustes. L'anarchie reparut avec un nouveau partage entre six empereurs qui se firent la guerre.

Deux Augustes : **Galère** et **Sévère**.

Deux Césars : **Constantin** (1) et **Maximin**.

Deux usurpateurs : **Maxence** et **Maximien**,

**Sévère**, qui avait reçu l'Italie et l'Afrique, mécontente Rome par ses cruautés et ses exigences fiscales et disparaît le premier, vaincu et tué par Maximin, 307.

**Maximien** avait été pris pour collègue par son fils Maxence que les Romains venaient de saluer Auguste 310, puis il est tué par Constantin qu'il voulait renverser.

**Galère,** féroce persécuteur de l'Eglise en Orient, meurt d'un affreux ulcère, rongé par les vers et exhalant une odeur infecte, 311.

**Maxence** est attaqué et tué par Constantin, 313. Celui-ci avait résisté pendant trois ans à l'appel des Romains qui voulaient le débarrasser de Maxence, rendu odieux par ses crimes, mais il était le frère de Fausta, femme de Constantin. Cependant, accusé de meurtre par Maxence, Cons-

(1) Fils de Constance Chlore et d'Hélène.

tantin marche sur Rome, rencontre Maxence sur les bords du Tibre, au **pont Milvius**. Au moment d'engager la bataille, Constantin vit apparaître dans les nues, en présence de toute l'armée, une **Croix**, sur laquelle se lisaient ces mots : *Hac vince ! (triomphe par elle) !* (1). Constantin fut en effet vainqueur, après avoir arboré le Labarum (2) (étendard de la croix.)

**Maximin**, qui avait tué Sévère, fut vaincu par le successeur de Galère, **Licinius**, et s'empoisonna en 313.

Restaient donc seulement :

**Licinius**, qui avait l'Orient.

**Constantin**, qui avait l'Occident.

Licinius forma le projet de prendre l'Occident à Constantin. Celui-ci marcha alors contre son ennemi, le battit deux fois et le fit mettre à mort à Thessalonique, 324.

L'empire romain tout entier était donc entre les mains de **Constantin-le-Grand.**

## VI. — Constantin, 324-337

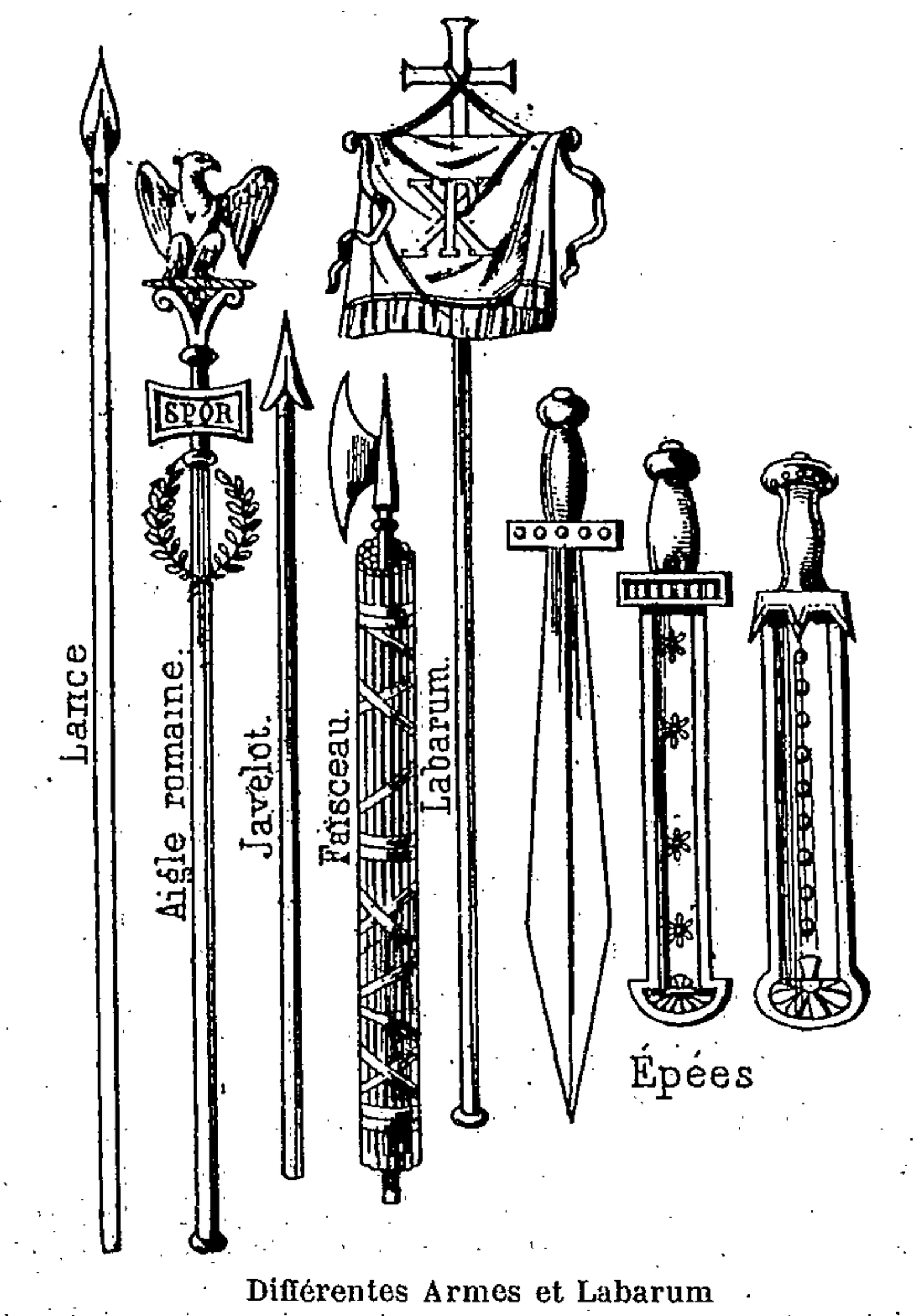
Fils de Constance Chlore, gouverneur de la Gaule, et de la pieuse Hélène, **Constantin** avait été remis par son père en otage à Dioclétien. Il fut donc élevé à la cour de cet empereur qu'il accompagna dans plusieurs de ses campagnes. Dès que Dioclétien eut abdiqué, Constantin vint en Gaule et arriva à temps pour recevoir le dernier soupir de son père. Les troupes de la Grande-Bretagne, de la Gaule et de l'Espagne le proclamèrent empereur, 306 ; et après avoir réprimé les insurrections des Francs sur le Rhin et défait les Augustes et les Césars qui se partageaient l'empire, il régna seul.

*a*) **Triomphe du Christianisme.**— Dès l'année 312, Constantin, vainqueur de Maxence, avait embrassé publiquement le Christianisme. *La croix fut étalée,* dit Bossuet, *pour la défense du peuple romain et de tout l'empire.* L'année suivante, il publia à Milan un édit de tolérance (313) : il fit rendre aux chrétiens tous les biens qu'on leur avait enlevés, et enrichit considérablement l'Eglise, en lui per-

(1) Ce fait nous est rapporté par l'historien Eusèbe, qui le tenait de Constantin lui-même.

(2) « C'était un Vexillum dont la hampe était surmontée du monogramme du Christ placé dans une couronne de chêne, et dont l'étoffe était pourpre et richement ornée de broderies et de pierres précieuses. Cette étoffe se terminait par une frange d'or au-dessous de laquelle se voyaient, fixés à la hampe, quatre médaillons d'or portant l'effigie de l'empereur et de ses enfants ».
Dict. Vorepierre.

mettant de recevoir des legs et des donations (321). Les temples chrétiens reçurent tous les privilèges qu'avaient eus tous les temples païens, et particulièrement les droits d'asile ; les immunités et les honneurs qui avaient été le partage des prêtres du paganisme furent désormais assurés




Différentes Armes et Labarum

au clergé chrétien ; tous ses membres furent exemptés de l'impôt et de la juridiction des tribunaux laïques.

Constantin confirma ces premières dispositions. Il admit avec honneur les évêques, et surtout le pape Melchiade, dans son palais et à sa table. Il confia l'éducation de son fils Crispus au chrétien Lactance ; ne prit jamais le titre de grand pontife, quoiqu'il souffrit que le Sénat le lui donnât encore, et s'appliqua à ruiner le paga-

nisme sans violence. Il approuva et seconda tout ce que la piété inspira à sa mère Hélène pour l'honneur de la religion. Cette princesse visita la terre sainte (326), renversa les temples et les idoles de Jupiter, de Vénus et d'Adonis, dont Adrien avait souillé le Calvaire et Bethléem, retrouva le sépulcre et la croix du Sauveur, éleva l'église de la Résurrection et fit rebâtir Jérusalem.

*b*) **L'Arianisme.** — Mais au moment où l'Eglise triomphait, une *hérésie* redoutable, l'arianisme, éclatait et commençait une nouvelle période de désordres, de persécutions et de meurtres. L'arianisme prit naissance à Alexandrie, en 318. Arius, prêtre de cette église, nia la divinité du Christ. L'erreur fit de nombreux prosélytes dans l'Orient et en Afrique ; pour la combattre, l'Eglise assembla le *concile de Nicée* en 325. Les évêques, au nombre de trois cent dix-huit, dont dix-sept ariens, s'y rendirent de toutes les parties de l'empire. Constantin donna la plus grande solennité à cette réunion en y assistant lui-même. Après cinq semaines de controverse, les évêques condamnèrent la doctrine d'Arius et rédigèrent le symbole de Nicée, qui affirmait la divinité de Jésus-Christ et la consubstantialité du Fils avec le Père.

*c*) **Symbole de Nicée.** — Jusque-là, dit un grand historien, l'élite de l'humanité païenne, les philosophes, avaient beaucoup disserté sur Dieu, sur sa nature, sa providence, l'ensemble de ses œuvres, et après des siècles de dissertations, de raisonnements et de subtilités, pas une vérité n'avait été encore définie d'un commun accord, ni mise à la portée du commun des hommes. Or, ce que n'avaient pu les philosophes grecs après dix siècles, ce que ne pourront les philosophes de l'Inde après trente et quarante, les pasteurs chrétiens le firent en peu de jours à Nicée; ils le firent malgré toutes les ruses, toutes les arguties du philosophisme arien ; ils le firent en consignant dans leur *Credo* la doctrine qu'ils venaient de confesser dans les prisons, au fond des mines, devant les tyrans et les bourreaux qui leur avaient crevé les yeux, brûlé les mains, coupé le jarret ; doctrine héréditaire qu'ils avaient reçue des martyrs, les martyrs des apôtres, les apôtres du Christ, le Christ de Dieu ; et ce *Credo*, qui défiait avec une si merveilleuse précision les vérités les plus sublimes, deviendra jusqu'à la fin du monde, et pour tout l'univers chrétien, un chant populaire de foi, d'espérance et d'amour (1).

(1) **Rohrbacher,** *Histoire de l'église catholique.*

L'Eglise, après avoir vaincu les persécutions, triomphait de l'hérésie.

*d)* **Fondation de Constantinople.** — Trois sortes de raisons, politiques, militaires, religieuses, déterminèrent Constantin à fonder une capitale nouvelle ; *politiques,* parce que Rome rappelait trop de souvenirs républicains au souverain qui voulait organiser la monarchie ; *militaires,* parce que Rome était trop loin des frontières de l'empire, surtout de ses frontières orientales, sans cesse menacées par les Perses et par les Goths ; *religieuses* enfin, parce que Rome était comme la capitale du polythéisme païen, et que l'empereur, en voulant appuyer une politique nouvelle sur une religion nouvelle, avait besoin d'une capitale nouvelle aussi. L'emplacement de la rivale de Rome, admirablement choisi, fut la vieille colonie grecque de Byzance sur le Bosphore de Thrace, entre l'Asie et l'Europe. Constantin prétendit avoir agi par l'ordre de Dieu (1). Il racontait qu'endormi un jour sous les murs de Byzance, il avait vu en songe une femme accablée d'ans et d'infirmités, se changer en une jeune fille brillante de santé et de grâce, qui lui semblait revêtir des ornements impériaux. Il obéit à ce qu'il croyait être la volonté du ciel manifestée par ce songe. Armé d'une lance, il conduisit lui-même les ouvriers qui tracèrent l'enceinte de la ville ; comme on lui faisait observer que l'espace déjà parcouru était immense, *Je suis,* dit-il, *le guide invisible qui marche devant moi : je ne m'arrêterai que quand il s'arrêtera.*

Il éleva au milieu de ses murs la plus remarquable des églises d'Orient, Sainte-Sophie, enrichit les rues de la ville, et ses places, des plus beaux monuments de sculpture qu'on pût trouver dans la Grèce et l'Asie, et promit les plus belles récompenses à ceux qui viendraient l'habiter. En quelques années cette ville opulente étalait avec son Forum, son Capitole, ses écoles ou académies, ses quatorze quartiers divisés en tribus et en curies. Le jour de sa consécration l'empereur put lui donner sans emphase le nom de *seconde Rome, fille aînée, et chérie de l'ancienne.*

*e)* **Gouvernement.** — Constantinople fut le théâtre des grandes réformes qui, commencées à la cour et parmi les officiers du prince, furent étendues à toutes les provinces. Une toute autre division de l'empire changea entièrement l'ancienne division en provinces, et même l'ancien mode d'administration ; l'établissement d'une cour où les mœurs

(1) Guiraud et Lacour Gayet, *Histoire romaine.*

de l'Orient dominèrent, une révolution complète dans le système militaire, des changements considérables dans le régime des impôts, signalèrent la fin du règne de Constantin, qui acheva ce que Dioclétien avait commencé.

*f*) **Organisation de l'Empire.** — Ce déplacement de la Capitale, la pompe orientale dont Constantin s'entoura, le principe de gouvernement absolu adopté par l'Empereur le forcèrent à continuer la réorganisation de l'Empire commencée par Dioclétien.

Constantin se mit à porter le **Diadème**, insigne de la royauté, et de magnifiques vêtements orientaux; l'Empereur était divin et tout ce qui appartenait à sa Majesté était sacré, palais sacré, trésor sacré, conseil sacré. Il s'entoura d'un grand nombre de fonctionnaires dont chacun était chargé de la direction d'un service particulier. L'empire fut partagé entre quatre grandes préfectures gouvernées par des préfets du prétoire :

L'ORIENT (qui comprenait les six diocèses d'Orient, d'Egypte, d'Asie, de Pont, de Thrace et du vicariat d'Asie).

L'ILLYRIE (les deux diocèses de Macédoine et de Dacie).

L'ITALIE (les trois diocèses d'Italie, d'Afrique et d'Illyrie Occidentale).

*g*) **Dernières années de Constantin.** — Elles furent attristées par des tragédies domestiques qui ont terni la gloire de Constantin.

On sait qu'il avait, au début de son règne, fait mettre à mort Maximien et Licinius. Un de ses fils, Crispus, qu'il avait eu de sa première femme, fut accusé de conspirer par Fausta, la seconde épouse de Constantin. Celui-ci fit mettre à mort Crispus, ainsi que son neveu Licinius, un enfant de douze ans. Indignée, la vieille mère de l'empereur dévoile la perfidie de Fausta que Constantin fait étouffer dans un bain en même temps qu'il ordonnait le supplice de ceux qui servaient de conseillers à la coupable impératrice.

Constantin mourut le 22 mai 337 à Nicomédie, après avoir reçu, dit-on, le baptême d'un évêque arien. Il fut enseveli dans l'Eglise des Saints Apôtres, à Constantinople, après avoir partagé l'empire entre ses trois fils : **Constantin**, **Constance** et **Constant** et même plusieurs neveux; faute impardonnable, car il ouvrait ainsi à l'empire la porte des guerres civiles.

## VII. — Le Christianisme religion d'État

Etymologiquement, le mot *païens* veut dire *paysans*. La raison en est que les gens des campagnes furent les derniers, avec les habitants de Rome ou les soldats, à rester fidèles aux anciens cultes des idoles. Ils étaient donc appelés païens par les autres villes de l'Empire où le Christianisme s'était implanté depuis Constantin.

Jusqu'à Gratien, les empereurs romains, même chrétiens avaient gardé la robe et le titre de **Grand Pontife** de l'ancienne religion et laissaient la liberté aux païens d'adorer leurs dieux, mais Théodose fit, du catholicisme, la religion d'Etat de l'empire romain ; les temples des faux dieux furent détruits, les idoles brisées ; la statue de la Victoire, qui était restée dans l'intérieur du Sénat fut enlevée, le feu sacré des Vestales éteint, et toute espèce de culte des idoles sévèrement puni.

## VIII. — Théodose, 379-395

Théodose était né en Espagne et n'avait que trente-trois ans quand il fut élevé à la pourpre. Chargé de l'Orient, il pacifia son empire en traitant avec les Barbares qui pouvaient lui faire le plus de mal, les Perses et les Wisigoths. Il cède à ces derniers les provinces du sud du Danube à la condition qu'ils s'engagent à combattre au service de l'empereur. Il fit ainsi entrer 40.000 soldats barbares dans les milices romaines, 379. C'était, sans doute, par ces concessions pacifiques, sauver l'empire de nouvelles invasions, mais c'était, en même temps, corrompre l'élément romain dans les armées, car, que feront les Romains, le jour où les soldats barbares organiseront l'indiscipline? Il est vrai que Théodose subissait plutôt la situation qu'il ne la créait, car les Romains, ne voulant plus être soldats, il fallait bien en trouver à l'étranger.

**Théodose** en Orient, **Gratien** en Occident, favorisèrent le catholicisme et combattirent l'arianisme.

Gratien, très impopulaire, est tué près de Lyon par **Maxime**, général que les légions de Bretagne nomment à sa place, mais Théodose, qui avait un instant consenti, n'accepte plus cet usurpateur, et Maxime est décapité au moment où il marchait sur l'Italie.

Théodose resta trois ans en Italie. C'est à cette époque, 380, que se rapporte le trait resté fameux de sa pénitence publique. Les habitants de Thessalonique s'étaient révoltés contre la garnison, composée surtout de Goths, dans cette ville. Plusieurs officiers avaient été massacrés. Théodose

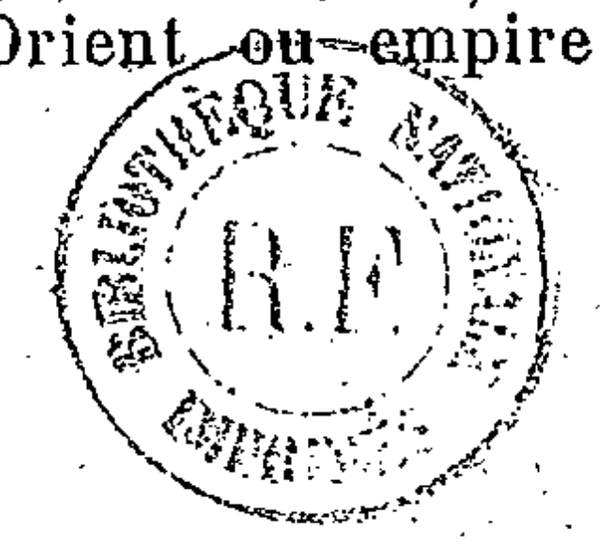
punit la population en lui faisant subir d'atroces supplices. L'empereur se trouvait alors à Milan, et, quand il voulut entrer dans la cathédrale, l'évêque Saint Ambroise l'arrêta à la porte et lui imposa une pénitence publique pour les massacres qu'il avait ordonnés à Thessalonique. C'est la première fois qu'un empereur romain reconnaissait un pouvoir supérieur au sien : la puissance spirituelle.

Valentinien II avait succédé à Gratien en Occident et comme il était très jeune, Théodose lui adjoignit, pour commander ses armées, un général franc, **Arbogast**, au service de Rome. C'était un vaillant soldat qui dut repousser les Francs au delà du Rhin. Ses succès rendirent jaloux l'incapable Valentinien qui le destitua. Mais Arbogast ne voulut reconnaître que l'autorité de Théodose, de qui il tenait son commandement. La lutte entre ces deux hommes se termina par la mort de Valentinien qu'on trouva un jour pendu à un arbre, à Vienne, dans la Gaule, 392.

Arbogast, n'étant point Romain, ne pouvait prendre la pourpre; il fit nommer empereur un professeur de rhétorique **Eugène**, que Théodose refusa de reconnaître, Théodose revient en Italie, bat et tue Eugène à Aquilée; Arbogast s'enfuit dans les montagnes, où il se suicida et Théodose réunit sous sa main les deux empires.

Il venait de partager l'empire entre ses deux fils, **Arcadius** pour l'Orient, sous la tutelle de RUFIN à Constantinople, et **Honorius** pour l'Occident, sous la tutelle de STILICON, à Milan, quand il mourut à l'âge de 50 ans, en 395.

L'empire fut divisé comme Théodose l'avait fixé ; cette fois, le partage entre l'Orient et l'Occident était définitif. C'est à ce grand événement de l'an 395 que se termine l'histoire romaine, et que commence l'histoire du moyen âge. L'empire romain d'Occident dura un siècle, il disparut en 476; l'empire romain d'Orient ou empire grec subsista jusqu'en 1453.



Sens. — Imprimerie MIRIAM, 1, rue de la Bertauche.